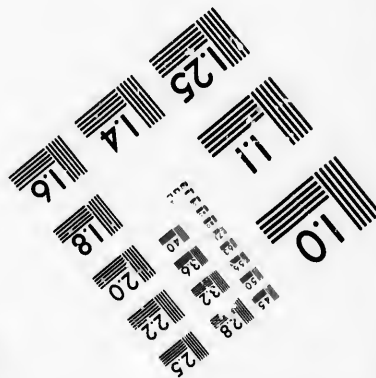
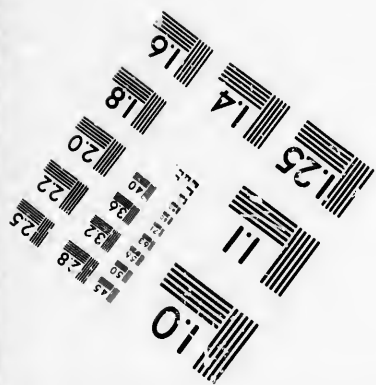
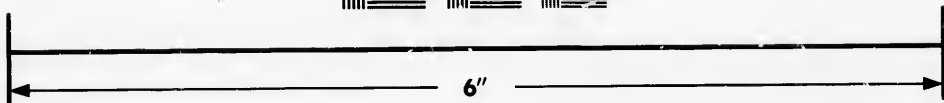
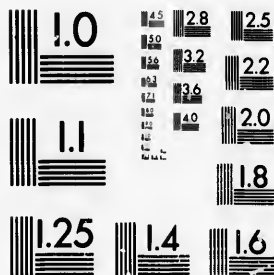


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 672-4503



**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques



© 1985

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

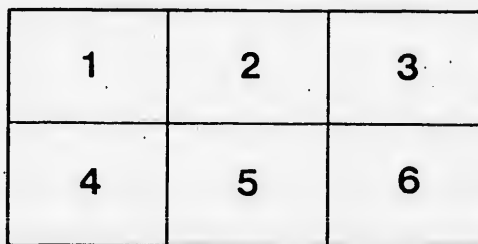
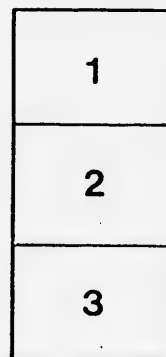
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

H

P

HISTOIRE

D U

PARAGUAY.

TOME I.

3

H

P

Par le
DE

C



Chez { GA
BA
D' H

Avec A

300
HISTOIRE
DU
PARAGUAY.

Par le P. PIERRE FRANÇOIS - XAVIER
DE CHARLEVOIX de la Compagnie
de J.

TOME I



A PARIS

Chez { GANEAU, rue S. Severin.
BAUCHE, Quai des Augustins.
D'HOURY, rue de la Vicille-Bouclerie,

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

9

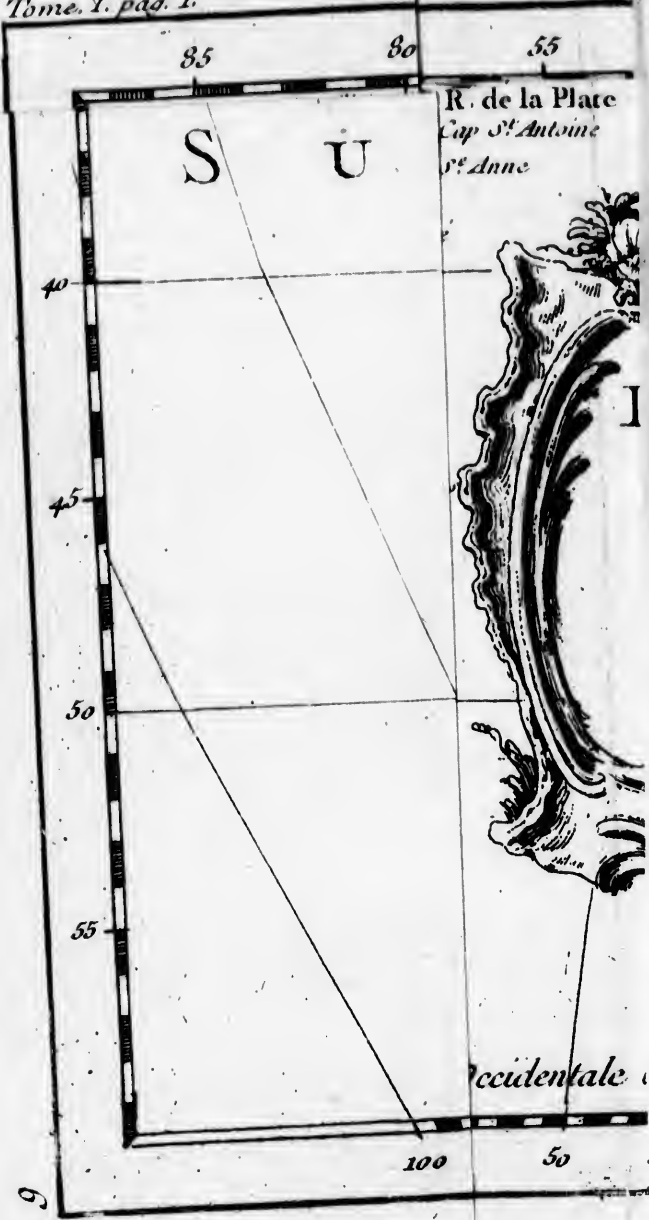






Longitude Occident





I
qu
ta
qu
&
va
M
de
dif
tru
vre
Po
Ser
Can
De
glie
l'A
mar
Par
Ind
leur
qu'i
l'En
de R
de la
bot c
tems
de la
Para
tragic
Gabo
massa
qui
passe
font



SOMMAIRE DU I. LIVRE.

DU Fleuve Paraguay. Etendue du País qui porte ce nom. Idée générale de ses Habitans. Ses Richesses & ses Mines. Des Perles, qu'on y a trouvées. Des Pierres précieuses & du Fer. Des Bœufs & des Chevaux sauvages: Animaux, qui leur font la guerre. Maniere, dont on fait la chasse des Bœufs & des Chevaux. De l'Herbe de Paraguay. Ses différentes especes. Propriétés, qu'on lui attribue. Des Abeilles, du Coton & du Chanvre. Du Vin, des Fruits de la terre, des Poisons & des Contre-poisons. Des Viperes, Serpens & Couleuvres. Des Caimans. Des Caméléons, Singes, Tatares, Renards &c. Des Lions & des Tigres. Des Cerfs, Sangliers, Chevres, Chevreuils & Daims. De l'Anta. Des Volatiles, des Poissons, Loups marins, Autruches. Premiere découverte du Paraguay. Jean de Solis tué & mangé par les Indiens. Portugais au Paraguay, & quel fut leur sort. D'autres Portugais y passent. Ce qu'ils devinrent. Sebastien Gabot traite avec l'Empereur Charles V. Il entre dans la Baie de Rio de la Plata. Largeur & incommodités de la Baie. Qualité des eaux du Fleuve. Gabot construit un Fort, qui ne subsiste pas longtemps. Tour de Gabot. Origine du nom de Rio de la Plata. Gabot rencontre des Portugais au Paraguay. Il retourne en Espagne. Histoire tragique d'une Dame Espagnole. La Tour de Gabot brûlée par les Indiens. La Garnison massacrée. Ce que devinrent les Espagnols, qui étoient restés au Paraguay, Ce qui se passe entr'eux & les Portugais. Les Espagnols font une interruption au Bresil. La Cour de

Tome I.

Portugal paroît avoir des vûes sur le Paraguay. Grands préparatifs en Espagne pour y faire un Etablissement. Etat & départ de la Flotte. Le Général fait assassiner son Lieutenant. Fondation de Buenos Ayres. Un Parti considérable d'Espagnols défait par les Indiens. Famine extrême à Buenos Ayres. Aventure singuliere d'une Femme Espagnole. Nouvel Etablissement. Moschera arrive à Buenos Ayres avec ses Espagnols & plusieurs Brasiliens. Découvertes de D. Jean de Ayolas. D. Peàre de Mendoza part pour retourner en Espagne, & meurt miserablement sur mer. Fondation de la Ville de l'Assomption. En quel état étoit alors Buenos Ayres. Disette à l'Assomption. Action indigne du Commandant de Buenos Ayres. Des Indiens rendent la pareille aux Espagnols, en attaquant le Fort de Bonne-Esperance. La Place est délivrée. Diligence de Irala pour avoir des nouvelles de D. Jean de Ayolas. Mort tragique de celui-ci. Irala est reconnu Commandant général. Famine étrange à Buenos Ayres, Irala déclaré Commandant général par l'Empereur. Etat où étoit alors l'Assomption. Conspiration des Indiens contre les Espagnols. Elle est découverte. Les Espagnols épousent des Indiennes. L'Empereur nomme un Gouverneur du Paraguay. Caractere de ce Gouverneur. Ses instructions. Son départ de Cadix. Maniere singuliere dont il est préservé du naufrage. Il s'arrête à l'Isle de Sainte Catherine; ce qui s'y passe. Nouvelles qu'il y apprend du Paraguay. Il va par terre à l'Assomption. Ordre qu'il fait garder dans sa marche, & comment il est reçu par tous les Indiens Particularités du Païs qu'il traverse. Conduite bieu singuliere de ceux qui commandoient à l'Assomption. à son égard Son arrivée dans cette Ville. Réception qu'on lui fait.



H
L
L
étoit
com
étoit
l'avo
après
de co
subjug
sicles
berté,
à qui
ronne
chez
prit de
lance
trois s

sur le Parag-
agne pour y
epart de la
son Lieute-
Ayrès. Un
fait par les
nos Ayrès.
Espagnole.
arrive à
& plusieurs
an de Ayo-
pour retourner
ent sur mer.
mption. En
s. Disette à
Comman-
liens rendent
attaquant le
lace est déli-
oir des nou-
ort tragique
Commandant
enos Ayrès.
al par l'Em-
Assomption.
s Espagnols.
ols épousent
me un Gou-
de ce Gouver-
rt de Cadix.
préservé du
ainte Cathe-
es qu'il y ap-
terre à l'As-
der dans sa
par tous les
u'il traverse.
qui comman-
ard Son ar-
qu'on lui fait.



HISTOIRE D U PARAGUAY.

LIVRE PREMIER.

LA DÉCOUVERTE du nouveau Monde étoit encore assez récente, lorsque l'on commença de mettre en problème si elle étoit aussi avantageuse à l'Europe, qu'on l'avoit cru d'abord. On en proposa bientôt après un second, sur la justice du droit de conquête, dont on s'est autorisé pour subjuguier des Peuples, qui depuis tant de siècles étoient en possession de leur liberté, ou qui obéissoient à des Souverains à qui personne ne contesloit la couronne qu'ils portoient. Il s'en présente chez naturellement un troisième à l'esprit de ceux, qui ont quelque connoissance de ce qui s'est passé depuis près de trois siècles, dans ce grand Hémisphère.

Il s'agit de savoir si, la Religion mise à part, ses Habitans ont plus gagné que perdu à nous connoître. Il ne m'appartient point de prononcer sur ces grandes questions : ce que je me suis particulièrement proposé, en écrivant l'Histoire que je donne au Public, est de mettre ceux, qui la liront, à portée de juger si la conduite qu'on a tenue à l'égard des Américains, étoit toujours la plus propre pour faire parmi eux des Etablissemens utiles, pour profiter des trésors dont ils faisoient assez peu de cas, pour les rendre plus heureux qu'ils n'étoient, & pour les obliger à benir le jour, qui a fait luire à leurs yeux la lumière de l'Évangile.

Je n'ignore point les préjugés si généralement répandus dans le Public sur le sujet que je traite. Je sais que la prévention sur l'empire & les richesses des Jésuites du Paraguay a gagné jusqu'à ceux mêmes qui témoignent le plus d'estime pour la Société; puisque des personnes, par l'intérêt qu'ils prenoient à ce qui la regarde, ont voulu me détourner de mon Entreprise. Mais rassuré par le nombre & l'autenticité des preuves, dont j'étois en état de m'appuyer, j'ai cru que cette prévention même étoit une raison de plus pour m'obliger à n'y pas renoncer; & je me flatte qu'on m'en saura gré. Quel plaisir en effet pour un Lecteur, qui aime & qui cherche sincèrement la vérité, de la voir se faire jour à travers les nuages, dont on avoit voulu la couvrir! Je suis même persuadé que plusieurs seront surpris qu'on ait différé si

l
r
q
r
la
éc
de
ce
do
gr
qui
& t
Eta
pau
chr
enc
dées
bari
Plat
Auto
qui r
leurs
seul
main
les p
Espag
ont c
qui d
tion
près;
pagne
on per
été plu
d'une
(1) M

long-tems de défabuser ceux, qu'aucun intérêt n'engage à se laisser tromper sur un point qui n'est pas aussi indifférent, qu'on pourroit se le figurer; & je ne crois pas devoir laisser ignorer que je ne me suis déterminé à écrire cette Histoire, que pour satisfaire au desir d'un Prince (1), qui la jugeoit nécessaire pour l'honneur de la Religion, dont il a été jusqu'à sa mort un des plus grands ornemens.

Elle m'a paru d'ailleurs avoir tout ce qui peut instruire & plaire, par sa variété, & surtout par la nouveauté & la beauté des Etablissmens, qui en font un des principaux objets. Je parle de ces Républiques chrétiennes, dont le Monde n'avoit point encore vu de modeles, & qui ont été fondées dans le centre de la plus féroce barbarie, sur un plan plus parfait que ceux de Platon, du Chancelier Bacon & de l'illustre Auteur du *Telemaque*, par des Hommes, qui n'en ont cimenté les fondemens que de leurs sueurs & de leur sang, qui animés du seul glaive de la parole, & l'Évangile en main, ont affronté la fureur des Sauvages les plus intraitables & que les armes des Espagnols n'avoient fait qu'irriter; les ont civilisés & en ont fait des Chrétiens, qui depuis un siecle & demi font l'admiration de tous ceux qui les ont vus de plus près; les ont assujettis à la couronne d'Espagne, par une soumission, sur laquelle on peut d'autant plus compter, qu'elle a été plus volontaire, que leur fidélité, plus d'une fois mise aux plus rudes épreuves,

(1) M. le Duc d'Orléans, mort le 4 de Fév. 1752.

ne s'est jamais démentie , & qu'en rendant à leur Souverain la plus prompte obéissance , en sacrifiant pour son service leurs biens & leur vie , avec un désintéressement qui n'avoit point eu d'exemple , ils sont persuadés que c'est Dieu-même qu'ils servent & n'en attendent que de lui la récompense , & qui enfin , devenant Apôtres presqu'aussi-tôt que Chrétiens , ne sont pas moins de conquêtes spirituelles , que leurs Pasteurs mêmes , & se croient bien dédommagés par le Martyre , quand le succès ne répond point à leurs vœux.

Tous ces faits bien constatés par les témoignages uniformes de ceux , qui étoient plus à portée de les vérifier & les plus intéressés à ne pas s'en laisser imposer , on ne fera pas peu surpris sans doute de voir , que des Etablissmens si glorieux à la Religion , & si utiles à l'Etat , ont toujours eu besoin pour se soutenir que les Rois Catholiques y emploïassent toute leur autorité ; que ceux mêmes , que toutes sortes de raisons devoient engager à les favoriser , n'aient rien omis pour en dégoûter les Auteurs & pour les faire échouer ; & qu'ils aient été plus d'une fois ruinés par des Hommes qui se disoient Chrétiens , & qui pour un vil intérêt ont égorgé , ou fait périr dans le plus dur esclavage , plus de cent mille Néophytes. Mais c'étoit l'œuvre de Dieu , & une des plus propres à manifester sa grandeur & sa puissance : ceux , dont il a bien voulu se servir pour une si belle Entreprise , devoient bien s'attendre que l'Enfer mettroit tout en usage pour la faire man-

quer, & ils n'ont pas été trompés.

Car, sans parler des travaux immenses, ni des dangers de toutes les sortes, inévitables dans ce nouveau genre d'Apostolat, où ils ont eu à combattre tous les éléments, à parcourir des Pays impraticables, & dont les Habitans étoient encore plus à craindre que les bêtes féroces qu'on y rencontre à chaque pas, que n'ont-ils pas eu à essuier des Domestiques mêmes de la Foi? Contrariés sans cesse, calomniés dans toutes les parties du Monde habité, chassés avec violence & avec infamie de leurs maisons, traduits à tous les Tribunaux, comme des Traîtres & des Scélérats, ils ont souvent vû périr les fruits de leurs travaux, sans se rebuter, n'en témoignant que plus d'ardeur pour réparer leurs pertes, avec une constance, qui les a fait enfin triompher de tous les obstacles. Mais, avant que d'entrer dans le récit de tant d'événemens divers & si peu attendus, il est nécessaire de donner une notion générale des Pays, où ils se sont passés, & que bien peu de gens connoissent, quoiqu'on en parle tous les jours; en attendant que l'occasion se présente d'entrer dans des descriptions & des notices plus circonstanciées.

LE nom de *Paraguay* est celui d'un Fleuve, qui sort du Lac des Xarayès, environ par les seize degrés trente minutes de latitude australe, & par les vingt-cinq de longitude, en plaçant le premier Méridien aux Açores, comme font les Espagnols, & qui après avoir couru assez long-tems au Sud-

Le Fleuve
Paraguay.

Ouest, se replie au Sud. Ce mot signifie, dans la Langue de quelques-uns des Peuples voisins, *Fleuve couronné*, comme si le Lac, d'où il sort, lui formoit une couronne. Dom Martin del Barco, Archidia-cre de Buenos Ayres, dont nous avons un Poème historique en Espagnol, intitulé *Argentina*, prétend que le Lac des Xarayès n'est point la source de ce Fleuve, qu'on a, dit-il, remonté fort loin, après avoir passé le Lac qu'il traverse, sans en avoir pu trouver l'origine. Il ajoûte que quelques-uns assurent qu'il la tire du Lac *Parimé*, dans la Province *del Dorado*, qu'un Auteur moderne (1) ne juge pas aussi fabuleux qu'on le croit communément; ce qu'on pourroit peut-être encore appuyer d'un fait, qu'un autre Auteur rapporte (2), mais sans le garantir.

Un Espagnol, dit-il, nommé Jean Garcia, natif de l'Assomption, Capitale de la Province de Paraguay, aiant été plusieurs années Esclave des *Payaguas*, revint dans sa patrie, au commencement du dix-huitième siècle, & raconta que dans un voiage qu'il avoit fait à la suite de ces Indiens, après qu'ils eurent remonté le Paraguay, & traversé le Lac des Xarayès, ils se trouverent sur une Riviere qui s'y décharge; que l'aïant remontée quelques jours, ils arriverent vis-à-vis d'une Montagne, sous laquelle elle coule; qu'alors les *Payaguas*, avant que de s'engager dans ce canal ténébreux, allu-

(1) Le P. Joseph Gu-
milla : *el Orinoco illus-*
trado.

(2) Le Pere Pierre Lo-
çano : *Descripcion choro-*
graphica del gran Chaco.

merent des flambeaux d'une espece de résine, pour se précautionner contre des Chauve-souris, qu'ils nomment *Andiras*, lesquelles sont d'une grandeur énorme, & se jettent sur les Voïageurs, qui n'ont pas pris cette précaution; qu'ils mirent deux jours à le remonter, & qu'après en être sortis, & avoir continué quelque tems la même route, ils se trouverent à l'entrée d'un Lac, dont on ne voïoit point l'autre bord; qu'ils n'allèrent pas plus loin, & retournerent chez eux par la même route, qu'ils avoient suivie en venant jusques-là.

Quoi qu'il en soit de ce récit, le Paraguay, depuis sa sortie du Lac des Xarayès, après avoir grossi ses eaux de celles de plusieurs Rivieres, dont quelques-unes sont assez grandes, se joint par les vingt-sept degrés avec un autre Fleuve, qui coule presque parallelement avec lui, après avoir tourné de l'Est à l'Ouest, & coulé long-tems au Nord-Est, & auquel sa largeur a fait donner le nom de *Parana*, qui signifie *Mer*. Après cette jonction, le Paraguay, plus profond, mais moins large, tourne droit au Sud jusqu'aux trente-quatre degrés, où il reçoit une grande Riviere, laquelle vient du Nord-Est, & porte le nom d'*Uruguay*. Il coule à l'Est-Nord-Est jusqu'à la Mer, où il se décharge par les trente-cinq degrés, sous le nom de *Rio de la Plata*. Ce nom se donne même assez communément au Parana, depuis sa jonction avec le Paraguay; & lorsque tout le cours du Fleuve ne faisoit qu'une Province, elle portoit le même nom. Mais si par un effet de l'usa-

Etendue du Paraguay.

fage , dont on feroit souvent bien embar-
 raffé à donner la raifon , le Paraguay a
 perdu , non-feulement fon propre nom ,
 en mêlant fes eaux avec celles du Para-
 na , mais encore celui de Riviere d'argent ,
 qui lui avoit été donné fur une erreur ,
 avant cette jonction , comme nous le di-
 rons bientôt , il en a été bien dédommagé
 par un autre ufage , qui s'eft introduit fans
 qu'on en fache trop la raifon , de com-
 prendre fous le nom de Paraguay cette
 immense étendue de Païs , qui n'a point
 d'autres bornes , au Nord , que le Lac des
 Xarayès , la Province de Santa Cruz de la
 Sierra , & celle des Charcas , où même les
 Jéfuites de la Province de Paraguay ont un
 Collège & une grande Miffion (1) ; au
 Midi , que le détroit de Magellan ; à l'O-
 rient , que le Brefil , & à l'Occident , que
 le Pérou & le Chili.

2^e divifion Ce vaste Païs contient , outre le Chaco ,
 & **la nature.** qui en eft le centre & qui n'eft pas encore
 conquis , le Lac des Xarayès , les Provinces
 de Santa Cruz & des Charcas avec le Tucuman , à l'Occident ; tout le cours du Para-
 guay & de Rio de la Plata à l'Orient , &
 au Sud tout le refte du Continent , qui s'é-
 tend jufqu'au Déroit de Magellan , où les
 Jéfuites ont , dans ces derniers tems , com-
 mencé à établir quelques Miffions. On peut
 bien croire que dans un Païs fi vaste , arrosé
 d'un nombre infini de rivieres , couvert de fo-
 rêts immenfes & de longues chaînes de

(1) Le Collège de Ta- des Chiquites dans celle
 rija dans la Province des de Santa-Cruz de la Sier-
 Charcas , & les Miffions ra.

Montagnes, la plupart fort hautes, & dont quelques-unes s'élevent jusqu'aux nues; où toutes les Terres basses sont sujettes à des inondations, qui par leur étendue & leur durée passent tout ce qu'on voit ailleurs en ce genre; où l'on rencontre partout des Lagunes & des Marais, dont les eaux croupissantes ne peuvent manquer de corrompre beaucoup l'air; enfin où les Terres défrichées & cultivées ne sont rien en comparaison de celles, qui ne le sont pas; on peut bien croire, dis-je, qu'il doit y avoir une grande variété de climats, & beaucoup de diversité dans le caractère & les mœurs de ses Habitans.

Ce qu'on peut dire en général de ces Peuples, c'est qu'ils ont tous le teint olivâtre, mais inégalement; que pour l'ordinaire leur taille est plus communément au-dessous qu'au-dessus de la médiocre; mais qu'il n'est point rare d'en trouver de la plus haute; que la plupart ont les jambes jointures assez grosses, le visage rond & un peu plat; que presque partout les Hommes, & les Enfans mêmes, principalement dans les Païs chauds, vont tout nus; que les Femmes ne sont couvertes qu'autant que la pudeur la moins sévère l'exige; que chaque Nation a sa maniere de se parer, ou plutôt de se défigurer, d'une maniere qui leur donne un air affreux; qu'il y en a cependant, qui dans quelques occasions se font des bonnets & d'autres ajustemens, des plus belles plumes d'oiseaux; que presque toutes sont naturellement stupides, féroces, inconstantes,

Idée générale de ses habitans.



perfides, anthropophages, extrêmement voraces, adonnées à l'ivrognerie, sans prévoyance & sans précaution; même pour les besoins de la vie; d'une paresse & d'une indolence, qui passent tout ce qu'on en peut dire; qu'à la réserve de quelques-unes, que l'amour du brigandage, ou la passion de se venger de leurs Ennemis, ont rendues furieuses plutôt que braves, presque toutes sont lâches, & que celles, qui ont conservé leur liberté, ne la doivent qu'aux retraites inaccessibles, où elles sont cantonnées.

Riches-
& Mines du
Pais.

Les premiers Castillans, qui entrèrent dans le Paraguay, ne doutoient point qu'il ne s'y trouvât de grandes richesses. Ils ne pouvoient croire qu'un Pais si voisin du Pérou ne renfermât point bien des Mines d'or & d'argent; & quoiqu'on eut bientôt découvert l'erreur qui avoit confirmé cette opinion, & dont je parlerai dans la suite, plus d'un siècle après on parloit encore du Paraguay, comme d'un Pais abondant en Mines. On en peut juger par le titre d'*Argentina*, que Dom Martin del Barco a donné à son Ouvrage, comme si tout le Pais n'eût été qu'une grande Mine d'argent. Voici ce qu'en écrivoit au Roi Catholique Dom Pedro Estevan Davila, Gouverneur de Rio de la Plata, en 1637 (1). » La fertilité & l'abondance, qu'on se promet de trouver dans ces Provinces (2), sont particulièrement fondées sur ce qu'on

(1) Le P. Antoine Ruiz de Montoya: *Conquista espiritual* &c. Fol. 98.

(2) Il s'agissoit particulièrement ici de la Province du Guayra:

„ croit qu'elles renferment des Métaux &
 „ d'autres choses précieuses. J'en ai in-
 „ formé fort au long Votre Majesté, &
 „ lui en ai envoyé les pieces autentiques,
 „ que je sais certainement avoir été dépo-
 „ sées au Greffe du Conseil roial des In-
 „ des. On avoit quelques notions confuses
 „ de ces trésors, dès le tems du Gouver-
 „ neur Dom Ruiz Diaz Melgarejo, qui a
 „ fondé la ville de Villarica; mais après
 „ bien des diligences pour en avoir des
 „ connoissances plus distinctes, on a re-
 „ connu que tout ce qu'on en avoit publié
 „ étoit incertain. En dernier lieu, Manuel
 „ de Frias, gendre de Dom Ruiz, & qui
 „ fut le premier Gouverneur du Paraguay,
 „ lorsqu'on partagea en deux le Gouverne-
 „ ment, s'étoit engagé à V. M. de décou-
 „ vrir ces Métaux, dont il se croioit assu-
 „ ré; j'ai appris, de Personnes dignes de
 „ foi, qu'il fit pour cela les plus grandes
 „ diligences; mais que toutes ses recher-
 „ ches furent inutiles. J'en ai envoyé tous
 „ les Procès verbaux à V. M.; & je sais à
 „ n'en pouvoir douter, qu'ils sont au
 „ Greffe du Conseil roial des Indes. Deux
 „ raisons me font juger qu'il n'y a aucun
 „ fond à faire sur tous ces Actes; la pre-
 „ miere est que les susdits Gouverneurs
 „ n'ont rien négligé pour découvrir ces
 „ Mines; la seconde, que tous les Té-
 „ moins, qui avoient déposé en leur fa-
 „ veur, étoient gens passionnés contre la
 „ Compagnie de Jesus, & d'ailleurs n'a-
 „ voient pas les qualités nécessaires pour
 „ dresser des informations, telles qu'il

≪ convient d'en envoyer à Votre Majesté.

Il est vrai qu'assez près d'une Ville bâtie par les Espagnols, sur le chemin du Bresil au Paraguay & assez proche de ce Fleuve, sous le nom de *Xerez*, & que les Portugais du Bresil ont détruite, on a cru voir pendant long-tems quelques indices de Mines d'or; mais ils s'évanouirent bientôt, & les Habitans de *Xerez* ont toujours été fort pauvres. Il en a été de même de ceux de *Villarica*, qu'on s'est trop pressé de décorer d'un si beau nom. Enfin, toujours inquiétés par les Portugais du Bresil; ils ont été obligés de se rapprocher du Paraguay, où ils ont bâti une nouvelle Ville, qui porte le même nom que l'ancienne, qu'elle ne mérite pas mieux (1); mais elle a beaucoup gagné à ne plus compter sur des Mines imaginaires, qui empêchoient ses Habitans de prendre, pour fournir à leurs besoins, des mesures plus convenables & plus sûres.

Des Perles
qu'on y a
trouvées.

Dans une Lagune, qui n'est pas éloignée de l'endroit où la Ville de *Santa-Fé* fut placée d'abord, on a pêché pendant quelque tems des Perles; & l'Auteur de l'*Argentina* en parle avec son emphase ordinaire: ce qui n'empêcha point que dans la suite on n'en perdît jusqu'au souvenir. Enfin un Espagnol, qui pendant son enfance avoit été fait Prisonnier par les *Abipones*, étant revenu dans sa famille, & voyant des Femmes fort curieuses d'avoir des Perles, dit que les Indiens, parmi

(1) On l'appelle aujourd'hui plus communément *la villa*.

lesquels il avoit vécu, en trouvoient assez souvent dans leurs filets, lorsqu'ils pêchoient dans la Lagune dont j'ai parlé, & ajouta qu'ils les jetoient comme des choses qui n'étoient bonnes à rien. On envoya aussitôt sur les lieux, pour examiner le fait, & on trouva qu'il étoit vrai. Il y a cependant bien de l'apparence, que cette pêche ne s'est pas trouvée bien abondante, ou que les Perles n'étoient pas d'une bonne eau; car je n'ai vu nulle part qu'elles fassent un objet dans le commerce de Buenos Ayres, ni qu'elles aient enrichi Santa-Fé.

J'ai lu, dans un manuscrit qui paroît venir de bonne main, que dans la Ville de l'Assomption, Capitale de la Province du Paraguay, les Dames se parent de bijoux, qui sont assez communs dans ce Pais-là. Mais l'Auteur ne nous apprend pas de quelle espece ils sont (1), & je n'en ai pu rien trouver ailleurs. Le P. Antoine Sepp, Jésuite Allemand, qui a long-tems travaillé dans les Missions du Paraguay, & dont nous avons des Lettres imprimées dans sa Langue naturelle, & traduites en Latin, avoit aussi fait une découverte, qui auroit été fort utile dans ce Pais-là, si ce qu'il avoit trouvé y eût été plus commun. Il apperçut un jour une pierre très dure, que les Indiens nomment *Iacana*, parcequ'elle est semée de petites taches noires. Il la jeta dans un feu très ardent. Les taches noires, qui étoient de petits grains se

Des Pierres précieuses, & du Fer.

(1) Joyas, que no ay adornan, como en otras
poco en el Paraguay, y
las Mugerres. se hazen y
qualquier Ciudad.

trouverent être d'un très bon fer ; mais les pierres , qui les renferment , sont fort rares. On a aussi découvert en d'autres endroits des Mines de ce Métal , mais si peu abondantes , qu'on est obligé de tirer d'ailleurs presque tout le fer dont ont a besoin.

Des Bœufs
& des Che-
vaux sauva-
ges.

Dans les vastes Plainnes , qui s'étendent depuis Buenos Ayres jusqu'au Chili , & assez loin vers le Sud , quelques Chevaux & quelques Bœufs , que les Espagnols , en abandonnant cette Ville peu de tems après qu'elle eut été bâtie , avoient laissés dans les Campagnes , ont tellement multiplié , que dès l'année 1628 on avoit un très bon Cheval pour deux aiguilles , & à proportion pour un Bœuf. Aujourd'hui il faut aller assez loin pour les trouver ; cependant il y a trente ans , qu'aucun Vaisseau ne sortoit du Port de Buenos Ayres , qu'il ne fût chargé de quarante ou cinquante mille peaux de Bœufs : or il faut tuer plus de quatre-vingt mille Bêtes , pour en avoir cette quantité ; parceque toutes celles , qui ne sont pas de *loi* , c'est-à-dire , qui ne sont point de Taureau , & d'une certaine mesure , n'entrent point dans le Commerce , & qu'il y a des Chasseurs , qui de tous les Bœufs qu'ils ont tués , ne prennent que les langues & la graisse , qui dans ce Pais tient lieu de beurre , de lard , d'huile & de saindoux.

Antiaux
qui leur font
la guerre.

Tout cela ne donne point encore une idée juste de la multiplication de ces Animaux dans le Paraguay ; car les Chiens , dont un très grand nombre est aussi devenu

sauvage, les Tigres & les Lions, en détruisent plus qu'on ne sauroit croire. On dit même que les Lions n'attendent pas que la faim les presse, comme font les Tigres, pour tuer des Bœufs; qu'ils leur donnent souvent la chasse pour se divertir, & qu'on en a vu en égorger dix ou douze, & ne toucher qu'à un seul. Mais les plus grands ennemis, qu'aient ces Animaux, sont les Chiens. Il y a déjà plus de vingt ans que le prix des cuirs & des suifs étoit augmenté des deux tiers à Buenos Ayres; & si les Bœufs disparoissent jamais dans ce País, ce sera surtout par la guerre que leur font les Chiens, qui dévoreront les Hommes quand ils ne trouveront plus de Bêtes. Ce qu'il y a de plus étonnant, est qu'on ne peut faire entendre raison sur cela aux Habitans de Buenos Ayres; car un Gouverneur de la Province aiant envoyé des Soldats pour leur donner la chasse, ils furent reçus dans la Ville à leur retour, avec des huées, & traités de Tueurs de Chiens: aussi n'en a-t-on pu depuis ce tems-là engager un seul à continuer cette chasse.

La maniere dont on s'y prend pour faire celle des Bœufs, à laquelle on ne donne point d'autre nom que celui de Tuerie (1), est assez singuliere. Une compagnie de Chasseurs s'assemble, & se rend à cheval dans une grande Plaine, qui est toute couverte de ces Animaux. Ils se séparent ensuite, & armés d'une espee de hache, dont le taillant est en forme de croissant, chacun donne à droite & à gauche de grands

Maniere dont se fait la chasse des Bœufs & des Chevaux.

(1) Matança.

coups aux jambes de derriere des Bœufs, & leur coupent le jarret. L'Animal tombe par terre & ne peut plus se relever. Les Chasseurs le laissent là, & continuent à frapper à droite & à gauche, tant qu'ils trouvent des Bœufs, & on prétend que chacun en jette ainsi par terre plus de huit cents en une heure, ce qui paroît exagéré. L'épouvante saisissant d'abord ces Animaux, ils s'embarassent les uns les autres en voulant fuir, de sorte que les Chasseurs ont le loisir de se reposer un peu & de se rafraîchir de tems en tems. Enfin, après quelques jours d'un exercice si violent, ils retournent sur leurs pas, retrouvent les Bœufs qu'ils ont terrassés, les achevent, en prennent tout ce qu'ils peuvent, & laissent le reste.

On peut bien croire qu'un si grand nombre de charognes cause dans l'air une infection, qui s'étendrait fort loin, si elles y restoient long-tems; mais des nuées de Vautours (1), grands comme des Aigles, & d'autres Oiseaux de proie, fondent bientôt dessus, & en très peu de tems on n'y voit plus que des os entierement décharnés. Les Chevaux se prennent avec des lacets; & comme ils sont de race Espagnole, & nés sauvages, ils sont fort beaux & d'une grande légereté. Cependant les Indiens, qui de leur côté sont fort lestes, les font tourner vers les endroits où ils savent qu'ils trouveront des embarras qui les arrêteront. Dès qu'ils les voient à leur portée, ils leur jettent des lacets aux jambes, sautent en-

(1) Les Gens du País les appellent *Gondors*.

suite dessus, & les ont bientôt domptés. Il y a beaucoup de Mulets au Paraguay, & les Mules sont d'une grande ressource dans un País, où il y a peu de chemins fraîés, beaucoup à monter & à descendre, & souvent de très mauvais pas à franchir.

Mais la plus grande richesse des Espagnols & des Indiens, de ceux surtout que les Jésuites ont réunis en Bourgades, a long-tems été dans ces Provinces, & pour plusieurs est encore, l'*Herbe de Paraguay*. On prétend que le débit en fut d'abord si grand, & enrichit tant de personnes, que le luxe s'introduisit bientôt parmi ceux-mêmes qui s'y étoient trouvés réduits au pur nécessaire. Pour soutenir ce luxe, qui va toujours croissant, comme le feu, & ne s'arrête que quand la matiere lui manque, il fallut avoir recours aux Indiens, qu'on avoit assujettis, ou qui s'étoient volontairement soumis aux Espagnols: on en fit des Domestiques & bientôt des Esclaves. Mais comme on ne les ménagea point, plusieurs succomberent sous le poids, d'un travail auquel ils n'étoient point accoutumés, & des mauvais traitemens, dont on punissoit l'épuisement de leurs forces plutôt que leur paresse: d'autres prirent la fuite, & devinrent les plus irréconciliables Ennemis des Espagnols. Par-là un grand nombre de ceux-ci retomberent dans leur premiere indigence, & n'en sont pas devenus plus laborieux. Le luxe avoit multiplié leurs besoins, & ils ne purent y suffire avec la seule Herbe de Paraguay; la plupart même n'avoient pas de quoi en acheter,

Herbe de
Paraguay.

parceque la grande consommation en avoit augmenté le prix.

Ses différen-
tes especes.

On connoît peu en France cette Herbe si célèbre dans l'Amérique méridionale & en Espagne. C'est la feuille d'un arbre de la grandeur d'un Pommier moien ; son goût approche de celui de la Mauve , & quand elle a toute sa grandeur , elle a à-peu-près la figure de celle de l'Oranger. Elle ressemble aussi un peu à celle de la Coca du Pérou ; mais elle est plus estimée au Pérou même , où l'on en transporte beaucoup , principalement dans les Montagnes , & partout où l'on travaille aux Mines. Les Espagnols l'y croient d'autant plus nécessaire , que l'usage du vin y est pernicieux. On l'y porte sèche & presque réduite en poussiere , & on ne l'y laisse pas infuser long-tems , parcequ'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre. On en distingue communément deux especes , quoique ce soit toujours la même feuille. La premiere se nomme *Caa* ou *Caamini* , & la seconde *Caacuys* ou *Yerva de Palos* ; mais le P. del Techo prétend que le nom générique est *Caa* , & en distingue trois especes , sous les noms de *Caacuys* , de *Caamini* & de *Caaguazu*.

Selon cet Auteur , qui a passé la plus grande partie de sa vie au Paraguay , le *Caacuys* est le premier bouton qui commence à-peine à déployer ses feuilles ; le *Caamini* est la feuille qui a toute sa grandeur , & dont on tire les côtes avant que de la faire griller ; si on les y laisse , on l'appelle *Caaguazu* ou *Palos*. Les feuilles

qu'on a grillées, se conservent dans des fosses creusées en terre, & couvertes d'une peau de Vache. Le Caacuy ne peut se conserver aussi long-tems que les deux autres especes, dont on transporte les feuilles au Tucuman, au Pérou & en Espagne, le Caacuy ne pouvant souffrir le transport. Il est même certain que cette herbe, prise sur les lieux, a une amertume qu'elle n'a point ailleurs, & qui augmente la vertu & son prix. La maniere de prendre le Caacuy est de remplir un vase, d'eau bouillante, & d'y jeter la feuille pulvérisée & réduite en pâte. A mesure qu'elle s'y dissout, s'il y est resté un peu de terre, elle surnage, & on l'écume. On passe ensuite l'eau dans un linge, & après l'avoir un peu laissé reposer, on le prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de sucre, mais un peu de jus de citron, ou certaines pastilles qui ont une odeur fort douce. Quand on le prend pour vomitif, on y jette un peu plus d'eau, & on le laisse tiédir.

La grande fabrique de cette Herbe est à la Villa, ou la nouvelle Villarica, laquelle est voisine des Montagnes de *Maracayu*, situées à l'Orient du Paraguay, par les vingt-cinq degrés & environ vingt-cinq minutes de latitude australe. Ce Canton est le meilleur de tous pour la culture de l'Arbre; mais ce n'est point sur les Montagnes mêmes qu'il y croît, c'est dans les fonds marécageux qui les séparent. On en tire quelquefois pour le seul Pérou jusqu'à cent mille Arrobes de vingt-cinq livres seize on-

ces, & le prix de l'Arrobe est de sept écus de notre Monnoie. Cependant le Caacuy n'a point de prix fixe, & le Caamini se vend le double du Palos. Les Indiens qui sont établis dans les Provinces de l'Uruguay & du Parana, sous la conduite des Jésuites, ont semé des graines de l'Arbre, qu'ils ont apportées de Maracayu, & elles n'y ont point, ou y ont peu, dégénéré. Ces graines ressemblent à celles du Lierre; mais ces nouveaux Chrétiens n'en font point de la première espece, ils gardent le Caamini pour leur usage, & vendent le Palos pour paier le tribut qu'ils doivent au Roi Catholique, & pour acheter les choses dont ils ont besoin.

Propriétés
qu'on lui at-
tribue.

Les Espagnols prétendent avoir dans cette Herbe un remede, ou un préservatif, contre presque tous leurs maux. On ne peut du moins disconvenir qu'elle ne soit fort apéritive & diurétique. On assure que dans les commencemens quelques-uns en aiant pris avec excès, elle leur causa une aliénation totale des sens, qui duroit plusieurs jours; mais ce qu'elle a de plus singulier, est qu'elle produit souvent des effets tout contraires, comme de procurer le sommeil à ceux qui sont sujets aux insomnies, & de réveiller ceux qui sont tombés en léthargie, d'être nourissante & de purger. L'habitude d'en user fait qu'on ne peut plus s'en passer, & qu'on a de la peine à en prendre modérément; quoique, prise avec excès, elle enivre, & cause la plupart des incommodités, qui sont le fruit des liqueurs les plus fortes.

On trouve presque partout, dans les Forêts de ces Provinces, des Abeilles, qui font leurs ruches dans le creux des arbres, & on en compte jusqu'à dix especes différentes. La plus estimée, pour la blancheur de la cire, mais qui est assez rare, se nomme *Opemus*. Le miel en est aussi plus délicat. Le Coton est naturel au Pais, & l'arbre croît en buisson, comme j'en ai vu dans la Louisiane. Il porte dès la première année, mais il faut le tailler tous les ans, comme la vigne. Il fleurit en Décembre & en Janvier, & sa fleur approche de la Tulippe jaune. Trois jours après qu'elle est épanouie, elle se fane & se sèche. Le bouton qu'elle renferme, a toute sa maturité au mois de Février, & il en sort une laine fort blanche & d'une bonne qualité. Les Indiens, dont je viens de parler, avoient commencé à semer du Chanvre, mais ils ont trouvé trop de difficulté à le mettre en état d'être filé, & la plupart y ont renoncé. Les Espagnols ont été plus constans, & en font un assez grand usage.

Outre le Maiz, le Manioc & les Patates, que l'on cultive avec succès en plusieurs endroits, & qui faisoient une bonne partie de la nourriture ordinaire de ceux des Indiens qui cultivoient la terre, on trouve dans ces Pais plusieurs Fruits & des Simples inconnus à l'Europe : j'en ferai connoître quelques-uns à mesure que l'occasion s'en présentera. Il y a surtout des Fruits, dont les Espagnols font d'excellentes confitures. Quelques-uns y ont planté des vignes, qui n'ont pas également réussi partout ; mais à Rioja

Des Abeilles,
du Coton &
du Chanvre.

Du Vin, des
autres Fruits
de la Terre,
des Poisons &
des Contre-
poisons.

& à Cordoue, deux Villes du Tucuman, ils font beaucoup de vin. Celui de Cordoue est gras, fort, & monte à la tête. Celui de Rioja n'a point ces défauts; mais on en fait à Mendoza, Ville dépendante du Chili, & située dans la Cordilliere, environ à vingt-cinq lieues de Cordoue, qui n'est pas fort inférieur à celui d'Espagne. On a semé du Froment en quelques endroits; mais on ne s'en sert ordinairement que pour faire des gâteaux & de la pâtisserie. Il y a partout des herbes venimeuses, dont quelques Indiens empoisonnent leurs fleches; mais il y a aussi partout des contre-poisons; & tel est entr'autres l'*Herbe à Moineau*, qui forme d'assez gros buissons. Voici comment on l'a connue, & ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte.

Parmi les différentes especes de Moineaux, qu'on voit dans ces Provinces, & qui sont pour la plûpart de la grosseur de nos Merles, il y en a un fort joli, qu'on appelle *Macagua*. Ce petit Animal est fort friand de la chair des Viperes, & leur fait une guerre continuelle. Dès qu'il en apperçoit une, il cache sa tête dans une de ses aîles, & paroît comme une boule toute ronde sans aucun mouvement: la Vipere s'approche de lui, & comme sa tête n'est pas tellement cachée, qu'il ne puisse voir au travers des plumes de son aîle il ne remue point, que la Vipere ne puisse recevoir un coup de son bec. Il en est sur le champ paîé d'un coup de la langue de son Ennemie; mais dès qu'il se sent blessé, il va manger de son Herbe, qui le guérit dans l'instant. Il re-

tourne

Tourne aussi-tôt au combat, & toutes les fois qu'il est piqué, il a recours à son spécifique. Ce jeu dure jusqu'à ce que la Vipere, qui n'a pas la même ressource, ait perdu tout son sang. Dès qu'elle est morte, le Moineau la mange; & le repas fini, il fait encore usage de son contrepoison.

Il est peu de Pais, qui nourrissent un si grand nombre, & tant de différentes espèces, de Serpens & d'autres semblables Reptiles; mais il y en a beaucoup, qui ne sont pas venimeux, ou dont le venin n'est pas dangereux. Les Indiens les connoissent, les prennent tout vivans avec la main, & s'en font des ceintures, sans qu'il en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux piés de long, & d'une grosseur proportionnée, qui avalent des Cerfs entiers, si on en croit des Espagnols qui assurent en avoir été témoins. Les Indiens disent qu'ils s'accouplent par la gueule, & que les Petits déchirent le ventre de la Mere pour en sortir; après quoi les plus forts dévorent les plus foibles. Sans cela, dit le Pere Antoine Ruiz de Montoya, on ne pourroit aller nulle part sans rencontrer de ces monstrueux Reptiles. Parmi ceux, qui sont ovipares, il y en a dont les œufs sont fort gros, & que les Meres font éclore en les couvant.

Le Serpent à sonnettes, si commun dans plusieurs Provinces de l'Amérique septentrionale, ne l'est peut-être nulle part ailleurs, plus qu'au Paraguay. On y a observé que quand ses gencives sont trop pleines de venin, il souffre beaucoup; que pour se débarrasser, il attaque tout ce qu'il

Des Viperes,
Serpens &
Couleuvres.

rencontre, & que, par le moien de deux crochets creux, assez larges à leurs racines, & terminés en pointe, il insinue, dans la partie qu'il saisit, l'humeur qui l'incommodoit. L'effet de la morsure, & de celle de plusieurs autres especes de Serpens & de Couleuvres, est fort prompt. Quelquefois le sang sort en abondance par les yeux, les narines, les oreilles, les gencives & les jointures des ongles; mais on ne manque nulle part d'antidotes contre ce venin. On y emploie surtout avec succès une pierre, à laquelle on a donné le nom de *Saint Paul*, le bezoard, & l'ail, qu'on applique sur la plaie après l'avoir maché. La tête de l'Animal même & son foie, qu'on mange pour purifier le sang, ne sont pas moins souverains; cependant il est plus sûr de commencer par faire sur le champ une incision à l'endroit, qui a été piqué, & d'y appliquer du soufre. Cela même est quelquefois suffisant.

Il y a des Serpens chasseurs, qui montent sur les arbres pour découvrir leur proie, & qui s'élancent dessus, quand ils la voient à leur portée, la serrent si bien, qu'elle ne peut se remuer, & la dévorent à leur aise toute vivante. Mais quand ils ont mangé des Bêtes entières, ils deviennent si pesants, qu'ils ne peuvent plus se traîner. Il arrive même quelquefois que n'ayant pas assez de chaleur naturelle, pour digerer de si gros morceaux, ils périroient, si la Nature ne leur avoit pas suggeré un remède, que la raison ne leur permettroit assurément pas d'employer, & qui leur

téu
Solo
Ver
dell
cauf
pou
trop
dans
dit-o
se rep
bres
tôt ce
se tir
Plu
Monte
détail
Couleu
d'un V
Riviere
gueule
elle y p
Poisson
roient
immob
d'un co
me Aug
la plus
jusqu'à
fut eng
lendem
ayant ro
été écras
Cette e
ne sort ja
qui sont a
les voit n

réussit. Le Serpent se tourne le ventre au Soleil, dont l'ardeur le fait pourrir : les Vers s'y mettent ; & les Oiseaux, fondant dessus, se nourrissent d'un superflu, qui lui causeroit la mort. Il prend ses mesures pour empêcher que les Oiseaux n'aillent trop loin, & bientôt il se trouve rétabli dans son premier état. Mais il est arrivé, dit-on, plus d'une fois que la peau, en se reprenant, a renfermé des branches d'arbres sur lesquelles le Serpent s'étoit trop tôt couché, & il ne lui est pas aussi aisé de se tirer de ce nouvel embarras.

Plusieurs vivent de Poissons, & le P. de Montoya, de qui j'ai tiré presque tout ce détail, raconte qu'il aperçut un jour une Couleuvre, dont la tête étoit de la grosseur d'un Veau, & qui pêchoit sur le bord d'une Riviere. Elle commençoit par jeter de sa gueule beaucoup d'écume dans l'eau, puis elle y plongeoit sa tête : quantité de petits Poissons, attirés par l'écume, y accouroient, la Couleuvre restoit quelque tems immobile ; puis ouvrant la gueule, avaloit d'un coup quantité de ces Poissons. Le même Auteur vit une autre fois un Indien, de la plus grande taille, qui étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupé de la pêche, fut englouti par une Couleuvre, qui le lendemain le rejetta tout entier à terre, ayant tous les os brisés comme s'il eût été écrasé entre deux meules de Moulin.

Cette espece monstrueuse de Coulevres ne sort jamais de l'eau ; & dans les rapides, qui sont assez fréquents sur le Parana, on les voit nâger, la tête haute, qu'elles ont

très grosse, avec une queue fort large. Les Indiens disent qu'elles engendient à la façon des Animaux terrestres, & que les Mâles attaquent les Femmes, comme on prétend que font les Singes dans quelques Païs. Ce qui est certain, c'est que le Pede Montoya fut un jour appelé pour confesser une Indienne, laquelle étant occupée à laver du linge sur le bord d'une Riviere, avoit été attaquée par un de ces Animaux, qui lui avoit fait, dit-elle, violence : le Missionnaire la trouva étendue par terre au même endroit ; elle lui dit qu'elle sentoit bien qu'il ne lui restoit plus que quelques momens à vivre, & en effet elle expira presque aussitôt qu'elle eut achevé sa confession.

Des Caymans.

Les Rivieres & les grandes Lagunes, qui ne sont jamais à sec, sont remplis de Caymans, de dix à douze piés de long. Il y en a sur-tout une quantité prodigieuse dans le Pilco Mayo, la plus grande des Rivieres du Chaco, où on les nomme *Yacaras*. Quand ils se sont rassasiés de Poissons, ils vont à terre, & se couchent sur le dos, afin que l'ardeur du Soleil facilite la digestion. Quoique les écailles, qui les couvrent, soient très dures & fort ferrées, les Espagnols les tuent à coups de fusils ; mais les Indiens ont une façon assez singuliere de les prendre dans l'eau. Ils attachent à un arbre le bout d'une corde, & à l'autre bout un bâton pointu par les deux extrémités. Quand ils voient approcher un Cayman, ils lui jettent le bâton dans la gueule, qui est toujours béante ; & comme

c
d
f
p
to
de
es
la
de
l'o
la
Sol
On
vin
elle
en f
& l
leur
de c
cha
Mo
sou
la g
dans
Si le
voir
que l
taque
oui di
en ra
ques,
oculai
Requir
certain
trouve

ort large. Les
endient à la
, & que les
, comme on
dans quelques
t que le Po
pour confes-
ant occupée à
d'une Riviere,
ces Animaux,
violence : le
ne par terre au
qu'elle sentoit
que quelques
et elle expira
chevé sa con-

Lagunes, qui
mplis de Cay-
de long. Il y
odigieuse dans
de des Rivieres
me *Yacaras*,
Poissons, ils
ur le dos, afin
e la digestion.
les couvrent,
ées, les Espa-
sils; mais les
singuliere de
attachent à un
, & à l'autre
es deux extré-
approcher un
bâton dans la
nte; & comme

cette Amphibie n'a point, ou presque point, de langue, obligé par le bâton d'élargir son gosier, il avale quantité d'eau; & plus il fait d'efforts pour se délivrer du bâton, plus il se l'enfonce dans le gosier, de sorte qu'il est bientôt étouffé. Dès qu'il est mort, on le tire à terre par le moien de la corde.

Le Cayman a sous les pattes de devant des bourses remplies d'une substance, dont l'odeur est si forte, qu'elle monte d'abord à la tête; mais quand elle a été séchée au Soleil, elle a toute la douceur du Musc. On prétend que la Femelle fait plus de vingt œufs d'une seule ponte: mais comme elle les cache dans le sable, les Rivieres, en se débordant, en entraînent beaucoup, & les Mâles en cassent aussi plusieurs avec leurs ongles. On dit que quand les dents de cet Animal sont trop engraisées par la chair des Poissons qu'il a mangés, un petit Moineau vient les lui nettoier; mais que souvent un autre, dès qu'il lui voit ouvrir la gueule pour cette opération, s'insinue dans son estomach pour lui ronger le foie. Si le fait est vrai, la difficulté est de savoir comment il en sort. Herrera prétend que les Caymans de Rio de la Plata n'attaquent point les Hommes; j'ai cependant oui dire le contraire à des Voiageurs, qui en racontioient des histoires bien tragiques, & qui s'en donnoient pour témoins oculaires. Peut-être avoient-ils pris des Requins pour des Caymans. Ce qui est certain, c'est que les Requins, que l'on trouve dans ce grand Fleuve, sont beau-

coup plus grands que ceux des autres Rivières ; qu'ils attendent les Bœufs , qui y viennent boire , les saisissent par le museau , & les étouffent.

On voit en quelques endroits des *Caméléons*, *Singes*, *Tatares*, *Renards*, &c. *léons*, de cinq à six piés de long , qui portent leurs Petits avec eux , & ont toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. C'est un Animal fort doux , mais très stupide. Les *Singes* de ce Pais sont presque de grandeur humaine , ont une grande barbe , & la queue fort longue. Ils jettent des cris effroyables , quand ils sont atteints d'une fleche , la tirent de la plaie , & la rejettent contre celui qui les a blessés. Les *Renards* sont fort communs dans quelques Provinces : il y en a du côté de Buenos Ayres , qui tiennent beaucoup du Lievre , dont le poil est très beau & bien varié. Rien n'est si joli que cet Animal , & il est si familier , qu'il vient caresser les Passans. Mais il faut être bien sûr ses gardes avec lui ; car lorsqu'on y pense le moins , il lâche son urine , dont l'odeur est d'une infection , qui n'a rien d'égal , & qu'il n'est pas possible de faire passer ; de sorte qu'on est obligé de jeter au feu tout ce qui en a été mouillé. Il y a deux especes de *Tatares* : les uns , qui sont de la taille d'un Cochon de six mois , ont dans le ventre une sorte de nacre , ou de coquille , & une autre dans la région des reins. Tous ont le museau allongé : les deux pattes de devant leur servent de mains , & chaque patte a cinq doigts. Il y a une espece de *Lapins* que les Espagnols nomment *Apercos* , qui

&
 P
 P
 A
 le
 In
 de
 for
 gr
 n'o
 tôr
 ne
 Parl
 pou
 à to
 obse
 l'urin
 cette
 assez
 mettr
 des a
 barrat
 a souv
 s'élanç
 On
 especes
 la taille
 ehu : i
 les end

n'ont point, ou presque point, de queue, dont le poil est d'un gris argenté, & dont la chair est fort délicate. Un autre Lapin a la gueule si petite, qu'à peine une Fourmi peut y entrer.

Les Lions & les Tigres sont communs partout, depuis que les Bœufs, les Chevaux & les Cochons d'Espagne s'y sont multipliés à l'infini. Les premiers y sont plus petits, & beaucoup moins féroces qu'en Afrique; les seconds ne sont nulle part ailleurs ni plus grands, ni plus furieux. Les Indiens ont cependant trouvé un moyen sûr de les faire fuir devant eux. Comme ils sont fort alertes, dès qu'ils voient un Tigre, qui vient à eux, & contre lequel ils n'ont pas de quoi se défendre, ils ont bientôt gagné le haut d'un arbre: l'Animal qui ne sauroit les suivre, se tient au pied de l'arbre, & y demeureroit assez long-tems pour obliger sa proie à se livrer à lui, ou à tomber de foiblesse, si on n'avoit pas observé qu'il ne sauroit souffrir l'odeur de l'urine de l'homme. L'Indien profite de cette connoissance, & le Tigre s'enfuit assez loin, pour lui laisser le tems de s'aller mettre en fureté. Ceux, qui ont l'usage des armes à feu, sont encore moins embarrassés; car ils tirent si juste, qu'on les a souvent vus percer en l'air des Tigres, qui s'élançoient avec fureur contre eux.

On distingue, dans ces Provinces, trois especes de Cerfs. Les uns sont presque de la taille des Bœufs, & ont le bois fort branlu: ils se tiennent ordinairement dans les endroits marécageux. D'autres sont un

Des Lions & des Tigres.

Cerfs, Sangliers, Chevreuils & Daims.

peu plus grands que les Chevres , & paissent dans les Plaines. Les troisiemes ne sont guere plus forts qu'un Chevreau de six mois. Les *Chevreuils* du Paraguay n'ont rien, ou presque rien, qui les distingue des nôtres. Les *Sangliers* ont le nombril, ou peut-être une espece d'évent, sur le dos. Leur chair est délicate, & si saine, qu'on en fait manger aux Malades. Les Plaines du Chaco sont couvertes de *Chevres*. noires, rouges & blanches ; mais ces dernieres ne se trouvent que sur les bords du Pilco Mayo. Les *Daims*, aussi-bien que les *Chevreuils*, vont toujours par troupes, comme les Moutons qu'on éleve en Europe.

L'Anta.

Un autre Animal, assez commun dans cette partie de l'Amérique, est une espece de Buffle, qu'on appelle *Anta*. Il est de la grosseur, & a beaucoup de la figure, d'un Ane, mais il ne lui ressemble point par les oreilles, qu'il a fort courtes. Ce qu'il y a de plus singulier dans cet Animal, c'est une trompe qu'il allonge & retire quand il veut, & par laquelle on croit qu'il respire. Chacun de ses piés a trois ongles, auxquels on attribue une vertu souveraine contre toutes sortes de poisons, surtout à ceux du pié gauche de devant, sur lequel il se couche, quand il se trouve mal (1). Il se sert des deux piés de devant, comme font les

(1) Mémoires de Tre- voux, Octobre 1751, page 2194. On ne dit point que cet Animal soit sujet à l'épilepsie, ni qu'il se guérisse de ces accès, en se frottant l'oreille avec la corne du pié gauche, comme on le dit des Originaux du Canada ; à cela près, il leur ressemble beaucoup.

Singes & les Castors, & avec la même facilité. On trouve dans son ventre des pierres de Bezoard, qui sont fort estimées. Il broute l'herbe pendant le jour, & la nuit il mange une espece d'argile, qu'il trouve dans les Marais, où il se retire au coucher du Soleil. Sa chair est fort saine, & ne differe de celle du Bœuf, qu'en ce qu'elle est plus legere & plus délicate. Sa peau est si forte, qu'on prétend que quand elle est seche, elle est à l'épreuve d'une balle de mousquet; aussi les Espagnols s'en font-ils des casques & des cuirasses, quand ils en peuvent avoir. La chasse de l'Anta ne se fait que la nuit, & elle est fort aisée. On va attendre ces Animaux dans leurs retraites, où ils se rendent ordinairement en troupes, & quand on les voit venir, on va au-devant d'eux avec des torches allumées, qui les éblouissent & les étourdisent de telle sorte, qu'ils se renversent les uns sur les autres. Alors on tire sur eux à coups surs, & quand le jour est venu, on en trouve un grand nombre couchés par terre, ou morts, ou dangereusement blessés.

Les Volatiles de toutes les sortes fourmillent presque partout dans ce País, & l'on y compte jusqu'à six especes d'Oies. Les *Corbeaux* y sont blancs; les *Moineaux*, de couleur d'or, & les *Perdrix* grosses comme des Poules, & en si grand nombre, surtout dans les vastes Plaines qu'il faut traverser pour aller de Buenos Ayres au Tucuman, qu'on les prend à la ligne comme les Poissons, sans descendre de cheval ou des chariots. Les *Autruches* & les

Volatiles ;
Poissons ,
Loups marins
& Autruches.

1516.

Loups marins sont fort communs en plusieurs endroits. Parmi les Poissons, que l'on pêche dans les Rivieres & dans les Lagnes, il y en a un, qui est un vrai Pourceau, excepté qu'il n'a point de dents; & un *Chien d'eau*, qui aboie comme les nôtres. Un Missionnaire en aperçut un jour un qui, aiant été percé d'une fleche, se mit à aboier, & dans le moment d'autres vinrent le prendre, sur le bord de la Riviere où il étoit, & le porterent à l'autre bord.

Premiere découverte du Paraguay.

Tel est en général ce grand Pais, que bien des gens regardent comme un des plus riches du nouveau Monde. La premiere découverte s'en fit en 1516, par Jean de Solis, grand Pilote de Castille, & par un pur hazard. Solis étoit parti d'Espagne pour continuer celle du Bresil, commencée en 1500, par Vincent Yañes Pinçon, qui avoit accompagné Christophe Colomb à son premier voiage, deux mois avant que les Portugais en eussent la moindre connoissance. Le premier de Janvier 1516, il entra dans un Port formé par la décharge d'une Riviere, qu'il nomma *Rio Genero* (1), & en prit possession au nom de la Couronne de Castille; comme avoit fait Pinçon, seize ans auparavant, au *Cap de S. Augustin*, qu'il avoit nommé *Cap de Consolation*. Solis continua ensuite à ranger la Côte, & en la tournant sur la droite, il se trouva à l'entrée d'une Baie, où il

(1) C'est-à-dire, *Rio Janeyro*, qui signifie viere de Janvier. Les Portugais, la nomment *langue*.

uns en plu-
issons, que
dans les La-
vrai Pour-
le dents; &
comme les
aperçut un
une fleche,
oment d'au-
bord de la
ent à l'autre.

Païs, que
e un des plus
premiere dé-
Jean de So-
& par un pur
pagne pour
nmençée en
Pinson, qui
Colomb à
s avant que
oindre con-
viev 1516,
la décharge:
Rio Gene-
nom de la
avoit fait
au *Cap de*
Cap de
suite à ran-
sur la droite,
Baie, où il
o, qui signifie
chose en leur

remarqua que se déchargeoit un grand
Fleuve, auquel il donna son nom; mais
il n'osa s'y engager bien avant avec son
Vaisseau, parcequ'il y rencontra quantité
de bancs, de rochers & d'autres écueils,
sur lesquels il craignit de se briser. Ce-
pendant, comme il ne vouloit pas retourner
en Espagne sans avoir pris quelque connoi-
sance de ce Fleuve, il s'embarqua dans sa
Chaloupe, cotoïa le bord occidental, &
aperçut bientôt des Indiens, qui lui pa-
rurent l'inviter à les venir voir, en met-
tant à leurs piés tout ce qu'ils avoient,
comme pour le lui offrir.

Trompé par ces démonstrations équivo-
ques, il aborda sans prendre aucune pré-
caution & avec peu de suite, résolu, dit-
on, d'enlever quelques-uns de ces gens-là,
pour les mener en Espagne. Il ne fit pas
même attention qu'à mesure qu'il avançoit,
ces Barbares s'éloignoient, & ils l'attire-
rent ainsi jusqu'à un Bois, où ils entrèrent,
& où il les suivit presque seul. A-peine y
étoit-il, qu'une grêle de fleches, décochées
par des gens qu'il ne voïoit point, le ren-
versa mort, avec tous ceux qui le suivoient.
Les Indiens les dépouillerent ensuite, allu-
merent un grand feu hors du Bois, les y
firent rotir & les mangerent à la vue de
ceux, qui étoient restés dans la Chaloupe,
ou qui s'y réfugierent, & ils n'eurent point
d'autre parti à prendre, que de regagner
au plus vite leur Navire, & de prendre la
roue d'Espagne. Telle fut la triste destinée
d'un homme, qui passoit pour un des plus
habiles Navigateurs de son tems; mais qui

Jean de So-
lis tué &
mangé par les
Indiens.

1516-25.

Portugais au
Paraguay, &
quel fut leur
fort.

selon Herrera, n'avoit pas toute la prudence nécessaire pour assurer le succès d'une Entreprisè comme celle dont il étoit chargé.

Le sort de quelques Portugais, qui quelques années après entrèrent dans le Paraguay par le Bresil, ne fut pas plus heureux. Sur le bruit, qui commençoit à se répandre partout, que les Espagnols avoient trouvé de grandes richesses dans le Pérou, Dom Martin de Sofa, Gouverneur & Capitaine général du Bresil, conçut le dessein de les partager avec eux. Il y envoya un homme de confiance & de résolution, nommé Alexis Garcia, lequel partit accompagné de son Fils & de trois autres Portugais, & prit sa route à l'Occident. Arrivé sur le bord du Paraguay, il y trouva un grand nombre d'Indiens, dont il engagea; dit-on, mille à le suivre. Il traversa ensuite le Fleuve, pénétra jusqu'aux Frontières du Pérou, y recueillit un peu d'or & beaucoup d'argent; & de retour à l'endroit du Fleuve d'où il étoit parti, il forma le projet d'y faire un Etablissement, pour servir d'entrepôt à ceux de sa Nation, qui voudroient profiter de ses découvertes. Dans cette vue, il envoya deux de ses gens pour informer son Général du succès de son voiage, & lui communiquer son projet. Il les chargea de quelques lingots d'or & d'argent, & resta seul où il étoit, avec son Fils, qui étoit fort jeune, & un autre Portugais. A-peine les deux premiers étoient-ils partis, que les Indiens massacrerent Garcia & le Portugais, firent le jeune Garcia Esclave, & s'emparèrent de tout le trésor.

Cependant l'arrivée des deux Portugais au Bresil, avec la nouvelle & les preuves d'un chemin praticable pour aller au Pérou, y causa une grande joie; & soixante Portugais partirent sur le champ avec une troupe de Brasiliens, sous la conduite de Georges Sedeño, pour aller joindre Garcia. Ils n'étoient pas encore arrivés à l'endroit, où ils comptoient de le trouver, qu'ils eurent de violens soupçons de la perfidie des Indiens. Ils commencerent à marcher avec plus de précaution: mais les Barbares n'étoient pas moins sur leurs gardés; & au premier avis qu'ils eurent de l'approche des Portugais, ils travaillerent à leur couper les vivres, pour les obliger de retourner au Bresil.

Sedeño ne fut pas long-tems à comprendre que pour avoir de quoi subsister dans ce País, il falloit se battre, & il s'y prépara; mais les Indiens le prévinrent, & tombèrent de toutes parts si brusquement sur lui à la faveur des Bois, qu'il n'eut pas même le tems de se mettre en défense. Il fut taillé en pièces avec une bonne partie de ses Gens, & les autres se sauverent du côté du Parana. Il leur falloit passer ce Fleuve pour se mettre en sûreté contre ceux qui les poursuivoient, & des Indiens s'offrirent à leur rendre ce service. Leur offre fut acceptée, & les Portugais s'embarquerent sur des Pirogues qu'on leur présenta. Elles étoient percées, & les trous si bien bouchés, qu'ils ne s'apperçurent point du piège qu'on leur tendoit. A-peine étoient-ils au milieu du Courant, que leurs Conducteurs sauterent

1516-25.

D'autres Portugais au Paraguay.

Ce qu'ils des-
vinrent.Trahison
des Indiens.

1516-25.

dans l'eau, & regagnerent, à la nâge, le bord, d'où ils étoient partis. Ils remarquerent en même tems que l'eau entroît dans leurs Pirogues, & tandis qu'ils en cherchoient la cause, les Pirogues coulerent à fond, & ils furent tous noîés.

1525.
Sébastien Gabot traite avec l'Empereur.

Rien, ce semble, ne devoit engager, ni les Espagnols, ni les Portugais à vouloir s'établir dans un País, qu'ils ne connoissent par des accidens si tragiques; & il est certain qu'on ne pensoit à rien moins en Espagne, qu'à profiter de la découverte de Solis, lorsqu'on y reçut des nouvelles, qui firent naître dans la Nation, quoique sur des fondemens assez légers, les plus grandes espérances de tirer du Paraguay autant de richesses, que de toute autre Partie de l'Amérique. Sébastien Gabot, ou Gabaco, Vénitien, qui en 1496 avoit fait avec son Pere & ses Freres la découverte de l'Isle de Terre-neuve, & d'une partie du Continent voisin, pour le Roi d'Angleterre, Henri VII, se voiant négligé par les Anglois, trop occupés alors chez eux, pour songer à s'établir dans le nouveau Monde, passa en Espagne, où la réputation, qu'il avoit d'être fort habile Navigateur (1), lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Castille. Le fameux Navire *la Victoire*, le seul de l'Escadre de Magellan, qui soit revenu en Espagne, & le premier qui ait fait le tour du Monde, avoit depuis peu rapporté des Epiceries, & d'autres Marchandises précieuses des Moluques. Des Négocians de Seville engagerent Gabot à

(1) Herrera, troisieme Décade, Liv. 9. Chap. 32.

(1) Her

1525.

conduire une Flotte, dont ils feroient les frais ; & il y consentit : mais comme il ne vouloit pas être précisément au service d'une Compagnie de Commerce, il voulut avoir une Commission de l'Empereur ; & s'étant rendu à Madrid, il fit avec Charles V un Traité, qui fut signé le quatrieme de Mars 1525.

Il portoit en substance (1), que Gabor commanderoit une Escadre de quatre Vaisseaux, en qualité de Capitaine général, & que Martin Mendez, qui avoit été Trésorier de l'Escadre de Magellan, & qui étoit revenu sur *la Victoire*, seroit son Lieutenant ; qu'il passeroit le Détroit, se rendroit ensuite aux Moluques, d'où il iroit faire la découverte de *Tharsis*, d'*Ophir* & de *Cipango*, qu'on croïoit alors être le Japon ; qu'il y chargerait ses Navires, d'or, d'argent, & de tout ce que ces Pais ont de plus précieux. C'étoit lui-même, qui avoit proposé ce projet à l'Empereur ; mais quelque assurance qu'il témoignât d'effectuer de si grandes promesses, les Armateurs de Seville se repentirent dès-lors du choix qu'ils avoient fait de lui, pour commander leurs Vaisseaux, d'autant plus qu'ils ne tarderent pas à s'appercevoir d'un commencement de méfintelligence entre lui & Mendez, en qui ils avoient leur principale confiance. Ils firent même déclarer à l'Empereur, par l'Agent qu'ils avoient en Cour, que si on n'étoit pas si pressé de faire partir l'Escadre, ils suppleroient Sa Majesté de lui

(1) Herrera, *ibid.*

donner un autre Commandant, que le grand Pilore.

1526.
Son départ ;
il entre dans
la Baie de Rio
de la Plata.

Cette déclaration ne servit de rien ; Gabot mit à la voile le premier d'Avril 1526, après avoir augmenté son Escadre d'un cinquieme Vaisseau, qu'un Particulier avoit freté à ses dépens. Herrera dit qu'il ne se comporta dans ce voiage, ni en Capitaine, ni en habile Homme de Mer ; que les vivres lui manquerent bientôt, faute d'économie ; qu'il ne ménagea nullement ceux qui ne lui plaisoient pas ; qu'étant arrivé, sans qu'il lui restât aucunes provisions, à l'Isle des Oies (1), qui n'est pas éloignée du Cap de S. Augustin dans le Bresil, les Habitans le reçurent bien & ravitaillerent ses Vaisseaux, & qu'il ne païa ce bon office, que de la plus noire ingratitude, en embarquant quelques Enfans des Principaux de l'Isle, malgré leurs Parens ; enfin, qu'étant arrivé à l'entrée de la Baie, où se décharge ce qu'on appelloit alors *Rio de Solis*, il résolut de n'aller pas plus loin, tant parcequ'il n'avoit pas assez de vivres, pour passer le Détroit de Magellan, que parceque ses Equipages commençoient à se mutiner ; & qu'après avoir dégradé dans une Isle déserte Martin Mendez, François de Rojas, & Michel de Rodas qui blâmoient fort librement sa conduite, il prit le parti de bien reconnoître la Baie où il se trouvoit.

Je dis la Baie, parcequ'il ne paroît pas à bien des gens, qu'on doive marquer de la Baie où l'embouchure du Fleuve, au Cap de *Sainte* Rio de la Plata.

(1) Isla de Patos.

À
S
to
li
de
m
qu
vis
lieu
tes
phe
la
cinc
dou
gran
mais
diffic
gran
nauf
donn
En
On y
les ba
qui se
cette M
à trou
mais il
Elle ca
beauco
dévoier
Au bou
plus ric
saine,
guliere ;
que l'on
ont bu h

ant, que le

de rien ; Ga-
l'Avril 1526,
dre d'un cin-
iculier avoit
lit qu'il ne se
i en Capitaî-
Mer ; que les
faute d'œ-
llement ceux
étant arrivé,
provisions, à
s éloignée du
fil, les Ha-
raillerent ses
e bon office,
de, en em-
s Principaux
enfin, qu'é-
Baie, où se
alors *Rio de*
s plus loin,
z de vivres,
gellan, que
ençoient à
égradé dans
z, François
as qui blâ-
uite, il prit
Baie où il se
e paroît pas
ve marquer
p de *Sainte*

Marie, où la terre commence à tourner du Sud-Ouest à l'Ouest, ni au *Cap de S. Antoine*, qui en est éloigné de quarante-cinq lieues communes d'Espagne, c'est-à-dire, de toute la largeur de l'entrée de la Baie ; mais qu'il faut suivre le sentiment de ceux, qui la mettent à *la Puerta de la Piedra*, vis-à-vis de *Montevideo*, à plus de cinquante lieues du *Cap de S. Antoine*. Je ne conterai pourtant point avec les Géographes Espagnols, qui veulent que *Rio de la Plata* ait, à son embouchure, près de cinquante lieues de large. Il n'est point douteux que ce Fleuve ne soit un des plus grands, que l'on connoisse au Monde ; mais il en est peu, dont l'entrée soit plus difficile, où les Vaisseaux courent de plus grands risques, & où il se soit fait plus de naufrages. Aussi les gens de Mer lui ont-ils donné le nom d'*Enfer des Navigateurs*.

En récompense, il est fort poissonneux. On y prend surtout quantité de Dorades sur les bancs de sable, dont il est semé, & qui sont, en bonne partie, le danger de cette Navigation. Dès que l'on commence à trouver l'eau douce elle paroît excellente ; mais il en coûte un peu pour s'y accoutumer. Elle cause d'abord, quand on en boit sans beaucoup de modération, des coliques, des dévoiemens, & quelquefois la dysenterie. Au bout d'un mois on y est fait, & il n'y a plus rien à craindre. Outre qu'elle est très saine, elle a encore une qualité fort singulière ; elle éclaircit de telle sorte la voix, que l'on reconnoît d'abord ceux, qui en ont bu habituellement : mais si on discon-

Qualité des
eaux du Fleu-
ve.

1526.

tinue d'en boire, on perd peu-à-peu cet avantage. Quelques Mémoires disent la même chose des eaux de l'Uruguay, & de la plupart des Rivieres qui s'y déchargent. Si cela est vray, il y a bien de l'apparence que Rio de la Plata tire de l'Uruguay cette propriété. Il s'agit de savoir si elle l'a au-dessus de l'endroit où elle reçoit l'Uruguay, & je n'ai rien trouvé sur cela dans mes Mémoires.

Gabot construit un Fort, qui ne subsiste pas longtemps.

Quoi qu'il en soit, Gabot se tira aisément de tous les écueils, & arriva, sans aucun accident, aux *Iles de S. Gabriel*, qui ont reçu de lui ce nom, & qui commencent un peu au-dessus de Buenos Ayres. La premiere qu'il rencontra, a une lieue de circuit, & il y trouva un bon mouillage. Il y laissa ses Vaisseaux, s'embarqua dans ses Chaloupes, entra dans le Canal, que forment ces Iles avec le Continent, qu'il avoit à sa droite, & de-là dans l'Uruguay, qu'il prit pour le véritable Fleuve. Deux choses causèrent cette méprise; la premiere, que les Iles de S. Gabriel, qu'il laissoit à sa gauche, lui cachotent la vue du Fleuve; la seconde, que l'Uruguay est très large lorsqu'il entre dans Rio de la Plata. Il le remonta donc, & aiant trouvé, sous sa droite, une petite Riviere, qu'il nomma *Rio de San Salvador*, il y construisit un petit Fort, où il laissa Jean Alvarez Ramon & quelques Soldats, avec ordre de continuer à remonter le Fleuve, qu'il croïoit toujours être le véritable Rio de Solis: mais au bout de trois jours, cet Officier, ayant échoué sur un banc de sable, fut tué par les Indiens, avec

ti
re
fi
Il
rie
bâ
qu
dor
die
à se
est
de
& c
con
se tr
entr
j'ai
qu'il
ger t
confi
bient
rent v
prison
Il e
carnag
avoir
Garcia
victoir
avoit é
n'avoit
ture tr
d'or &
où il se
dans ce
(2) Za

une partie de ses gens. Les autres se sauverent à la nâge & rejoignirent Gabor, qu'un si triste accident fit résoudre à retourner aux Iles de S. Gabriel.

1526.

Tour de Gabot.

Il y reconnut son erreur, remonta le véritable Fleuve, environ trente lieues, & bâtit une Forteresse à l'entrée d'une Riviere qui sort des Montagnes du Tucuman, & dont les Espagnols ont changé le nom Indien (1) en celui de *Rio Tercero*. Il donna à son Fort, celui de *Saint-Esprit*; mais il est plus connu dans ses Relations, sous celui de *Tour de Gabot*. Il y laissa une Garnison, & continua de remonter le Fleuve jusqu'au confluent du Paraguay & du Parana. Alors se trouvant entre deux grandes Rivieres, il entra dans celle qui lui parut la plus large; j'ai dit que c'est le Parana: mais voyant qu'il tournoit à l'Est, il craignit de s'engager trop avant vers le Bresil, retourna au confluent, & remonta le Paraguay. Il y fut bientôt attaqué par les Indiens, qui lui tuèrent vingt-cinq hommes, & en firent trois prisonniers.

Il eut bientôt sa revanche, & fit un grand carnage de ces Barbares, lesquels paroissent avoir été les mêmes, qui avoient tué Alexis Garcia, puisqu'on assure que le fruit de sa victoire fut une bonne partie du butin qui avoit été fait sur ce Portugais. Comme il n'avoit aucune connoissance de cette aventure tragique, il ne douta point que tant d'or & d'argent ne vînt des Mines du País où il se trouvoit, & il fut enfin confirmé dans cette pensée, lorsqu'aïant fait alliance

Origine du nom de Rio de la Plata.

(1) Zacarana, ou Zacarunna.

1526.

avec d'autres Indiens, que la crainte de ses armes, où ses bonnes manieres, avoient engagés à bien vivre avec lui, non-seulement ils lui fournirent abondamment des vivres, dont il commençoit à manquer, mais ils lui donnerent des lingots d'argent pour des marchandises d'Espagne de très peu de valeur. Ne doutant donc plus qu'il n'y eût des Mines d'argent dans ce Pais, il donna au Paraguay le nom de *Rio de la Plata*, qui a trompé tous ceux, qui ne faisoient pas l'origine de cette dénomination.

Gabor ren-
contre des
Portugais sur
le Paraguay.

Il se dispoit à rejoindre ses Vaisseaux avec son trésor, quand il vit arriver à son Camp un Capitaine Portugais, nommé *Diegue Garcias*, lequel avoit été envoyé par le Capitaine général du Bresil, pour reconnoître le Pais & en prendre possession au nom de la Couronne de Portugal, mais qui n'avoit pas assez de monde pour exécuter sa Commission malgré les Espagnols, qu'il ne s'étoit pas attendu de trouver en si grand nombre sur les bords du Paraguay. Gabor de son côté fit réflexion qu'il ne pourroit jamais empêcher les Portugais de se rendre maîtres du Pais, s'ils y revenoient avec des forces superieures, que la proximité du Bresil leur donnoit le moien d'y faire entrer en peu de tems : sur quoi il prit le parti de faire quelques présens à Garcias, pour l'engager à le suivre au Fort du S. Esprit. Il y réussit ; & Garcias, étant resté peu de jours avec lui dans sa Forteresse, reprit la route du Bresil.

Gabor crut alors devoir renoncer au

Dessein qu'il avoit eu de repasser en Espagne. Il jugea sa présence nécessaire au Paraguay, & il chargea Fernand Calderon, qu'il avoit fait Trésorier de son Escadre à la place de Mendez, de tout ce qu'il avoit d'argent, & d'une Lettre, par laquelle il rendoit compte à l'Empereur de ce qui l'avoit empêché de suivre sa destination; faisoit à ce Prince la description du País qu'il avoit découvert; lui marquoit les mesures qu'il jugeoit nécessaires pour en assurer la possession à la Couronne de Castille, & supplioit Sa Majesté de lui envoyer des secours suffisans pour être en état de n'y être inquiété, ni par les Indiens, ni par les Portugais.

1526.
Il envoia beaucoup d'argent à l'Empereur. D'où il venoit. Il donna au Fleuve le nom de *Rio de la Plata*, par erreur.

Calderon, & un Capitaine, nommé Georges Barloquez, que Gabot lui avoit associé, arriverent en Espagne au commencement de l'année 1527, & eurent une audience favorable de l'Empereur, dont ils obtinrent tout ce qu'ils avoient ordre de lui demander. La vue de l'argent qu'ils lui présentèrent, qu'on prétend être le premier qui soit venu en Espagne de l'Amérique, & plus encore les espérances qu'ils donnerent à ce Prince, lui firent trouver bon tout ce qu'avoit fait Gabot. Charles V. voulut même qu'on prît sur ses Finances de quoi faire une partie d'un grand Armement, qu'il commanda de faire pour le Paraguay. Cependant deux années se passerent sans que ses ordres fussent exécutés, & Gabot se lassa d'attendre. Il crut sa présence nécessaire en Espagne, pour empêcher qu'un plus long retardement ne

Il retourna en Espagne.

1527-29.

donnât aux Portugais l'envie & le tems de revenir au Paraguay. Il nomma, pour commander pendant son absence dans le Fort du S. Esprit, Nuño de Lara, auquel il laissa six vingts hommes, & ce qu'il put amasser de provisions, & partit pour aller rejoindre son Escadre, qu'il fit appareiller sur le champ pour l'Espagne.

Histoire tragique d'une Dame Espagnole.

1527-30.

Lara de son côté, se voiant environné de Nations, dont il ne pouvoit se faire respecter, qu'autant qu'il seroit en état de se bien défendre, s'il leur prenoit envie de l'attaquer, crut qu'il ne pouvoit rien faire de mieux, que de mettre dans ses intérêts ses plus proches voisins, qui étoient les *Timbuez*, & il y réussit d'abord assez bien; mais cette alliance lui devint bientôt funeste, par un endroit qu'il n'avoit pu prévoir. Mangora, Cacique de *Timbuez*, lui rendoit de fréquentes visites, & aiant un jour aperçu une Dame Espagnole, nommée Luce Miranda, Epouse de Sébastien Hurtado, un des principaux Officiers de la Garnison du Fort, il en devint éperdument amoureux. Elle ne l'ignora pas long-tems, & elle comprit bientôt ce qu'elle avoit à craindre de cette passion dans un Barbare, dont il importoit beaucoup au Commandant de se conserver l'amitié. Tout ce qu'elle put faire, fut d'éviter avec soin de se laisser voir, & d'être bien sur ses gardes. Mangora de son côté, crut que, s'il pouvoit l'attirer chez lui, il en obtiendrait tout ce qu'il pourroit souhaiter. Il invita Hurtado à le venir voir, & le pria d'y amener sa Femme; mais celui-ci s'excusa,

sur ce qu'il ne pouvoit s'absenter sans la permission de son Commandant, & ajouta qu'inutilement il la demanderoit.

1527-30.

Le Cacique comprit par cette réponse, que pour venir à bout de son dessein, il falloit commencer par se défaire de Hurtado; & tandis qu'il en cherchoit les moïens, il apprit que cet Officier avoit été détaché avec un autre, nommé Ruiz Moschera, & cinquante Soldats, pour aller chercher des vivres. Il forma son plan sur cette nouvelle, & crut pouvoir profiter de l'affoiblissement de la Garnison Espagnole pour parvenir à son but. Il assembla quatre mille hommes choisis, & les alla poster dans un Marais, qui étoit fort près de la Tour de Gabot. Il se présenta ensuite à la porte de la Place, avec trente hommes chargés de rafraîchissemens, & fit dire au Commandant, qu'ayant appris le besoin où il étoit de vivres, il lui en apportoit assez pour attendre le retour de son Convoi. Lara le reçut avec de grandes marques de reconnaissance, & voulut le régaler avec sa Troupe. Le Cacique s'y étoit attendu; il avoit instruit ses Gens de ce qu'ils avoient à faire, & donné des signaux à ceux qu'il avoit postés dans le Marais.

Le festin commença avec beaucoup de gaieté de part & d'autre, & dura bien avant dans la nuit. A la fin les Espagnols voulant se retirer, Mangora fit à quelques-uns des siens le signal pour ce qu'il leur avoit ordonné, qui étoit de mettre le feu au Magasin, dès que les Espagnols seroient retirés chez eux. Cela se fit sans

La Tour de Gabot brûlée par les Indiens, & toute la Garnison massacrée.

527-30.

que personne s'en aperçût ; & à-peine les Officiers commençoient à s'endormir , qu'ils furent éveillés par des Soldats qui crioient *au feu*. Ils coururent tous pour y remédier , & les Indiens prirent ce moment pour faire main-basse sur eux. Plusieurs furent massacrés sans avoir eu le tems de se reconnoître , & les quatre mille hommes , qui étoient dans le Marais , aiant été en même tems introduits dans la Place , elle fut bientôt remplie d'horreur & de carnage. Le Commandant , quoique déjà blessé , aiant aperçu le perfide Cacique , qui s'applaudissoit du succès de sa trahison , courut à lui & le perça de son épée ; mais , plus occupé de sa vengeance que du soin de sa propre sûreté , quoiqu'il fût environné de Barbares , il ne cessa de plonger son épée dans le corps de son Ennemi , que quand il le vit expirer sous les coups , qu'il redoubloit assez inutilement , & presque dans le même instant il tomba mort lui-même , percé de toutes parts.

Il ne restoit plus , dans le Fort , que l'infortunée Miranda , cause innocente d'une scène si tragique , quatre autres Femmes & autant de petits Enfans , qui furent tous liés & menés à Siripa , Frere & Successeur de Mangora. Ce nouveau Cacique , à la vue de Miranda , conçut pour elle la même passion , qui avoit été si funeste à son Frere : il ne se réserva qu'elle de cette petite troupe de Captifs , & commença par la faire délier. Il lui déclara ensuite qu'elle n'étoit point Esclave chez lui , qu'il ne tiendroit même qu'à elle d'y être la

Maîtresse,

Tome I,

; & à-peine
à s'endormir,
es Soldats qui
t tous pour y
orirent ce mo-
sur eux. Plus
avoir eu le
es quatre mille
Marais, aiant
dans la Place;
reur & de car-
quoique déjà
fide Cacique,
de sa trahison,
n épée; mais,
e que du soin
u'il fût envi-
ssa de plonger
Ennemi, que
s les coups,
tilement, &
il tomba mort
rts.
le Fort, que
ise innocente
re autres Fem-
s, qui furent
Frere & Suc-
eau Cacique,
pour elle la
é si funeste à
u'elle de cette
& commença
éclara ensuite
chez lui, qu'il
e d'y être la
Maîtresse,

Maîtresse, & qu'il ne la croioit pas assez
déraisonnable pour préférer un Mari indi-
gent & sans ressource, au Chef d'une puis-
sante Nation, qui se feroit un plaisir de lui
soumettre sa propre Personne & tous ses
Vassaux. Miranda devoit bien s'attendre que
le moins, à quoi l'exposeroit un refus,
seroit de passer le reste de ses jours dans
le plus dur esclavage; mais elle ne ba-
lança point entre son devoir & ses fraïeurs:
elle fit même à Siripa la réponse qu'elle
croioit la plus capable de l'irriter, dans
l'espérance que sa passion se changeroit en
fureur, & qu'une prompte mort mettroit
son innocence & son honneur à couvert.

Elle fut trompée: ses refus ne firent
qu'augmenter l'estime que Siripa avoit con-
que pour elle. Ils donnerent une nouvelle
vivacité à sa passion; & comme il n'en est
point qui se flatte davantage, il ne deses-
pera point de vaincre la constance de sa
Captive. Il continua de la traiter avec
beaucoup de douceur; il eut même pour
elle des égards, & une sorte de respect,
dont on n'auroit pu croire un Barbare ca-
pable. Elle n'en comprit que mieux tout le
danger de sa situation, & elle en frémit.
Peu de tems après, Hurtado arriva avec
son Convoi, & fut fort étonné de ne
voir plus que des cendres où il avoit laissé
la Tour de Gabot. La premiere chose,
dont il s'informa, fut ce qu'étoit devenue
son Epouse; & aiant appris qu'elle étoit
chez le Cacique des Timbuez, il courut
y chercher, sans faire réflexion à quoi il
exposoit inutilement. Siripa, à la vue

17527-30.

d'un Mari uniquement aimé, ne se posséda plus ; il fit attacher Hurtado à un arbre , & commanda qu'on le perçât de fleches.

On se dispofoit à lui obéir, lorsque Miranda vint se jeter à ses piés, & fondant en larmes, lui demanda la vie de son Epoux. Effet surprenant de l'amour passionné ! Il calma le violent transport qu'il avoit produit dans le cœur d'un Anthropophage, & désarma un Amant jaloux & furieux. Hurtado fut délié, il eut même la permission de voir quelquefois son Epouse ; mais le Cacique avertit l'un & l'autre, que la premiere privauté qu'ils auroient ensemble leur couteroit la vie. Il ne vouloit apparemment que tendre un piège au Mari, pour avoir un prétexte de révoquer la grace qu'il venoit de lui accorder, & Hurtado ne tarda point à le lui fournir. La Femme de Siripa vint peu de jours après lui donner avis que Miranda étoit couchée avec son Mari. Il courut sur le champ pour s'en instruire par lui-même : il fut convaincu par ses propres yeux ; & dans le premier mouvement de sa fureur, servant mieux la jalousie de sa Femme, qu'il n'avoit fait la sienne, il condamna Miranda au feu, & Hurtado à être percé de fleches. La Sentence fut exécutée sur le champ, & les deux Epoux expirerent, à la vue l'un de l'autre, dans des sentimens dignes de leur vertu.

Ce que devinrent les Espagnols qui étoient restés au Paraguay, Tandis que les choses se passaient ainsi chez les Timbuez, les Espagnols, qui étoient restés avec Moschera, avoient fait quelques réparations à la Tour de Gabot

de
d
ti
d
av
ét
ju
&
gr
en
tro
po
sem
Peu
tug
été
avec
Pe
reçu
dre d
la m
que s
qu'il
fidéli
Pais a
chera
des I
les R
qu'il l
tenir
quoit
mais u
entrefa
Canané
pouvoi

mais ils désespérèrent bientôt de pouvoir s'y soutenir contre des Indiens, que leur perfidie rendoit irréconciliables avec leur Nation. Moschera ne crut donc point avoir d'autre parti à prendre, que de s'embarquer avec sa Troupe sur un petit Bâtiment qui étoit resté à l'ancre. Il descendit le Fleuve jusqu'à la Mer; il rangea ensuite la Côte, & ayant apperçu, vers les trente-deux degrés de latitude, un Port commode, il y entra, & y bâtit une petite Forteresse. Il trouva les Naturels du Pais assez bien disposés à faire alliance avec lui, & il y ensemença un terrain, qui lui parut fertile. Peu de jours après un Gentilhomme Portugais, nommé Edouard Perez, qui avoit été exilé dans le voisinage, vint le joindre avec sa Famille, & il le reçut très bien.

Perez n'y fut pas long-tems paisible; il reçut du Capitaine général du Bresil un ordre de retourner au lieu de son exil, & par la même voie, il fut déclaré à Moschera, que s'il vouloit rester où il étoit, il falloit qu'il commençât par prêter serment de fidélité au Roi de Portugal, à qui tout ce Pais appartenoit. Perez obéit; mais Moschera répondit de bouche, que le partage des Indes n'étoit point encore réglé entre les Rois leurs Maîtres, & que jusqu'à ce qu'il le fût, il étoit bien résolu de se maintenir dans le poste qu'il occupoit. Il manquoit cependant d'armes & de munitions; mais un Navire François étant venu sur ces entrefaites mouiller une ancre à l'Île de la Canané, vis-à-vis de son Fort, il crut pouvoir profiter de l'occasion pour se met-

Ce qui se passa entr'eux & les Portugais du Bresil.

1530-35.

tre en état de se défendre, s'il étoit attaqué. Il s'embarqua avec tous ses Espagnols & deux cens Indiens, dans deux Bâteaux, aborda pendant la nuit le Navire François, s'en rendit maître, déarma l'Equipage, & le conduisit à son Fort.

Peu de jours après, il fut averti qu'un Corps considérable de Portugais venoit par Mer pour l'enlever, & sur le champ il dressa une batterie de quatre pièces de canon, qu'il avoit tirées de sa prise; il fit de nouveaux retranchemens à son Fort, & plaça une partie de ses gens en embuscade dans un Bois, qui le couvroit du côté de la Mer. Les Portugais étoient au nombre de quatre-vingt, & avoient à leur suite une Armée de Brasiliens. Comme ils croioient n'avoir à faire qu'à une poignée d'Espagnols nouvellement débarqués & manquant de tout, ils alloient à cette expédition avec la même confiance, qu'un grand Prévôt, chargé d'arrêter une bande de Voleurs; & elle augmenta, lorsqu'arrivés au Port, ils ne virent personne, qui se mît en devoir de leur disputer la descente: ils passerent même le Bois sans obstacle; mais à-peine avoient-ils découvert le Fort, qu'ils se virent en même tems exposés au canon de la Place, & pris en queue par ceux qui les avoient laissés passer dans le Bois, sans se découvrir. La fraïeur s'empara d'abord des Indiens, & se communiqua bientôt aux Portugais. Tous se débänderent; & à la réserve de ceux qui avoient d'abord pris la fuite, tous ceux, que le canon avoit épargnés, furent passés au fil de l'épée.

Mofchera ne borna point là sa victoire : il s'embarqua, avec une partie de ses Braves & un grand nombre d'Indiens, sur les Bâtimens qui avoient apporté ses Ennemis, & alla faire une descente à S. Vincent. Il pilla la Ville & les Magasins du Roi, avec d'autant plus de facilité, que les Portugais mêmes, mécontents du Gouvernement, se joignirent à lui. Il comprit néanmoins bientôt que ses succès mêmes, bien loin d'affermir son Etablissement, ne feroient qu'attirer sur lui des forces auxquelles il ne seroit point en état de résister ; & il transporta sa petite Colonie dans l'Île de Sainte Catherine, où il se flattoit qu'on ne viendroit pas l'inquiéter, & où il ne demeura pas long-tems.

Pendant on ne perdoit point de vue le Paraguay à la Cour d'Espagne ; mais quand on eut appris qu'il n'y étoit pas resté un seul Espagnol, la pensée qu'il falloit recommencer tout ce qu'on y avoit fait, & l'absence de l'Empereur, furent cause qu'il se passa bien du tems sans qu'on prît aucune résolution sur cela. Il paroît même qu'on n'y pensoit plus, lorsqu'on eut avis que la Cour de Lisbonne paroissoit prendre des mesures pour y envoyer une Colonie. Il est vrai que l'Armement qu'on y préparoit étoit couvert du prétexte de donner la chasse aux François, qu'on voioit souvent sur les Côtes du Brésil, & qui, étant fort bien accueillis des Brasiliens, n'auroient pas trouvé beaucoup de difficultés à s'y établir de manière à n'en pouvoir être aisément chassés ; mais l'Impératrice, aiant communiqué ses

1530-35.

Les Espagnols font une irruption au Brésil.

La Cour de Portugal paroît avoir des vues sur le Paraguay.

1530-35.

souppons au Roi de Portugal, son Frere, en reçut une réponse, qui lui donna lieu de croire qu'ils n'étoient que trop bien fondés. Ils se dissipèrent néanmoins bientôt, quand on fut que la Flotte de Lisbonne avoit pris une route, qui ne pouvoit pas la conduire au Paragnay, & l'on fut encore deux ans en Espagne sans songer à y envoyer personne.

1535.
Grands pré-
paratifs en Es-
pagne pour le
Paraguay.

Enfin l'Empereur étant revenu à Madrid, songea sérieusement à faire un puissant Etablissement sur Rio de la Plata; & il est vrai de dire que jamais Entreprise pour le nouveau Monde ne se fit avec plus d'appareil. D. Pedre de Mendoza, grand Echançon de l'Empereur, en fut déclaré le Chef. Charles V le nomma Adelantade, Gouverneur & Capitaine général de tous les Pais qu'on découvreroit jusqu'à la Mer du Sud, à condition qu'il y transporterait en deux voïages mille hommes & cent chevaux; des armes, des munitions & des provisions pour un an; qu'il feroit des Etablissements dans tous les endroits qu'il jugeroit les plus convenables, & le tout à ses frais; mais qu'il lui seroit assigné une pension viagere de deux mille ducats; qu'il pourroit encore prendre chaque année une pareille somme sur le produit du Pais; que de trois Fortereses qu'il construïroit à ses dépens, il seroit grand Alcalde & Alguasil Major de celle où il résideroit, & que ces deux Charges seroient héréditaires dans sa Famille; qu'à près trois ans de séjour dans le Pais il pourroit revenir en Espagne & nommer un Gouverneur à sa place; que ce Gouverneur

dé-
roi
jou
Lo
Ind
ran
bon
Gou
en
roia
ques
gnol
tié p
men
cher
que
pouv
de re
Mend
injusti
tes au
la Reli
le plus
quicom
Les
mer à
les (1)
s'étoit
d'Italie
qualité
grands p
des riche
Plata, a
de la plu
Armement
(1) Her

dès qu'il auroit reçu ses Provisions, jouiroit des mêmes prérogatives, dont il auroit joui lui-même; qu'encore que, selon les Loix du Roiaume, les Rois ou Caciques Indiens pris en guerre, dussent paier leurs rançons au Domaine, Sa Majesté trouvoit bon qu'elles fussent distribuées au profit du Gouverneur & des Troupes, après qu'on en auroit pris le dixieme pour le Trésor royal; qu'au cas que les trésors des Caciques tués en guerre fussent pris par les Espagnols, le Gouverneur les partageroit moitié par moitié avec le Roi. Enfin, qu'il meneroit avec lui huit Religieux pour prêcher l'Evangile aux Naturels du Pais, & que tous les Postes seroient suffisamment pourvus de Médecins, de Chirurgiens & de remedes. L'Empereur déclara ensuite à Mendoza qu'il chargeoit sa conscience des injustices & des vexations, qui seroient faites aux Indiens, & que leur conversion à la Religion Chrétienne étant ce qu'il avoit le plus à cœur, il ne feroit aucune grace à quiconque sur cet article.

Les ordres étoient déjà donnés pour armer à Cadix une Flotte de quatorze voiles (1), & D. Jean Oforio, Italien, qui s'étoit beaucoup distingué dans les guerres d'Italie, en prit le commandement, en qualité de Lieutenant de Mendoza. De si grands préparatifs, & ce qu'on avoit publié des richesses du Pais que traverse Rio de la Plata, attirerent tant de Personnes, même de la plus haute naissance, que le premier Armement, qui ne devoit être que de cinq

(1) Herrera dit qu'elle n'étoit que de douze.

1535.

cens hommes , fut de douze cens , parmi lesquels il y avoit plus de trente Seigneurs , qui étoient les Aînés de leurs Maisons , outre plusieurs Officiers Flamands. En un mot , aucune Colonie Espagnole du nouveau Monde n'a compté autant de grands noms parmi ses Fondateurs. La Postérité de plusieurs de ceux qui partirent alors , est encore au Paraguay , & sur-tout dans la Capitale de la Province qui porte ce nom. La Flotte mit à la voile , au mois d'Août 1535 , qui est la saison la plus propre pour le voiage ; par la raison que , si l'on n'arrive point avant la fin de Mars à l'entrée de la Baie de Rio de la Plata , on court risque de manquer les brises du Nord & du Nord-Est , & d'être pris par les vents de Sud & du Sud-Ouest , qui obligeroient d'hiverner au Bresil.

D. Pedre de Mendoze fait assassiner son Lieutenant au Bresil.

Dom Pedre de Mendoze , pour avoir pris cette précaution , n'en fut pas plus heureux ; & Herrera se trompe en le faisant arriver aux Iles de S. Gabriel , sans s'être arrêté en aucun endroit. Peut-être a-t'il voulu tirer le rideau sur ce qui se passa au Bresil pendant le Voiage. Ce qui est certain , c'est que la Flotte , après avoir passé la Ligne , fut surprise d'une violente tempête qui la dispersa , & que plusieurs Vaisseaux ne se rejoignirent plus qu'au terme ; que celui que montoit Dom Diegue de Mendoze , Frere de Dom Pedre , & un petit nombre d'autres , arriverent heureusement aux Iles de S. Gabriel ; que l'Adelantade , avec tous les autres , fut obligé de se réfugier dans le Port de Rio Ja-

n
m
qu
O
tra
ils
lui
nar
Of
sou
suffi
juge
le de
poig
gnés
au B
Espag
pour
le ve
Arr
que so
avoir
S. Gab
Dom I
surpris
en fut p
qu'il cr
n'attirâ
Frere &
toute la
Iles de S
Fleuve ,
premier
envoia I
choisir un
& cet Off

neyro, & que cette relâche fut le commencement de ses malheurs, qui ne finirent qu'avec sa vie. Le mérite de Dom Jean Olorio, & peut-être aussi sa qualité d'Étranger, lui avoient fait bien des jaloux; ils le rendirent suspect à l'Adelantade, & lui donnerent à entendre que son Lieutenant aspiroit à la Place qu'il occupoit. Olorio n'avoit donné aucun lieu à ces soupçons; mais sur certains articles, il suffit souvent d'être soupçonné pour être jugé coupable. Mendoze donna ordre qu'on le défit de ce prétendu Rival, & Olorio fut poignardé. Bien des gens en furent indignés; quelques-uns prirent le parti de rester au Brésil; d'autres voulurent retourner en Espagne, & prenoient déjà des mesures pour cela, lorsque Dom Pedre, qui en eut le vent, fit appareiller.

Arrivé au Cap de Sainte Marie, il apprit que son Frere & tous ceux que la tempête avoit séparés de lui, étoient aux Iles de S. Gabriel, & il ne tarda pas à les y joindre. Dom Diegue apprit alors avec beaucoup de surprise la mort de Dom Jean Olorio; il en fut pénétré de douleur, & dit assez haut, qu'il craignoit bien qu'une action si indigne n'attirât la malédiction de Dieu sur son Frere & sur toute son Entreprise. Alors toute la Flotte se trouvant réunie entre les Iles de S. Gabriel & la Côte occidentale du Fleuve, Dom Pedre fut d'avis de faire son premier Etablissement de ce côté-là. Il envoya Dom Sanche del Campo pour y choisir un emplacement sûr & commode, & cet Officier le trouva dans un endroit où

Fondation
de Buenos
Ayres.

1536.

la Côte n'a point encore tourné à l'Ouest ; & sur une pointe qui avance dans le Fleuve, vers le Nord. Mendoze y fit aussitôt tracer le plan d'une Ville, qui fut nommée *Nuestra Señora de Buenos Ayres*, parceque l'air y est très sain. Chacun mit sur le champ la main à l'œuvre, & tout le monde fut bientôt logé.

Un Parti considérable d'Espagnols est battu par les Indiens, avec perte de plusieurs Personnes de distinction.

Mais on ne fut pas long-tems à s'appercevoir que les Naturels du Pais ne voioient pas de bon œil des Etrangers s'établir si près d'eux, & que, si on vouloit avoir des vivres, dont on commençoit à manquer, il falloit faire la guerre. Dom Diegue de Mendoze eut ordre d'en aller acheter, & d'y aller avec main-forte. Il prit trois cens Soldats pour l'escorter. Quelques Seigneurs & plusieurs Gentilshommes voulurent l'accompagner ; & dès le second jour de sa marche, il apperçut un Corps d'environ trois mille Indiens postés derriere un Ruisseau, qui se décharge dans un Marais, & qu'il falloit passer. La plupart étoient d'avis d'attendre que les Indiens le passassent eux-mêmes ; mais Dom Diegue, après l'avoir fait sonder, & reconnu qu'il étoit guéable, donna l'ordre pour le traverser. Il fut obéi, & les premiers étoient à-peine passés, que les Indiens les envelopperent & les chargerent avec tant de furie, qu'ils ne leur donnerent pas le tems de se former.

Il se trouva encore que plusieurs avoient laissé mouiller leurs armes en passant le ruisseau, & ne purent s'en servir. Cependant, comme ils avoient été suivis d'un grand nombre d'Espagnols, on ne laissa

E
né à l'Ouest ;
dans le Fleu-
y fit aussitôt
fut nommée
ès, parceque
t sur le champ
le monde fut
ms à s'apper-
is ne voioient
rs s'établir si
loit avoir des
à manquer,
om Diegue de
r acheter, &
prit trois cens
ques Seigneurs
oulurent l'ac-
d' jour de sa
rps d'environ
n Marais, &
t étoient d'a-
s le passassent
ue, après l'a-
u qu'il étoit
le traverser.
toient à-peine
velopperent &
rie, qu'ils ne
se former.
sieurs avoient
en passant le
ervir. Cepen-
é suivis d'un
on ne laissa

point de tuer d'abord bien du monde aux
Ennemis ; mais ils n'en devinrent que plus
furieux. Dom Barthelemi de Bracamonté &
Dom Parapherne de Ribera, suivis d'un
petit nombre de Volontaires, voulurent
percer un gros de ces Barbares ; mais leurs
chevaux, s'étant cabrés, les renversèrent.
Dom Jean Manrique courut à leur secours ;
mais il ne les sauva point & fut tué avec
eux. Dom Diegue de Mendoze, qui les
suivoit de près, voulut venger leur mort ;
mais il reçut un coup de pierre à la tête, &
fut enveloppé par un grand nombre d'In-
diens, qui le massacrèrent, quoi que pût
faire Dom Pedre Ramirez Guzman, qui
périt lui-même en voulant le tirer de leurs
mains. Herrera nomme aussi, parmi les
Morts, D. Pedre Benavidez, Neveu des
Mendoze. Il fallut alors songer à la re-
traite ; mais la difficulté étoit de la faire,
& on prétend que, dans le désordre où
étoient les Espagnols, si les Indiens s'é-
toient réunis pour les attaquer, il n'en se-
roit pas échappé un seul. Un Capitaine,
nommé Luzan, fut tué en repassant le Ruis-
seau, qui porte encore aujourd'hui son
nom. Dom Sanche del Campo & D. Fran-
çois Ruiz Galan, qui se chargerent de la
retraite, ne purent rassembler que cent
quarante Fantassins & cinq Cavaliers ; en-
core parmi ceux-là, plusieurs étoient blessés
& moururent en chemin de leurs blessures,
de sorte qu'il ne rentra dans la Ville que
quatre-vingts hommes. On assure que tous
ceux qui avoient à se reprocher la mort
d'Osorio, périrent dans cette malheureuse

1536.

ournée. Le châtimeut de l'Adelantade, pour avoir été différé, n'en fut, comme nous le verrons bientôt, que mieux marqué au coin de la justice d'un Dieu vengeur de l'innocence opprimée.

Famine extrême à Buenos Ayres.

Elle devoit déjà bien se faire sentir à Dom Pedre par la grande perte qu'il venoit de faire, & peut-être que s'il eût reconnu le bras qui le fraploit, il l'auroit désarmé. Rien n'étoit plus triste que la situation où il se trouvoit : la famine étoit extrême à Buenos Ayres, & il ne pouvoit y remédier sans risquer de perdre tout ce qui lui restoit d'Espagnols. Il étoit dangereux d'accoutumer les Infidèles à répandre le sang des Chrétiens, & Dom Pedre défendit, sous peine de la vie, de sortir de l'enceinte de la Ville. Cependant, comme la faim est un de ces maux extrêmes qui ôtent la vue du danger & ne connoissent point de loix, Dom Pedre comprit qu'il ne feroit pas obéi, s'il s'en tenoit là, & il mit partout des Gardes, avec ordre de tirer sur quiconque voudroit s'échapper.

Avanture singulière d'une Femme Espagnole.

Cette précaution fut efficace : une seule Femme, nommée Maldonata, vint à bout de tromper la vigilance des Gardes, & Dieu lui sauva deux fois la vie, par un de ces traits de la Providence, que la seule notoriété publique peut mettre à l'abri de l'incrédulité de ceux qui se révoltent contre tout ce qui tient du merveilleux. Cette Femme, après avoir erré quelque tems dans la Campagne, aperçut une Caverne où elle crut trouver une retraite sûre contre tous les dangers qu'elle avoit à craindre ;

L
i
d
a
le
le
m
do
Ce
dar
Ma
d'a
F
con
clav
Elle
la ra
de M
çois
absen
cruau
sortie
ne la
longu
la mo
pouvo
la fit
d'une

mais elle y rencontra une Lionne, dont la
 vue la saisit de fraieur. Les caresses que lui
 fit cet Animal la rassurerent un peu, & elle
 reconnut en même tems que ces caresses
 étoient intéressées. La Lionne étoit presque
 réduite aux abois, parcequ'étant pleine &
 à son terme elle ne pouvoit mettre bas.
 Maldonata ne balança point à lui donner
 le secours qu'elle sembloit lui demander, &
 il fut efficace. La Lionne, heureusement
 délivrée, ne borna point sa reconnoissance
 aux marques sensibles qu'elle en donna sur
 le champ à sa Libératrice. Elle alloit tous
 les jours chercher de quoi vivre, & elle ne
 manqua jamais de mettre aux piés de Mal-
 donata sa provision pour toute la journée.
 Cela dura tant que ses Petits la retinrent
 dans la Caverne; dès qu'elle les en eut tirés,
 Maldonata ne la revit plus, & fut obligée
 d'aller chercher ailleurs de quoi subsister.
 Elle ne fut pas long-tems sans être ren-
 contrée par des Indiens, qui la firent Es-
 clave, & sa captivité dura assez long-tems.
 Elle fut enfin reprise par des Espagnols, qui
 la ramenerent à Buenos Ayres. Dom Pedre
 de Mendoze n'y étoit pas, & Dom Fran-
 çois Ruiz Galan y commandoit dans son
 absence. C'étoit un Homme dur jusqu'à la
 cruauté: il savoit que cette Femme étoit
 sortie de la Ville malgré les défenses, & il
 ne la crut pas suffisamment punie par une
 longue & dure captivité, il la condamna à
 la mort, & à un genre de supplice qui ne
 pouvoit être imaginé que par un Tyran. Il
 la fit conduire par des Soldats au milieu
 d'une campagne, avec ordre de la lier à

1536.

un arbre , & de l'y laisser , ne doutant point qu'elle ne fût bientôt dévorée par les Bêtes féroces.

Deux jours après il envoya les mêmes Soldats pour voir ce qu'elle étoit devenue , & ils furent surpris de la trouver pleine de vie , quoiqu'environnée de Tigres & de Lions , qui n'osoient en approcher , parce qu'une Lionne , qui étoit à ses piés avec de jeunes Lionceaux , les en empêchoit. A la vue des Soldats elle se retira un peu , comme pour leur laisser la liberté de délier sa Bienfaitrice , ce qu'ils firent. Maldonata leur raconta l'histoire de cette Lionne , qu'elle avoit reconnue d'abord ; & ils remarquèrent que quand ils se mirent en devoir de l'emmener avec eux , cet Animal la caressa beaucoup , & parut témoigner quelque regret de la voir s'éloigner. Sur le rapport qu'ils firent au Commandant de ce qu'ils venoient de voir , il comprit qu'il ne pouvoit pas se dispenser de faire grâce à une Femme , que le Ciel avoit protégée d'une manière si marquée , à moins que de paroître plus féroce que les Lions mêmes. L'Auteur de l'*Argentina* , qui le premier a écrit cette aventure , assure qu'il l'avoit apprise de la voix publique , & de la bouche même de Maldonata , & le Pere del Techo dit , que quand il arriva au Paraguay , plusieurs personnes lui en parlerent comme d'un événement , qui s'étoit passé de leur tems , & que personne ne révoquoit en doute.

1537.

Nouvel Eta-
blissement.

J'ai dit que Dom Pedre de Mendoze n'étoit point à Buenos Ayres , lorsque cette

Femme fut ramenée de sa captivité dans cette Ville. Il avoit remonté Rio de la Platera, pour chercher un remede à la famine, qui lui avoit déjà fait perdre deux cens personnes; & s'étant arrêté à considerer les ruines de la Tout de Gabor, il en trouva la situation si avantageuse, qu'il y construisit un nouveau Fort, auquel il donna le nom de *Bonne Esperance*, & que je trouve aussi marquée sous celui de *Corpus Christi*. Ce qui le détermina encore plus à faire ce nouvel Etablissement, c'est que Dom Jean de Ayolas, son Lieutenant de Roi, qui l'avoit devancé dans son voiage, lui dit, qu'il trouveroit toujours des vivres chez les Timbuez, qu'il avoit eu le bonheur de reconcilier avec les Espagnols, ou chez les *Caracoas*, leurs voisins. Il avoit même fait plus; car il avoit laissé Dom François de Alvarado avec un Détachement à l'endroit où avoit été le Fort. Mendoze ne pouvoit qu'approuver cette conduite, & il ordonna à son Lieutenant de continuer à remonter le Fleuve le plus loin qu'il seroit possible, avec trois Barques & cinquante Hommes qu'il lui donna; il permit en même tems à Dom Dominique Martinez de Irala, à Dom Jean Ponce de Léon, à Dom Louis Perez, qui selon quelques Mémoires étoit Frere de Sainte Thérèse, & à Dom Charles Dubrin, de l'accompagner; & il lui recommanda de lui faire savoir de ses nouvelles dans quatre mois, s'il ne pouvoit pas les lui apporter lui-même.

Il n'avoit pu encore ramasser assez de provisions pour faire entierement cesser la

1537.

Moschera
arrive à Buc-
nos Ayres a-
vec sa Colo-
nie & plu-
sieurs Bra-
siliens.

famine à Buenos Ayres, où elle caufoit toutes les horreurs, dont on trouve des exemples dans les Histoires. Mais peu de tems après, Dom Gonzale de Mendoza, qui étoit allé chercher des vivres au Bresil, arriva sur un Navire qui en étoit chargé. Il fut bientôt suivi de deux autres Bâtimens, sur lesquels étoit Moschera, avec toute sa Colonie de l'Isle de Ste Catherine, & plusieurs Familles Brasiliennes qui s'étoient données à lui. Tout cela remit un peu d'aïssance dans Buenos Ayres : mais le nombre des Habitans y étoit augmenté, & l'on pouvoit d'autant moins compter de ne pas retomber dans la disette, qu'il s'en falloit beaucoup qu'on fût en état de tenir tête aux Indiens & de les empêcher de s'opposer aux travaux de la campagne, ces Barbares étant de plus en plus acharnés à la perte des Espagnols.

Découvertes
de D. Jean de
Ayolas. Port
de la Chan-
deleur.

Dom Jean de Ayolas, de son côté, s'étoit tant avancé, en remontant le Fleuve, à-peu-près jusqu'à l'endroit où fut bâtie depuis la Ville de l'Assomption, y fut très bien reçu des *Guaranis*, qui occupoient une assez grande étendue de Pais le long de la Côte orientale du Paraguay, & plus encore dans l'intérieur des Terres jusqu'aux Frontières du Bresil. Ils remplirent même les Bâtimens de provisions, qu'il païa en marchandises de Traite. Il s'avança ensuite jusqu'à la hauteur de vingt degrés quarante minutes, où il trouva, sur la droite, un petit Port, auquel il donna le nom de la *Chandeleur*; & comme les *Guaranis* l'avoient assuré qu'à cette hauteur, en mar-

chant à l'Occident, il trouveroit des Indiens qui avoient beaucoup d'or & d'argent, il prit le parti de tenter cette découverte. Il se fit débarquer vis-à-vis du Port de la Chandeleur, où il renvoia ses Bâtimens, & chargea D. Dominique Martinez de Irala, auquel il confia toute l'autorité que Dom Pedre de Mendoza lui avoit donnée, de l'y attendre pendant six mois, lesquels expirés sans apprendre de ses nouvelles, il pourroit prendre tel parti qu'il jugeroit à propos. Il comptoit aussi beaucoup sur les *Payaguas*, qu'il avoit rencontrés au Port de la Chandeleur, & qui lui avoient fait un grand accueil. Enfin, il laissa au même endroit, le Capitaine Vergara, avec un petit Détachement d'Espagnols. Cependant Irala ne resta au Port de la Chandeleur que quatre mois, parceque, dit Herrera, ses Bâtimens faisoient beaucoup d'eau : mais il paroît que cela fut regardé comme un prétexte, & nous verrons dans la suite les soupçons que cette conduite fit naître contre lui.

Il y a bien de l'apparence que D. Jean de Ayolas avoit écrit à l'Adelantade pour lui faire part du parti qu'il avoit pris, mais Dom Pedre de Mendoza n'en avoit reçu aucun avis ; ce qui l'inquiétoit d'autant plus, qu'Ayolas étoit l'Officier de toute la Colonie, en qui il avoit plus de confiance & qui le méritoit mieux. Il fit partir Dom Gonzalez de Mendoza & Dom Jean de Salazar de Espinosa, pour savoir ce qu'il étoit devenu, & peu de jours après il tomba malade. Il avoit déjà pris la résolution de retourner

D. Pedre de Mendoza part pour retourner en Espagne, & meurt en chemin, dans un accès de rage.

1537.

en Espagne, & dès qu'il se crut en état de souffrir la Mer, il s'embarqua, menant avec lui son Trésorier Jean de Cacerès. Il laissa encore Dom François Galan Commandant à Buenos Ayres, & il nomma, en vertu du pouvoir qu'il en avoit de l'Empereur, Dom Jean de Ayolas Gouverneur & Capitaine général de la Province, après l'avoir institué son Héritier, en cas de mort (1). Il mit à la voile, le désespoir dans le cœur, & maudissant le jour auquel il s'étoit expatrié, pour courir après une chimere & se deshonorer dans une Région sauvage. A-peine étoit-il en Mer, que tous les Elémens semblerent avoir conspiré contre lui; & ses provisions étant, ou gâtées, ou épuisées, un jour qu'il se trouva réduit à manger d'une Chiienne, qui étoit pleine, cette chair infectée, jointe au chagrin qui le rongeoit, lui causa une aliénation de tous les sens, qui dégénéra bientôt en phrénésie, & il mourut dans un accès de fureur.

1537-38.
L'Empereur
envoie du se-
cours au Pa-
raguay.

Lorsqu'on reçut en Espagne la nouvelle de sa mort, il y avoit dans le Port de Seville deux Navires, qui n'attendoient que le vent pour appareiller & lui porter du secours; mais ceux qui les avoient armés pour son compte, craignant de n'être pas remboursés de leurs frais, les arrêterent. L'Empereur, qui en eut avis, leur envoya ordre de les faire partir, en donna le commandement à l'Inspecteur Alfonse Cabrera, y joignit un Gallion, sur lequel il fit embarquer des armes & des munitions,

(1) Il y a bien de l'apparence qu'il ne s'agissoit que des biens & des effets qu'il avoit au Paraguay.

& nomma, pour les commander, le Capitaine Lopez de Aguiar: enfin, il remit à Cacerès des Provisions de Gouverneur & de Capitaine général de la Province de Rio de la Plata pour Dom Jean de Ayolas, & une amnistie pour ceux qui avoient mangé de la chair humaine pendant la famine; ce qui étoit arrivé à plusieurs, lesquels, pour se soustraire au châtement qu'ils méritoient, s'étoient réfugiés chez les Indiens. Six Religieux de S. François furent embarqués sur le Gallion, & l'Empereur leur fournit tout ce qui étoit nécessaire pour s'acquitter de toutes les fonctions de leur Ministère: mais ce Convoi, qui étoit parti de Cadix à la fin de l'année 1537, n'arriva à Buenos Ayres qu'en 1539.

Dans cet intervalle, Dom Gonzale de Mendoze & Dom Jean de Salazar s'étoient rendus au Port de la Chandeleur, sans avoir pu apprendre aucune nouvelle de Dom Jean de Ayolas. On leur dit qu'Itala étoit chez les Payaguas, qui en sont voisins, & ils y allerent. Ils l'y trouverent, & firent avec lui plusieurs courses & bien des enquêtes pour être instruits de ce qu'ils cherchoient: mais elles furent toutes inutiles; ce qui leur fit prendre le parti d'attacher à un arbre, au Port de la Chandeleur, un Ecrit, pour apprendre à D. Jean de Ayolas, s'il y revenoit, tout ce qu'il étoit à propos qu'il fût, & l'avertir surtout de se défier des Payaguas. Cela étoit d'autant plus nécessaire, qu'il n'est peut-être pas au Monde une Nation plus perfide, & contre laquelle il faille être plus en garde; parcequ'avec le

1537-38.

 1538.
 Caractere
 des Payaguas.

E
 er en état de
 , menant avec
 acérés. Il laissa
 Commandant
 , en vertu du
 Empereur, Dom
 Capitaine gé-
 l'avoit institué
 ort (1). Il mit
 s le cœur, &
 étoit expatrié,
 e & se desho-
 age. A-peine
 Elémens sem-
 re lui; & ses
 ou épuisées,
 a manger d'une
 cette chair in-
 ni le rongeoit,
 us les sens, qui
 , & il mourut

ne la nouvelle
 ns le Port de
 n'attendoient
 & lui porter
 es avoient arg-
 gnant de n'être
 s, les arrête-
 ut avis, leur
 rrir, en donna
 êtreur Alfonso
 on, sur lequel
 des munitions,
 biens: des effets
 oit au Paraguay.

1538.

naturel le plus féroce elle fait allier les manieres les plus engageantes, & qu'elle ne fait jamais plus de caresses & d'offres de service, que quaud elle trame une trahison. Elle fait même en cacher si bien les ressorts, qu'il n'est pas étonnant que plusieurs y aient été trompés avant qu'un grand nombre d'expériences aient bien fait connoître le génie de ces Barbares, qui n'ont proprement aucune demeure fixe, mais qu'on trouve partout des deux côtés du Paraguay, sur lequel ils exercent une piraterie continue.

Fondation
de la Ville de
l'Assomption

Au sortir du Port de la Chandeleur, Mendoza & Salazar descendirent le Paraguay jusqu'un peu au-dessus de la décharge de la branche la plus septentrionale du Pilco Mayo dans ce Fleuve. Ils y trouverent, par les vingt-cinq degrés & quelques minutes de latitude, une espeece de Port formé par un Cap qui avance au Sud à l'Occident du Paraguay. Cette situation leur plut beaucoup, & ils y bâtirent un Fort, qui en assez peu de tems est devenu une Ville, aujourd'hui la Capitale de la Province de Paraguay. Elle est à distance assez égale du Pérou & du Bresil, & à trois cents lieues du Cap de Ste Marie, en suivant le cours du Fleuve. Ses Fondateurs lui donnerent le nom de l'Assomption, qu'elle porte encore aujourd'hui.

En quel état
étroit alors
Buenos Ay-
rès.

Mendoza y resta seul, & Salazar en partit pour aller rendre compte à l'Adelantade, qu'il croioit encore à Buenos Ayres, de toutes ses diligences pour avoir des nouvelles de D. Jean de Ayolas. Il trouva ce

Port dans la dernière défolation : la famine y étoit redevenue excessive ; Galan y étoit univerfellement détesté, & la Ville seroit demeurée presque déserte, si on avoit pu en sortir sans un danger évident d'être la proie des Barbares ou des Bêtes féroces. Son arrivée y causa beaucoup de joie, & elle augmenta encore à la vue de trois Vaisseaux qui y mouillèrent trois jours après. Comme Salazar avoit dit qu'on ne manquoit point de vivres à l'Assomption, Galan & Cabrera résolurent d'y en aller chercher ; & le premier aiant déclaré qu'il s'y seroit accompagner d'une partie de sa Garnison, les Soldats qu'il choisit pour ce voiage, & ceux qu'il laissa dans la Ville, furent également charmés, les uns d'aller dans un País où l'on ne mouroit pas de faim, & les autres du départ de leur Commandant.

Mais les premiers furent bien trompés, lorsqu'aiant beaucoup souffert sur la route, arrivés au terme, ils y trouverent la même disette qu'à Buenos Ayres. Salazar ne les avoit pourtant pas trompés, en leur disant que les Guaranis étoient fort affectionnés aux Espagnols. Mais il étoit arrivé que cette année-là les Sauterelles avoient dévoré en herbe tout ce qu'on avoit semé ; de sorte que le Commandant de Buenos Ayres, qui avoit encore augmenté son Escorte en chemin de la moitié de la Garnison du Fort de Bonne-Espérance, fut obligé de retourner sur ses pas, pour ne point augmenter la famine qui commençoit à se faire sentir vivement à l'Assomption.

En repassant par le Fort de Bonne-Espé-

Disette à l'Assomption

1539.

Aktion indig-
ne du Com-
mandant de
Buenos Ay-
rès.

rance, il déchargea sa mauvaise humeur sur les Caracoas. Il s'étoit laissé persuader que ces Indiens favorisoient le Parti des Ennemis des Espagnols, & sans assez examiner le fait, il résolut de les en punir. Il communiqua son dessein à Dom François de Alvarado, qui commandoit dans cette Place, & à quelques autres Officiers, qui n'omirent rien pour l'en détourner, mais ils ne purent en venir à bout; & comme il ne vouloit pourtant pas s'engager dans une guerre, qui l'auroit arrêté trop long-tems, & peut-être fait perdre bien du monde, il ne craignit point de se deshonorer par une trahison. Il commença par faire beaucoup d'amitié aux Caracoas; & lorsqu'ils s'y attendoient le moins, il tomba sur eux à la pointe du jour, mit le feu à leurs Cabannes, enleva beaucoup de Femmes & d'Enfans, qu'il distribua à ses Soldats, & se rembarqua, menant avec lui Alvarado, qui ne voulut apparemment point rester dans un Fort, qu'il prévoit devoir être bientôt attaqué par tous les Indiens des environs, & il lui donna pour Successeur Dom Antoine de Mendoze, à qui il laissa cent Soldats de Garnison.

Les Timbuez rendent la par-
reille aux Es-
pagnols, &
attaquent le
Fort de Bon-
ne-Espéran-
ce.

Cette perfidie réveilla dans le cœur des Timbuez leur ancienne animosité contre les Espagnols, & ils résolurent de se délivrer une bonne fois d'une Nation, à laquelle ils ne croioient pouvoir jamais se fier. Pour mieux assurer le succès de leur dessein, ils prétexterent une Expédition contre les Indiens, qui n'étoient pas moins, dirent-ils, les Ennemis des Espagnols, que les leurs,

& ils demanderent du secours à D. Antoine de Mendoze, qui eut l'imprudence de leur donner la moitié de sa Garnison, sous les ordres d'Alfonse Suarez de Figueroa (1). Les Timbuez reçurent ce renfort avec de grandes marques de reconnoissance, & l'Armée se mit dès le même jour en marche. A-peine avoit-elle fait une lieue, que les Espagnols se virent attaqués en queue par un Parti de leurs prétendus Alliés, qui étoient en embuscade sur le chemin, & en tête par ceux mêmes qui les conduisoient. Ils se battirent très bien, & tuerent beaucoup de monde à ces Perfides; mais accablés par le nombre, ils périrent tous jusqu'au dernier.

Les Timbuez crurent avoir bon marché de ceux qui étoient restés dans le Fort, & l'investirent en jettant des cris affreux. Mendoze comprit qu'il étoit perdu, si un coup de désespoir ne le sauvait: il sortit pour se faire un passage l'épée à la main; mais il y perdit ses plus braves Hommes, & reçut lui-même à la cuisse un coup de lance, qui le mit hors de combat: il fut néanmoins assez heureux pour rentrer dans la Place; mais il s'y trouvoit sans ressources, lorsque deux Brigantins Espagnols mouillèrent l'ancre vis-à-vis du Fort. Ceux, qui les commandoient, ne tarderent pas à reconnoître qu'il étoit assiégé, & comme ils étoient envoiés par Galan, à qui sa confiance, dit Herrera, reprochoit la trahison, qu'il avoit faite aux Caracoas, & qui avoit fait un peu trop tard ses réflexions sur

La Place est
secourue.

(1) Herrera le nomme Ildephonse de Figueroa,

1539.

les suites qu'elle ne pouvoit pas manquer d'avoir, ils ne balancerent point à mettre du monde à terre pour secourir la Garnison.

Elle est dé-
livrée.

Les Timbuez de leur côté, à la vue des deux Brigantins, voulurent faire un dernier effort pour se rendre Maîtres de la Place; mais quelques coups de canon qui furent tirés fort à propos des Brigantins, dans le tems même que le secours attaquoit les Assiégeans, obligerent ceux-ci à faire retraite, après avoir perdu bien du monde. On a dit qu'ils avoient eux-mêmes publié que pendant le combat ils avoient aperçu au-dessus du Fort un Homme habillé de blanc, tenant une épée nue à la main, & jettant un éclat, qui les avoit éblouis & renversés par terre de fraïeur. La tradition du Paraguay est que cet Homme lumineux, étoit S. Blaise, dont on célébroit la Fête ce jour-là; & comme ce n'est pas la seule faveur, dont les Espagnols de cette Colonie se croient redevables à la protection de ce Saint Martyr, non-seulement ils lui rendirent de solempnelles actions de grâces de celle-ci; mais la Province de Paraguay en général, & sa Capitale en particulier, le reconnoissent, après la Sainte-Vierge, pour leur principal Patron.

Diligences
de Itala pour
avoir des
nouvelles de
Dom Jean de
Ayolas.

Peu de jours après cette victoire, Dom Antoine de Mendoza mourut de sa blessure, & sur le champ l'Officier, qui commandoit les Brigantins, ne voyant nulle apparence de pouvoir conserver le Fort de Bonne-Espérance, jugea à propos de le raser, & d'embarquer ce qui restoit de la Garnison. Celui

(1) côté du diens qu
Ton

Celui de l'Assomption étoit en assez bon état, & Irála se donnoit toujours de grands mouvemens pour avoir des nouvelles du Gouverneur. Après plusieurs courtes assez inutiles il retourna au Port de la Chandeleur, & n'y retrouva plus l'Écrit instructif, qu'il y avoit laissé. Il remonta le Fleuve, retourna chez les Payaguas, y courut de grands risques, & y fut même blessé dans une rencontre, mais assez légèrement. Enfin une nuit, qu'il avoit mouillé un peu au large, il entendit une voix, qui l'appelloit de l'autre côté du Fleuve.

Il y envoya un Canot, & on y trouva un Indien, qui demanda qu'on le conduisit au Capitaine. Comme il étoit seul & sans armes, on ne fit aucune difficulté de le mener à la Barque, où étoit Irála, qui lui demanda de quelle Nation il étoit. Il répondit qu'il étoit de celle des *Chanès* (1), Habitans des Plaines, & qu'il cherchoit des Espagnols pour les instruire du sort d'un de leurs plus grands Chefs, nommé Ayolas. En prononçant ce nom les larmes lui vinrent aux yeux en si grande abondance, qu'elles lui couperent la parole, & après qu'il se fut un peu remis, il dit d'une voix entrecoupée de soupirs : » Les nouvelles que j'ai à vous apprendre sont bien tristes. Il s'arrêta encore un peu, puis se rassurant il continua ainsi.

» Le Capitaine Ayolas étant arrivé chez nous, s'ouvrit à notre Cacique du dessein

(1) Il y a du même côté du Fleuve, des Indiens qu'on appelle *Chanés*, & qui pourroient bien être les mêmes.

re, & de savoir
 avoient tiré de
 n avoit trouvé
 étoit assez mal
 rendre un voia-
 ong, & où il y
 courir, notre
 cote. Il partit,
 herchoit; mais
 ir été bien des
 arrivé aux Fron-
 z bien reçu des
 ntra, & il le
 aimables, &
 faisoit garder à
 fin chez nous
 notre Cacique
 nous dit qu'il
 a Nation, qu'il
 mes sur le bord
 viendrait avec
 . Sur cette es-
 s furent com-
 ter son trésor,
 Nous traversâ-
 t éviter la ren-
 ns, dont il se
 il il avoit laissé
 uva point, &
 ours pour nous
 bient devenus.
 ayaguas, nous
 le & de leur
 t à nous aller
 étoit un piè-
 ent aux Espa-

22 Espagnols, qui ne s'en doutèrent point; &
 23 lorsqu'ils nous eurent engagés dans des
 24 Marais, où on ne pouvoit marcher qu'a-
 25 vec peine, les Payaguas, à qui ils en
 26 avoient donné avis, fondirent sur nous,
 27 & massacrèrent les Espagnols. Plusieurs
 28 des nôtres perdirent aussi la vie, & je fus
 29 fait Esclave avec tous les autres. Le Ca-
 30 pitaine Ayolas s'étoit heureusement sau-
 31 vé, & caché dans des joncs; mais il
 32 fut bientôt découvert, & mené dans une
 33 Ile, où on lui fit souffrir une mort beau-
 34 coup plus cruelle qu'aux autres. Peu de
 35 jours après j'eus le bonheur de me sau-
 36 ver, & depuis ce tems je n'ai point cessé
 37 de chercher des Espagnols pour leur faire
 38 part de ce que je savois.

Irala eut bien voulu châtier les Paya- Irala est re-
 guas de leur perfidie, & retirer de leurs connu Com-
 mains le trésor, qui en avoit été l'appas mandant gé-
 & le prix; mais le débordement du Fleuve néral.
 ne lui permettoit pas de les aller chercher
 dans leurs retraites, & d'ailleurs il n'avoit
 presque pas avec lui un Homme, qui ne
 fût malade, ou épuisé de fatigues. Il n'é-
 toit pas lui-même entierement guéri de sa
 blessure, & il avoit quelque chose de plus
 pressé à faire. Il se rendit en diligence à
 l'Assomption, qui prenoit déjà un air de
 Ville, & où la plupart des Officiers s'é-
 toient réunis. On les regardoit comme les
 Conquérans du Paraguay: les dépêches de
 la Cour leur donnoient ce titre. Ils forme-
 rent long-tems le Conseil de la Province;
 & l'Empereur dans la plupart de ses Lettres
 aux Gouverneurs & aux Commandans leur

1539.

ordonnoit de ne rien entreprendre sans les avoir consultés. Nous avons vu que Jean de Ayolas avoit remis à Dom Dominique Martinez de Irala toute son autorité pendant son absence, & cet Officier comptoit bien que personne ne refuseroit de le reconnoître en qualité de Commandant général de la Province de Rio de la Plata, jusqu'à ce que l'Empereur lui eût donné un Gouverneur. Il paroît qu'en effet personne alors ne lui contesta ce titre à l'Assomption; mais il eut bientôt des Rivaux.

Famine extrême à Buenos Ayres.

Cependant Buenos Ayres se dépeuploit tous les jours; les dernières provisions, qu'on y avoit reçues d'Espagne, avoient été bientôt épuisées, & la famine y étoit extrême. Tous ceux de ses Habitans, qui se refugioient chez les Indiens étoient massacrés par les *Charuas*, qui infestoient tout le Pais. Enfin Galan & Cabrera prirent le parti de remonter à l'Assomption; & tous ceux, qui purent avoir place dans le Bâtiment qui les portoit, voulurent les y accompagner. Ils trouverent qu'Irala n'étoit pas universellement reconnu pour Commandant général, & Galan se rangea d'abord parmi ses Concurrents. Herrera donna même à entendre, que la contestation ne fut qu'entre eux deux; mais Cabrera termina le différend, en produisant une Cédule de l'Empereur, que ce Prince lui avoit remise à lui-même, & qui étoit datée du 12 Septembre 1537.

Elle portoit, qu'au cas que celui qui auroit été établi par Dom Pedre de Mendonze, Gouverneur de Rio de la Plata, fut

m
fa
ra
il
me
con
pla
qui
reco
obé
cuté
Irala
gran
Gouv
jusqu
mer t
Av
propo
l'expé
disoit
filter,
état,
pecter
des viv
partage
cessité
les Vair
ce que
située à
venoit p
qu'il n'é
municat
de persu
tous les
percut p
ras à entr

prendre sans les
 ns vu que Jean
 om Dominique
 n autorité pen-
 fficier comptoit
 eroit de le re-
 ommandant gé-
 io de la Plata,
 lui eût donné
 qu'en effet per-
 ce titre à l'As-
 ôt des Rivaux.
 s se dépeuploit
 res provisions,
 pagne, avoient
 famine y étoit
 s Habitans, qui
 ens étoient maf-
 infestoient tout
 brera prirent le
 nprion ; & tous
 ace dans le Bâ-
 ulurent les y ac-
 qu'Irala n'étoit
 nu pour Com-
 se rangea d'a-
 Herrera donne
 contestation ne
 ais Cabrera ter-
 produisant une
 ce Prince lui
 & qui étoit datée

s que celui qui
 edre de Mendo-
 e la Plata, fut

mort sans avoir nommé de Commandant à sa place, si les Fondateurs & les Conqué- rans de la Province n'y avoient pas suppléé, il les assembleroit, & leur feroit prêter ser- ment de choisir celui qu'ils jugeroient en conscience le plus capable de remplir cette place ; qu'il tiendrait la main à ce que celui qui seroit élu à la pluralité des voix, fût reconnu de tous, & qu'il lui seroit rendu obéissance en son nom. Tout cela fut exé- cuté, & Dom Dominique Martinez de Irala, qui avoit déjà les suffrages du plus grand nombre, fut unanimement proclamé Gouverneur & Commandant général, jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté d'en nom- mer un autre.

Avant que de congédier l'Assemblée, il proposa d'abandonner Buenos Ayres, où l'expérience de tant d'années faisoit voir, disoit-il, qu'il n'étoit pas possible de subsister, tandis qu'on ne seroit pas plus en état, qu'on n'étoit alors, de s'y faire res- pecter des Nations voisines, & d'en tirer des vivres dans le besoin. Les avis furent partagés : plusieurs représenterent la né- cessité d'avoir un Port, où pussent aborder les Vaisseaux qui viendroient d'Espagne, & ce que deviendroit l'Assomption même, située à trois cens lieues de la Mer, s'il n'en venoit point. A cela le Gouverneur répondit, qu'il n'étoit pas difficile d'établir une com- munication avec le Pérou, & trouva moyen de persuader qu'on en tireroit aisément tous les secours nécessaires. On ne s'ap- perçut pas d'abord de ce qu'on ne tarda pas à entrevoir, que son dessein étoit de se

1539.
 Cédule de
 l'Empereur
 au sujet du
 Commande-
 ment. Irala,
 Commandant
 général.

Buenos Ay-
 res est éva-
 cué.

1539.

rendre indépendant des ordres de la Cour, qui ne pourroient plus venir jusqu'à lui, que bien difficilement & bien tard, & qu'il trouveroit plus d'un moïen d'é luder, quand ils ne lui plairoient pas.

Son avis passa donc, sans opposition, & Dom Diegue de Abreu fut chargé de l'exécution. Il partit avec trois Brigantins & plusieurs Bâtimens de charge. La joie fut universelle à Buenos Ayres, lorsqu'il y arriva, & elle fut encore partagée par l'Equipage d'un Navire Génois, qui étant parti pour aller au Pérou, avec la valeur de cinquante mille ducats en Marchandises, avoit d'abord été arrêté par les vents contraires à l'entrée du Détroit de Magellan; puis aiant relâché dans Rio de la Plata, avoit échoué sur un Banc assez près de Buenos Ayres, sans qu'on en eût sauvé autre chose que les Hommes, lesquels, après avoir échappé au naufrage, couroient risque de mourir de faim dans le Port. Il y avoit parmi eux quelques Gentilshommes Italiens, dont la Postérité subsiste peut-être encore au Paraguay. Il sera du moins parlé de quelques-uns, dans la suite de cette Histoire. Les principaux étoient Dom Antoine de Aquino, Dom Thomas Rizo, & Dom Jean-Baptiste Trochi.

Etat où étoit
alors l'As-
sompion.

Le Gouverneur avoit eu la précaution d'envoyer au-devant de tout ce monde un grand Convoi; & dès que tous furent logés à l'Assompion, il fit environner la Ville d'une palissade, il y établit la Police, & fit le dénombrement des Habitans, qui se trouverent au nombre de six cens Hom-

mes, sans compter les Femmes & les Enfants. Quelque tems après il voulut donner aux Indiens, dont les PP. de Saint François avoient déjà baptisé plusieurs, une grande idée de la Religion Chrétienne, & pour cela il imagina une Procession générale, qui fut marquée pour le Jeudi Saint de l'année 1539, & qui devoit se faire en mémoire de la Passion de Notre Seigneur. Il y invita tous les Indiens des environs; mais comme la maniere, dont on les traitoit déjà, ne les avoit pas affectionnés à la Nation Espagnole, & qu'un grand nombre n'avoient embrassé le Christianisme que par crainte, ou par intérêt, la plupart n'y vinrent que dans l'espérance d'y trouver une occasion de secouer un joug, qui de jour en jour leur devenoit intolérable.

On prétend qu'ils s'y trouverent au nombre de huit mille, sans autres armes que l'arc & la fleche, qu'on savoit qu'ils ne quittoient jamais, & qui leur suffisoient pour exécuter leur projet; car ils étoient instruits que les Espagnols y devoient paroître les épaules découvertes, & un fouet à la main pour se flageller. Au moment que la Procession alloit commencer, une Indienne, qui servoit Salazar, & qui n'avoit qu'à se louer de son Maître, entra dans sa chambre, & le voiant prêt à sortir dans l'équipage de Flagellant, lui dit, les larmes aux yeux, qu'elle le voioit avec bien du regret courir à sa perte. Il la pria de s'expliquer, & elle lui découvrit le complot. Il en alla sur le champ donner avis au Gouverneur, qui prit aussi-tôt le seul parti qui lui res-

Conspiration
des Indiens
contre les Es-
pagnols.

toit dans une conjoncture si critique.

1539.

Elle est dé-couverte & rés-pon-
 punie. Les Es-pagnols & qu'aux portes de la Ville ; & après avoir
 pou-sent des en-voïé un ordre secret à tous les Habitans
 Indiennes & de se tenir armés , il fit prier les principaux
 s'en trouvent bien. Chefs des Indiens de le venir trouver pour

concerter avec eux sur ce qu'il y avoit à faire dans un cas si pressant. Ils y allerent, sans se défier de rien , & à mesure qu'ils entrerent chez le Gouverneur, ils furent liés & enfermés séparément. Quand ils furent tous venus, il leur dit qu'il étoit instruit de leur dessein , & les condamna à être pendus. L'exécution se fit à la vue de cette multitude d'Indiens, qui environnoient la Ville, & qui voïant tous les Espagnols sous les armes, non-seulement n'osèrent remuer, mais confesserent hautement qu'ils avoient aussi mérité la mort, & ajoutèrent que si on vouloit bien user d'indulgence à leur égard, on n'auroit pas lieu de s'en repentir. Ils offrirent ensuite de donner des Femmes aux Espagnols qui n'en avoient point, & cette offre fut acceptée. Les Indiennes se trouverent fécondes & d'un assez bon caractère; ce qui engagea dans la suite plusieurs Espagnols à contracter de pareilles alliances. Quelques-uns mêmes ont épousé des Nègresses, & de-là est venu le grand nombre de Métis & de Mulâtres, qu'on voit aujourd'hui dans ces Provinces.

Cependant l'Empereur ne recevant point de nouvelles du Paraguay, & ne pouvant

pr
 for
 à c
 dif
 vou
 arm
 arriv
 les V
 Dom
 Vaca
 ducar
 Fils d
 Cabe
 de Ve
 des C
 son b
 fut ob
 rables
 ner, p
 deux F
 de l'un
 furnom
 mille fo
 Il est
 qui la p
 & le zele
 Prince,
 le plus é
 du Parag
 qu'à le r
 mens les
 déjà mis
 Voïage,
 1528, en
 de Pamph
 L'entrepris

presque plus douter de la mort d'Ayolas, songea sérieusement à donner un Chef & à envoyer du secours à cette Colonie. La difficulté étoit de trouver quelqu'un, qui voulût bien faire une partie des frais d'un armement considérable, après ce qui étoit arrivé à Dom Pedre de Mendoze. Charles V ne le chercha pourtant pas long-tems. Dom Alvare Nuñez de Vera Cabeça de Vaca lui offrit d'y employer huit mille ducats, qui étoient tout son bien. Il étoit Fils de D. François de Vera & de Thérèse Cabeça de Vaca, & Petit-fils de D. Pedre de Vera, un des Conquérens & Gouverneur des Canaries, où après avoir dépensé tout son bien au service de son Souverain, il fut obligé d'emprunter des sommes considérables d'un puissant More, & de lui donner, pour sûreté de remboursement, ses deux Fils en otage. Dom Alvare étoit Fils de l'un des deux, & on lui avoit donné le surnom de sa Mere, qui étoit d'une famille fort illustre.

Il est bien étonnant qu'un Homme, en qui la probité, la prudence, la Religion, & le zele le plus pur pour le service de son Prince, se trouvoient réunis dans le degré le plus éminent, n'ait pas fait le bonheur du Paraguay, & que ses vertus n'aient servi qu'à le ruiner, & à lui attirer les traitemens les plus indignes. Elles avoient été déjà mises à de grandes épreuves dans un Voïage, qu'il avoit fait en Amérique, en 1528, en qualité de Trésorier de l'Escadre de Pamphile de Narvaez dans la Floride. L'entreprise de ce Capitaine ne fut qu'un

1540.

L'Empereur
envoie un
Gouverneur
au Paraguay.

Caractere de
ce Gouverneur.

1540.

tissu de malheurs ; ses Vaisseaux furent dissipés par la tempête , & celui qui portoit Dom Alvare , aiant échoué sur une des Côtes de la Nouvelle Espagne , tout l'Equipage fut fait Esclave par les Habitans. Dom Alvare se fit bientôt respecter de ces Barbares , sur-tout par le grand nombre de guérisons qu'il y opéra. Les Infideles mêmes les jugerent au-dessus des forces de la Nature , & voulurent lui déférer les honneurs divins. Sa conduite d'ailleurs étoit si édifiante , que les Compagnons de sa captivité se persuaderent que plusieurs de ces guérisons étoient miraculeuses. De retour en Espagne il y conserva toute sa réputation , & l'Empereur reçut ses offres avec beaucoup de plaisir. Il le nomma Adelantade de Rio de la Plata , Gouverneur & Capitaine général de cette Province , à condition néanmoins qu'il ne prendroit ces deux dernieres qualités , que quand il auroit des nouvelles certaines de la mort de Dom Jean de Ayolas , dont il ne seroit que le Lieutenant , en cas que ce Gouverneur vécût encore (1).

Ses Instructions.

Dans les instructions que ce Prince lui donna , il lui recommanda sur toutes choses de ne souffrir dans sa Province ni Avocats , ni Procureurs ; l'expérience lui aiant fait comprendre , disoit-il , que les Procé-

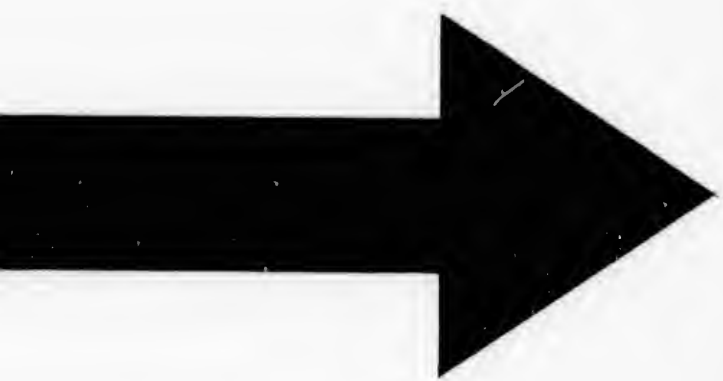
(1) La Dignité d'Adelantade est purement civile , & ne donne la première place , que dans le Conseil & pour la Justice ; ainsi elle ne donne aucun grade dans le Service militaire , & elle n'empêche pas que celui qui en est revêtu , n'y puisse exercer un Emploi subalterne.

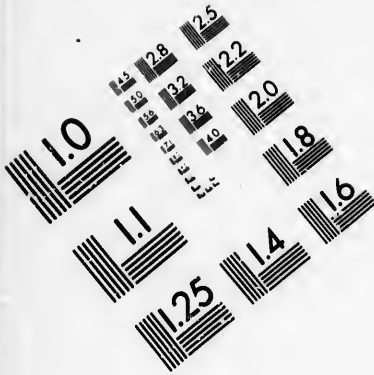
(1) C'est à la disposition éternelle de la sûreté des

dures retardoient beaucoup le progrès des Colonies; & de tenir la main à ce que les Espagnols, qui pendant vingt-cinq années consécutives, auroient cultivé les Terres qu'on leur auroit concédées, en demeurassent les Propriétaires; qu'on laissât aux Particuliers la liberté du Commerce avec les Naturels du Païs, & qu'on ne refusât à personne la permission de retourner en Espagne. Il déclara que son intention étoit qu'on établît dans toutes les Villes & Bourgades, des Alcaldes pour y rendre la Justice; que personne ne pût, pendant les quatre premières années de séjour dans le Païs être poursuivi pour dettes, & que pendant les deux premières, qui que ce soit ne fût soumis aux Droits d'entrées, ni aux Impôts compris sous le nom d'*Almajaris-sargo* (1); que le droit de Récusation & d'Appel au Conseil du Roi fût inviolablement maintenu; qu'on n'empêchât personne de recourir à sa justice, ni de lui écrire; que dans les Causes criminelles, lorsqu'il y auroit Appel au Conseil, on s'en tint au Droit commun; qu'à l'égard de ceux, qui mourroient sans laisser d'Héritiers, & sans avoir fait de Testament, on se conformât au Règlement qui étoit joint à ces Instructions; qu'il ne décidât rien avec précipitation & sans conseil, & qu'il tint la main à ce que les Commandans particuliers & les Juges subalternes en usassent de même; qu'il ne souffrît point que l'Interêt pour le

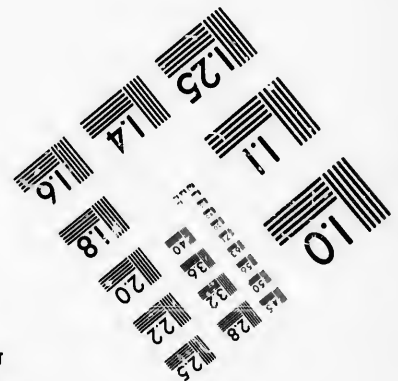
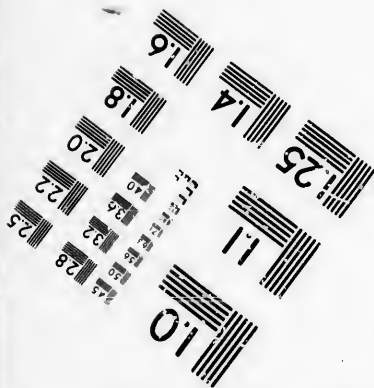
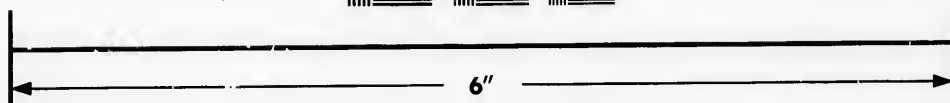
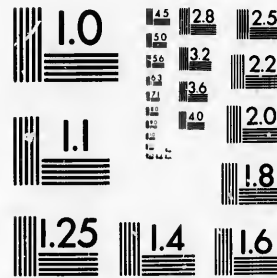
(1) C'est une Jurisdiction établie pour la sûreté des Chemins, & dont les Arrêts sont sans appel.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14530
(716) 872-4503

15 18 25
22 28
32 36
40 45
50

50
45
40
36
32
28
25
22
18
15

1540.

prêt excédât un Castillan (1), ni que le Quint pour le Roi fût levé sur autre chose que sur l'or & l'argent ; qu'il y eût partout des Communes marquées pour les Bestiaux ; enfin , qu'il conférât aux Alcaldes ordinaires le droit de connoître de toutes les Causes qui ont accoutumé d'être portées au Tribunal de la *Santa Hermandad*.

Son départ
de Cadix.

D. Alvare aiant reçu toutes ses dépêches se rendit à Séville, où il acheta deux Navires, l'un de trois cens tonneaux, & l'autre de cent cinquante. Il y joignit deux Caravelles, & embarqua sur ces quatre Bâtimens quatre cens Soldats, qui s'offrirent à lui de grand cœur, & qui avoient leurs armes doubles. Le huitieme de Septembre, il passa à Cadix, où le vent contraire le retint jusqu'au deux de Novembre, qu'il mit à la voile. Il gagna en neuf jours l'Isle de Palme, où il attendit encore vingt-cinq jours le tems favorable pour en sortir. Le 26 il fit voiles pour les Isles du Cap Verd, & dans cette traversée sa Capitane, qui étoit d'ailleurs un excellent Vaisseau, & qui faisoit sa premiere Campagne, fit beaucoup d'eau ; ce qui gâta une bonne partie de ses provisions, & fatigua beaucoup l'Equipage. Il gagna enfin, avec bien de la peine, l'Isle de Santiago en 19 jours.

1541.

Incommo-
dités du Port
de Santiago
du Cap-verd.

Le Port de cette Ile est fort mauvais, & l'ancrage y est peu sûr, parcequ'il y a beaucoup de Rochers cachés sous l'eau, qui retiennent les ancrs, de sorte qu'il faut souvent les abandonner & couper les cables :

(1) Piece d'or, qui vaut 3 l. 10 s. de notre Monnoie.

on y courroit même de grands risques dans les gros tems. D'ailleurs, l'air y est mal sain pendant l'Été, où l'on étoit alors, & cause ordinairement de grandes mortalités dans les Equipages. Dom Alvare n'y perdit pourtant pas un seul Homme pendant vingt-cinq jours qu'il y resta; ce qui fut regardé comme une merveille, & rappella le souvenir de celles, qu'on disoit qu'il avoit faites pendant sa captivité. Ce qui arriva peu de tems après, confirma encore tous ses Mariniers & ses Soldats dans l'opinion où ils étoient, que Dieu le favorisoit d'une protection spéciale.

Après qu'on eut passé la Ligne, il trouva ^{Maniere singuliere dont le Gouverneur est préservé d'un grand danger.} que de cent barriques d'eau, qu'on avoit embarquées sur la Capitane, il n'en restoit plus que trois; & sur cet avis il donna ordre de gagner la terre. Le quatrieme jour, avant qu'on pût voir clair, on fut surpris d'entendre un Grillon chanter. Un Matelot l'avoit embarqué sans qu'on le sût, & depuis qu'on étoit en Mer, on ne l'avoit point encore entendu. Quelqu'un dit alors qu'il falloit qu'on fût bien près de terre, le Grillon ne manquant guere de chanter, quand il la sent. Dom Alvare fit aussitôt monter à la hune un Matelot, lequel au moment que le jour commença de poindre, aperçut de grands Rochers, qui bordoient une Terre fort haute. On rangea ensuite la Côte à la vue, & le Grillon ne manqua jamais d'annoncer le point du jour, ce qu'il n'avoit fait ni à l'Ile de Palme, ni à celle de Santiago.

Après qu'on eut doublé le Cap Frio, qui

E
1), ni que le
sur autre chose
l' y eût partout
ur les Bestiaux;
caldes ordinai-
outes les Causes
rtées au Tribu-

outes ses dépê-
il acheta deux
s tonneaux, &
y joignit deux
r ces quatre Bâ-
, qui s'offrirent
ui avoient leurs
de Septembre,
contraire le re-
mbre, qu'il mit
af jours l'Ile de
core vingt-cinq
r en sortir. Le
du Cap Verd,
Capitane, qui
nt Vaisseau, &
pagne, fit beau-
ne bonne partie
a beaucoup l'E-
avec bien de la
19 jours.

fort mauvais, &
cequ'il y a beau-
s l'eau, qui re-
e qu'il faut sou-
uper les cables:
l. 10 f. de notre

1541.

Il s'arrête à l'Île de Sainte Catherine, & ce qui s'y passa.

est par les vingt-quatre degrés Sud, on entra dans le Port de la Canané, qu'une Ile met à l'abri des vents, & on mouilla par onze brasses. Delà à la Riviere de *S. François* on compte vingt-cinq lieues, & autant de cette Riviere à l'Île de *Sante-Catherine*, où l'on mouilla le 24 de Mars 1541. Dom Alvarez en prit possession au nom de la Couronne de Castille, fit beaucoup d'amitié aux Insulaires, & aux Habitans du Continent, où il eut avis qu'il y avoit deux Religieux, qui n'y étoient pas fort en sûreté de la part des Indiens. Ces Peres n'eurent pas plutô appris son arrivée, qu'ils le vinrent trouver, & lui dirent que ces Barbares étoient fort ennemis des Espagnols, & qu'ils y couroient de grands risques. Il leur promit d'y mettre ordre, ce qui ne lui fut pas fort difficile. On commença en effet dès-lors à s'apercevoir qu'il avoit une maniere de traiter avec ces Peuples, qui les lui concilioit d'abord.

Nouvelles qu'il y apprend du Paraguay.

Au mois de Mai il détacha une Caravelle, sous la conduite du Trésorier Philippe de Cacerès, pour Buenos Ayres; mais cet Officier ne put doubler le Cap de Sainte-Marie, & retourna à l'Île de Sainte-Catherine, où peu de tems après arriverent douze Espagnols dans un Bateau. Ils s'étoient sauvés de Buenos Ayres, ne pouvant plus, disoient-ils, supporter les mauvais traitemens que leur faisoient ceux qui y commandoient; ils ajoutèrent qu'il y étoit arrivé depuis peu des Hommes & des Provisions; mais que la famine y étoit toujours très grande, & qu'on n'y étoit pas en sû-

(11)
qui a
Mém
nomm

reté de la part des Indiens des environs. Ils apprirent encore à Dom Alvare, qu'à six vingts lieues de l'endroit où il étoit, on avoit bâti une Ville sous le nom de l'Assomption de la Sainte Vierge (1), d'où l'on comptoit trois cens cinquante lieues au Cap de Sainte-Marie, en descendant le Fleuve, sur lequel il n'est pas aisé de naviguer : qu'on avoit des nouvelles certaines de la mort de D. Jean de Ayolas, & de tous ceux qui l'accompagnoient : qu'ils avoient été massacrés par les Payaguas, & qu'on en attribuoit la faute à Dom Dominique Martinez de Irala, qui ne les avoit pas attendus au Port de la Chandeleur, comme ce Gouverneur le lui avoit ordonné : que les Officiers roiaux vexoient beaucoup les Indiens, & que les Espagnols n'en étoient guere mieux traités : que leur dessein, en partant de Buenos Ayres, étoit de passer en Espagne, pour informer le Conseil roial des Indes de toutes ces choses : enfin, qu'Irala commandoit à l'Assomption, & que toute la Province étoit sous ses ordres.

Ce récit, qu'on ne peut guere accorder avec ce que nous avons dit de l'évacuation de Buenos Ayres, qu'en supposant que ceux qui le faisoient étoient partis depuis long-tems de cette Ville, fit comprendre à Dom Alvare que sa présence étoit nécessaire à l'Assomption, & lui fit prendre la résolution de s'y rendre le plutôt qu'il

(1) Pierre Fernandez, Ville l'*Ascension*; mais qui a fait imprimer les Mémoires de D. Alvare, il est le seul qui lui donne ce nom.

comme toujours cette

1541.

lui seroit possible, quoi que pussent lui dire Cacerès & le Pilote Antoine Lopez, qui lui conseilloyent d'aller avec toute son Escadre à Buenos Ayres. Il chargea donc le Facteur Pierre de Orantès de s'informer de la route qu'il pouvoit prendre par terre; & cet Officier, après avoir été lui-même examiner le Pais, lui dit à son retour, que les premiers Indiens qu'il avoit rencontrés, & les Insulaires de Sainte-Catherine, qui l'avoient accompagné, l'avoient assuré que le chemin le plus court étoit en suivant toujours la Riviere *Itabuçu*, dont l'embouchure est vis-à-vis de la pointe du Nord de l'Isle de Sainte-Catherine; environ à dix-neuf ou vingt lieues du Port où il étoit. Il envoïa encore examiner cette route; on lui rapporta qu'elle étoit très-pratiquable, & il résolut de la prendre sans différer. Son dessein étoit de laisser les deux Religieux, dont nous avons parlé, dans l'Isle de Sainte-Catherine, pour y travailler à la conversion des Insulaires & des Peuples du Continent; mais ils le prièrent avec tant d'instances de trouver bon qu'ils le suivissent, qu'il y consentit.

Il va par terre à l'Acquisition.

Le 18 d'Octobre, après avoir donné ordre à Dom Pedre Estopiñan Cabeça de Vaca, de profiter du premier bon vent pour se rendre à Buenos Ayres avec ses Navires, & envoïé une partie de ses gens avec vingt-six Chevaux qui lui restoyent, pour l'attendre sur les bords de l'*Itabuçu*, il prit congé des Insulaires de Sainte-Catherine, qu'il combla d'amitié & de présens, & dont plusieurs voulurent l'accompagner

pussent lui dire
 ne Lopez, qui
 toute son Éc-
 chargea donc le
 e s'informer de
 dre par terre ;
 éré lui-même
 son retour, que
 oit rencontrés,
 Catherine, qui
 avoient assuré
 t étoit en sui-
 Itabuçu, dont
 de la pointe du
 erine, environ
 du Port où il
 examiner cette
 elle étoit très
 de la prendre
 étoit de laisser
 us avons parlé,
 ne, pour y tra-
 Insulaires & des
 s ils le prierent
 ouver bon qu'ils
 it.
 avoir donné or-
 an Cabeça de
 nier bon vent
 és avec ses Na-
 de ses gens avec
 estoient, pour
 tabuçu, il prit
 nte-Catherine,
 de présens, &
 l'accompagner

pour lui servir de Guides, & avoir soin
 qu'il ne manquât point de vivres. Il lui
 restoit encore deux cens cinquante Hommes,
 avec lesquels il se mit en marche le huitie-
 me de Novembre ; pour aller joindre ceux
 qui l'attendoient sur l'Itabuçu ; & pendant
 dix-neuf jours de marche, il lui fallut
 souvent se fraier un chemin à force de
 bras, après quoi il se trouva assez court
 de vivres. Mais étant alors entré dans un
 Pais plus peuplé, il ne tarda point à voir
 accourir au-devant de lui un grand nombre
 d'Indiens chargés de toutes sortes de fruits
 & d'autres provisions, & qui paroissoient
 charmés de le voir.

C'étoit des Guaranis, qui cultivoient la terre, & faisoient chaque année deux récoltes de Maïz. Ils avoient aussi des Plantations de Manioc, dont ils faisoient de la Cassave. Avec cela ils nourrissoient des Pores, des Oies, des Poules & des Perroquets. Ils étoient de la même Nation que ceux qui habitoient le bord oriental du Paraguay, vis-à-vis de l'Assomption, & il n'y en a aucune dans ce Continent, qui soit plus nombreuse, & qui occupe une plus grande étendue de Pais. On prétend même qu'ils ont pénétré jusqu'au Marañon ; qu'ils s'étoient rendus formidables par tout où ils avoient fait des courses, par leurs brigandages, & que c'est ce qui leur avoit fait donner le nom qu'ils portent, lequel signifie un Guerrier. Les *Chiriguano*s, qui habitent une partie de la Cordillère du Pérou, les *Tapez*, qui s'étoient établis sur la Frontiere du Brésil, quantité

1541.

de Brasiliens mêmes, qui parlent leur Langue, & d'autres Nations, dont nous parlerons dans la suite, & qui la parlent aussi, ont la même origine; mais tous n'ont pas conservé le même caractère, & ne sont pas également féroces & anthropophages: cela dépend de la vie errante ou sédentaire qu'ils mènent. La manière dont plusieurs traitent leurs Prisonniers de guerre, est la même que celle des Peuples du Canada; d'ailleurs ils ont naturellement tous l'esprit fort borné; & ce qu'on a eu plus de peine à corriger dans ceux qu'on a entrepris de civiliser, c'est une indolence, & un défaut de prévoyance, qui passent tout ce qu'on en peut dire, une grande voracité, & un horreur extrême du travail.

Ceux, que Dom Alvare rencontra les premiers, paroissent assez paisibles; il prit possession de leur País pour la Couronne de Castille, mais sans leur en rien témoigner, & lui donna le nom de *Provincia del Campo*: celui où il entra ensuite, & dont il prit aussi possession, étoit à-peu-près de même nature, & il le nomma *Provincia de Vera*, du nom de sa Famille; mais on ne les connoît plus sous ces noms. Le premier de Décembre il se trouva sur les bords de l'*Iguazu*, grande Rivière, qui se décharge dans le Parana, entre les 25 & les 26 degrés de latitude australe; & le troisieme il en découvrit une autre, qu'on nomme *Cibogi*, dont le fond est pavé de pierres si grandes & si bien jointes ensemble, qu'on croiroit qu'elles y ont été placées à la main. Avec cela, elle est si rapide, que

Q
Brasi
l'Ass
de G
offre
là lun
avoir

parlent leur Lan-
 dont nous par-
 la parlent aussi,
 s tous n'ont pas
 ere, & ne sont
 anthropophages :
 te ou sédentaire
 e dont plusieurs
 de guerre, est la
 les du Canada ;
 ement tous l'es-
 on a eu plus de
 qu'on a entrepris
 ndolence, & un
 i passent tout ce
 grande voracité,
 travail.

are rencontra les
 ssez paisibles ; il
 is pour la Cou-
 sans leur en rien
 e nom de *Provin-*
 il entra ensuite,
 ion, étoit à-peu-
 il le nomma *Pro-*
 n de sa Famille ;
 us sous ces noms.
 il se trouva sur les
 de Riviere, qui se
 a, entre les 25
 rude australe ; &
 t une autre, qu'on
 fond est pavé de
 jointes ensemble,
 ont été placés à
 est si rapide, que

les Chevaux & les Hommes eurent bien de
 la peine à s'y tenir, de sorte que pour la
 traverser il fallut les lier ensemble.

Le bon ordre que Dom Alvare faisoit
 garder dans sa marche, lui gagnoit, par-
 tout où il passoit, l'affection des In-
 diens ; ils s'avertissoient les uns les autres
 de son approche, & tous venoient au-
 devant de lui avec des vivres, qu'il païoit
 toujours au double de leur valeur. Sa plus
 grande attention étoit à empêcher qu'on
 ne leur causât aucun dommage, & qu'on
 ne fit rien qui pût les scandaliser. Il ne
 permettoit à aucun Espagnol d'entrer dans
 leurs Bourgades, si ce n'est à ceux qu'il
 chargeoit d'acheter les provisions, & il
 n'y envoïoit que ceux, sur la sagesse des-
 quels il pouvoit compter. La moindre li-
 berté, qu'un Espagnol se donnoit avec eux,
 étoit sévèrement punie, & il se repentit
 bientôt d'avoir mené avec lui les deux
 Religieux, qu'il avoit eu dessein de laisser à
 l'Île de Sainte-Catherine, parcequ'ils ne se
 comporterent pas toujours d'une maniere
 convenable à la sainteté de leur état. Ils se
 séparèrent même de lui, sans l'en avertir,
 & il fut obligé de les envoïer chercher dans
 un endroit où il fut qu'ils commençoient à
 se trouver fort embarrassés.

Quelque tems après il vit venir à lui un
 Brasilien, nommé Michel, qui revenoit de
 l'Assomption, & qui s'offrit à lui servir
 de Guide pour s'y rendre. Il accepta son
 offre, & congédia les Indiens qui jusques-
 là lui avoient rendu ce service, après les
 avoir libéralement récompensés. Vers la

1541.

Bon or-
 dre qu'il fait
 observer dans
 sa Marche.

Particularités
 du Pais qu'il
 traversa.

1541.

mi-Décembre il se trouva par les 24 degrés de latitude, & peu de jours après il apperçut des Pins d'une espece particuliere, dont les troncs avoient quatre à cinq braves de circonférence, & dont les pignons, renfermés dans de coques assez semblables à celles de nos Charaignes, n'étoient que de la grosseur d'un Gland. Les Habitans du País en faisoient une farine, qui étoit leur meilleure nourriture. Les Porcs & les Singes, qui sont communs dans ce País, s'en nourrissoient aussi, & elle donnoit à la chair des Porcs un goût merveilleux. Un peu plus loin on trouva des Terres, où l'on avoit semé du Maiz & des Patates de trois couleurs, jaunes, blanches & rouges; on y voioit aussi des Cypres, des Cédres & d'autres Arbres, qu'on ne connoit point en Europe, & dont les troncs renfermoient des Ruches remplies d'un excellent Miel. De-là, on entra dans un País montueux, dont les vallées étoient couvertes de Canes, qui renfermoient un Ver de la grosseur du doigt, lequel étant frit dans sa graisse, parut aux Espagnols un manger délicat. Ces mêmes Canes contenoient aussi une eau très rafraîchissante & fort saine.

Dom Alvare s'étant ensuite approché de l'Iguazu, vouloit s'y embarquer pour le descendre jusqu'à son entrée dans le Parana; mais aiant été averti que c'étoit aux environs de-là que les Portugais du Bresil, dont nous avons parlé, avoient été massacrés par les Indiens, & que ceux, qui habitoient les bords d'une petite Riviere,

nom
& qu
rende
barqu
& fit
deux
en tro
Armée
corps p
tête, d
ter le
armes
geantes
vices. L
fond, &
sa profo
tournans
gereux :
Riviere,
Ce malh
Alvare,
un seul d
gue & au
de faire.
Avant
avoit env
mander d
plus surpr
qu'il avoit
ajoutoit q
gnoient il
& que tous
Le parti qu
sur des Ra
plus march
bien armés

nommée *Pequeri*, qui n'en est pas éloignée, & qui va se décharger dans l'Uruguay, l'attendoient pour tomber sur lui, il n'embarqua avec lui que quatre-vingts Hommes, & fit marcher les autres par terre sur les deux bords. En entrant dans le Parana, il en trouva les deux bords gardés par une Armée de Guaranis, qui avoient tout le corps peint, des bonnets de plumes sur la tête, & qui paroissoient vouloir lui disputer le passage; mais il leur fit tomber les armes des mains par ses manieres engageantes, & il en tira même de bons services. Le Parana est en cet endroit très profond, & de la largeur d'un trait d'arbalète: sa profondeur & sa rapidité y produisent des tourrans, qui rendent ce passage très dangereux: un des Canots qui descendoient la Riviere, y tourna, & un Homme s'y noia. Ce malheur fut d'autant plus sensible à D. Alvare, que jusques-là il n'avoit pas perdu un seul de ses Gens dans une marche si longue & aussi pénible, que celle qu'il venoit de faire.

Avant que de descendre le Parana, il avoit envoyé à l'Assomption, pour y commander deux Brigantins, & il fut d'autant plus surpris de ne les point trouver au lieu qu'il avoit marqué, que dans sa Lettre il ajoutoit que parmi ceux qui l'accompagnoient il y avoit beaucoup de Malades, & que tous les autres étoient fort fatigués. Le parti qu'il prit, fut de faire embarquer sur des Radeaux ceux qui ne pouvoient plus marcher, avec cinquante Hommes bien armés pour les défendre au cas qu'ils

Conduite
bien singulière
de ceux
qui comman-
doient à l'Assomption,
à son égard.

1542.

fussent attaqués. Il se remit ensuite en marche avec le reste de sa Troupe, & au bout de quelque tems un Espagnol envoié de l'Assomption pour s'informer s'il étoit vrai qu'il arrivât d'Espagne un Gouverneur, lui dit qu'on n'avoit pu croire dans la Ville une si heureuse nouvelle.

Une demande si singulière, après l'avis qu'il avoit donné de son arrivée, le surprit beaucoup; mais il fut assez maître de lui-même, pour ne pas faire connoître ce qu'il en pensoit. D'ailleurs les Guaranis le dédommageoient bien de ces mauvais procédés: il trouvoit partout les chemins bordés d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, qui levoient les mains au Ciel pour le remercier de leur avoir donné un Gouverneur, dont on disoit partout tant de bien: ils lui apportoient toutes sortes de provisions, & ils lui envoioient des Députés, qui le complimenterent, les uns dans leur Langue propre, & les autres en Espagnol. Comme il approchoit de la Ville, la plupart des Habitans vinrent lui témoigner la joie qu'ils ressentoient de son heureuse arrivée, & ils le firent en des termes, qui dûrent lui faire comprendre le besoin qu'avoit la Province, d'un Homme de son caractère.

Son arrivée
dans cette
Ville; recep-
tion qu'on lui
fait.

Il arriva enfin à l'Assomption un Samedi onzième de Mars, vers les neuf heures du matin, suivi d'un grand nombre d'Officiers & de Gentilshommes, qui étoient allés au-devant de lui. Irala le reçut à la tête des Troupes, accompagné des Officiers roïaux, & du Conseil de la Province. Il leur pré-

remet ensuite en la Troupe, & au Espagnol envoié informer s'il étoit un Gouverneur, croire dans la Ville

ere, après l'avis arrivée, le surprit par maître de lui-connoître ce qu'il Guaranis le des mauvais procédés chemins bordes & d'Enfans, Ciel pour le remené un Gouverneur tant de bien: sortes de provi-ent des Députés, les uns dans leur tres en Espagnol. la Ville, la plû- lui témoigner la on heureuse arri- des termes, qui re le besoin qu'a- Homme de son

ption un Samedi s neuf heures du ombre d'Officiers étoient allés au- çut à la tête des Officiers roiaux, nce. Il leur pré-

sent ses Provisions, qui furent lues à voix haute; & cette lecture finie, Irala le salua en qualité d'Adelantade, de Gouverneur & de Capitaine général de Rio de la Plata. Dom Alvare le confirma dans la Charge de Lieutenant de Roi; il en usa de même à l'égard de tous les Officiers de Justice, & tout se passa en apparence avec beaucoup de satisfaction de la part de tout le monde: mais la joie paroïssoit beaucoup plus sincere dans les gens de Guerre & parmi le Peuple. Les Espagnols, qui avoient été embarqués sur les Radeaux, n'arriverent qu'un mois après: ils avoient été attaqués par des Indiens, qui avec de longues perches armées de crocs tâchoient d'attirer les Radeaux sur le bord du Fleuve, & qui en seroient apparemment venus à bout, si un Cacique Chrétien n'étoit accouru à leur secours avec tous ses Guerriers. Quelques-uns même avoient été blessés de ces Barbares, & le Cacique les fit très bien panser, les retira pendant quelque tems chez lui, & tous étoient en assez bon état quand ils arriverent.

Cette aventure donna encore un nouveau lustre à la sage conduite du Gouverneur. On ne pouvoit s'empêcher d'attribuer à sa prudence, & à une protection spéciale du Ciel, qu'il eût traversé une si grande étendue de Pais habité par des Barbares, dont n'avoit reçu que des respects & toutes sortes de bons traitemens, & qu'aussi-tôt qu'une partie de ses Gens avoient cessé de l'avoir à leur tête, ils n'avoient plus trouvé dans les Indiens que des Furieux acharnés

1542.

à leur perte. Mais ceux mêmes, qui ne pouvoient se refuser à ces réflexions, ne s'engagerent point à profiter de son exemple, & aimèrent mieux regarder comme un miracle l'accueil que ces Peuples lui avoient fait, que de reconnoître qu'il le devoit à des vertus, qu'ils n'étoient pas disposés à imiter.

Fin du premier Livre,



HISTOIRE

L
 tabl
 pou.
 de g
 décl
 se ab
 Gou
 faite
 toire.
 traite
 Guay
 Leur c
 donner
 ment.
 nouvea
 la guer
 bliques.
 Mariag
 envoie
 punit de
 mort d'
 tion de L
 trala est
 l'écouv
 le dispose
 Ton

mêmes, qui ne
es réflexions, ne
ter de son exem-
garder comme un
euples lui avoient
qu'il le devoit à
t pas disposés à

HISTOIRE

D U

PARAGUAY.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

DOM Alvare songe sérieusement à ré-
tablir le Port de Buenos Ayres ; son zele
pour la conversion des Indiens. Il reçoit
de grandes plaintes des Guaycurus. Il leur
déclare la guerre. Il marche contr'eux. Faus-
se allarme, & le risque qu'elle fait courir au
Gouverneur. Il fait cesser le désordre. Dé-
faite des Guaycurus. Suite de cette vic-
toire. Les Agazes sont punis. D. Alvare
traite avec les Guaycurus. Du Pais des
Guaycurus, & de leurs diverses Tribus.
Leur caractère, leur figure. Education qu'ils
donnent à leurs Enfans, leur Gouverne-
ment. Des Epreuves qu'ils font subir aux
nouveaux Soldats. Leur maniere de faire
la guerre. Leurs Armes. Leurs Fêtes pu-
bliques. Du deuil & des obseques. Des
Mariages. Leurs superstitions. D. Alvare
envoie du secours à Buenos Ayres, &
renvit de nouveau les Agazes. Il venge la
mort d'Alexis Garcia. Nouvelle évacua-
tion de Buenos Ayres. Accident fâcheux.
Alala est chargé de remonter le Paraguay ;
il découvre le Port des Rois. D. Alvare
se dispose à faire la même route. Conspira-

Tome I.

E

tion contre lui. Sa conduite à l'égard des Auteurs de cette intrigue. Les Payaguas qui avoient tué D. Jean de Ayolas lui échappent. Particularités du País qu'il traverse. Il arrive au Port des Rois ; il en prend possession, & engage des Indiens à brûler leurs Idoles. Particularités de ce País. Des Chauve-souris. Particularités du Port des Rois & de l'Ile des Orejones, ou de Paradis. Les Espagnols demandent qu'on fasse un Etablissement au Port des Rois ; D. Alvare le refuse. Nouvelles qu'il reçoit de divers endroits. Il fait alliance avec les Xarayez, & se met en marche vers le Pérou. Il se rend maître d'une Bourgade Indienne. Serpent monstrueux, adoré par les Indiens, tué par les Espagnols. Ce qui oblige D. Alvare de retourner sur ses pas. Conspiration des Indiens dissipée. D. Alvare envoie Fernand de Ribera pour faire des découvertes. Nouvelles qu'il reçoit de Mendoza. Retour de François de Ribera, & ce qu'il rapporte. Les Espagnols tombent presque tous malades, & les Indiens en profitent. Arrivée de Fernand de Ribera. Inondation prodigieuse, & ses effets. D. Alvare part pour l'Assomption. En quel état il trouve cette Ville. Il est arrêté & mis aux fers. On lui enleve ses papiers & ses effets. Manifeste des Officiers roiaux. Irala proclamé Commandant général. Tumulte à l'Assomption. D. Alvare trouve moïen d'être instruit de tout, & d'écrire à ses Amis. Tyrannie des Officiers roiaux, & ce qui en arrive. Mesures qu'ils prennent pour prévenir le Conseil contre le Gouverneur. D'autres instruisent le Conseil de tout. D. Alvare est

ite à l'égard des
Les Payaguas
de Ayolas lui
u País qu'il tra-
les Rois ; il en
e des Indiens à
cularités de ce
. Particularités
le des Orejones,
rnols demandent
ent au Port des
. Nouvelles qu'il
fait alliance avec
a marche vers le
ne Bourgade In-
x, adoré par les
agnols. Ce qui
rner sur ses pas.
dissipée. D. Al-
bera pour faire
s qu'il reçoit de
çois de Ribera,
Espagnols tom-
s, & les Indiens
ernand de Ribera,
& ses effets. D.
ption. En quel
l est arrêté & mis
ses papiers & ses
iers roiaux. Irala
néral. Tumulte à
rouve moïen d'é-
crire à ses Amis.
aux, & ce qui en
nent pour prévenir
erneur. D'autres
t. D. Alvare est

S O M M A I R E.

embarqué pour l'Espagne. On veut l'em-
poisonner en chemin, & comment il s'en
garantit. Le Navire est accueilli d'une gran-
de tempête, & ce qu'elle produit. Les Offi-
ciers demandent pardon à D. Alvare, &
lui ôtent ses fers. Ils veulent le faire arrêter
aux Açores. Il arrive en Espagne. Mort
funeste des deux Officiers roiaux. D. Al-
vare est déclaré innocent, & ce qu'il devint.
Découverte du Capitaine Fernand de Ribera.
Action indigne de Irala à l'égard de Dom
Alvare. Son adresse pour se maintenir en
place. Les Indiens se révoltent, & ce qui en
arrive. Irala continue ses découvertes, &
ce qui l'oblige de retourner au Paraguay.
D. François de Mendoze décapité à l'As-
sompion. Ce qu'il déclare sur l'échafaut.

DOM ALVARE n'apprit qu'à l'As-
sompion que le Port de Buenos Ayres
étoit évacué, & son premier soin fut de
prendre des mesures pour le rétablir. Il y
envoia deux Brigantins, qui furent bien-
tôt suivis de deux autres, & il n'oublia
rien de tout ce qui étoit nécessaire pour
mettre hors d'insulte un Poste, dont il
connoissoit l'importance. Il donna ensuite
sa principale attention à s'attacher les In-
diens, au milicu desquels il se trouvoit; &
persuadé que le moïen le plus infailible
pour y réussir & de les retenir dans l'al-
liance des Espagnols, étoit de les unir en-
semble par les liens d'une même Religion,
il y donna tous ses soins. Il commença par
rassembler tout ce qu'il y avoit à l'Assomp-

1542.

Le Gouver-
neur songe
à rétablir le
Port de Bue-
nos Ayres.
Son zele pour
la conversion
des Infideles.

1542.

tion d'Ecclésiastiques & de Religieux, pour leur déclarer de la part de l'Empereur, que Sa Majesté chargeoit leur conscience de tout ce qui regardoit la propagation de la Foi dans ces Terres infideles; il leur fit ensuite distribuer des ornemens d'Autel & des Vases sacrés, dont il avoit fait une ample provision, & il leur donna sa parole de les soutenir de toute son autorité dans les fonctions de leur Ministère, & de ne les laisser manquer de rien, lorsqu'il seroit question du Culte divin.

Il réforme
p'usieurs a-
bus.

On lui avoit fait de grandes plaintes des Officiers roïaux, qui sous prétexte de lever les Droits de l'Empereur, vexoient les Naturels du País. Pour remédier à cet abus, il convoqua une Assemblée des plus Notables de la Province, tant du Clergé séculier & régulier, que du Corps militaire & des Officiers roïaux, & les Caciques des Guaranis, qui y vinrent avec leurs Missionnaires, & il y déclara que l'intention de l'Empereur étoit, que les Indiens portassent un grand respect à ceux qui avoient bien voulu renoncer à leur Patrie, & se réduire à vivre parmi eux, pour leur apprendre le chemin du Ciel; que comme ce grand Prince n'avoit rien plus à cœur, que de les rendre heureux pendant cette vie, & de leur procurer un bonheur éternel après la mort, il lui avoit donné des ordres précis de tenir la main à ce qu'ils fussent bien traités de tous ceux à qui ils auroient à faire, & qu'il étoit bien résolu d'en faire la règle de sa conduite; mais qu'il exigeoit d'eux qu'ils en usassent de même avec les

(1)

Religieux , pour
l'Empereur, que
sa conscience de
la propagation de la
religion; il leur fit
l'usage d'Autel &
voit fait une am-
onna sa parole de
son autorité dans les
Nations, & de ne les lais-
ser qu'il seroit quel-

des plaintes des
Nations, prétexte de lever
l'indignation des Na-
tions à cet abus,
l'indignation des plus Nota-
bles du Clergé séculier
& des militaires & des
Caciques des Gua-
ranis, leurs Missionnaires
l'attention de l'Em-
pereur portassent un
avis bien voulu
& se réduire à
leur apprendre le
bien, comme ce grand
cœur, que de les
conserver cette vie, & de
leur donner l'éternel après la
mort, des ordres précis
qu'ils fussent bien
sûrs qu'ils auroient à
l'empereur résolu d'en faire
usage, mais qu'il exigeoit
de même avec les

Espagnols, & qu'ils renonçassent à l'usage,
où il avoit appris avec horreur qu'ils étoient,
de se nourrir de chair humaine. Ils lui ré-
pondirent qu'il seroit obéi, & tous se re-
tirerent également charmés de ses manieres
& de ses promesses.

Il songea ensuite à réprimer l'insolence
de quelques Nations Indiennes, qui com-
mencent de continuelles hostilités contre
les Espagnols, & il commença par les
Agazes (1), qui habitoient à l'Orient du
Paraguay, au-dessous de l'Assomption.
Ces Barbares, de tout tems ennemis dé-
clarés des Guaranis, étoient de la plus
haute taille, voleurs, perfides, d'une féro-
cité & d'une cruauté, qui passent tout ce
qu'on en peut dire. Avant l'arrivée de D.
Alvare on leur avoit fait la guerre avec
succès, & on les avoit réduits à demander
la paix, qu'ils se promettoient bien de
rompre à la première occasion favorable
qu'ils en trouveroient. Ils recommençoient
même déjà leurs courses; mais aiant appris
l'arrivée d'un nouveau Gouverneur avec
des Troupes, ils lui députerent trois de
leurs Caciques, pour lui promettre une
obéissance parfaite & sans bornes. Le pre-
mier Cacique ajouta que ce n'étoit point la
Nation qui avoit recommencé la guerre;
mais de jeunes gens sans aveu, qui en
avoient été sévèrement punis. Dom Alvare
voulut bien faire semblant de l'en croire
sur sa parole, & de recevoir les excuses
de la Nation, mais à condition qu'ils
laisseroient les Guaranis tranquilles, &

(1) Ou Algazes.

1542.

qu'ils ne molefteroient aucuns des autres Vassaux de l'Empereur; sinon qu'il les persécuteroit à toute outrance. Il exigea d'eux qu'ils rendissent tous les Prisonniers qu'ils avoient faits sur les Guaranis, & qu'ils n'empêchassent point ceux de leur Nation, qui voudroient être Chrétiens, de se faire instruire de ce qu'ils devoient savoir avant que d'embrasser cette Religion.

Le Gouverneur, en travaillant ainsi à établir la sûreté de la Province contre les Nations infidelles, ne perdoit point de vue la nécessité pressante, qu'on lui avoit fait connoître, de s'opposer aux vexations des Officiers roiaux, qui mettoient des Impôts sur tout, & par-là réduisoient quantité de Particuliers à une si extrême misère, que plusieurs n'avoient pas de quoi se couvrir. Il commença par fournir du sien aux plus indigens ce qui leur manquoit du nécessaire; il supprima ensuite les Impôts, qui avoient été établis sans une autorité légitime; & aiant appris que les Officiers roiaux cabaloient contre lui, il les fit mettre en prison, & donna ordre qu'on informât contre eux dans les regles.

Sur ces entrefaites les Guaranis, & quelques autres Nations, qui s'étoient soulevées, lui firent de grandes plaintes de Guaycurus. Il les écouta avec bonté: mais avant que de rien résoudre, il voulut savoir si ces plaintes étoient fondées; & il chargea deux Ecclésiastiques & les deux Religieux, qui étoient venus avec lui de l'Île de Sainte-Catherine, de cet examen. Leur rapport fut conforme à

fa
m
le
qu
d'E
éto
nue
ils a
plus
quel
fure
voir
doux
Briga
suivis
Rade
du Fl
étoit
Troup
en que
Ils lui
avec t
leurs B
tume,

ce qu'avoient dit ses Alliés ; sur quoi il renvoia les deux Ecclésiastiques, avec cinquante Soldats, pour déclarer de sa part aux Guaycurus, qu'il étoit très disposé à vivre en bonne intelligence avec eux, & à les recevoir même au nombre de ses Amis, s'ils vouloient se reconnoître Vassaux de la Couronne d'Espagne, & laisser en repos les Indiens qui avoient déjà pris ce parti ; sinon, qu'il étoit en état de les forcer à demeurer tranquilles.

Il ordonna même à ses Envoies de leur faire cette sommation jusqu'à trois fois ; mais les Barbares ne leur en donnerent pas le tems. Après avoir répondu à la première, qu'ils ne reconnoitroient jamais le Roi d'Espagne pour leur Souverain, & qu'ils étoient bien résolus de ne point discontinuer de faire la guerre à leurs Ennemis, ils ajouterent qu'ils eussent à se retirer au plutôt, & décocherent même contr'eux quelques fleches, dont plusieurs Soldats furent blessés. Dom Alvare ne crut pas devoir laisser cette insolence impunie ; & le douze de Juillet il s'embarqua sur deux Brigantins avec quatre cens Espagnols, suivis de dix mille Guaranis sur deux cens Radeaux, pour passer à la Côte occidentale du Fleuve. Le quatorze tout le monde étoit passé, & le Gouverneur envoya une Troupe de Guaranis, pour savoir où, & en quelle posture, étoient les Guaycurus. Ils lui rapporterent qu'ils étoient en marche avec toutes leurs Familles pour regagner leurs Bourgades, en chassant selon leur coutume, ce qui les empêchoit de faire de

1542.

Il marche
contre eux.

grandes journées ; surquoi l'ordre fut donné de les suivre ; & de ne point tirer, ni allumer de feux pendant la nuit.

On se mit en marche le quinze en cet ordre : des Coureurs alloient devant, pour donner avis de ce qu'ils découvroient, & la nuit on envoioit des Espions pour reconnoître où l'Ennemi camperoit. Les Guaranis formoient un Barailon, qui occupoit une lieue de pais : ils avoient tous des Bonnets de plumes, & sur le front, des plaques d'un métal, qui, lorsque le Soleil donne dessus, jette un grand éclat. La Cavalerie Espagnole suivoit à quelque distance, & le Gouverneur, à la tête de l'Infanterie, venoit après. La marche étoit fermée par des Chariots, sur lesquels étoient des Femmes Indiennes avec toutes les provisions. Vers le midi de la première journée un Espion des Guaycurus vint dire au Gouverneur que les Guaranis avoient comploté de se retirer, & cet avis, dont on ne connoissoit pas l'Auteur pour ce qu'il étoit, allarma les Espagnols. Dom Alvare ne jugea pourtant pas à propos d'en rien témoigner aux Guaranis ; & le soir, comme il faisoit un beau clair de Lune, il fit continuer la marche, après avoir donné ordre aux Espagnols de tenir leurs armes en état, & leurs méches allumées.

Fausse allarme, & le risque qu'elle fait courir au Gouverneur.

On aperçut sur la route qu'on tenoit, un petit Bois fort épais, & le Gouverneur jugea à propos d'y passer la nuit. A-peine les Guaranis y étoient entrés, qu'un Tigre passa, sans être reconnu d'abord, entre les jambes des premiers ; ce qui mit quelque

R E
 l'ordre fut donné
 point tirer, ni
 nuit.

le quinze en cet
 ent devant, pour
 découvrieroient, &
 Espions pour re-
 camperoit. Les
 arailon, qui oc-
 ils avoient tous
 sur le front, des
 lorsque le Soleil
 nd éclat. La Ca-
 à quelque dis-
 la tête de l'In-
 La marche étoit
 s, sur lesquels
 nnes avec toutes
 di de la première
 aycurus vint dire
 Guaranis avoient
 cet avis, dont on
 ur pour ce qu'il
 ols. Dom Alvare
 propos d'en rien
 & le soir, com-
 r de Lune, il fit
 rès avoir donné
 ir leurs armes en
 ées.

ce qu'on tenoit,
 & le Gouverneur
 la nuit. A-peine
 és, qu'un Tigre
 'abord, entre les
 qui mit quelque

désordre dans leur bataillon. Les Espagnols,
 qui, sur le faux avis qu'on leur avoit donné
 que ces Indiens songeoient à se retirer, se
 désoient d'eux, se mirent en tête qu'ils
 se dispoisoient, ou à partir, ou à les atta-
 quer; ils tirèrent sur eux, & en blessèrent
 quelques-uns. Alors tous se mirent à fuir
 pour gagner une Montagne, qui étoit
 proche; & dans ce moment, comme les
 Espagnols continuoient à tirer, deux balles
 friserent le visage de Dom Alvare, qui s'é-
 toit avancé pour rallier les Guaranis. Son
 Secrétaire dit dans ses Mémoires que le
 Gouverneur avoit été couché en joue par
 quelqu'un qui vouloit faire plaisir à Dom
 Dominique Martinez de Irala, lequel souf-
 froit impatiemment de se voir Subalterne
 dans une Province, où il avoit commandé
 en Chef. Par malheur pour lui, la con-
 duite qu'il a tenue depuis a donné tout
 lieu de croire que sa passion dominante étoit
 de n'avoir point de Supérieur, & qu'il
 n'étoit pas scrupuleux dans le choix des
 moyens qui pouvoient le faire parvenir à
 cette indépendance. Bien des gens même
 étoient persuadés que D. Jean de Ayolas
 avoit péri par sa faute.

Cependant le Gouverneur suivit les Gua-
 ranis sur la Montagne, & dès qu'ils l'ap-
 perçurent, ils se réunirent autour de lui :
 il les rassura en leur disant que tout le dé-
 sordre avoit été occasionné par le passage
 d'un Tigre, & de ce qu'en les voyant fuir,
 des Espagnols avoient cru qu'ils vouloient
 les abandonner. Ils répondirent que de
 leur côté ils s'étoient imaginé que les

Il fait cesser
 le désordre.

1542.

Guaycurus venoient fondre sur eux, & qu'ils n'avoient point eu d'autre dessein, en gagnant la Montagne, que de prendre un poste avantageux pour se défendre. Dom Alvare parla ensuite aux Espagnols, leur commanda de ne donner aucun sujet de plainte ni de défiance aux Guaranis, & leur fit observer que si cette nombreuse Nation se déclaroit contr'eux, il leur seroit absolument impossible de se soutenir à l'Assomption, rien ne leur étant plus aisé que de se réunir avec les Guaycurus pour en chasser les Espagnols. Il ordonna en même tems à la Cavalerie de prendre la tête de l'Armée, & l'on continua de marcher jusqu'à deux heures de nuit. Alors on s'arrêta pour souper & prendre un peu de repos, & vers les onze heures on se remit en marche dans un grand silence.

Défaite des
Guaycurus.

Peu de tems après, un des Espions du Gouverneur vint l'avertir qu'il avoit laissé les Guaycurus travaillant à se loger; ce qui lui fit d'autant plus de plaisir, qu'il craignoit beaucoup que les coups de fusils, qu'on avoit tirés la veille, n'eussent été entendus par ces Barbares, & ne les eussent obligés à doubler le pas pour s'éloigner. Il voulut cependant que l'on continuât à marcher lentement, afin de se trouver au point du jour à la vue de l'Ennemi. Il distribua alors aux Guaranis de petites croix, en leur disant de les porter sur leurs épaules, ou sur leurs poitrines, afin que les Espagnols les reconnussent dans la mêlée. Il fit mettre du foin dans la bouche des Chevaux pour les empêcher de hennir. Il commanda aux

ndre sur eux, &
 d'autre dessein,
 que de prendre
 se défendre. Dom
 Espagnols, leur
 r aucun sujet de
 Guaranis, & leur
 nombreuse Nation
 leur seroit abso-
 lument à l'Assomp-
 plus aisé que de
 rurs pour en chas-
 donna en même
 rendre la tête de
 te marcher jusqu'à
 s on s'arrêta pour
 de repos, & vers
 it en marche dans

des Espions du
 qu'il avoit laissé
 à se loger; ce
 plaisir, qu'il crai-
 coups de fusils,
 de, n'eussent été
 , & ne les eussent
 pour s'éloigner. Il
 continuât à mar-
 trouver au point
 nemi. Il distribua
 des croix, en leur
 leurs épaules; ou
 que les Espagnols
 éléc. Il fit mettre
 des Chevaux pour
 commanda aux

Guaranis d'investir les Guaycurus, mais de leur laisser une issue du côté de la Montagne, ne voulant pas les réduire à un désespoir, qui leur seroit vendre bien cherement leur vie.

On commença bientôt après à entendre leurs tambours, au son desquels ils crioient à pleine tête qu'ils désioient toutes les Nations du monde de venir les attaquer; qu'ils étoient en petit nombre, mais qu'ils étoient les plus vaillans Hommes de la Terre, les Maîtres de tous ses Habitans, & de tous les Animaux. C'est leur Coutume de chanter ainsi toutes les nuits, quand il sont en campagne, & qu'ils croient leurs Ennemis assez proche d'eux. Au point du jour ils sortirent de leur Camp & se couchèrent par terre, & un moment après ils apperçurent l'Armée des Chrétiens: A cette vue ils se mirent à crier, » qui êtes-vous, qui osez venir à nous? Et un Guarani leur répondit dans leur langue, qu'ils venoient venger les Indiens, qu'ils avoient massacrés. » Approchez, reprirent-ils, nous vous traitons comme eux »; & en disant cela, ils lancèrent contre les Chrétiens des tisons allumés, coururent ensuite à leurs Cabannes pour y prendre leurs arcs & leurs fleches, & se jetterent sur les Chrétiens avec tant de furie, que les Guaranis furent ébranlés.

Alors le Gouverneur commanda à Dom Pedre de Barba de faire une décharge de son Artillerie, & à Dom Jean de Salazar de faire avancer l'Infanterie; il la rangea lui-même en bataille, puis il fit sonner la charge avec le cri ordinaire de *Santiago*. II

1542.

étoit à la tête de tous, arrêtant ceux qui vouloient le couvrir; & cette intrépidité jointe à la vue des Chevaux, que les Guaycurus ne connoissoient point encore, jeta une si grande épouvante parmi eux, qu'après avoir mis le feu à leurs Cabannes, ils gagnèrent avec précipitation la Montagne par le chemin qu'on leur avoit laissé libre. Ils étoient au nombre de quatre mille Combattans; & des Espagnols s'étant un peu trop avancés, tandis que les Cabannes brûloient, il y en eut deux de tués. Deux Guaranis avoient été faits prisonniers d'abord: les Guaycurus leur couperent la tête, aussi-bien qu'aux Espagnols qu'ils avoient tués. Dom Alvare les poursuivit quelque tems; & un Cavalier, qui étoit à côté de lui, fut attaqué par un de ces Barbares, qui s'attacha au cou de son Cheval, & ne lâcha prise, que quand il fut lui-même percé. On en tua un assez grand nombre dans cette poursuite; mais le Gouverneur fit enfin sonner la retraite, & après s'être un peu reposé, reprit avec toute son Armée la route de l'Assomption.

Suite de
cette victoire.

Il s'aperçut bientôt qu'il étoit poursuivi par une Troupe de Guaycurus, qui, sachant que les Guaranis ont la mauvaise coutume, quand ils ont enlevé quelque fleche ou autre chose à leurs Ennemis, de se retirer sans regarder derriere eux, & d'aller chacun de leur côté, d'où il arrive qu'il en périt beaucoup dans ces retraites, comptoient bien d'en enlever quelques-uns; mais le Gouverneur vint à bout, quoiqu'avec bien de la peine, d'obliger les Guaranis à se tenir

ét.
G
ren
fai
den
con
aux
mai
susp
les
de r
surpr
de pa
ce qu
Dom
point
fondé
les rem
sant q
d'Amis
ceux q
Alliés.
Il n'a
Mendo
neur. C
étoit fan
venus la

ferrés jusqu'à ce qu'ils fussent hors de tout danger de surprise. Les Espagnols firent environ quatre cens Prisonniers de tout âge & de tout sexe; & lorsqu'il ne parut plus d'Ennemis derrière l'Armée, le reste de la marche se fit en chassant, & les Espagnols arriverent à l'Assomption, chargés de gibier.

Dom Gonzale de Mendoza, qui y avoit été laissé pour y commander, avertit le Gouverneur que plusieurs Indiens de différentes Nations, allarmés de la guerre qu'il faisoit aux Guaycurus, étoient venus lui demander si on vouloit bien les recevoir comme Amis, offrant même de se joindre aux Espagnols contre tous leurs Ennemis; mais que ces députations lui avoient paru suspectes, & qu'il soupçonnoit même qu'elles n'avoient point eu d'autre objet, que de reconnoître s'il n'étoit pas possible de surprendre la Ville, tandis que la plus grande partie des Troupes étoit en campagne; ce qui l'avoit engagé à retenir les Députés. Dom Alvare se les fit amener, & ne trouva point les soupçons de Mendoza assez bien fondés. Il fit à tous beaucoup d'amitié, & les renvoia chargés de présens, en leur disant qu'il recevroit volontiers, en qualité d'Amis, & de Vassaux de l'Empereur, tous ceux qui voudroient vivre en paix avec ses Alliés.

Il n'en fut pas de même des Agazes, dont Mendoza fit de grandes plaintes au Gouverneur. Ces Perfides, supposant que la Ville étoit sans défense & mal gardée, étoient venus la nuit même du départ de l'Armée,

Les Agazes sont punis.

1542.

pour y mettre le feu, & aiant entendu crier aux armes, s'étoient retirés; mais en retournant chez eux, avoient fait de grands ravages dans les Habitations des Guaranis. Dom Alvare commença par faire pendre les Otages, qu'ils lui avoient donnés, lorsqu'il leur avoit accordé la paix, & remit à un autre tems la punition de leur félonie. Les *Yapuruez* (1), Nation errante, & voisine des Guaycurus, qui incommodoit aussi beaucoup les Espagnols, furent plus sages, & n'attendirent point qu'on allât chez eux pour les mettre à la raison. Ils demanderent la paix, se soumirent à toutes les conditions qu'on voulut leur imposer, & n'ont point remué depuis.

D. Alvare
traite avec les
Guaycurus.

Cependant la défaite des Guaycurus n'avoit pas assez intimidé cette Nation fiere & nombreuse, pour être assuré qu'elle ne recommenceroit point la guerre, dès qu'elle en trouveroit une occasion favorable, & D. Alvare voulut se tirer une bonne fois d'inquiétude de ce côté-là. Mais comme il ne désespéroit pas aisément de gagner par la douceur, ceux surtout, à qui il avoit fait connoître qu'il étoit en état de les réduire par la force, il voulut essayer la première de ces deux voies, avant que d'employer une autre fois la seconde. Il commença par se faire remettre les Guaycurus, qui étoient entre les mains des Guaranis, après avoir déclaré à ceux-ci que Sa Majesté ne vouloit plus que les Prisonniers de guerre fussent Esclaves; à quoi il ajouta qu'il puniroit sévèrement quiconque tran-

(1) Ou *Itapuruez*.

gre
les y
avo
sion
dire
très
aux
d'abo
de fa
partit
verneu
Fleuve
les plu
s'y emb
Il les r
voit po
tion av
& les
puisque
braves
au nom
pouvoit
droit, &
Guaranis
seuls; m
vroient b
D. Alv
dans ce
à embras
véritable,
reur, & p
tre les N
promettre
ils trouver
toute la fa
& qu'il leu

gresseroit cette défense. Ensuite aiant jetté les yeux sur un des Prisonniers qu'on lui avoit amenés, & dont la figure & la physionomie lui plurent, il le chargea d'aller dire à ceux de sa Nation, qu'il étoit encore très disposé à les recevoir comme Amis, aux conditions qu'il leur avoit proposées d'abord. Cet Homme s'acquitta fort bien de sa Commission; & toute la Bourgade partit avec lui pour venir trouver le Gouverneur. Dès qu'ils parurent sur le bord du Fleuve, D. Alvare leur envoya des Canots: les plus considérables, au nombre de vingt, s'y embarquerent & se rendirent chez lui. Il les reçut avec amitié; & celui, qui devoit porter la parole, lui dit que sa Nation avoit fait la guerre à toutes les autres, & les avoit toujours vaincues; mais que puisque les Espagnols étoient encore plus braves que les Guaycurus, il venoit aussi au nom de tous lui rendre les armes; qu'il pouvoit leur ordonner tout ce qu'il voudroit, & qu'il seroit obéi. Il ajouta que les Guaranis n'avoient jamais osé les attaquer seuls; mais qu'à sa considération ils vivroient bien désormais avec eux.

D. Alvare lui répondit qu'il étoit venu dans ce País, pour engager ses Habitans à embrasser la seule Religion, qui étoit véritable, & à rendre obéissance à l'Empereur, & pour établir une paix durable entre les Nations; que s'ils vouloient lui promettre de ne jamais troubler cette paix, ils trouveroient en lui toute la protection & toute la faveur qu'ils pourroient souhaiter, & qu'il leur rendroit tous les Prisonniers,

1542.

que lui & ses Alliés avoient faits sur eux. Il leur remit même sur le champ tous ceux, qu'il avoit retenus à l'Assomption; & ils en furent si charmés, qu'ils jurèrent à l'Empereur une fidélité inviolable. Il leur fit quantité de présens, & les renvoïa charmés de tout ce qu'il leur avoit dit, & plus encore de ses bonnes manieres. Comme nous aurons encore plus d'une occasion de parler de ces Indiens, j'ai cru qu'il étoit à propos de les bien faire connoître ici. On pourra juger, par ce que j'en dirai, de quelle importance il eût été que les Successeurs de D. Alvare eussent suivi le plan qu'il leur avoit tracé pour la maniere de se conduire avec les Peuples de l'Amérique.

Du País des Guaycurus, & de leurs diverses Tribus.

J'ai dit que la Nation des Guaycurus est nombreuse, mais ce n'est que par comparaison avec la plûpart des autres de cette partie du Continent de l'Amérique, car elle l'est assez peu pour l'étendue des Terres qu'elle occupe. Il est vrai que la plûpart n'en font presque pas habitables, parcequ'elles sont fort marécageuses dans la saison des débordemens, & que le reste de l'année elles sont si sèches & si arides, qu'on y trouve à chaque pas de grandes crevasses, & que pour n'y pas mourir de soif, les Habitans sont contraints d'aller se loger aux environs des Marais, qui ne sont jamais à sec, & dont l'eau est fort trouble. Le Pere Loçano, qui compte les Guaycurus parmi les Peuples du Chaco, auquel il ne donne point d'autres bornes à l'Orient, que le Fleuve, les divisé en trois Tribus, dont la

pre
gén
du l
retie
l'Oc
font
gran
le ca
Barb
loufie
cienn
cent l
font d
& que
cert en
& pour
Ce q
est part
ble, &
commo
On les
est tout
tions de
même s
dans les
les autre
passions d
toute espe
rement ils
mes sont
qu'à mi-ja
ce qui est
de grandes
sans peine,
avec les E
qu'autre bo

premiere, qui n'est connue que sous le nom
 générique de la Nation, est la plus proche
 du Paraguay. Ceux qu'il appelle *Guayca-*
retis, sont plus enfoncés dans les Terres à
 l'Occident, & les *Guaycurus Guazus*, qui
 sont la troisieme Tribu, occupent un fort
 grand terrain au Nord. Du reste, la figure,
 le caractère & la maniere de vivre de ces
 Barbares est partout la même : c'est la ja-
 lousie, qui les a séparés. On croit qu'an-
 ciennement ils étoient tous réunis à plus de
 cent lieues au Nord de l'Assomption, où
 sont demeurés ceux de la troisieme Tribu,
 & que c'est encore moins le défaut de con-
 cert entr'eux, que leur goût pour la guerre
 & pour le brigandage, qui les a séparés.

Ce qui est certain, c'est que leur caractère
 est partout le même, dur, féroce, intraita-
 ble, & que tous sont des Voisins fort in-
 commodes pour la Province de Paraguay.

On les croit quelquefois bien loin, qu'on
 est tout surpris d'en voir toutes les habita-
 tions de la campagne inondées : ils ont
 même souvent l'assurance d'aller vendre
 dans les unes, le butin qu'ils ont fait dans
 les autres. L'ivrognerie est une de leurs
 passions dominantes, & fait perdre presque
 toute espérance de les apprivoiser. Ordinaie-
 rement ils vont tout nus ; mais leurs Fem-
 mes sont couvertes depuis la ceinture jus-
 qu'à mi-jambe. Quand il fait grand froid,
 ce qui est rare dans leur País, tous portent
 de grandes capes de peau, qu'ils quittent
 sans peine, lorsqu'ils trouvent à les troquer
 avec les Espagnols pour du vin, ou quel-
 qu'autre boisson plus forte. Ils se peignent

Leur caractere, leur figure.

E
 faits sur eux
 champ tous
 l'Assomption ;
 qu'ils jurèrent
 olable. Il leur
 renvoia char-
 nit dit, & plus
 eres. Comme
 e occasion de
 ru qu'il étoit
 connoître ici.
 ue j'en dirai,
 été que les
 ssent suivi le
 ur la maniere
 es de l'Améri-

Guaycurus est
 e par compa-
 tres de cette
 ique, car elle
 e des Terres
 ue la plupart
 bles, parce-
 s dans la sai-
 e le reste de
 arides, qu'on
 es crevasses,
 soif, les Ha-
 se loger aux
 ont jamais à
 ble. Le Pere
 ycurus parmi
 il ne donne
 ent, que le
 bus, dont la

1542.

le corps, mais plus ou moins, suivant l'âge & le grade militaire. Dès qu'un Enfant est né, on lui perce les oreilles pour y suspendre quelques colifichets; & à mesure que les cheveux lui poussent, on les arrache, à la réserve de ce qu'il en faut pour former un toupet sur le haut de la tête, & deux couronnes dont le toupet est le centre: mais cela n'est que pour les Mâles; on ne laisse pas un seul cheveu sur la tête des Filles. Les Garçons sont peints en noir jusqu'à l'âge de quatorze ans, puis en rouge jusqu'à seize. On leur donne alors un bracelet, une ceinture, qui leur passe au-dessous du nombril, & un bonnet à rezeau pour envelopper leurs cheveux. Jusques-là ils sont tenus dans une grande dépendance, & tout le monde a droit de leur commander ce qu'il veut. On les pique de bonne heure en plusieurs endroits du corps; & cette opération, de la manière dont elle se fait, est très douloureuse: cependant on voit des Enfans de quatre ou cinq ans, la demander avec instance, & la soutenir avec la plus grande fermeté.

Avant que de leur donner un nom, on leur perce la levre inférieure pour y insérer je ne sais quoi, qu'on appelle *Mbata*. Ce sont les Jongleurs, ou les vieux Guerriers, qui font cette cérémonie. Si c'est une bonne grace, c'est une bonne grace de Barbares; mais je croirois plutôt que c'est pour se rendre plus terribles, & il est certain qu'ils y réussissent; car avec les différentes couleurs dont ils se peignent, leur chevelure bizarre, divers ornemens de verrerie, de coquillage & de métal, qu'ils laissent pendre à leur

moins, suivant l'âge
 dès qu'un Enfant est
 villes pour y suspen-
 ; & à mesure que
 , on les arrache , à
 faut pour former un
 a tête, & deux cou-
 est le centre : mais
 Mâles ; on ne laisse
 tête des Filles. Les
 noir jusqu'à l'âge
 rouge jusqu'à seize.
 bracelet , une cein-
 dessous du nombril ,
 ur envelopper leurs
 sont tenus dans une
 out le monde a droit
 il veut. On les pi-
 plusieurs endroits du
 n, de la maniere
 s douloureuse : ce-
 sans de quatre ou
 avec instance , & la
 nde fermeté.

er un nom , on leur
 pour y insérer je ne
 e Mbata. Ce sont
 eux Guerriers, qui
 si. c'est une bonne
 grace de Barbares
 e c'est pour se ren-
 est certain qu'ils y
 différentes couleurs
 chevelure bizarre,
 rie, de coquillage
 ent pendre à leur

ceinture, & qui font qu'on les entend de
 loin, leurs oreilles & leurs levres percées &
 garnies de prétendus bijoux, leur tête rase,
 avec deux couronnes & un toupet, leurs
 paupieres, dont on a arraché les sourcils,
 ce qu'ils font, disent-ils, pour avoir la vue
 plus claire, ils ont véritablement un air
 affreux, auquel on ne se fait point.

La dépendance où ils tiennent leurs En- Education
 fans, accoutume de bonne heure les Gar- qu'ils don-
 çons à la guerre, & les Filles au travail; nent à leurs
 mais les droits de la nature & la raison n'y Enfants; leur
 entrent pour rien : on ne pense à leur gouverne-
 mer, ni l'esprit, ni le cœur, & on ne leur ment.
 inspire aucun respect ni aucun attache-
 ment pour ceux qui leur ont donné le jour.
 Ils portent même impunément l'insolence
 jusqu'à les frapper, quand ils en ont la
 force. Toute une Bourgade demeure dans une
 espece de Hangart fort vaste, divisé en trois
 par des cloisons, & couvert d'un toit, qui
 ne peut les garantir que de l'ardeur du So-
 leil, & que le vent emporte, pour peu qu'il
 soit violent. Le Cacique occupe tout le mi-
 lieu avec sa Famille, ses Officiers, & les
 armes, qui sont toujours déposées chez
 lui. Le Peuple demeure dans les côtés, où
 l'on voit tous les meubles sans aucun ordre,
 les uns sur les autres. Le Cacique, dont la
 Dignité est héréditaire, reçoit de grands
 honneurs de ses Sujets, sur lesquels il a
 une autorité sans bornes, & dont il est
 toujours ponctuellement obéi. Ses Enfants,
 dès qu'ils sont nés, sont confiés à des per-
 sonnes sûres, & envoiés fort loin, où on
 les élève assez bien, selon les idées de la

1542.

Des épreuves
qu'ils font fu-
bir aux nou-
veaux Sol-
dats.

Nation. Ils ne voient que très rarement leur Pere & leur Mere pendant leur enfance.

On est reçu Soldat à l'âge de seize ans, & ce premier pas pour entrer dans le Service militaire coûte beaucoup. C'est toujours un Vétéran distingué, qui est chargé de la réception. Il commence par faire asseoir son Candidat auprès de lui, & par lui arracher les cheveux d'une de ses deux couronnes. Il faut souffrir cela sans remuer, & sans se plaindre. Il lui perce ensuite toutes les parties du corps, & même les plus secrètes & les plus sensibles, avec un os pointu; & du sang qui en sort, il lui frotte la tête; puis il lui prend le toupet de cheveux, le tire de toute sa force, le lie, le serre tant qu'il peut, & l'enveloppe d'un rézeau. Enfin il le frotte par tout le corps d'une terre rouge, & le déclare Soldat. Alors on le traite avec honneur, aucun Particulier n'a plus droit de lui rien commander, & tout lui est permis.

Le grade de Soldat vétéran se reçoit à vingt ans: on suppose qu'à cet âge l'Homme a toute sa force. Celui, qui doit être promu, se fait couper, la veille de sa réception, le toupet, & réduire la couronne; qui lui reste, à un doigt de large, puis il se frotte tout le corps de cire fondue, ou de graisse de poisson. La nuit suivante il se peint, depuis les piés jusqu'à la tête, de différentes couleurs, se ceint la tête au-dessous de la couronne d'un bandeau de fil rouge, se couvre tout le corps de petites plumes assez proprement arrangées, & en fait aussi de petites boules, qui pendent de sa ceinture. Aiasi équipé, il prend une es-

pece d
enflé
avec
dure d
les cin
sept So
dont ils
ou cinq
qui en
La c
parmi c
guerre,
les surpr
dette pla
observer
routes le
battent l
tance en
ment por
ment pas.
monde es
vent pas p
en lieu de
peu marqu
les suivre.
tous leurs
exercer. O
ils ont un
mâchoire c
d'année, q
que Nation
sont habitu
l'ordinaire
Hommes, c
ils réservent
tier avec leu

pece de tambour, ou plutôt de bâlon bien enflé & rempli d'eau, sur lequel il frappe avec une calebasse, en chantant, ce qui dure depuis la pointe du jour jusques vers les cinq heures du soir, puis il distribue à sept Soldats, qu'il choisit, des os pointus, dont ils lui percent de part en part, quatre ou cinq fois, les parties secretes, & du sang qui en sort, lui frottent la tête.

La discipline militaire est très pénible parmi ces Indiens; en paix, comme en guerre, ils sont toujours en garde contre les surprises. Chaque Bourgade a une Vedette placée sur une petite éminence, pour observer tout ce qui se passe aux environs: routes les nuits il y a des Coureurs, qui battent l'estrade, & des Sentinelles de distance en distance, qui sifflent continuellement pour faire connoître qu'ils ne dorment pas. A la premiere allarme, tout le monde est sur piés, & ceux qui ne peuvent pas porter les armes, vont se mettre en lieu de sureté; leurs pistes sont même si peu marquées, qu'il n'est pas possible de les suivre. Ils tirent fort juste, & presque tous leurs divertissemens consistent à s'y exercer. Outre l'arc, la fleche, le macana, ils ont une espece de couteau fait d'une mâchoire de poisson. Il ne se passe point d'année, qu'ils ne fassent la guerre à quelque Nation, sans préjudice de celle qu'ils font habituellement aux Espagnols. Pour l'ordinaire ils sont main-basse sur tous les Hommes, qui tombent entre leurs mains; ils réservent les Enfans mâles pour les manier avec leurs Filles, & ils vendent à leurs

De leur maniere de faire la guerre: leurs armes.

1542.

Voisins les Enfans qui naissent de ces mariages. Ils évitent autant qu'ils peuvent de se battre en plaines contre les Espagnols, parcequ'ils n'ont rien, qui les défende contre les armes à feu; mais ils ont cent ruses pour les attaquer avec avantage. S'ils sont poursuivis, la vitesse de leurs Chevaux leur fait bientôt gagner des retraites, où il leur est fort aisé d'empêcher les Espagnols de pénétrer. Quand on leur vient dire qu'ils approchent: » laissez-les venir, disent-ils; quand ils n'auront plus de biscuit, il faudra bien qu'ils s'en retournent pour en aller chercher.

Leurs Fêtes
publiques.

Le jour qu'on sevre un Enfant, celui où il commence à courir avec les autres, le retour des Pléiades, qu'ils appellent les *Chevrettes*, sur l'horison, sont des jours de Fêtes dans les Bourgades: la dernière est générale dans toute la Nation. On s'y prépare en secouant les nattes, & en battant les cloisons. Ensuite les Hommes d'un côté & les Femmes de l'autre forment comme deux Bataillons, qui se chargent assez sérieusement. C'est un jeu, mais un jeu de Barbares. Les Enfans des deux sexes se donnent aussi quelques gourmandes, mais seulement pour la forme. Les courses succèdent à ces combats, puis on se souhaite mutuellement l'accomplissement de tous ses desirs, & sur-tout la victoire sur tous les Ennemis. La Fête finit toujours par s'enivrer.

Du deuil &
des obseques.

La mort du Cacique met toute la Bourgade en deuil, aussi-bien que celle de ses Enfans & de ses plus proches Parens. Ce

naissent de ces ma-
 re qu'ils peuvent de
 re les Espagnols,
 ai les défende con-
 ils ont cent ruses
 antage. S'ils sont
 e leurs Chevaux
 es retraites, où il
 her les Espagnols
 leur vient dire
 ez-les venir, di-
 ront plus de bis-
 ils s'en retournent

Enfant, celui oi
 vec les autres, le
 ils appellent les
 n, sont des jours
 des : la dernière
 a Nation. On s'y
 nattes, & en bat-
 les Hommes d'un
 tre forment com-
 se chargent assez
 jeu, mais un jeu
 des deux sexes se
 gourmades, mais
 Les courses suc-
 ais on se souhaite
 ement de tous ses
 toire sur tous les
 toujours par s'en-

et toute la Bour-
 que celle de ses
 ches Parens. Ce

deuil consiste à garder la continence plus
 ou moins de tems, suivant la qualité du
 Défunt, ou l'affection qu'on lui portoit;
 à jeûner, c'est-à-dire, à ne point manger de
 poisson, qui est le plus grand régal de ces
 Indiens; à prendre un air triste, & à ne se
 peindre ni le corps, ni le visage. Le Caci-
 que, quand il est en deuil, change tous les
 noms de ses Sujets. Dès qu'une Personne
 de considération est morte, on égorge un
 certain nombre d'Hommes & de Femmes
 pour l'accompagner dans l'autre Monde;
 & on n'est jamais embarrassé pour les trou-
 ver, il s'en présente toujours assez pour
 avoir cet honneur. Les obseques se font
 avec beaucoup d'appareil. Le Cadavre est
 préparé de tout ce qu'on peut avoir de plus
 beau; ceux des Caciques surtout empor-
 tent dans le tombeau ce qu'il ya de plus
 précieux dans la Bourgade. Tout cela se
 fait de bon cœur; & il n'est personne, qui
 ne donne au Défunt des marques du regret
 le plus sincere.

La Polygamie n'est point connue dans
 cette Nation; mais les mariages n'y tien-
 gent à rien. On se sépare sans façon, quand
 on ne se trouve pas bien ensemble. Au reste
 les Guaycurus paroissent n'avoir pas même
 l'idée de la pudeur si naturelle à tous les
 hommes; parmi eux les actions, qui doi-
 vent être les plus voilées, se font devant
 tout le monde. Les Filles, qui ont eu quel-
 que commerce avant que d'être mariées,
 se font avorter, ou tuent leurs Enfants
 qu'ils sont nés. La condition des Fem-
 mes est fort dure; elles sont traitées en Es-

Des Maria-
ges.

1542.

claves, & n'ont pas un moment de repos. Les Filles suivent les Soldats à la guerre pour les servir, & ne sont nullement ménagées. La seule occasion, où les Maris paroissent avoir quelque considération pour leurs Epouses, est au retour d'une Campagne: comme les seules marques, qu'ils rapportent de leurs victoires, sont les chevelures de ceux qu'ils ont tués, ils leur en font présent; & elles s'en parent pour célébrer le triomphe de leurs Maris, qui de leur côté ornent leurs têtes de plumes, & leur front de quelque plaque d'argent, ou de quelqu'autre métal. Les Femmes portent aussi alors des colliers, ensuite elles attachent ces chevelures à un poteau, autour duquel elles dansent, chantant les louanges des Vainqueurs.

Leurs Superstitions.

Quand les Guaycurus se croient menacés de quelque grand orage, ils sortent de leurs Bourgades, les Hommes armés de leurs macanas, les Femmes & les Enfans criant à pleine-tête, & ils s'imaginent que par-là ils feront fuir le Démon, qui vouloit exciter la tempête. L'expérience constante du contraire ne les désabuse point; peut-être sont-ils persuadés que le Démon feroit pis, s'ils ne l'intimidoient par leurs clameurs & par leurs menaces. Au reste ils ne reconnoissent point d'autre Divinité, que la Lune & la Constellation de la grande Ourse, auxquelles on n'a point apperçu qu'il rendent aucun culte religieux. Comme ils ne cultivent point la terre, ils ne vivent que de la chasse & de la pêche. Tout leur est bon; ils mangent les Lions, les Tigres, les Ours,

les Vi
plus v
courun
se nar
D'ailleu
naux on

Pour
alors le
étoit de
courir le
l'île de
& il fit e
de Gonza
chargés
de munit
quer cen
Détachem

Agazes, c
très grand
qui furent
effet; tou
du Gouver
voulut, fu
autre coup
loin sa répu
qu'il étoit c

On l'avo
né Alexis G
es Indiens
enlevé son t
envoier; m
massacré ce
commission
rent dire pa
venir lui-mê
omme ils v

Tome I.

les Vipères & les Couleuvres, mêmes plus venimeuses. On prétend que s'y accoutumant dès l'enfance, cette nourriture se naturalise avec leur tempéramment. D'ailleurs tous ces Américains méridionaux ont l'estomach extrêmement chaud.

1542.

Pour revenir à Dom Alvare, ce qui étoit alors le principal objet de son attention étoit de prendre des mesures justes pour secourir les Espagnols, qu'il avoit envoies de l'Isle de Sainte-Catherine à Buenos Ayres; & il fit enfin partir, sous le commandement de Gonzale de Mendoza, deux Brigantins chargés de toutes sortes de provisions & de munitions, & sur lesquels il fit embarquer cent hommes. Il envoya ensuite un Détachement de ses Troupes contre les Agazes, qui furent surpris. On en tua un très grand nombre, & on en prit quatorze, qui furent pendus. Cette exécution eut son effet; toute la Nation implora la clémence du Gouverneur, & se soumit à tout ce qu'il voulut, sur-tout après qu'elle eut appris un autre coup de vigueur, qui répandit fort loin sa réputation, & le fit craindre autant qu'il étoit déjà estimé.

D. Alvare envoie du secours à Buenos Ayres, & punit de nouveau les Agazes.

On l'avoit assuré que le Fils de l'infortuné Alexis Garcia étoit encore Captif parmi les Indiens qui avoient tué son Pere & enlevé son trésor: il les fit prier de le lui renvoyer; mais ces Barbares, après avoir massacré ceux qu'il avoit chargés de cette commission, à l'exception d'un seul, lui firent dire par celui-ci, que s'il s'avisoit de venir lui-même chez eux, ils le recevroient comme ils venoient de faire ses Députés.

Il venge la mort d'Alexis Garcia.

Tome I.

F

1542.

Irrité de cette insulte, il donna ordre à Dom Alfonse Riquelmi, son Neveu, de choisir trois cens Espagnols & mille Indiens, & d'aller apprendre à ces Barbares, qu'on ne l'insultoit pas impunément. Riquelmi les trouva qui s'attendoient bien à être attaqués : ils étoient en très grand nombre & bien postés ; mais il les chargea si brusquement, qu'il les mit d'abord en désordre, en tua trois mille, & en fit quatre mille prisonniers : il est vrai qu'il y perdit cinquante de ses plus braves Hommes.

Nouvelle évacuation de Buenos Ayres.

La joie, que Dom Alvare ressentit de ce succès, fut bientôt troublée par l'arrivée de quatre Brigantins, qui mouillèrent le vingtième de Décembre dans le Port de l'Assomption, & où étoit Estopiñan Cabeça de Vaca, avec tous les Espagnols, qu'il avoit conduits de l'Île de Sainte-Catherine à Buenos Ayres. Il dit au Gouverneur qu'étant entré dans ce Port, il y avoit trouvé une Lettre signée de D. Dominique Martinez de Irala, & d'Alfonse Cabrera, portant un ordre de l'évacuer, parcequ'on y étoit tous les jours à la veille d'y mourir de faim, ou par les fleches des Indiens. Il ajouta que vingt-cinq Espagnols s'étoient déjà réfugiés à la Côte du Bresil, & que si le secours, qu'il avoit apporté, avoit tardé d'un jour, tous auroient péri de l'une ou de l'autre maniere ; que son arrivée aiant un peu rassuré les Habitans, il avoit pris des mesures pour changer la situation de la Ville, & pour conduire tous les Espagnols à l'embouchure de la Riviere de St. Jean ; mais que l'hiver étant survenu, &

tou
n'av
que
tion
Ayr
M
com
plus
risque
perdit
de viv
Hom
monto
bord d
un arb
terre,
& le fi
aux aut
nes des
noïées.
se trouvo
lement c
peine à r
où il fut
dent beau
Le qua
vante, un
bitant de
Hamach,
perçut poin
celles sur l
étoient de
après toute
se commun
dont elle éto
portées par

toutes les Rivieres s'étant débordées, il n'avoit pas cru avoir d'autre parti à prendre, que de ramener tout son monde à l'Assomption, avec tous les Habitans de Buenos Ayres.

1542.

Mendoze, qui étoit parti depuis peu, comme nous l'avons dit, avoit encore été plus malheureux, & couru de plus grands risques. Le trente-unieme de Décembre il perdit un de ses Bâtimens, qui étoit chargé de vivres; il fit naufrage, & une partie des Hommes qu'il portoit fut noyée: celui qu'il montoit lui-même, étant amarré sur le bord du Fleuve avec un cordage attaché à un arbre, il survint un tremblement de terre, qui renversa l'arbre sur le Navire, & le fit tourner. Le même accident arriva aux autres Brigantins, & quatorze personnes des deux sexes furent assommées, ou noyées. On n'a point marqué l'endroit où se trouvoient alors ces Bâtimens; mais seulement que Mendoze avoit eu bien de la peine à regagner le Port de l'Assomption, où il fut bientôt témoin d'un autre accident beaucoup plus triste encore.

Accident fâcheux.

Le quatrieme de Février de l'année suivante, une Indienne, qui servoit un Habitant de cette Capitale, en secouant son Hamach, où le feu avoit pris; ne s'aperçut point qu'il en avoit sauté des étincelles sur les cloisons de la chambre, qui étoient de paille; & quelques momens après toute la maison fut embrasée. Le feu se communiqua bientôt à toutes celles, dont elle étoit environnée; & les flammes, portées par un grand vent, en consuma-

1543.
Incendie à l'Assomption

1543.

rent jusqu'à deux cens. Comme, à l'exception des armes, on n'en avoit pu rien sauver, les Poules mêmes & les autres Animaux domestiques aiant été brûlés pour la plupart, & qu'il ne restoit dans la Ville que cinquante maisons, que des eaux séparoient des autres, le plus grand nombre des Habitans se trouva sans habits, sans meubles, sans provisions, sans marchandises, & n'aian pas où se coucher à l'abri des injures de l'air : mais ils avoient une grande ressource dans leur Gouverneur. Il pourvut d'abord au plus pressé, & envoya dans toutes les Habitations Indiennes acheter des vivres à ses dépens ; il fournit avec la même générosité de quoi remédier aux autres besoins ; & avec une promptitude qu'on ne pouvoit comprendre, toutes les maisons qui n'avoient été que de paille, furent rebâties de terre.

Irala est chargé de remonter le Paraguay.

D. Alvare reçut bientôt après des nouvelles, qui le consolèrent un peu de tant de malheurs arrivés coup-sur-coup. Au mois de Novembre de l'année précédente il avoit, de l'avis du Conseil, entrepris de faire reconnoître le cours du Paraguay autant qu'il seroit possible de le remonter, & cela lui étoit expressément recommandé dans ses Instructions. Son dessein étoit de faire par lui-même cette découverte ; mais, comme sa présence étoit plus que jamais nécessaire à l'Assomption, il crut qu'il devoit la faire ébaucher par quelqu'un qui en fût capable, & il jeta les yeux sur son Lieutenant de Roi. Il le connoissoit Homme de résolution, & il étoit d'ailleurs bien

Comme, à l'exception
 avoit pu rien sau-
 & les autres Ani-
 t été brûlés pour
 estoit dans la Ville
 que des eaux sépa-
 us grand nombre
 sans habits, sans
 s, sans marchan-
 se coucher à l'abri
 is ils avoient une
 ur Gouverneur. Il
 pressé, & envoia
 ns Indiennes ache-
 s; il fournit avec
 quoi remédier aux
 une l'promptitude
 rendre, toutes les
 é que de paille,

ôt après des nou-
 t un peu de tant
 sur-coup. Au mois
 ée précédente il
 seil, entrepris de
 rs du Paraguay
 e de le remonter,
 ment recommandé
 n dessein étoit de
 découverte; mais,
 plus que jamais
 n, il crut qu'il
 par quelqu'un qui
 a les yeux sur son
 connoissoit Hom-
 toit, d'ailleurs bien

aîné d'avoir un prétexte honnête pour le
 tirer de l'Assomption. Il lui dit donc qu'il
 ne connoissoit personne, qui fut plus pro-
 pre que lui pour une entreprise que l'Em-
 pereur avoit extrêmement à cœur, &
 lui donna sa parole de faire valoir auprès
 de Sa Majesté le service qu'il lui auroit
 rendu.

1543.

Irala parut sensible à la marque d'estime Il découvre
 que lui donnoit son Général, & trouva le Port des
 tout prêts trois Brigantins bien équipés, sur Rois.
 lesquels il y avoit quatre-vingt-dix Espa-
 gnols, un grand nombre d'Indiens, & des
 vivres en abondance. Dom Alvare lui recom-
 manda d'approcher le plus qu'il pourroit de
 la source du Fleuve, s'il ne pouvoit point
 aller jusques-là; de prendre une connois-
 sance exacte des différentes Nations qu'il
 rencontreroit sur ses bords; d'envoier de
 tems en tems des Indiens avec quelques Es-
 pagnols dans l'intérieur des Terres; de
 passer même, s'il étoit possible, jusqu'au
 Pérou, parcequ'il étoit convenu avec Dom
 Christophe Vaca de Castro, qui y com-
 mandoit, d'essayer d'établir une communi-
 cation entre ce Roïaume & le Paraguay. Il
 partit le vingtième de Novembre 1542: il
 fit, selon son estime 250 lieues avant que
 d'arriver au Lac des Xarayez, à l'entrée
 duquel il trouva un Port du côté de l'Ouest,
 qu'il nomma *le Port des Rois*, parcequ'il
 y étoit entré le jour de l'Epiphanie: après
 s'y être un peu reposé il y laissa ses Brigant-
 ins avec du monde pour les garder, & se
 mit en marche avec le reste de la Trouppe
 vers l'Occident. Il rencontra plusieurs Na-

1543.

tions, qui avoient beaucoup d'or & d'argent travaillés; mais il ne put savoir d'où elles les tiroient, & il assura à son retour au Gouverneur, qu'il étoit aisé d'aller par-là jusqu'au Pérou, pourvu qu'on fût plus en état, qu'il n'étoit, de se faire respecter des Indiens, qu'on y rencontreroit partout. Il ajouta même que les Peuples des environs du Port des Rois souhaitoient fort de voir chez eux les Espagnols & leur Général; mais il pouvoit avoir ses raisons pour dire cela de lui-même.

D. Alvare se dispose à faire la même route.

Quoi qu'il en soit, peu de tems après son retour à l'Assomption, Riquelmi y arriva de son Expédition contre les Meurtriers d'Alexis Garcia; & sur le rapport de ces deux Officiers D. Alvare se détermina enfin à ne plus différer de prendre la même route que son Lieutenant de Roi venoit de faire, résolu même d'approcher le plus près qu'il pourroit du Pérou. Il avoit déjà fait construire dix Brigantins pour ce voyage: il les fit armer en diligence, & il chargea Gonzale de Mendoze d'aller acheter des vivres dans quelques Habitations Indiennes, qui étoient au-dessus du País des Guaranis; mais on refusa de lui en vendre. Il n'avoit pas assez de monde pour y contraindre ces Barbares, qui étoient furieux contre les Espagnols, & il fallut lui envoyer du secours. Irala eut ordre d'aller le joindre avec main-forte; mais D. Alvare lui recommanda sur-tout d'emploier la voie de la douceur & des présens, pour les engager à faire de bonne grace ce qu'on étoit en état d'emporter par la force; &

coup d'or & d'ar-
 ne put savoir d'ou
 assura à son retour
 ait aisé d'aller par-
 vu qu'on fût plus
 le se faire respecter
 rencontreroit par-
 e les Peuples des
 s souhaitoient fort
 agnols & leur Gé-
 avoir ses raisons
 ne.
 u de tems après son.
 Riquelmi y arriva
 re les Meurtriers
 le rapport de ces
 e se détermina en-
 prendre la même
 t de-Roi venoit de
 approcher le plus
 rou. Il avoit déjà
 atins pour ce voia-
 diligence, & il
 doze d'aller ache-
 ques Habitations
 au-dessus du Pais
 refusa de lui en-
 ez de monde pour
 ares, qui étoient
 ols, & il fallut lui
 eut ordre d'aller
 e; mais D. Alvare
 ut d'emploier la
 les présens, pour
 ne grace ce qu'on
 par la force; &

cela réussit. Deux Caciques de ces Indiens
 suivirent même Irala à l'Assomption, y
 firent leurs soumissions au Gouverneur, &
 lui promirent d'exécuter ponctuellement
 tous les ordres qu'il leur donneroit.

Tout étant prêt pour son départ, il fut Conspiration
 averti que les deux Religieux, qui étoient contre lui.
 venus avec lui de l'Isle de Sainte-Catherine,
 étoient partis furtivement de l'Assomption
 chargés de Lettres pour l'Empereur, où on
 l'accusoit d'avoir rempli toute la Province
 de confusion & de troubles par l'abus qu'il
 faisoit de l'autorité dont Sa Majesté l'avoit
 revêtu. Pierre Fernandez ajoûte qu'ils
 avoient emmené avec eux une troupe de
 Filles Indiennes, qu'on les avoit chargés
 d'instruire pour les disposer au Baptême,
 & qu'avant leur départ ils les avoient en-
 fermées, de peur qu'elles ne parlissent de
 ce voiage, ou ne voulussent se sauver. On
 n'a point su quel étoit en cela leur dessein;
 ce qui est certain, c'est que le Cacique de
 la Bourgade, d'où elles avoient été tirées,
 vint les redemander à Dom Alvare, qui fit
 aussi-tôt courir après leurs Conducteurs,
 qu'on trouva accompagnés de trente-cinq
 Filles. Ils avoient fait prendre les devants à
 quelques Espagnols, qui devoient aller en
 Espagne avec eux, & à un Brasilien, nom-
 mé Domingo, qu'on avoit débauché au
 Gouverneur, à qui il étoit fort utile pour le
 service de l'Empereur. Il ya bien de l'appar-
 ence que cet Homme devoit leur servir
 de Guide, pour aller s'embarquer au Bresil,
 dont ils avoient pris la route.

Ils furent ramenés à l'Assomption, &

1543.
Sa conduite
avec les Au-
teurs de cette
intrigue,

Dom Alvare fut bien-tôt instruit que toute cette trame étoit conduite par les Officiers roïaux. La lecture des Lettres, dont les deux Religieux se trouverent saisis, acheva de l'en convaincre. Il les fit arrêter sur le champ; mais quoiqu'il reconnût la faute, qu'il avoit faite de ne pas suivre le Procès criminel qu'il avoit déjà commencé à faire instruire contr'eux l'année précédente, & de les avoir fait sortir de prison, sa bonté naturelle prévalut encore en cette occasion, & il ne fit pas assez réflexion qu'il est presque toujours dangereux de ne punir certains crimes qu'à demi. Il fit plus, il les élargit encore, mais sous caution, craignant sans doute que la longueur des Procédures ne retardât trop son voïage; & il crut qu'il suffiroit de les séparer, en se faisant accompagner du Facteur Pierre de Orantez, & du Trésorier Philippe de Caceréz. Il nomma ensuite, pour commander pendant son absence à l'Assomption, Dom Jean de Salazar; son Lieutenant de Roi étant apparemment occupé ailleurs: & le jour de la Nativité de la Vierge, dont il venoit de faire rebâtir à ses frais l'Eglise, qui avoit été brûlée dans l'incendie de la Ville, & à laquelle il avoit voulu travailler comme un Manœuvre, il s'embarqua avec deux cens Espagnols, après avoir recommandé sur toutes choses à Salazar, qu'un Brigantin qu'il faisoit conftriure pour l'envoïer en Espagne, fût prêt à mettre à la voile à son retour.

Douze cens Guaranis, l'élite des Guerriers de cette Nation, le suivoient dans

des Canots ; & dans toutes les Habitations, qu'il rencontra sur le bord du Fleuve, il fit quantité de présens aux Indiens, pour les engager à demeurer inviolablement attachés aux Espagnols : ils le lui promirent tous, & lui tinrent parole. Les deux Officiers roïaux ne s'embarquerent point avec lui, parcequ'il leur avoit donné ordre de se rendre par terre avec deux cens Espagnols & autant d'Indiens, & de s'arrêter au Port de la Chandeleur, où ils devoient l'attendre ; mais Cacerez aïant perdu son Cheval dès le premier jour, demanda & obtint la permission de retourner à la Ville, & de mettre son Fils à sa place. Le douze la Flotte entra dans le Port de la Chandeleur, où l'on prit hauteur, & on trouva vingt-deux degrés quarante minutes de latitude.

Le lendemain il parut sur les bords du Fleuve sept Payaguas, qui faisoient signe de vouloir parler au Gouverneur. Il leur envoya sept Espagnols avec un Guaranis, qui avoit été Esclave parmi ces Indiens & parloit fort bien leur Langue : ils demanderent aux Espagnols s'ils étoient les mêmes que ceux qu'on voïoit souvent remonter & descendre le Fleuve ; & ceux-ci leur aïant répondu qu'ils étoient de la même Nation, un Payagua leur dit qu'il seroit bien aïse de parler à leur Chef. On le conduisit à D. Alvare, qui lui demanda ce qu'il avoit à lui dire. Il répondit que son Cacique seroit bien aïse de faire alliance avec lui, & qu'il avoit encore tout ce qu'il avoit enlevé au grand Chef Ayolas, & que pour obtenir le pardon de la trahison qu'il avoit faite à ce

1543.

Chef, il étoit prêt à lui remettre tout le trésor qu'il lui avoit enlevé.

Dom Alvare lui demanda en quoi cela consistoit, & il dit qu'il y avoit la charge de soixante-six Indiens, d'or & d'argent en bracelets, couronnes & autres choses semblables. » Vous pouvez assurer votre
 » Cacique, reprit le Gouverneur, que je
 » suis venu dans ce Pays par ordre de l'Em-
 » pereur, pour pacifier les Nations,
 » pardonner tout le passé, & offrir sa
 » protection à tous ceux qui voudront bien
 » vivre avec ses Sujets, & se déclarer ses
 » Vassaux; que s'il veut accepter cette
 » condition, il peut en toute sûreté venir
 » traiter avec moi, & qu'il aura tout lieu
 » de se louer de la réception que je lui
 » ferai. Il le chargea ensuite de quelques
 présens pour les lui remettre de sa part, il
 lui en fit aussi à lui-même, & lui demanda
 quand il reviendroit avec son Cacique. Le
 Payagua répondit que ce seroit dès le len-
 demain, & on le reconduisit à l'endroit où
 on l'étoit allé chercher.

Quelques jours se passerent sans que ni l'un ni l'autre parût; & l'Interprète Guarani, auquel Dom Alvare en témoigna sa surprise, lui dit qu'il croioit inutile de les attendre plus long-tems; que les Payaguas étoient les Hommes du monde les plus dé-
 fians & les plus fourbes; que tout ce que l'Envoïé du Cacique lui avoit dit, n'étoit que pour gagner du tems; que son avis étoit de les poursuivre; qu'on les atteindroit encore aisément, parcequ'ils étoient fort chargés; que sur la connoissance qu'il

ni remettre tout le
révé.

anda en quoi cela
y avoit la charge
, d'or & d'argent
s & autres choses
avez assurer votre
Gouverneur, que je
par ordre de l'Em-
des les Nations,
lé, & offrir sa
qui voudront bien
& se déclarer ses
ut accepter cette
route sûreté venir
qu'il aura tout lieu
ception que je lui
nsuite de quelques
tre de sa part, il
e, & lui demanda
son Cacique. Le
feroit dès le len-
nifest à l'endroit où

serent sans que ni
l'Interprète Gua-
re en témoigna sa
ioit inutile de les
que les Payaguas
onde les plus dé-
que tout ce que
avoit dit, n'étoit
as; que son avis
qu'on les attein-
arcequ'ils étoient
connoissance qu'il

avoit du País, il jugeoit qu'ils ne s'arrête-
roient point qu'ils ne fussent arrivés à
une Lagune fort poissonneuse, dont les
environs étoient un très bon País, autre-
fois assez peuplé, mais dont les Payaguas
avoient massacré tous les Habitans. Dom
Alvare suivit cet avis, se fit débarquer avec
une bonne partie de ses Troupes dans un
endroit où la Lagune se décharge dans le
Fleuve par une Riviere; & comme avant
que d'y arriver il apperçut un assez grand
nombre d'Indiens, il demanda à son In-
terprète de quelle Nation ils étoient: il
répondit que c'étoient des Payaguas, &
qu'ils fuïoient. Il fallut marcher huit jours
pour arriver à la Lagune, en suivant cette
Riviere; on en fit ensuite le tour par terre,
& on n'y trouva personne. Dom Alvare
comprit enfin qu'il perdrait, à chercher
cette Nation errante dans ses retraites, un
tems qu'il pouvoit mieux employer en con-
tinuant sa route, & retourna à la Chande-
leur.

Il y laissa Mendoze, auquel il donna
quelques instructions, qui regardoient ap-
paremment les Payaguas, & se rembarqua.
Ce Fleuve en cet endroit est bordé d'Arbres
fruitiers de diverses especes, & le Cassier y
est fort commun. Un peu plus haut il est
extrêmement rapide, parceque deux Ro-
chers, qui avancent des deux bords, ré-
trécissent beaucoup son lit. On y pécha
quantité de Dorades, dont quelques-unes
pesoient jusqu'à quinze livres. La chair de
ce Poisson est fort saine & d'un très bon
goût. On prétend même que l'eau, dans

1543.

laquelle on l'a fait cuire, est souveraine contre la gale & la lépre. Mendoze rejoignit alors le Gouverneur; lequel aiant remarqué de grands mouvemens dans les Indiens, allarmés sans doute à la vue d'une si nombreuse Flotte, le chargea de les rassurer. Il traita lui-même avec les *Guararopos*, & leur fit promettre de ne point molester ceux de ses Gens, qui pourroient demeurer derriere lui; mais ils ne tinrent point parole, & Fernandez prétend que ce fut par la faute de quelques Espagnols.

Par la hauteur où on se trouvoit alors, quand le Soleil est au Tropicque, le Fleuve s'enfle si fort, qu'il inonde plus de cent lieues des deux côtés, & que les Canots, dit l'Auteur que je viens de citer, passent en quelques endroits par-dessus les plus grands Arbres. Herrera se contente de dire qu'il monte à la hauteur de six brasses. Fernandez ajoûte que cela dure quatre mois; que les eaux commencent à baisser vers la fin de Mars, & que quand elles se sont toutes retirées, elles laissent à sec un grand nombre de Poissons, qui y pourrissent & infectent l'air, ce qui cause beaucoup de maladies; mais que quand la terre est entièrement desséchée, les Indiens y viennent en grand nombre, vivent de Poissons, qu'ils trouvent en abondance dans le Fleuve, & passent le tems à se divertir.

Il arrive au
Port des Rois.

Dom Alvare, qui les y trouva, ne permit point à ses Gens de traiter avec eux; & quelques-uns l'étant venus visiter, il leur fit beaucoup d'amitié & quelques présens. Le vingt-cinquieme d'Octobre on trouva

e, est souveraine
 . Mendoza rejoit-
 ur; lequel aiant
 avemens dans les
 ute à la vue d'une
 chargea de les
 ne avec les Gua-
 ettre de ne point
 s, qui pourroient
 ais ils ne tinrent
 ez prétend que ce
 s Espagnols.
 è trouvoit alors,
 opique, le Fleuve
 nde plus de cent
 que les Canots,
 de citer, passent
 ar-dessus les plus
 contente de dire
 r de six brasses.
 dure quatre mois;
 et à baisser vers la
 and elles se font
 ent à sec un grand
 y pourrissent &
 usé beaucoup de
 d la terre est en-
 Indiens y vien-
 vent de Poissons,
 nce dans le Fleu-
 divertir.
 rouva, ne permit
 er avec eux; &
 s visiter, il leur
 quelques présens.
 tobre. on trouva

que sur la main gauche le Fleuve se divisoit
 en trois branches, dont celle du milieu pa-
 roissoit comme une grande Lagune. Un
 peu plus haut les trois branches se réunif-
 sent, & la Flotte continuant sa route,
 apperçut du même côté une Riviere qui
 en reçoit un si grand nombre d'autres, que
 cela forme une espee de labyrinthe, dont
 les Indiens du País même ont bien de la
 peine à se tirer. Ils nomment cette Rivie-
 re *Iguatu*, qui veut dire la bonne eau. D.
 Alvare y entra, y fit planter des Croix,
 pour marquer à ceux qui le suivoient, la
 route, qu'ils devoient tenir. Le huitieme
 de Novembre, une heure avant le jour,
 après avoir remonté & descendu toutes ces
 Rivieres, il retourna sur le Fleuve, vis-à-
 vis de plusieurs Montagnes pelées, fort
 hautes, de couleur rougeâtre, dont la fi-
 gure approchoit de celle d'une cloche, &
 on lui dit qu'on y trouvoit du Métal blanc.
 De-là, pour gagner le Port des Rois, il
 fallut se mettre à l'eau, & soulever pen-
 dant l'espace d'un trait d'arbalette, les
 Brigantins à force de bras, parceque les
 eaux étoient basses.

Le Gouverneur, en entrant dans ce Port, Il en prend
 y trouva un grand nombre d'Indiens, qui possession, &
 l'attendoient avec beaucoup d'impatience, engage des
 & qui témoignerent une grande joie de le voir. Indiens à brû-
 Il les caressa beaucoup; & comme leur leurs Ido-
 les.
 on eut appris qu'ils adoroient des Idoles,
 ce que l'on n'avoit point encore remarqué
 chez toutes les autres Nations de ce Con-
 tinent, il recommanda aux Ecclésiastiques
 & aux Religieux qui l'accompagnoient, de

1543.

ne rien négliger pour les instruire, & les attirer à la connoissance du vrai Dieu : il leur parla lui-même sur l'impuissance de ces Divinités sourdes & aveugles, & il fut assez heureux pour les obliger à les brûler ; mais ce ne fut pas sans peine qu'ils en vinrent jusques-là, parcequ'ils craignoient que les Démons ne les maltraitassent. Cela fait, il fit planter une Croix, & bâtir une Chapelle, où la Messe fut chantée avec beaucoup d'appareil, ce qui rassura extrêmement les Indiens. Il prit ensuite possession de tout ce País pour la Couronne de Castille. Il n'y en avoit point dans toute l'étendue de cette Province, où les Espagnols eussent plus d'intérêt à faire un Etablissement solide, & qu'ils aient plus négligé, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette Histoire. Dom Alvare s'étant alors aperçu que ces Peuples ne voioient pas avec plaisir les Espagnols pénétrer dans leurs Habitations, il le défendit sous de rigoureuses peines.

Particularités
de ce País.

Ces Indiens cultivent la terre, ont des Plantations de Manioc, & sement du Maiz, dont ils font chaque année deux récoltes, & ont d'excellens fruits de plusieurs especes. La Chasse & la Pêche leur fournissent beaucoup de Gibier & de Poissons ; ils nourrissent des Oies, moins encore pour les manger, que pour se délivrer des Grillons, dont apparemment le chant les étourdit ; & des Poules, qu'ils renferment la nuit pour se garantir de certaines Chauve-fouris fort grandes, les mêmes peuvent être dont nous avons déjà parlé. Elles sont

Chauve-fouris.

fort
lui-
nuit
un
four
sans
peu
grand
baign
vaux,
chent ;
Ecurie
mais la
est enco
a mis b
ses terri
qu'elles
qu'à la r
ce fait,
Poules d
maux inc
Ni ce
pas plus d
la situatio
que par in
qu'a tenu
qu'on peut
le placer à
face de l'Il
occidentale
bre Guillau
que j'aie v
Carte ; toute
pas fait. Les
suite ont vo
(1) Fernando

1543.

rou, achevent de metre la chose en évidence. Le Pere del Techo donne à l'Île que ce Lac renferme, trente milles de longueur, & dix milles à sa plus grande largeur.

Le nom qu'elle porte vient, dit-on, de celui d'une Nation Pérouane (1) dont on prétend que plusieurs s'y sont refugiés dans le tems de la Conquête du Pérou; & ce sont apparemment les Espagnols, qui étoient sous la conduite de Dom Alvare, qui lui ont donné celui d'*Île du Paradis*. Si tout ce qu'en disent les Mémoires que j'ai vus, est bien vrai, ce nom lui convenoit parfaitement; car quoique située sous la Zone torride, entre les quinze & les seize degrés de latitude australe, on y respire toute l'année un air fort doux, ce qui vient des vents, qui y soufflent régulièrement tous les jours à certaines heures, & de quantité de Ruisseaux, dont elle est arrosée. La terre y produit sans culture des fruits excellens; & on n'y remarque presque aucune différence de saison; d'où il arrive que toute l'année on y sème & on y recueille. Le caractere de ses Habitans se ressent beaucoup de la température de l'air qu'ils respirent. Ils n'ont point planté de Vignes; mais ils font du vin avec du Miel. Le Gibier vient se présenter au Chasseur, & on n'a pas plutôt jetté les filets dans le Lac, qu'on les retire chargés de Poissons. Le Port des Rois n'en est qu'à une lieue; & tant d'avantages engagerent les Espagnols

(1) Les *Orejones*, ainsi nommés, dit-on parcequ'ils étoient dans l'usage de se percer les oreilles.

à de
dans
Ind
& de
sons
Gouve
Garnis
établir
guay &
& nous
coûté à
pour av
portance
pour ne
il étoit d
plus de M
faire les
& il n'en
qu'il n'av
leurs ce qu
tout ce qu
percur, &
Quoi qu'il
es Vétéra
quand ils v
es beaux L
ils tout
Païs sau
gues, &
dangers,
Que cher
dans les
inondés,
Anthropop
patriotes,
res ou les

à demander qu'on fit un Etablissement dans ce Port.

1543.

Indépendamment de la beauté du lieu, & de la douceur du climat, bien des raisons devoient, ce semble, obliger le Gouverneur à le fortifier, & à y laisser une Garnison : rien n'étoit plus à propos pour établir la correspondance entre le Paraguay & le Pérou, qu'il avoit tant à cœur ; & nous verrons dans la suite ce qu'il en a coûté à l'Espagne, dans le Paraguay même, pour avoir négligé un Poste de cette importance. Dom Alvare étoit trop sage, pour ne pas comprendre de quelle nécessité il étoit de s'en assurer ; mais il n'avoit pas plus de Monde qu'il ne lui en falloit, pour faire les Découvertes dont il étoit chargé, & il n'en pouvoit tirer de l'Assomption plus qu'il n'avoit fait. Il ne prévoioit pas d'aillieurs ce qui l'empêcha dans la suite de faire tout ce qui convenoit au service de l'Empereur, & à l'avantage de sa Province. Quoi qu'il en soit, les Soldats, & sur-tout les Vétéranes, murmurèrent beaucoup, quand ils virent qu'on se préparoit à quitter ces beaux Lieux : „ A quoi bon, disoient-ils tout haut, être toujours dans des Pais sauvages, nous consumer de fatigues, & courir sans cesse de nouveaux dangers, sans avoir rien de certain ? Que cherchons-nous dans les Déserts, dans les Montagnes, & dans des Pais inondés, où l'on ne rencontre que des Anthropophages ; & à la vue de nos Compatriotes, que les fleches de ces Barbares ou les maladies nous enlèvent tous

Les Espagnols demandent qu'on fasse un Etablissement au Port des Rois.

chose en évidence à l'île des Canilles de longue grande largeur, dit-on, de (1) dont on réfugiés dans Pérou ; & ce Espagnols, qui Dom Alvare, du Paradis. Si choses que j'ai lui convenoit située sous la terre & les seize on y respire, ce qui vient régulièrement heures, & de elle est arrosée culture des marquer préfère, d'où il arrive même & on y Habitans le nature de l'air ont planté de avec du Miel. Chasseur, & filets dans le de Poissons. une lieue ; & les Espagnols dit-on parcequ'ils oreilles.

1543.

» les jours, que pouvons-nous esperer
 » qu'un pareil sort ? Soions sages à leurs
 » dépens ; & sans aller plus loin chercher
 » des Trésors chimériques, qui semblent
 » fuir devant nous, pourquoi ne pas jouir
 » de ce que la Providence nous présente
 » aujourd'hui ? De quoi nous serviroit cet
 » or, dont on nous amuse, & que pou-
 » vons-nous avoir de mieux, que ce que
 » nous trouvons ici ?

Dom Alvare
 le refuse.

Plusieurs n'étoient pourtant pas d'avis
 que l'on renoncât à l'espérance de trouver
 des Mines, ni de découvrir un chemin
 pour aller au Pérou ; mais ils pensoient
 comme les autres, qu'il convenoit de faire
 un Etablissement au Port des Rois, pour
 servir d'entrepôt, & rendre plus facile la
 communication avec ce Roïaume. Ainsi
 tous se réunirent pour engager le Gouver-
 neur, à ce qu'ils souhaitoient. Les plus an-
 ciens lui en parlerent au nom de tous ; &
 après les avoir écoutés assez tranquille-
 ment : » sont-ce donc des Espagnols, dit-il
 » un peu ému, que j'entends parler de la
 » sorte ? Avons-nous quitté l'Espagne pour
 » venir si loin chercher des Terres, & y
 » mener dans l'obscurité une vie molle &
 » oisive ? Nous manquoit-il rien pour cela
 » dans notre Patrie : je m'imagine voir
 » des Enfans, qui pour recueillir des Pom-
 » mes négligent des Trésors, dont ils
 » ne connoissent point le prix. L'Empe-
 » reur notre Maître nous a envoïés dans
 » ce nouveau Monde, pour lui conquérir
 » des Provinces, & lui assurer la posses-
 » sion des richesses qu'elles renferment.

avons-nous esperer
 oions sages à leurs
 plus loin chercher
 ques, qui semblent
 ourquoi ne pas jouir
 dence nous présente
 i nous serviroit cet
 amuse, & que pou-
 mieux, que ce que

pourtant pas d'avis
 s'espérance de trouver
 couvrir un chemin
 mais ils pensoient
 l convenoit de faire
 ort des Rois, pour
 rendre plus facile la
 ce Roiaume. Ains
 engager le Gouver-
 noient. Les plus an-
 u nom de tous; &
 s assez tranquille-
 les Espagnols, dit-il
 entends parler de la
 uitré l'Espagne pour
 r des Terres, & y
 é une vie molle &
 oit-il rien pour cela
 je m'imagine voir
 recueillir des Pom-
 Trésors, dont ils
 t le prix. L'Empe-
 nous a envoiés dans
 pour lui conquérir
 ni assurer la posses-
 qu'elles renferment

» dans leur sein; fallut-il y perdre la vie,
 » ou la passer dans des fatigues plus gran-
 » des, que celles que nous avons déjà
 » essuées, il est de notre devoir & de no-
 » tre honneur de répondre à la confiance
 » dont ce grand Prince nous a honorés. Je
 » fais quelles sont mes obligations & les
 » vôtres; je vous dois l'exemple, vous le
 » suivrez, si vous êtes dignes du nom que
 » vous portez (1).

Sur ces entrefaites Mendoze arriva avec
 le reste de la Flotte, & dit au Gouverneur
 que les Guararopos, avec lesquels il croioit
 avoir fait une alliance durable, avoient at-
 taqué le Brigantin, que montoit le Capi-
 taine Augustin de Campos; que cinq
 Espagnols avoient été tués d'abord, & que
 Jean de Bolaños aiant voulu se sauver
 à la nâge s'étoit noyé; que ces Perfides
 étoient ensuite allés trouver les Nations
 voisines du Port des Rois, pour les enga-
 ger à se joindre à eux contre les Chrétiens,
 qui n'avoient, disoient-ils, ni assez de for-
 ces, ni assez de courage pour leur résister;
 & qu'il y avoit à craindre une conspira-
 tion générale de tous ces Peuples. Dom
 Alvare apprit en même tems par Hector
 d'Acuña, & par Antoine Correa, qu'il
 avoit envoiés avec dix ou douze Soldats
 pour inviter les Xarayez à faire alliance
 avec lui, qu'après avoir traversé des Terres
 inconnues, où ils avoient beaucoup souffert de
 la faim, ils avoient rencontré une troupe
 de ces Indiens, envoiés au-devant d'eux
 par leur Cacique pour leur apporter des

1543.

Nouvelles
qu'il reçoit
de divers en-
droits.(1) Del Techo *Hist. Paraquariensis*. L. I. C. 14.

1543.

rafraîchiffemens ; qu'un peu plus loin, ils en avoient trouvé plus de cinq cens, qui venoient aussi à leur rencontre, parés à leur maniere des plus belles plumes, & qui les avoient conduits dans leur Bourgade, où le Cacique les avoit très bien reçus, & leur avoit dit, par la bouche d'un Interprète Guarani, qu'il seroit charmé de voir leur Général, dont on lui avoit fait de grands éloges ; qu'ils l'avoient assuré qu'ils venoient de sa part, pour lui déclarer qu'il vouloit être son Ami & celui de toute sa Nation ; & qu'il leur avoit répondu que rien ne pouvoit lui faire plus de plaisir ; qu'il ne pouvoit pourtant pas lui donner de grandes lumieres sur le País, qu'il vouloit traverser, mais qu'il lui donneroit un Interprète, qui avoit beaucoup voyagé de ce côté-là, & pouvoit lui être d'un grand secours.

Il fait alliance avec les Xarayez, & se met en marche vers le Pérou.

Ces Xarayez étoient établis un peu loin du Lac qui porte leur nom ; mais la suite de cette Histoire fera voir qu'il y en a d'autres, qui se sont établis sur ses bords, ou du moins, qu'on y trouve souvent. Ce qui est certain, c'est que cette Nation a toujours été fort attachée aux Espagnols ; qu'elle est d'ailleurs d'un bon caractère ; qu'elle cultive la terre, d'où elle tire beaucoup de Grains & de Cotton. Dom Alvare reçut très bien les offres du Cacique ; & après avoir laissé ses Brigantins à la charge de Jean de Romero, avec cent Espagnols & deux cens Guaranis, il se mit en marche vers l'Occident. Les Auteurs Espagnols ont parlé fort succinctement de ce Voïage. Se-

peu plus loin, ils de cinq cens, qui rencontre, parés à belles plumes, & qui ns leur Bourgade, t très bien reçus, a bouche d'un In- seroit charmé de on lui avoit fait ils l'avoient assuré, pour lui déclarer Ami & celui de l leur avoit répon- lui faire plus de t pourtant pas lui rieres sur le Pais, mais qu'il lui don- ni avoit beaucoup x pouvoit lui être

établis un peu loin om; mais la suite voir qu'il y en a blis sur ses bords, rouve souvent. Ce e cette Nation a e aux Espagnols; n bon caractère; ou elle tire beau- ton. Dom Alvare s du Cacique; & antins à la charge ec cent Espagnols l se mit en marche urs Espagnols ont de ce Voiage. Se-

lon Herrera, Dom Alvare après avoir marché cinq jours, pendant lesquels il fallut presque toujours s'ouvrir avec la hache un chemin à travers les bois & les brossailles, arriva sur le bord d'une Riviere, dont l'eau étoit chaude, mais fort claire; qu'alors son Guide lui déclara, qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit voié dans ce Pais, & qu'il ne s'y reconnoissoit plus; mais que dix ou douze Indiens, qui se rencontrèrent là, l'assurèrent que dans une Cabanne, qui n'étoit pas éloignée, il rencontreroit quelqu'un qui pourroit très bien l'instruire de la route qu'il devoit prendre; que le Gouverneur l'envoia chercher, & que cet Homme lui dit qu'il falloit encore marcher seize jours, avant que de trouver le Pais peuplé qu'il cherchoit; & que le chemin qu'il falloit faire pour y arriver, étoit encore plus rude que celui qu'il avoit déjà fait; mais qu'encore qu'il courût risque d'être tué par les Habitans de ce Pais, il s'offroit néanmoins à lui servir de Guide; que Dom Alvare consulta les Officiers roiaux, les Capitaines & les Religieux qui l'accompagnoient, sur le parti qu'il devoit prendre, & que tous furent d'avis de ne pas s'exposer plus avant dans un Pais inconnu, avec des Guides, auxquels on ne pouvoit pas se fier; que quoi qu'il pût dire, pour leur faire changer de pensée, il ne les persuada point; & que comme il avoit ordre de l'Empereur de ne rien faire sans l'avis de son Conseil, il consentit à n'aller pas plus loin; qu'il donna ordre au Capitaine François de Ribera, d'aller avec des

1543.

Guides, six Espagnols & quelques Indiens, jusqu'à un lieu, nommé *Tapua*, où le Guide avoit dit que le País commençoit à être habité, & qu'il reprit aussitôt le chemin du Port des Rois.

Pierre Fernandez s'accorde assez avec ce récit; mais il n'est pas aussi aisé de concilier ces deux Auteurs avec le Pere del Techo, qui écrivant au Paraguay même, a pu être instruit par quelqu'un de ceux qui étoient de ce Voïage; & il est difficile de croire que dans un Ouvrage dédié au Conseil roïal des Indes, il ait voulu avancer des faits, dont il n'eût de bons Garants: c'est ce qui m'engage à rapporter ce qu'il dit de cette excursion de Dom Alvare, en laissant à mes Lecteurs la liberté, que je me réserve à moi-même, d'en croire ce qu'ils voudront. J'ajoute seulement, que jusques-là Dom Alvare n'avoit proprement fait aucune découverte par lui-même, & que ses Ennemis, comme nous le verrons dans la suite, ont été obligés de convenir qu'il en avoit plus fait lui seul, que tous ceux, qui l'avoient précédé, n'en avoient fait ensemble.

Il se rend maître d'une Bourgade.

Le Pere del Techo (1) convient avec Herrera que D. Alvare tira peu de secours de son Guide: il dit encore après Fernandez, que plusieurs Nations l'envoierent complimenter, & lui fournirent des vivres qu'il païa toujours largement; mais que quelques-unes voulurent s'opposer à son passage, & qu'il les mit à la raison: ce qui prouve qu'il alla beaucoup plus loin,

(1) Del Techo, *Hist. Paraq.* Liv. 1. C. 14.

quelques Indiens,
 me *Tapua*, où le
 Pais commençoit à
 prit aussi-tôt le che-

corde assez avec ce
 aussi aisé de conci-
 vec le Pere del Te-
 Paraguay même, a
 quelqu'un de ceux qui
 & il est difficile de
 page dédié au Con-
 ait voulu avancer
 de bons Garants :
 rapporter ce qu'il
 le Dom Alvare, en
 la liberté, que je
 ne, d'en croire ce
 e seulement, que
 n'avoit proprement
 par lui-même, &
 e nous le verrons
 obligés de convenir
 lui seul, que tous
 éd, n'en avoient

(1) convient avec
 ira peu de secours
 core après Fernan-
 cions l'envoierent
 rnirent des vivres
 ment ; mais que
 s'opposer à son
 à la raison : ce
 ucoup plus loin,
 q. Liv. I. C. 14.

que ne font entendre Herrera, ni Fernan-
 dez. Il avoit déjà fait, ajoute-t-il, beau-
 coup de chemin, & n'étoit pas loin des
 Frontieres du Pérou, lorsque les Coureurs
 vinrent lui donner avis qu'ils avoient vu
 sortir d'une Bourgade environ cinq mille
 Hommes bien armés, qui paroissoient avoir
 dessein de l'attaquer. En effet, à-peine
 s'étoit-il mis en état de n'être point surpris,
 qu'ils parurent devant lui en ordre de ba-
 raille; mais à la vue de la belle ordonnance
 des Espagnols, tous se disperserent & pri-
 rent la fuite chacun de leur côté, laissant
 la Bourgade sans défense. Les Espagnols
 y entrèrent sans aucune opposition, & y
 comptèrent huit mille Cabannes, au milieu
 desquelles s'élevoit une Tour bâtie de gran-
 des pieces de bois, & terminée en pyrami-
 de, le tout couvert d'écorces de Palmiers.

C'étoit la demeure & le Temple d'un ^{Serpent} monstrueux
 Serpent monstrueux, dont les Habitans adoré par les
 avoient fait leur Divinité, & qu'ils nour- Indiens, &
 rrissoient de chair humaine. Il étoit de la rué par les
 grosseur d'un Bœuf, & avoit vingt-sept Espagnols.
 piés de long, la tête extrêmement grosse,
 de petits yeux fort étincelans; & quand il
 ouvroit la gueule, on lui voïoit deux
 rangées de dents, toutes crochues. La peau
 de sa queue étoit lisse; de grandes écail-
 les rondes couvroient le reste du corps, &
 les Indiens voulurent persuader aux Espa-
 gnols qu'il rendoit des oracles. Il est
 vrai qu'à la premiere vue de ce Monstre,
 ceux-ci furent saisis de fraïeur: elle redou-
 bla même lorsqu'un d'eux lui aiant tiré un
 coup d'arquebuse, il jetta un cri sembla-

1543.

ble au rugissement d'un Lion ; & d'un coup de queue qu'il donna , il fit trembler la Tour. On l'acheva néanmoins sans peine : & comme si la mort d'un si terrible Animal & la prise d'une Bourgade , où l'on étoit entré sans résistance , eussent épuisé le courage des Espagnols , la plûpart déclarerent qu'ils ne pouvoient pas aller plus loin.

Ce qui oblige D. Alvare de retourner sur ses pas.

Dom Alvare , qui se croioit assez avancé vers le Pérou , mais qui ne pouvant pas beaucoup compter sur son Guide n'étoit pas sans inquiétude sur la route qu'il devoit suivre , voulut , avant que d'entreprendre de ranimer le courage de ses Soldats , avoir l'avis de son Conseil , qui fut unanimement pour le retour. Il s'y rendit avec d'autant moins de peine , que , selon les trois Historiens que j'ai cités , la conduite des Officiers roiaux avoit pour le moins autant de part au découragement des Soldats , que la fatigue du Voïage , & l'incertitude du succès. On avoit fait quelque butin dans la Bourgade où l'on se trouvoit ; & ces Messieurs en leverent le Quint pour l'Empereur : ils prétendirent aussi que le Gibier & le Poisson étoient soumis au même Droit. Le contraire étoit expressément marqué dans les Instructions du Gouverneur , qui le leur fit voir ; & comme ils ne se rendoient pas , il leur dit que s'il se trouvoit quelque difficulté sur cet article , il dédommageroit le Trésor roial de ses propres deniers. Mais c'étoit toujours à recommencer avec eux , & avec les Mécontents , dont la sévérité , avec laquelle il retenoit tout le monde dans le devoir ,

avoir

Tom

un Lion ; & d'un
na, il fit trembler
a néanmoins sans
mort d'un si terrible
e Bourgade, où l'on
nce, eussent épuisé
s, la plupart déclara
t pas aller plus loin.
croioit assez avancé
ui ne pouvant pas
son Guide } n'étoit
r la route qu'il de-
ant que d'entrepen-
age de ses Soldats,
seil, qui fut unani-
Il s'y rendit avec
e, que, selon les
cités, la conduite
oit pour le moins
ragement des Sol-
Voiage, & l'incer-
voit fait quelque
où l'on se trouvoit ;
ent le Quint pour
irent aussi que le
oient soumis au
ire étoit expresse-
structions du Gou-
voir ; & comme ils
leur dit que s'il
culté sur cet arti-
e Trésor roial de
c'étoit toujours à
& avec les Mé-
é, avec laquelle il
dans le devoir,
avoit

avoit encore considérablement augmenté le nombre ; & il ne balançoit point à donner la retraite.

A son arrivée au Port des Rois il apprit que la plupart des Indiens, & les Orejones mêmes, avoient conspiré de faire main-basse sur les Espagnols & les Guaranis ; que quand ils leur apportoient quelques provisions, ce n'étoit que pour les épier ; que plusieurs s'étoient même ouvertement déclarés, sur-tout les Guararopos, qui avoient invité d'autres Nations à se lier avec eux, pour exterminer les Chrétiens. Sur ce rapport il manda les Chefs, les fit souvenir du Traité qu'il avoit fait avec eux, leur demanda si on n'avoit pas payé tout ce qu'ils avoient apporté de provisions, & s'il n'y avoit pas toujours ajoûté quelques présents ; qu'au reste s'ils s'avissoient de rien entreprendre contre lui & les siens, il étoit en état de les en faire repentir. Ils promirent tout ce qu'on voulut, & il les congédia chargés de présens.

Il garderent mal leur parole ; & il ne restoit plus que pour dix ou douze jours de vivres dans le Camp. On assura au Gouverneur qu'à neuf lieues du Port des Rois il y avoit de grandes Lagunes, dont les bords étoient habités par des Nations, qui en avoient en abondance. Il leur envoya Mendoze avec main-forte, & lui ordonna de leur faire entendre qu'il avoit oui parler d'elles avec éloge ; qu'il étoit surpris qu'elles ne lui eussent pas encore envoyé des Députés pour faire alliance avec lui, & se mettre, comme tant d'autres, sous la pro-

1543.

rection de l'Empereur ; de leur demander ensuite des vivres, qu'il prétendoit bien paier au-dessus de leur valeur : si elles refusoient d'en donner, de leur faire plusieurs sommations ; si elles persistoient dans leurs refus, d'employer la force ; mais de se comporter en tout cela avec prudence, & toute la modération possible.

D. Alvare
envoie Fernand de Ribera pour faire des Découvertes.

Sur ces entrefaites les Orejones, qu'il n'avoit pas eü beaucoup de peine à regagner, lui donnerent avis qu'en remontant l'Iguatu on trouveroit des Nations nombreuses & fort riches, qui lui donneroient de grandes lumieres pour faire bien des Découvertes ; & le vingtieme de Décembre il fit partir le Capitaine Fernand de Ribera, avec cinquante-deux Hommes choisis & de bonne volonté. Il lui recommanda la plus grande exactitude à bien marquer tout ce qu'il auroit pu apprendre ; de ne rien négliger pour gagner les Peuples qu'il rencontreroit, & de ne point épargner les présents, dont il lui fit remettre une très bonne provision. Nous avons une Relation de ce Voiage, imprimée à la fin des Mémoires de Dom Alvare, & nous en parlerons en son tems.

Nouvelles
qu'il reçoit de
Mendoze.

Peu de jours après le départ de ce Capitaine, le Gouverneur reçut une Lettre de Mendoze, qui lui mandoit que tout le Canton où il l'avoit envoyé, étoit déchâiné contre les Espagnols, qu'on y étoit absolument résolu de ne les pas souffrir dans le Pais ; qu'ils avoient été attaqués par un grand nombre de ces Barbares, & que s'il n'avoit pas fait tirer sur eux quelques coups

de leur demander
l'prérendoit bien
leur valeur: si elles
de leur faire plu-
persiftoient dans
la force; mais de
avec prudence,
ossible.

Orejones, qu'il
de peine à rega-
qu'en remontant
es Nations nom-
lui donneroient
r faire bien des
eme de Décembre
ernand de Ribera,
nmes choisis & de
ommanda là plus
marquer tout ce
; de ne rien né-
peuples qu'il ren-
épargner les pré-
re une très bonne
ne Relation de ce
in des Mémoires
en parlerons en

départ de ce Ca-
eçut une Lettre de
doit que tout le
ié, étoit déchaî-
, qu'on y étoit
s pas souffrir dans
é attaqués par un
bares, & que s'il
ux quelques coups

d'arquebuses, qui en avoient tué deux,
& fait fuir les autres sur les Montagnes,
il n'auroit pu éviter de périr avec toute sa
Troupe; qu'après leur retraite il étoit
entré dans leurs Habitations, où il avoit
trouvé beaucoup de vivres, & qu'il leur
avoit envoie dire qu'il étoit prêt à leur
paier tout ce qu'il en prendroit; mais qu'ils
étoient revenus en plus grand nombre met-
tre le feu à leurs maisons, & qu'ils appeloient
leurs Voisins à leur secours. Dom
Alvare lui répondit de ne rien épargner
pour leur faire entendre raison, & s'il n'en
pouvoit pas venir à bout, d'aller ailleurs
chercher des vivres; à quoi il répliqua que
tous ces Peuples devenoient de jour en jour
plus intraitables, & que les Guararopos
étoient déjà venus les joindre.

Le vingt-quatre de Janvier de l'année
suivante François de Ribera arriva au Port
des Rois avec son Guide, les six Espa-
gnols, & trois des onze Guaranis que le
Gouverneur lui avoit donnés. On fut
agréablement surpris de le revoir, parce-
que les huit autres Guaranis, que la peur
avoit saisis, & qui étoient déjà revenus au
Port des Rois, s'étoient exprimés de ma-
niere à faire croire qu'il avoit été tué
avec tout le reste de sa Troupe. Il rap-
porta qu'il avoit d'abord marché vingt-
six jours à l'Occident, par des chemins
si peu praticables que quelquefois il n'a-
voit pu faire une demi-lieue en un jour;
qu'il n'avoit point manqué de Gibier, de
Corhons & d'Antas, que les Indiens
trouvoient avec leurs fleches & quelquefois à

1543.

1544.
Retour de
François de
Ribera.

1544.

coups de bâton ; qu'il avoit aussi trouvé beaucoup de Miel dans le creux des Arbres, & par-tout quantité de Fruits sauvages ; qu'au bout de vingt jours il étoit arrivé au bord d'une Riviere, où il avoit pêché des Alofes d'un goût excellent ; qu'après l'avoir traversée, il avoit rencontré un Indien, qui avoit une mentonniere d'argent & des pendans d'oreilles d'or ; que cet Homme l'ayant pris par la main, lui avoit fait signe de le suivre, & que bientôt après il avoit apperçu une grande Maison, d'où l'on emportoit beaucoup de toiles de coton & quantité de meubles, parmi lesquels il avoit apperçu des bracelets, des haches, & beaucoup de choses semblables, le tout d'argent ; qu'il avoit été très bien reçu dans cette Maison, qui étoit celle de son Conducteur ; qu'il leur fit présenter du vin fait avec du Maiz, & que les Esclaves, qui les servoient, leur dirent qu'assez près de-là il y avoit des Indiens, nommés *Payzunoex*, parmi lesquels il y avoit des Chrétiens (1) ; qu'un moment après ils apperçurent des Hommes qui avoient tout le corps peint, & qui étoient armés d'arcs & de fleches ; qu'alors le Maître de la Maison avoit pris ses armes, & que voiant beaucoup d'allées & de venues parmi tout ce monde, ils ne douterent point qu'on n'en voulût à leur vie ; qu'il avoit dit à ses Gens de sortir, & sous prétexte d'aller chercher d'autres Espagnols, de reprendre la route qu'ils avoient suivie en venant ;

(1) Ces Indiens ne nomment point autrement les Espagnols.

qu
dien
ce
avec
qui
suiv
Mon
mais
vre,
d'autr
tems
étoien
qui éto
appare
larne.
On a
tera no
Ennemi
me forc
ceux qui
donnoie
quand il
vue des
parceque
de grand
de dans
core, qu'a
au-devant
lui aiant
Pais de ce
y en avoit
bien plus
le sien ; qu
plar d'étai
son métal
qu'ils en fai

que dans ce moment plus de trois cens Indiens avoient paru avec un air menaçant, ce qui l'avoit fait résoudre à se sauver avec tout son monde, sur une Montagne qui étoit proche; qu'ils avoient été poursuivis, & eu bien de la peine à gagner la Montagne, presque tous aiant été blessés; mais que les Barbares n'avoient osé les suivre, parcequ'ils craignoient d'y trouver d'autres Espagnols; ce qui leur donna le tems de reprendre le chemin, par où ils étoient venus; & que les huit Guaranis, qui étoient revenus les premiers, l'avoient apparemment repris dès la premiere alarme.

On a su depuis que ces Indiens, qu'Hertera nomme *Taropeaciez*, n'étoient point ennemis des Espagnols; qu'ils étoient même fort paisibles, & faisoient amitié à tous ceux qui passoient par leur País; qu'ils leur donnoient de l'or de l'argent & des vivres, quand ils en avoient besoin; mais que la vue des Guaranis les avoient mis en fureur, parceque cette Nation avoit autrefois fait de grands ravages, & tué bien du monde dans ces quartiers-là. Ribera dit encore, qu'aiant montré à celui qui étoit venu au-devant de lui un chandelier de cuivre, & lui aiant demandé s'il y avoit dans son País de ce métal, il lui avoit répondu qu'il y en avoit de même couleur, mais qui étoit bien plus beau, & ne pouoit point comme le sien; que lui aiant fait voir ensuite un plat d'étain, l'Indien lui avoit dit que son métal blanc étoit beaucoup plus fin, qu'ils en faisoient des Couronnes, des Bra-

1544.

Les Espagnols tombent presque tous malades, & les Indiens en profitent.

celets, des Plaques, des Tines, & beaucoup d'autres choses à leur usage.

Cependant presque tous les Espagnols, qui se trouvoient réunis au Port des Rois, tomberent malades; ce qu'on attribua au débordement des Rivieres, qui rendirent les eaux toutes troubles. Alors les Indiens ne garderent plus de mesures avec eux; ils en surprirent quelques-uns, qui s'étoient trop écartés, les tuerent & les mangèrent. Dom Alvare, qui ne se portoit pas déjà trop bien, rappella Mendoze, qui lui manda que tous ses Soldats étoient attaqués de la fièvre, & qu'il s'embarqueroit avec eux pour l'aller rejoindre, dès qu'il auroit des vivres, ce qui devenoit de jour en jour plus difficile. Sur quoi le Gouverneur fit un effort pour lui envoyer un secours d'Hommes, qui le mit enfin en état de forcer les Indiens à lui vendre au moins ce qu'il falloit de Provisions pour faire le voiage.

Arrivée de Fernand de Ribera.

Le trentieme, Fernand de Ribera arriva au Port des Rois; mais aiant trouvé le Gouverneur malade, & apprenant qu'il étoit sur le point de partir pour retourner à l'Assomption, il crut devoir attendre, pour lui rendre compte de ses Découvertes, qu'il fût arrivé dans cette Ville. Dom Alvare n'avoit pourtant point encore renoncé à poursuivre celles qu'il avoit commencées lui-même; mais outre les maladies, qui augmentoient tous les jours, le Fleuve & les Rivieres se débordèrent alors si excessivement, que tout le País ne paroissoit plus qu'une vaste Mer, & qu'il y avoit jusqu'à

Inondation prodigieuse, & ses effets.

tin
die
roi
les
dan
les
rerre
faiso
ceux
faire
voien
si gr
ruoier
Le
tendre
compr
retour
enlever
lui rest
voit lui
dre pou
son Co
conven
d'une v
tion pr
Indiens,
s'assurer
prendre;
d'en mur
avoit de
tre qu'on
leur País.
On mu
assure, a
meté du
ordres con

vingt brasses d'eau dans les fonds. Les Indiens lui dirent que ces inondations duroient ordinairement quatre mois, & qu'elles étoient suivies d'une grande corruption dans l'air, par la quantité de Poissons, que les eaux en se retirant laissoient sur la terre, & que la grande ardeur du Soleil faisoit bientôt pourrir. Ils ajoutèrent que ceux, qui n'avoient pas eu la précaution de faire auparavant leurs provisions, se trouvoient bientôt réduits par la faim à une si grande extrémité, que les plus forts avoient le plus foibles pour les manger.

Le Gouverneur n'étoit point en état d'attendre que les eaux fussent écoulées, & il part pour l'Assomption
 comprenoit que pour peu qu'il différât de retourner à l'Assomption, les maladies lui enleveroient une bonne partie de ce qu'il lui restoit de Soldats. D'ailleurs il se trouvoit lui-même dans un état à faire craindre pour sa propre vie. Il assembla donc son Conseil pour délibérer sur ce qu'il convenoit de faire, & on y opina tout d'une voix à s'embarquer. Cette résolution prise, il commença par avertir les Indiens, dont il avoit reçu des Otages pour s'assurer de leur fidélité, de les venir reprendre; & pour empêcher les Espagnols d'en murmurer, il montra un ordre qu'il avoit de l'Empereur, de ne point permettre qu'on tirât les Indiens malgré eux de leur País.

On murmura cependant; & Fernandez assure, aussi-bien qu'Herrera, que la fermeté du Gouverneur à faire exécuter ses ordres contribua beaucoup à augmenter le

1544.

nombre de ses Ennemis. Mais il paroît que les Officiers roiaux avoient depuis long-tems conjuré sa perte, & pris de bonnes mesures pour ne pas manquer leur coup. Le mécontentement des Troupes qui l'avoient suivi dans ce dernier voiage, & qu'ils pouvoient se flatter de voir bientôt se communiquer à toutes les autres, leur parut sans doute devoir lever le plus grand obstacle qu'ils auroient pu trouver à l'exécution de leur dessein. Quoi qu'il en soit, Dom Alvare s'embarqua fort malade, & n'ayant presque personne qui pût ni manœuvrer, ni se défendre, s'il étoit attaqué sur sa route. Il fut en effet poursuivi pendant quelques jours; mais ayant fait tirer sur les premiers qui osèrent s'approcher de trop près, il arriva à l'Assomption le dix-huitième d'Avril 1544 (1), n'ayant perdu dans un si long voiage, qu'un seul Espagnol, nommé Miranda, lequel étant sur une espece de Radeau, fut percé d'une fleche par les Guararopos, & mourut sur le champ.

En quel état
il trouve cette
Ville.

Il trouva Salazar, qui commandoit dans la Ville, fort occupé à faire de grands préparatifs pour détruire entierement la Nation des Agazes, qui depuis son départ n'avoient point discontinué de piller les Habitations Espagnoles de la campagne & celles des Guaranis, & d'y massacrer tous ceux qu'ils pouvoient surprendre. Mais comme la Caravelle, que le Gouverneur avoit en partant ordonné de construire, étoit prête; qu'il étoit résolu de s'y em-

(1) Herrera dit le huitieme.

Mais il paroît que
voient depuis long-
, & pris de bonnes
manquer leur coup.
es Troupes qui l'a-
dernier voiage, &
atter de voir bientôt
tes les autres, leur
r lever le plus grand
t pu trouver à l'exé-
Quoi qu'il en soit,
na fort malade, &
ne qui pût ni ma-
e, s'il étoit attaqué
effet poursuivi pen-
mais aiant fait tirer
erent s'approcher de
l'Assomption le dix-
(1), n'aïant perdu
, qu'un seul Espa-
a, lequel étant sur
, fut percé d'une
os, & mourut sur

i commandoit dans
a faire de grands
ire entierement la
depuis son départ
tinué de piller les
de la campagne &
d'y massacrer tous
surprendre. Mais
que le Gouverneur
ané de construire,
résolu de s'y em-
nc.

barquer dès que sa santé le lui permettroit ;
& que dans la disposition où il ne pouvoit
ignorer qu'étoient les esprits de bien des
gens à son égard, il ne crut pas devoir
s'engager dans une guerre étrangere, à la
veille d'en avoir peut-être une domestique
à soutenir ; il remit à un autre tems la pu-
nition des Agazes.

Il ne connoissoit pas encore tout le danger où il se trouvoit, & il n'opposa au mal qui le menaçoit, que son innocence & ses vertus : il ne prit aucunes mesures pour y remédier & en empêcher le progrès ; il en ignoroit même toutes les causes. On fa-voit qu'il avoit toujours en tête de rétablir le Port de Buenos Ayres ; & ceux qui s'é-toient emparés de toute l'autorité pendant son absence, & n'en avoient laissé que l'ombre à Salazar ; étoient bien résolus de s'y opposer de toutes leurs forces. Il n'est presque point douteux que leur parti étoit pris de se rendre indépendans des ordres de la Cour ; & pour parvenir à ce but, il étoit d'une nécessité absolue de se défaire du seul Homme qui pouvoit y mettre obstacle. Ce n'est peut-être pas la preuve la moins marquée de la protection spéciale du Ciel sur le vertueux Dom Alvarez, que ses Ennemis n'aient pas pris pour le faire périr le moïen le plus court & le plus sûr : il ne leur en auroit couté qu'un crime ; & celui qu'ils emploïerent n'en fut qu'un tissu, dont ils ne pouvoient esperer l'impunité, que par une révolte ouverte, dont le succès étoit fort douteux. Voici donc le parti qu'ils prirent.

Il est arrêté
& mis aux
fers.

1544.

Comme ils ne pouvoient ignorer que le Peuple, & la plus saine partie du Corps militaire, ne lui fussent extrêmement attachés, ils commencerent par faire repandre un bruit sourd, qu'il avoit formé le dessein d'enrichir ceux qui l'avoient accompagné dans son voiage, des dépouilles d'un grand nombre de Particuliers des plus aisés; ils les firent avertir en particulier qu'ils étoient bien résolus de s'opposer efficacement à cette injustice, & que pour cela il étoit nécessaire de commencer par arrêter le Gouverneur. Ils répondirent qu'avant que de faire un coup de cet éclat, il convenoit de lui faire des représentations, & qu'il y avoit tout lieu d'espérer qu'il y auroit égard. Mais ils répliquèrent qu'ils le connoissoient mieux que personne, qu'il ne falloit pas lui laisser voir que son projet avoit transpiré, & que la seule ressource, qu'il leur restoit pour éviter le malheur dont ils étoient menacés, étoit de se rendre maîtres de sa personne, parcequ'on le rendroit alors beaucoup plus traitable; qu'ils se tinssent donc bien armés jusqu'à ce qu'on les avertît de ce qu'ils avoient à faire, & qu'il ne s'agissoit de rien moins que de conserver la Province à l'Empereur. On leur marca ensuite deux endroits, où ils devoient se rendre au premier coup de l'*Angelus*, avec leurs armes, qu'ils auroient soin de tenir bien cachées.

Cela fut exécuté sans qu'il parut le moindre mouvement dans la Ville: & à l'heure marquée, Caceréz, Cabrera & Garcie Vanegas, entrerent chez le Gouverneur à gra

v
c
le
tr
De
qu
&
Jac
Por
qui
pli
lète
pon
l'enl
Libe
qu'on
avoit
le tire
tenant
poitrin
A c
engagé
On vo
n'en cri
surpris
en vint
pandu.
ralba, a
von, y
Charge;
dant ce
Alvare ch
ciers roia
multitude
neur à gra
bre où il é

verneur, que la fièvre retenoit au lit ; & criant *Liberté, Vive l'Empereur*, qui étoit le signal dont on étoit convenu, ils entrèrent dans sa chambre, dont un de ses Domestiques, nommé Pierre de Oñaté, qu'ils avoient gagné, leur ouvrit la porte, & y firent entrer François de Mendoze, Jacques Resquin Solarzano, & l'Interprète Portugais, nommé Diegue de Acosta. Resquin s'approcha du lit du Malade, lui appliqua sur la poitrine le bout d'une arbalète bandée, & armée d'une espee de harpon, qui étoit empoisonné. Deux autres l'enleverent de son lit en chemise, criant *Liberté*, le traitant de Tyran, lui disant qu'on lui feroit paier tous les maux qu'il avoit faits, & ceux qu'il vouloit faire, & le tirerent ainsi de son logis. Resquin lui tenant toujours l'arbalète bandée sur la poitrine pour l'empêcher de parler.

A cette vue ceux mêmes qu'on avoit engagés à prendre les armes, se recrierent. On voulut leur imposer silence ; mais ils n'en crièrent que plus haut qu'on les avoit surpris : d'autres se joignirent à eux ; on en vint aux mains, & il y eut du sang répandu. L'Alguasil Dom François de Penalba, & l'Alcalde Major Dom Jean Pavon, voulurent faire le devoir de leur Charge ; mais ils en furent dépouillés. Pendant ce tumulte on avoit transporté Dom Alvare chez Vanegas ; & les autres Officiers roïaux, étant venus à bout d'écarter la multitude, qui redemandoit son Gouverneur à grand cris, entrèrent dans la chambre où il étoit, & lui mirent les fers aux

On lui enleve
 ses papiers &
 ses effets.

1544.

piés. Il allerent ensuite chez Pierre Fernandez, qui étoit en même tems Ecrivain du Roi & Secrétaire de Dom Alvare, & qui étoit aussi malade, lui enleverent tous les Papiers dont il étoit saisi, & le menerent Prisonnier, avec Barthelemi Gonzalez, au logis du Lieutenant de Roi. Après quoi on publia au nom des Officiers roïaux une défense sous peine de la vie à quiconque de sortir de chez soi : on força à coups de plats d'épée tous ceux qui en étoient dehors, d'y rentrer ; & ceux qui s'étoient déclarés plus ouvertement pour le Gouverneur, furent conduits dans la Prison publique, dont on fit sortir tous les Criminels. Enfin les Officiers roïaux se transporterent au Logis du Gouverneur, y prirent tous ses papiers, ses Provisions, les pièces du Procès qui avoit été commencé contr'eux, & tous ses effets, qu'ils déposerent entre les mains de Gens, dont ils se croioient fort assurés. Cela fait, ils saisirent tous les Brigantins, & la Caravelle que Dom Alvare avoit fait construire à ses frais.

Manifeste
des Officiers
roïaux.

Irala proclama
mé Comman-
dant général.

Le lendemain ils firent publier au son du Tambour, qu'on eût à se trouver devant le logis du Lieutenant de Roi, Dom Dominique Martinez de Irala ; & quand tout le monde y fut assemblé, ils parurent avec quantité de Gens armés, & firent lire à haute voix par le Crieur public un Ecrit, qui portoit qu'ils avoient fait arrêter Dom Alvare Nuñez de Vera Cabeça de Vaca, parcequ'ils étoient instruits de bonne part qu'il avoit formé le dessein de dépouiller les plus riches Habitans de leurs biens pour

en g
les
vern
n'est
que
d'un
les O
regar
pour
que.
blier c
dans
voit e
Majest
confirm
cet Off
cette in
place q
au déso
de rece
autorité
disposer
en mém
On pu
les Déco
fait qu'é
vues ; la
dont on
mens en
culier les
supposoit
& d'argen
pereur tou
vue des ri
on éprouv
faire pour

en gratifier ses Créatures, & d'établir sur les ruines de l'autorité légitime un Gouvernement arbitraire & tyrannique. Rien n'est plus mobile, ni plus aisé à séduire que la Multitude : cette lecture fut suivie d'un applaudissement presque général ; & les Officiers roïaux, qu'on avoit d'abord regardés comme Rebelles, furent reconnus pour les Restaurateurs de la liberté publique. Ces Messieurs en profitèrent pour publier que le Lieutenant de Roi commandoit dans la Ville avec la même autorité qu'avoit eue le Gouverneur, jusqu'à ce que Sa Majesté y eût autrement pourvu ; ce qui confirma bien des gens dans la pensée que cet Officier étoit sous-main l'ame de toute cette intrigue ; d'autant plus que dans la place qu'il oceuportoit, il auroit dû s'opposer au désordre, & qu'il ne lui convenoit pas de recevoir de la main des Rebelles une autorité, dont ils n'avoient point droit de disposer. Son Ami Pierre Diaz del Valle fut en même tems nommé Alcalde Major.

On publia ensuite qu'on alloit continuer les Découvertes, que Dom Alvare n'avoit fait qu'ébaucher : & on avoit en cela deux vues ; la première, d'éloigner tous ceux dont on avoit à craindre quelques mouvemens en faveur du Prisonnier, & en particulier les Gens de guerre ; la seconde, qui supposoit qu'on trouveroit beaucoup d'or & d'argent, de justifier aux yeux de l'Empereur tout ce qu'on venoit de faire, par la vue des richesses qu'on lui enverroit. Mais on éprouva bien-tôt, que s'il est aisé de faire pour quelque tems illusion au Peu-

1544.

ple, il est trop changeant pour se passionner au point d'étouffer entièrement un fond de droiture, qui lui reste toujours, & qui le rend aisé à ramener à son devoir. Il commençoit même déjà à revenir de son erreur; lorsque faisant ses réflexions sur le nouveau voiage qu'on lui annonçoit, la fraieur s'empara du plus grand nombre, & on entendit bientôt de toutes parts un bruit confus de Gens, qui redemandoient qu'on leur rendit leur Gouverneur.

Tumulte à
l'Assomption

Pour prévenir les suites du retour du Peuple à ses premiers sentimens, on mit en prison quelques-uns des plus échauffés, on posa des Fusiliers aux portes des Eglises, afin d'empêcher ceux qui s'y étoient réfugiés d'en sortir, & à toutes les avenues de la Maison de Garcie Vanegas, où étoit le Gouverneur prisonnier, dont on redoubla la Garde. Le Peuple & les Soldats n'en devinrent que plus furieux; mais on publia que le premier mouvement, qui se feroit en faveur de Dom Alvare, lui couteroit la vie. On voulut même le forcer, le poignard sur la gorge, de signer un ordre adressé aux Gens de guerre de se tenir tranquilles, s'il leur restoit encore quelque attachement pour lui; mais il avoit déjà pris cette précaution. Tout cela ne rassuroit pourtant point encore ses Ennemis: ils alloient de tems en tems dans sa chambre le menacer de le tuer, & de jeter sa tête au Peuple, si quelqu'un entreprenoit de le délivrer; & ils choisirent quatre Hommes, dont ils prirent le serment au nom de l'Empereur, pour exécuter ce parricide au pre-

mic
I
fa c
jour
Certe
que
mé B
& qu
qui m
servé
avoit
la gra
n'en s
deux p
& cent
la gard
cepend
import
lui rem
chargée
vant que
rât avec
décente
la bouche
avec cela
la lui av
mais d'ex
qui étoien
moien d'y
en plusieurs
Dès qu'elle
elle tiroit
blant de se
moment, o
les remettro
le Billet avec

nier ordre qu'ils en recevoient.
 Il ne sortoit point de son lit ; & comme
 sa chambre étoit fort obscure, il y avoit
 jour & nuit une lampe allumée à son chevet.
 Cette Chambre étoit d'ailleurs si humide,
 que l'herbe croissoit sous son lit. Un nom-
 mé Bernard de Sosa, Homme fort décrié,
 & que Dom Alvare avoit puni pour un crime
 qui méritoit la mort, mais qui avoit con-
 servé plus de ressentimens de la punition qu'il
 avoit soufferte, que de reconnoissance pour
 la grace que le Gouverneur lui avoit faite,
 n'en sortoit point. Cette Chambre avoit
 deux portes, qu'on tenoit toujours fermées ;
 & cent cinquante Hommes armés faisoient
 la garde autour du Logis. Le Prisonnier étoit
 cependant bien informé de tout ce qu'il lui
 importoit de savoir, par des BILLETS, que
 lui remettoit une Indienne, qu'on avoit
 chargée de lui porter à manger ; quoiqu'a-
 vant que d'entrer dans la Maison on la visi-
 tât avec la plus scrupuleuse & la plus in-
 décente attention, jusqu'à lui faire ouvrir
 la bouche, & fouiller dans ses oreilles :
 avec cela elle n'avoit rien sur la tête, & on
 la lui avoit rasée ; mais on ne s'avisait ja-
 mais d'examiner les doigts de ses pieds,
 qui étoient nuds, & elle avoit trouvé le
 moyen d'y insérer adroitement un Billet p'lié
 en plusieurs doubles, & du papier blanc.
 Dès qu'elle étoit assise au chevet du lit,
 elle tiroit l'un & l'autre, en faisant sem-
 blant de se gratter les pieds ; & dans un
 moment, où Sosa avoit le dos tourné, elle
 les remettoit au Gouverneur, qui aiant lu
 le Billet avec la même précaution, y répon-

1544.

Dom Alva-
 re trouve le
 moyen d'être
 instruit de
 tout & d'é-
 crire à ses
 Amis.

1544.

Tyrannie
des Officiers
roïaux, & ce
qui en arrive.

doit par le moien d'une poudre faite d'une terre du Pais, qui se teint en noir étant détrempée avec la salive.

Les Officiers roïaux s'apperçurent bientôt de l'effet du stratagème, & ne sachant à qui l'attribuer, ils voulurent faire parler l'Indienne; & pour y réussir, ils engagèrent quelques jeunes gens à la débaucher: elle ne se rendit pas difficile; mais ils ne lui arracherent point son secret. En pareille occasion les Femmes sont ordinairement plus discrettes que les Hommes. Cependant le Commandant & les Officiers roïaux n'oublièrent rien, chacun de leur côté, pour se faire des Créatures; & quiconque se livroit à eux, pouvoit impunément aller dans les Bourgades Indiennes y enlever des Femmes & des Filles, prendre de force & sans païer tout ce qu'ils y trouvoient à leur bienséance, & obliger les Hommes à travailler pour eux sans leur rien donner: ils s'en plaignirent, & on ne les écouta point. Plusieurs prirent le parti de se refugier dans les Montagnes avec leurs Familles; & Dom Alvare, qui en fut informé, ne sentit jamais mieux l'impuissance où il étoit d'arrêter de pareils désordres, & de se voir réduit à gémir devant Dieu du danger où se trouvoient ces Fugitifs, de perdre leur Religion.

Ses Ennemis, qui prévoïoient d'autres suites de ces désertions, n'eurent pas honte, pour en arrêter le cours, de permettre à ceux qui n'étoient pas Chrétiens, de manger de la chair humaine, & de leur dire que c'étoit par pure méchanceté que Dom

poudre faite d'une
eint en noir étant
e.

pperçurent bientôt
, & ne sachant à
lurent faire parler
éussir, ils engage-
s à la débaucher :
ficile ; mais ils ne
secret. En pareille
ont ordinairement
ommes. Cependant
ficiers roïaux n'ou-
e leur côté, pour
& quiconque se li-
mpunément aller
nnes y enlever des
endre de force &
y trouvoient à leur
es Hommes à tra-
r rien donner : ils
e les écouta point.
de se refugier dans
Familles ; & Dom
mé, ne sentit ja-
où il étoit d'arrê-
& de se voir réduit
d'anger où se trou-
perdre leur Re-

voïoient d'autres
n'eurent pas hon-
ars, de permettre
hrétiens, de man-
, & de leur dire
hanceté que Dom

Alvare la leur avoit interdite. Les Espa-
gnols, qui osoient encore témoigner de
l'attachement pour lui, ne furent pas plus
ménagés ; & les vexations, qu'on leur fit,
en obligèrent plusieurs à s'éloigner aussi.
On fit courir après eux, & tous ceux qu'on
put ramener, furent mis aux fers. On y
mit même des Ecclésiastiques pour avoir
parlé sur tout ce qui se passoit de maniere
à faire connoître ce qu'ils en pensoient.
Des Particuliers furent pour la même raison
fonettés par la main du Bourreau, & quel-
ques-uns même furent pendus. La licence
étoit d'ailleurs portée aux plus grands scan-
dales ; & les Auteurs de tant d'excès avoient
le front de se parer du zele du bien Pu-
blic, & du service de l'Empereur, tandis
que la justice ne se rendoit pas, & que
tout étoit au pillage.

Enfin il y eut jusqu'à cinquante Espa-
gnols, qui passerent au Bresil, dans le
dessein de s'y embarquer pour aller infor-
mer le Conseil de l'Empereur, de l'état
déplorable où se trouvoit la Province. Mais
on fut assez surpris d'apprendre en même
tems, que les deux Religieux, que nous
avons déjà vûs faire la même tentative
pour porter à l'Empereur des plaintes con-
tre Dom Alvare, venoient de reprendre
encore la même route pour le même sujet,
du consentement ou à la sollicitation
des Officiers roïaux. Ceux-ci comprirent
néanmoins à la fin que leur domination
ne seroit jamais bien assurée à l'Assomp-
tion, tandis que le Gouverneur y resteroit.
Ils s'étoient montrés capables des plus

1544.

grands forfaits, & bien des gens commençoient même à soupçonner qu'ils y avoient mis le comble par un parricide. Mais celui qui a tracé à la Mer des bornes, qu'elle ne sauroit franchir dans ses plus grandes fureurs, arrête, quand il le veut, les bras de ceux, à qui les plus grands crimes ne coutent rien pour satisfaire leurs passions. On apprit, lorsqu'on s'y attendoit le moins, qu'ils avoient donné ordre de préparer un des Brigantins de Dom Alvare, pour le conduire en Espagne, & qu'ils s'aveugloient au point de se flatter d'avoir si bien instruit son Procès, qu'ils ne pouvoient manquer d'être approuvés par l'Empereur & par son Conseil. Ils avoient aussi fait distribuer à divers Particuliers des modeles de Lettres, qu'ils devoient écrire en Espagne, & dans lesquelles le Gouverneur étoit dépeint comme le plus indigne & le plus scélérat des Hommes.

D'autres instruisent le Conseil de tout.

Mais d'autre part ses plus zelés Serviteurs ne s'étoient pas endormis. Ils avoient fait dresser des Informations juridiques de tout ce qui s'étoit passé; ils y joignirent plusieurs Pieces importantes, que Dom Alvare lui-même leur avoit confiées avant sa détention, & ils firent enfermer tout cela dans une poutre creusée, qu'ils trouverent moïen de faire clouer à la poupe du Brigantin; les Charpentiers, qu'ils avoient mis dans leurs intérêts, disant que cela étoit nécessaire pour fortifier le Bâciment contre les coups de Mer. D'autre part le Peuple, qui ne savoit rien de tout cela, étoit toujours fort inquiet sur le sort de son Gouverneur.

verneu
se per
voier
qu'on
départ
Sur cet
bre det
homme
pécés au
disant q
de vie. I
pereur j
Paraguay
Charges
soumissio
Majesté,
ciers roi
avec lui
Prisonnier
Le Brig
rantez all
Chambre
mal, le p
porterent
Malade reg
fort clair,
le jour qu'i
lui laisser re
core donné
geroux. De
pour le port
vit environn
au bruit qui
l'alloit emba
Je vous p
que je non

verneur, & bien des gens ne pouvoient pas se persuader que ses Ennemis osassent l'envoyer en Espagne. Ceux-ci apprirent même qu'on disoit partout qu'ils ne publioient son départ prochain, que pour cacher sa mort. Sur cet avis ils firent entrer dans sa Chambre deux Ecclésiastiques & deux Gentilshommes, qui ne devoient point être suspects au Peuple, & qui le rassurèrent en disant qu'ils avoient vû le Gouverneur plein de vie. Ils déclarèrent ensuite, que si l'Empereur jugeoit à propos de le renvoyer au Paraguay, & de le rétablir dans toutes ses Charges, ils le recevroient avec toute la soumission qui étoit dûe aux ordres de Sa Majesté, & ils ajoutèrent que les deux Officiers roiaux, qui devoient s'embarquer avec lui, se constitueroient eux-mêmes Prisonniers à leur arrivée en Espagne.

Le Brigantin étant prêt, Cabrera & d'Orantez allerent pendant la nuit dans la Chambre de Dom Alvare, qui étoit fort mal, le prirent entre leurs bras, & le porterent jusqu'à la porte de la rue. Le Malade regardant alors le Ciel, qui étoit fort clair, & qu'il n'avoit point vu depuis le jour qu'il avoit été arrêté, les pria de lui laisser remercier Dieu de lui avoir encore donné cette satisfaction, & se mit à genoux. Deux Soldats le prirent ensuite pour le porter au Navire; & comme il se vit environné d'un grand Peuple, accouru au bruit qui venoit de se répandre qu'on alloit embarquer, il éleva la voix, & dit: Je vous prends à témoins, Messieurs, que je nomme D. Jean de Salazar de Es-

1544.

1545.

Dom Alvare est embarqué pour l'Espagne.

1545.

» pinosa pour commander dans cette Pro-
 » vince, jusqu'à ce que Sa Majesté y ait
 » envoyé un Gouverneur. Il n'en put dire
 davantage, parceque Vanegas lui portant
 son poignard sur la poitrine, le menaça
 de le lui enfoncer dans le cœur s'il parloit
 encore, & le blessa même légèrement. Il
 commanda ensuite à ceux qui le portoi-
 ent de doubler le pas; & quand il fut em-
 barqué, on le coucha sur la Poupe entre
 deux planches, qui le serroient si étroite-
 ment, qu'il n'avoit pas la liberté de se
 retourner. Cabrera & Vanegas s'embarque-
 rent avec lui, & Irala leur joignit un
 nommé Lopéde Ugarré (1), pour veiller à ses
 intérêts auprès des Ministres. Cet Homme
 étoit un de ceux qui avoient eu plus de
 part à tout ce qui s'étoit fait contre le
 Gouverneur; mais à l'exemple de celui qui
 l'envoioit, il ne s'étoit point déclaré pu-
 bliquement, & ils se flattoient l'un & l'autre
 qu'on ne les soupçonneroit pas en
 Espagne d'être entrés pour rien dans tout
 ce qui s'étoit passé.

On veut l'em-
 poisonner en
 chemin: com-
 ment il s'en
 garantit.

Dès que tout le monde fut embarqué,
 les deux Officiers roiaux, qui étoient res-
 tés à l'Assomption, firent mettre en prison
 D. Jean de Salazar & Estopiñan Cabeça de
 Vaca, Neveu de D. Alvare, & deux jours
 après ils furent embarqués sur un second
 Brigantin, qui joignit bientôt le premier.
 Il falloit de grandes raisons pour envoier
 en Espagne ces deux Officiers, qui étoient
 Gens de condition & de mérite: mais outre
 qu'ils étoient fort estimés des Troupes, qui

(1) Fernandez le nomme Lopé Duarté.

nauroien
 être av
 ordres,
 paroît c
 certain,
 en grace
 étoient
 gés de
 servir,
 nommé
 ce servic
 auroit pr
 lequel s'a
 l'arsenic
 s'en garan
 dont il av
 qui le fail
 Après que
 il déclara
 de la main
 répondit q
 mourir de
 jours sans
 trop épuisé
 qu'à le faire
 sentoit, &
 Outre Sa
 envoioit en
 Pierre Fern
 sieurs autres
 passage sur le
 tres le P. Jea
 Merci; mais
 vant de ne rie
 Cabrera & V
 quoit beauco

auroient pu les mettre à leur tête, peut-être avoit-on donné pour eux, les mêmes ordres, que pour le Gouverneur, dont il paroît qu'on vouloit se défaire: ce qui est certain, c'est que celui-ci aiant demandé en grace que deux de ses Domestiques, qui étoient embarqués avec lui, fussent chargés de lui préparer ce qu'on devoit lui servir, il fut refusé, & qu'un Biscaien, nommé *Mechin*, eut ordre de lui rendre ce service, & de remettre à Ugarté ce qu'il auroit préparé, pour le porter au Malade, lequel s'aperçut d'abord qu'il y avoit de l'arsenic dans ce qu'on lui servoit. Il ne s'en garantit, qu'en prenant un peu d'huile, dont il avoit fait une petite provision, & qui le faisoit vomir avec de grands efforts. Après que cela eut duré trois jours de suite, il déclara qu'il ne recevrait plus rien, que de la main de ses Domestiques, & on lui répondit qu'il étoit le maître de se laisser mourir de faim: il passa en effet plusieurs jours sans rien prendre; mais se sentant trop épuisé, & voyant qu'on ne cherchoit qu'à le faire périr, il reçut ce qu'on lui présentoit, & continua d'user de son vomitif.

Outre Salazar & Cabeça de Vaca, on envoioit encore Prisonniers en Espagne Le Brigantin est assailli Pierre Fernandez & Ruiz Miranda. Plus d'une violente tempête, & ce qu'elle produisit.

Plusieurs autres Personnes obtinrent aussi leur passage sur le second Brigantin, & entr'autres le P. Jean de Salazar, Religieux de la Merci; mais on leur fit promettre auparavant de ne rien faire en faveur de D. Alvarez Cabrera & Vanegas trouverent qu'on risquoit beaucoup, & les renvoierent à l'Al-

1545.

somption sur le même Bâtiment, où ils firent embarquer les deux Domestiques du Gouverneur, qui en eut beaucoup de chagrin. Cependant à peine le Brigantin qui le portoit étoit en pleine Mer, qu'il fut assailli d'une tempête si violente, que le naufrage parut inévitable aux Marins les plus expérimentés.

Les Officiers roiaux demandent pardon à Dom Alvarez, & lui ôtent les fers.

Alors les deux Officiers roiaux, qui se crurent au moment d'être jugés en dernier ressort à un Tribunal où la vérité ne peut être ni opprimée ni obscurcie, sentirent tout le poids de leurs crimes : le cri de leur conscience les força même de les confesser publiquement, & d'avouer qu'ils reconnoissoient le bras vengeur de l'innocence, qui armoit contr'eux les Elémens. Cabrera ôta lui-même les fers, que D. Alvarez avoit encore aux pieds; il les baïsa, ce que Vaneegas fit aussi : tous deux lui demanderent pardon à haute voix de tout ce qu'ils avoient fait contre lui, lui firent une réparation authentique de tout ce qu'ils avoient publié contre son honneur, ajoutant qu'ils avoient fait mille faux sermens, uniquement pour le faire périr. Ils le prièrent au nom de Dieu de leur pardonner tous ces attentats, & de ne les point perdre auprès de Sa Majesté.

Ils veulent le faire arrêter aux Açores.

Il le leur promit, & les assura qu'il oublioit tout le passé. Cependant la tempête, qui duroit depuis quatre jours, s'étant calmée, il n'y eut personne qui ne se crût redevable à la vertu & aux mérites d'un si saint Homme, d'avoir échappé à un si grand danger. Le Brigantin fit ensuite deux

mille cinq
& se trouva
qu'un peu d
Galettes ave
le danger du
que la crai
place, dans
toient coupab
Souverain, c
de D. Alvarez
que l'aveu de
ils n'osèrent
Bresil, ni à l
être arrêtés, &
gation, ils relâ
miere chose qu'
d'aller trouver
de lui dire qu'il
un Homme, qu
Cap-verd, avoit
qu'il en pouvoit
le plus à propos
Le Command
accusation, conç
re les Délateurs.
leur répondit-il
est-il dans le M
osât s'en prendre
qui d'ailleurs ne
dépourvus pour é
onfus d'une répon
toute la force, ils se
liquer; & laissant
brigantin, ils s'em
âtiment, qui appa
ils arrivèrent de

mille cinq cens lieues sans voir la terre, & se trouva bientôt sans autres provisions, qu'un peu de farine, dont on faisoit des Galettes avec de la graisse de Porc. Mais le danger du naufrage étoit à-peine passé, que la crainte du Jugement de Dieu fit place, dans le cœur de ceux qui se sentoient coupables, à celle de la justice du Souverain, contre laquelle les promesses de D. Alvare les rassuroient d'autant moins, que l'aveu de leurs crimes avoit été public. Ils n'osèrent donc prendre terre, ni au Bresil, ni à l'Ile Espagnole, de peur d'y être arrêtés, & après trois mois de navigation, ils relâcherent aux Açores. La première chose qu'ils firent en débarquant, fut d'aller trouver le Commandant du Port, & de lui dire qu'ils avoient sur leur Bâtiment un Homme, qui en passant aux Iles du Cap-verd, avoit pillé celle de Santiago, & qu'il en pouvoit faire tout ce qu'il jugeroit le plus à propos.

Le Commandant, surpris d'une telle accusation, conçut quelques soupçons contre les Délateurs. » Ce que vous me dites, leur répondit-il, ne sauroit être vrai; est-il dans le Monde un Particulier, qui oseroit s'en prendre au Roi mon Maître, qui d'ailleurs ne laisse pas ses Ports assez dépourvus pour être si aisément insultés. » Confus d'une réponse dont ils comprenoient toute la force, ils se retirèrent sans rien répliquer; & laissant leur Prisonnier sur le brigantin, ils s'embarquerent sur un autre bâtiment, qui appareilloit pour l'Espagne, & ils arrivèrent douze jours avant lui,

Dom Alvare arrive en Espagne. Mort funeste des deux Officiers roiaux.

1545.

& publièrent qu'il étoit allé en Portugal pour y communiquer ses découvertes. Ils se rendirent d'abord à Valladolid où étoit la Cour, & présentèrent au Conseil leurs Mémoires, avec toutes les Pièces qui leur servoient de preuves.

Par malheur pour eux, le Conseil roial des Indes avoit alors pour Président Dom Sébastien Ramirez Fuenfcal, Evêque de Cuença, l'Homme de toute l'Espagne le mieux instruit des affaires de l'Amérique, le plus integre & le moins capable de se laisser surprendre. Il avoit été Président de l'Audience roiale de San-Domingo, & de celle de la nouvelle Espagne, & son expérience lui fit d'abord entrevoir & bientôt après découvrir la vérité, qu'on cherchoit à déguiser, en se parant du voile d'un grand zele pour l'intérêt de l'Etat. Il se dispoit même déjà à faire une justice éclatante des deux Officiers roiaux, lorsqu'il mourut, au grand regret de toute l'Espagne. Dom Alvare arriva sur ces entrefaites à Valladolid, & la nuit même ses deux Accusateurs en partirent pour Madrid, où la Cour étoit sur le point de se rendre. Peu de jours après, Garcie Vanegas mourut subitement sans avoir pu proferer une seule parole & les yeux lui sortant de la tête; & presqu'en même tems Cabrera expira dans un accès de frénésie, après avoir tué sa Femme.

Dom Alvare est déclaré innocent. Ce qu'il devient.

Je n'ai pu savoir où étoient alors les deux Religieux, qui avoient passé de l'Assomption au Bresil pour porter en Espagne des Mémoires contre Dom Alvare. On s'est

s'est conten
étoient aussi
maniere for
Dom Alvare
pagne, & q
marquée con
plus que suffi
innocence, c
nous apprend
ce qu'on lui i
ans; qu'on ne
renvoier au Pa
sence n'occasio
& qu'il demeur
récompensé de
de ses pertes,
pour le service
ble attribuer ce
ce, qui fut long
mes d'Espagne;
par le P. del T
une pension de d
mourut fort âgé
une place dans
trouve cependant
fut d'abord plac
Indes. Mais,
laissa rien à désire
ses services, il n
de tout ce qu'il
tint point compte
avec laquelle il avo
mens indignes: c
dont Dieu seul peu

(1) *In Senatu Hispaniæ*
Hist. Paraq. L. 1. C. 1.

s'est contenté de nous apprendre qu'ils étoient aussi morts subitement, & d'une maniere fort triste. Cependant, quoique Dom Alvare n'eût plus d'Ennemis en Espagne, & que la Justice divine, si bien marquée contre les Dénonciateurs, parut plus que suffisante pour faire connoître son innocence, celui qui a écrit ses mémoires nous apprend qu'il ne fut déchargé de tout ce qu'on lui imputoit, qu'au bout de huit ans; qu'on ne jugea pas à propos de le renvoyer au Paraguay, de peur que sa présence n'occasionnât de nouveaux troubles; & qu'il demeura tout ce tems-là, sans être récompensé de ses services, ni dédommagé de ses pertes, & des frais qu'il avoit faits pour le service de l'Empereur. Herrera semble attribuer ce délai à l'absence de ce Prince, qui fut long-tems éloigné de ses Roïaumes d'Espagne; & nous n'apprenons que par le P. del Techo, qu'il lui fut assigné une pension de deux mille écus d'or, & qu'il mourut fort âgé à Seville, où il occupoit une place dans l'Audience roïale (1). Je trouve cependant dans un Mémoire, qu'il fut d'abord placé dans le Conseil roïal des Indes. Mais, si son Souverain ne lui laissa rien à désirer pour la récompense de ses services, il ne le dédommagea point de tout ce qu'il avoit souffert, & ne lui tint point compte de la maniere héroïque avec laquelle il avoit soutenu tant de traitemens indignes: c'est qu'il est les vertus, dont Dieu seul peut être le Rémunérateur.

(1) *In Senatu Hispalensi integrâ samâ consenuit.*
Hist. Paraq. L. I. C. 14.

1545.

Ceux, qui pensent & se conduisent en tout par les grands principes de la Religion, savent bien que lui-seul peut être leur récompense.

Il semble d'ailleurs qu'on peut concilier cet Historien avec Pierre Fernandez, en disant que la lenteur des Procédures, causée en bonne partie par l'éloignement du Paraguay, d'où il falloit faire venir des informations juridiques, & en partie par la longue absence de l'Empereur, empêcha qu'on ne rendît plutôt une pleine justice à cet Homme célèbre, qui de son côté, du caractère dont il étoit, content d'avoir pour lui le témoignage de sa conscience, ne se donna pas beaucoup de mouvemens pour solliciter ses Juges, & les engager à terminer une affaire, qui ne pouvoit que tourner à son honneur. Mais ce qui lui en fit plus que tout autre chose, c'est qu'il ne lui échappa jamais un seul mot contre ses Ennemis, ni rien qui put charger Dom Dominique Martinez de Irala, après même qu'il eut appris la conduite que tint ce Commandant à son égard dès qu'il eut été embarqué, & dont nous parlerons en son tems. Herrera nous apprend seulement que l'Agent, qu'il avoit envoyé pour ménager ses intérêts auprès des Ministres, ne put jamais obtenir la permission de retourner au Paraguay. Il ne nous reste ici, pour achever l'Histoire du Gouvernement de D. Alvare Nuñez de Vera Cabeça de Vaca, que de faire connoître quel fut le succès du Voyage, que le Capitaine Fernand de Ribera avoit entrepris par son ordre, & dont

D U
il ne fut in
vée en Esp
J'ai dit
Port des R
1543, ave
qu'il s'emba
est formée
dont l'une i
Yayva. Il fa
exactement
res : mais d
premiere, qu
la seconde,
guay & du I
Brigantin ave
der, & se mi
qui lui restoi
rayez lui don
bien la Langu
Partie du Paï
Avec ce secour
les Indiens de
rencontra sur
lui avoit donno
mé Jean Valde
exactement tou
vir; mais à qu
de ce qu'il appre
qu'il avoit en p
par le moïen de
vant à en instru
voit être dans la
par lui-même. L
retour au Port de
permis d'entrer e
suivre à l'Assomp

il ne fut instruit lui-même qu'après son arrivée en Espagne.

1544-45.

Découvertes du Capitaine Fernand de Ribera.

J'ai dit que cet Officier étoit parti du Port des Rois, le vingtième de Décembre 1543, avec cinquante-deux Hommes, & qu'il s'embarqua sur l'Iguatu. Cette Riviere est formée par la jonction de deux autres, dont l'une se nomme *Yacareati*, & l'autre *Yayva*. Il faut un peu deviner pour placer exactement le confluent de ces deux Rivières : mais deux choses sont certaines ; la première, que Ribera y arriva en six jours ; la seconde, qu'il est à l'Occident du Paraguay & du Port des Rois. Il y laissa son Brigantin avec douze Hommes pour le garder, & se mit en marche avec les quarante qui lui restoiént & un Guide que les Xarayez lui donnerent & qui entendoit fort bien la Langue qui a cours dans une bonne Partie du País qu'il lui falloit traverser. Avec ce secours, il lui fut aisé d'interroger les Indiens des différentes Nations qu'il rencontra sur son passage ; Dom Alvare lui avoit donné un Ecrivain du Roi, nommé Jean Valderas, qui avoit soin d'écrire exactement tout ce qu'il pouvoit découvrir ; mais à qui il ne communiquoit rien de ce qu'il apprenoit dans les conversations qu'il avoit en particulier avec les Indiens par le moien de son Interprète se réservant à en instruire son Général, qu'il savoit être dans la résolution de vérifier tout par lui-même. L'état où il le trouva à son retour au Port des Rois, ne lui ayant pas permis d'entrer en matiere avec lui, il le suivit à l'Assomption, où nous avons vu

1544-45.

qu'il ne lui fut pas même possible de lui parler; ce qui lui fit prendre le parti de mettre en ordre sa Relation. Dès qu'elle fut achevée, il assembla dans l'Eglise des P. P. de la Merci un certain nombre de Personnes choisies, sur la discretion desquelles il pouvoit compter, & en présence du Supérieur & de Pierre Fernandez, Ecrivain du Roi, il lut son Ecrit, dont il affirma le contenu avec serment sur les saints Evangelies. En voici le précis : la Pièce, telle qu'elle est imprimée à la suite des Mémoires de Dom Alvarez, se trouvera à la fin de ce Volume (1).

Ribera, arrivé au Confluent des deux Rivieres qui forment l'Iguazu, apprit des Xarayez qu'il y rencontra, que l'Yayva fort des Montagnes de Ste Marthe, & l'Yacareati de celles du Perou; qu'elles se confondent d'abord dans le Pais des *Perobacæz*, puis se séparent & forment une très grande Ile, qui est fort peuplée de différentes Nations. Après avoir pris congé des Xarayez, dont le Cacique, qui avoit nom *Camiré*, lui avoit fait un très grand accueil, il marcha trois jours, & arriva chez d'autres Indiens, nommés *Urtuezez*, qui, aussi bien que les Xarayez, labourent la terre, & nourrissent plusieurs especes de Volailles. Il continua de marcher dans un Pais fort peuplé jusqu'à ce qu'il se trouva par les quatorze degrés cinquante-trois minutes de Latitude australe.

Tandis qu'il étoit chez les *Urtuezez*, qui avoient pour Voisins les *Aburtinez*,

(1) Voyez les Pièces.

D U
 plusieurs
 trouver,
 semblables
 & des plac
Chafaloni
 sur le Pais
 dirent unar
 dix jours a
 grandes Pe
 mes, qui a
 & jaune,
 une Femme
 fines; que t
 ces Femmes
 vant que d'a
 troit une très
 ces Femmes
 qui ne pouvo
 que dans un
 en faisoient
 avoir des En
 Filles, & ren
 Peres, dès qu'
 vant les indice
 mes sont entre
 the qu'elles on
 un grand Lac,
 nomment *la M*
 cet Astre leur p
 quand on a pa
 Femmes, on re
 nombreuses d'H
 des barbes termin
 parloient ainsi,
 appris cela de le
 les avoient point

plusieurs Indiens des environs le vinrent trouver, & lui présentèrent des plumes semblables à celles qu'on voit au Pérou, & des plaques d'un métal qu'ils appelloient *Chafalonia*. Il les interrogea séparément sur le País qui étoit au-delà; & tous lui dirent unanimement qu'après avoir marché dix jours au Nord-Ouest, on trouvoit de grandes Peuplades habitées par des Femmes, qui avoient beaucoup de métal blanc & jaune, & qui étoient gouvernées par une Femme fort redoutée des Nations voisines; que tout ce qui étoit à l'usage de ces Femmes, étoit de métal blanc; qu'avant que d'arriver chez elles, on rencontre une très petite Nation, avec laquelle ces Femmes étoient souvent en guerre, & qui ne pouvoit pas tenir contre elles. Mais que dans un certain tems de l'année elles en faisoient venir des Hommes pour en avoir des Enfans; qu'elles gardoient les Filles, & renvoioient les Garçons à leurs Peres, dès qu'ils étoient sevrés; que, suivant les indices qu'on lui donna, ces Femmes sont entre les Montagnes de Ste. Martha qu'elles ont au Nord Nord-Ouest, & un grand Lac, que les Naturels du País nomment *la Maison du Soleil*, parce que cet Astre leur paroît s'y coucher; & que quand on a passé les Habitations de ces Femmes, on rencontre plusieurs Nations nombreuses d'Hommes noirs, & qui ont des barbes terminées en pointes. Ceux, qui parloient ainsi, ajoutèrent qu'ils avoient appris cela de leurs Peres, mais qu'ils ne les avoient point vus; que leurs Voisins

1544-45. leur avoient dit la même chose, & leur avoient ajouté que ces Hommes noirs étoient très bien vêtus, avoient de grandes maisons bâties de pierres & de terre, & du métal blanc & jaune en si grande quantité, que toute leur Vaisselle, leurs Terrines, & généralement tous leurs ustensiles, étoient de l'un ou de l'autre.

Ribera leur demanda de quel côté ils demeuroient; & ils répondirent que pour aller chez eux, il falloit marcher au Nord-Ouest, & qu'en quinze jours on en arriveroit bien près; d'où il concluoit qu'ils étoient environ par les douze degrés de Latitude-Sud, entre les Montagnes de Ste. Marthe, & celles du Marañon. On lui dit encore que ce Peuple étoit fort guerrier, mais qu'il n'avoit point d'autres armes que l'arc & la fleche. Ces mêmes Indiens lui firent encore entendre par des signes, que depuis l'Ouest-Nord-Ouest-Quart-de-Nord il y a plusieurs grandes Peuplades, & des Bourgades si longues, qu'un Homme ne peut aller en un jour d'une extrémité à l'autre; que tous ces Indiens avoient beaucoup de métal blanc & jaune, & qu'on pouvoit aller jusqu'à eux par un Pais peuplé, & en peu de tems; que du côté de l'Ouest il y a un Lac si grand, que d'un de ses bords on ne voit point l'autre; que tous les Indiens, qui sont établis aux environs de ce Lac, ont beaucoup de métal & de petites pierres fort brillantes, dont leurs habits & leurs meubles sont bordés; que leurs Bourgades sont très grandes; qu'ils cultivent la terre & nourrissent quantité de Volailles, & que de l'endroit

où il étoit
jours à ce
peuplé &
basses; m
hautes, &
bre pour en
si peuplé.

Ils lui di
de-Sud-Oue
plades, don
& que les
bles, fort
taux, & nou
Brebis fort g
pour sarcler
pour porter
aller jusqu'à
chemins peup
tiens; mais q
ques Déserts
point d'eau.
savoient qu'il
côté-là; & ils
Indiens, qui
Peuplades, av
Pais, qu'en v
ils avoient vu
aiant de la ba
maux, qui, de
peignoient, é
que ne trouvan
serts, ils avoien
plusieurs même
de soif; que la r
à des Indiens,
l'Ouest-Quart-de

où il étoit, on pouvoit arriver en quinze jours à ce Lac; que tout le chemin étoit peuplé & fort aisé, quand les eaux sont basses; mais qu'alors elles étoient fort hautes, & qu'ils étoient en trop petit nombre pour entreprendre de traverser un Pais si peuplé.

2544-45.

Ils lui dirent ensuite qu'à l'Ouest-Quart-de-Sud-Ouest il y avoit d'autres grandes Peuplades, dont les maisons étoient de terre, & que les Habitans en étoient fort traitables, fort riches, ayant beaucoup de métaux, & nourrissant de grands troupeaux de Brebis fort grandes, dont ils se servoient pour sarcler & labourer leurs Terres & pour porter des fardeaux; qu'on pouvoit aller jusqu'à eux en peu de jours & par des chemins peuplés, où il y avoit des Chrétiens; mais qu'il faudroit aussi passer quelques Déserts sablonneux, où il n'y avoit point d'eau. Ribera leur demanda d'où ils savoient qu'il y avoit des Chrétiens de ce côté-là; & ils répondirent qu'autrefois des Indiens, qui n'étoient pas éloignés de ces Peuplades, avoient oui dire aux Gens du Pais, qu'en voiageant dans ces Déserts, ils avoient vu des Hommes blancs, vêtus, ayant de la barbe, montrés sur des Animaux, qui, de la maniere dont ils les dépeignoient, étoient des Chevaux; mais que ne trouvant point d'eau dans ces Déserts, ils avoient rebroussé chemin; que plusieurs même étoient morts de faim & de soif; que la même chose seroit arrivée à des Indiens, qui ayant oui dire qu'à l'Ouest-Quart-de-Sud-Ouest il y avoit plu-

1544-45.

fleurs Nations séparées des autres par de
 grandes Montagnes & de vastes Déserts,
 avoient eu la curiosité de les reconnoître,
 s'ils n'étoient point retournés sur leurs pas.
 Ribera leur demanda ensuite comment
 ils avoient pu savoir tout ce qu'ils lui avoient
 dit; & ils lui répondirent qu'il y avoit
 une grande communication établie entre
 toutes ces Nations, & qu'il étoit certain
 qu'on avoit vu des Chrétiens avec leurs
 Chevaux, qui venoient du côté du Dé-
 fert; qu'ils savoient encore par oui-dire,
 qu'à la descente des Montagnes du côté du
 Sud-Ouest, il y avoit de grandes Peupla-
 des, dont les Habitans étoient fort riches
 en métaux, & que ceux, dont on l'avoit
 appris, disoient encore que de l'autre côté
 des Montagnes l'eau étoit salée, & qu'on
 y avoit vu naviger de tres grands Bâti-
 mens. Enfin, les aiant interrogés, si toutes
 les Nations, dont ils lui avoient parlé,
 avoient des Chefs qui eussent quelque au-
 torité sur les Particuliers, ils avoient ré-
 pondu que chacune avoit le sien, que c'é-
 toit toujours le plus brave de la Nation,
 & que tous lui obéissoient ponctuellement.
 Il finit, en assurant sur la même foi du ser-
 ment, que non content de ce que les In-
 diens lui avoient dit, lorsqu'il les ques-
 tionnoit en général, il avoit interrogé
 tous les Particuliers séparément, & que
 leurs témoignages avoient toujours été
 uniformes, sans aucune altération dans
 leurs réponses. Il ajoûta qu'il avoit ou-
 blié de dire, en parlant de l'Yacareati,
 que cette Riviere avoit une chute d'eau

DU

très haute
 tagnes, d'
 terrain fort

Cependant
 guay de ma
 toit que Do
 mais qu'il p
 Espagne, o
 Procès crimin
 y perdrait au
 mença l'exer
 Ennemis de
 vèru, par dis
 enlevé, à ceu
 de s'attacher;
 pu ignorer lon
 duite, il n'en
 le silence à fo
 mot il eût pu le
 avoit trop d'ins
 lui, pour ne pa
 a bien de l'appar
 n'en trouve rien
 Il trouva bie
 dans ses intérêts
 quelque chose à
 voit avoir besoi
 place, en autoris
 fermant les yeux
 traitoient les In
 comprit bientôt q
 ploier de telles v
 autorité, qui n'éta
 par le Souverain,
 tagée par ceux don
 qu'il devoit donner

très haute formée par de grandes Montagnes, d'où elle se précipitoit dans un terrain fort bas.

1545

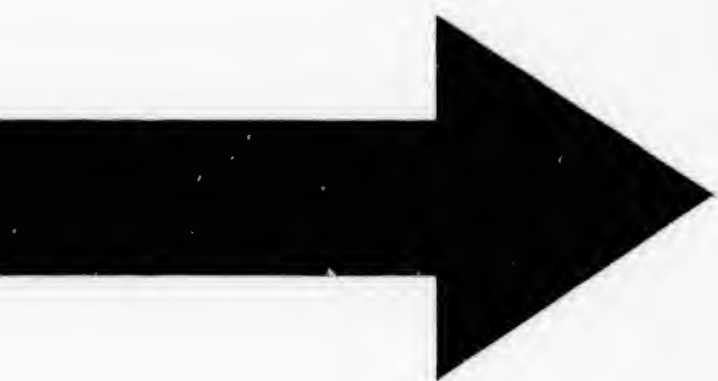
Cependant Irala se comportoit au Paragay de maniere à faire juger qu'il comptoit que Dom Alvare n'y retourneroit pas, mais qu'il périroit avant que d'arriver en Espagne, ou qu'il succomberoit dans le Procès criminel qu'on lui avoit intente, & y perdrait au moins tout son crédit. Il commença l'exercice de la Charge dont les Ennemis de ce Gouverneur l'avoient revêtu, par distribuer tout ce qu'on lui avoit enlevé, à ceux qu'il lui importoit le plus de s'attacher; & quoique D. Alvare n'ait pu ignorer long-tems une si étrange conduite, il n'en continua pas moins à garder le silence à son égard, quoique d'un seul mot il eût pu le perdre. Irala, de son côté, avoit trop d'intérêt à se reconcilier avec lui, pour ne pas réparer sa faute, & il y a bien de l'apparence qu'il le fit; mais je n'en trouve rien dans mes Mémoires.

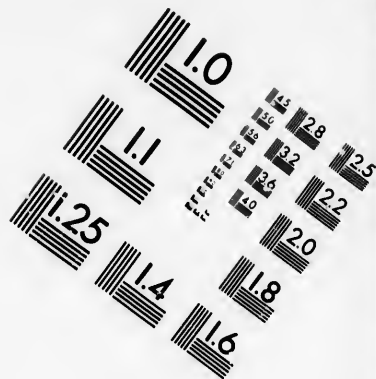
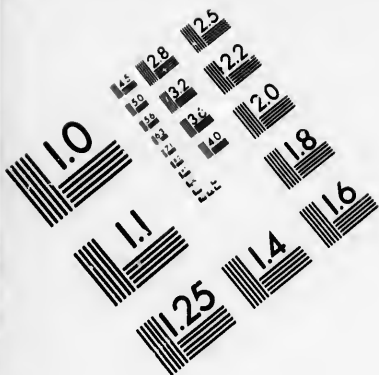
Action indigne d'Irala à l'égard de D. Alvare.

Il trouva bientôt le moyen de mettre dans ses intérêts tous ceux dont il avoit quelque chose à craindre, ou dont il avoit besoin pour se maintenir en place, en autorisant leurs injustices, ou en fermant les yeux sur la maniere dont ils traitoient les Indiens; mais comme il comprit bientôt qu'il ne suffisoit pas d'employer de telles voies pour conserver une autorité, qui n'étoit pas encore légitimée par le Souverain, est presque toujours partagée par ceux dont on la tient, il jugea qu'il devoit donner de l'occupation au de-

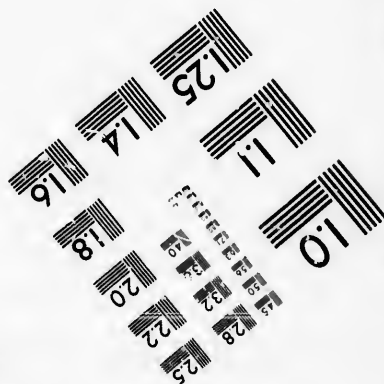
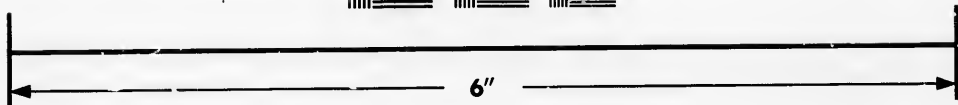
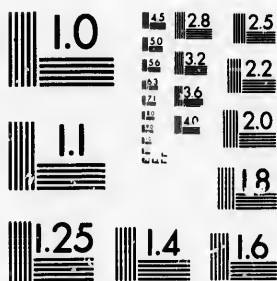
Son adresse pour se maintenir en place.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 672-4503

1.4
1.5
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

10
11
12
13
14
15
16
18
20

1545.

hors à tous ceux qui pouvoient remuer. Ce fut en partie pour cette raison, & plus encore pour se rendre nécessaire en entrant dans les vues de l'Empereur, qu'il résolut de continuer les Découvertes.

Les Indiens se révoltent, & ce qui en arrive.

Il ne s'étoit pas attendu d'y trouver de l'opposition de la part des Officiers roiaux; cependant à la première proposition qu'il en fit, ces Messieurs lui déclarèrent qu'il ne convenoit point qu'il s'éloignât de l'Assomption jusqu'à ce que Sa Majesté l'eût confirmé dans le Gouvernement de sa Province. Si la méfintelligence entre lui & ces Officiers n'avoit pas commencé avant cette déclaration, elle ne tarda point à la suivre, & alors la confusion devint générale. Les Indiens, qui s'en apperçurent bientôt, voulurent en profiter. En représailles des vexations que l'on ne cessoit point de leur faire, ils portèrent le ravage dans les Habitations Espagnoles; & Irala seul y gagna, par le besoin qu'on avoit de lui pour les réprimer. Il ne se fut pas plutôt mis en campagne, que les Indiens n'osèrent plus paroître.

1546. Aiant par-là tellement établi son autorité, qu'il ne se trouvoit plus personne qui osât le contredire, il reprit son premier dessein. Il s'étoit attaché un Gentilhomme, natif de Truxillo dans l'Estramadoure de Castille, nommé (1) Nuflo de Chavès, Homme de résolution, & qui ne cherchoit que les occasions de se distinguer; il le chargea d'aller l'attendre chez les *Mayas* (2) avec le Directeur des Vivres Lescano, & quarante Espagnols. Ces Indiens sont à

(1) C'est à-dire, *Omsfre*. (2) Ou *Tayas*.

l'Occid
plus au
sous le
dre au
qu'il r
son exp
d'abord
les Sold
discrétio
roient,
doze so
absence.
gantins
cinq cer
Pirogues
ci march
Riviere
en cet e
avec des
Paraguay
De-là
rencontre
dit-on,
diens de
bien reçu
abondanc
pour for
Guides. C
fier la gar
pouvoit p
au Nord-
rencontra
noiffances
qu'à la R
rent entr
du Lac d

l'Occident du Paraguay, environ cent lieues plus au Nord que l'Assomption, & presque sous le Tropic. Irala ne put aller le joindre aussi-tôt qu'il l'avoit projeté, parce qu'il rencontra de nouveaux obstacles à son expédition, qu'il n'avoit pas prévus d'abord. Il partit enfin, après avoir gagné les Soldats, en leur permettant de vivre à discrétion dans tous les lieux où ils passeroient, & nommé D. François de Mendoza son Lieutenant général pendant son absence. Il avoit embarqué sur quatre Brigantins trois cents Espagnols; & trois mille cinq cents Indiens le suivoient dans des Pirogues. Le plus grand nombre de ceux-ci marcherent même par terre jusqu'à la Riviere des Itatines, & s'embarquerent en cet endroit. Chavès y joignit le Général avec des provisions, & l'Armée remonta le Paraguay jusqu'au Port des Rois.

De-là elle marcha jusqu'à ce qu'elle eut rencontré des Xarayez, les plus politiques, dit-on, & les plus policés de tous les Indiens de ce Continent. Irala en fut très bien reçu : ils lui fournirent des vivres en abondance, & lui donnerent des Hommes pour fortifier sa Troupe & lui servir de Guides. Cet accueil l'engagea à leur confier la garde de ses Bâtimens, dont il ne pouvoit plus se servir, & il prit sa route au Nord-Ouest. Les premiers Indiens qu'il rencontra lui donnerent de grandes connoissances sur tout le Païs qui s'étend jusqu'à la Riviere des Amazones, & lui dirent entr'autres choses, que sur les bords du Lac del Dorado on trouvoit plusieurs

1546.

Nations, qui avoient beaucoup d'or & d'argent. Comme on l'avoit assuré que les *Sembicofis*, qui habitoient à l'Ouest, avoient chez eux des Mines très abondantes, il jugea à propos de tourner de ce côté-là.

Après plusieurs jours de marche, il arriva sur le bord du *Guapay*, lequel se décharge dans le *Mamoré*, grande Riviere, qui, sous le nom de *Rio de la Madera*, se décharge dans le *Marañon*. De-là il gagna les *Sembicofis*, qui sont au pié des Montagnes du Pérou, & qui lui présentèrent beaucoup de montres d'or & d'argent : il y rencontra aussi d'autres Indiens, qui lui apprirent qu'il y avoit alors de grandes divisions entre les Espagnols du Pérou; & comme il crut l'occasion favorable pour faire sa cour à l'Empereur, il envoya Chavès au Président de la *Gasca*, qui commandoit pour Sa Majesté dans ce Roïaume, pour lui offrir sa personne & toutes ses Troupes qu'il avoit avec lui. Ce Président agréa ses offres, & nomma, pour gouverner le Paraguay pendant son absence, *Dom Diegue Centeno*. Il paroît même que son dessein étoit que cet Officier y restât.

Ce qui l'oblige de retourner au Paraguay.

Mais comme les Envoïés d'*Trala* tarderent beaucoup à revenir, parcequ'ils avoient été obligés d'aller jusqu'à *Lima*, où le Président étoit alors, ses Gens le presserent d'entrer dans le Pérou : il leur dit qu'il ne le pouvoit sans la permission de celui qui y commandoit; & ils répliquerent qu'il falloit donc retourner au Paraguay.

Il leur représenta qu'il avoit donné sa parole à Chavès de l'attendre, & qu'il étoit de son honneur & de la justice de n'y pas manquer. Alors ses Soldats se mutinerent, & ce fut une nécessité pour lui de se rendre à ce qu'ils vouloient. En arrivant chez les Xarayez, il y trouva ses Bâtimens en bon état, & s'y embarqua pour retourner à l'Assomption, où il n'arriva que la troisieme année depuis son départ de cette Ville, & où il trouva bien du changement.

J'ai dit qu'il avoit nommé Dom François de Mendoze pour y commander jusqu'à son retour. Ce Seigneur avoit été Majordome du Prince Ferdinand d'Autriche Frere de l'Empereur Charles V & son Successeur à l'Empire. Une affaire très fâcheuse, qu'il se fit, & dont je parlerai bientôt, l'obligea de sortir d'Espagne, & il profita, pour en sortir avec honneur, de l'entreprise de Dom Pedre de Mendoze, son proche Parent. Il y avoit déjà plus d'un an qu'il commandoit à l'Assomption, lorsqu'il se persuada que D. Dominique Martinez de Irala, dont on ne recevoit aucune nouvelle, avoit eu le même sort que D. Jean de Ayolas : il ne fut pas même le seul, qui le crut ; & ses Amis lui conseillèrent de proposer qu'on procédât à l'élection d'un Gouverneur, ajoutant qu'il n'étoit point douteux que les suffrages ne se réunissent en sa faveur, & que par le crédit de son illustre Maison il n'obtînt des Provisions de l'Empereur.

Il suivit ce conseil, il parla à tous les Electeurs, & il se flatta des les avoir tous

1547-49

Dom François de Mendoze, décapité à l'Assomption.

1547-49.

mis dans ses intérêts, quoique la proposition qu'ils lui firent de commencer par se démettre de sa Charge de Lieutenant général de la Province, dût lui faire naître quelques soupçons. Il fit donc ce qu'on desiroit de lui, & il fut fort étonné que dès le premier scrutin Dom Diegue de Abreu fut déclaré Gouverneur, & proclamé sur le champ. Frappé comme d'un coup de foudre de se voir ainsi dupé par ceux, qu'il se flattoit d'avoir mis dans ses intérêts, il consulta ceux qu'il croïoit ses véritables Amis, & qui furent tous d'avis que l'Élection étoit nulle, comme étant le fruit d'une cabale, & lui firent observer que c'étoit en conséquence du dessein formé de l'exclure du Commandement général, qu'on l'avoit obligé de donner la démission de sa Charge; qu'il falloit commencer par faire déclarer cette démission subreptice, & en prendre l'exercice; qu'ils le soutiendroient, & sauroient bien le rendre maître de la personne de Abreu.

Ce qu'il déclara sur l'échafaud.

Le nouveau Gouverneur fut bientôt informé de ce qui se tramoit contre lui, & sans perdre un moment de tems il fit investir la maison de Mendoza. Au premier mouvement, qui se fit pour cela, presque tous ceux qui l'avoient engagé dans ce mauvais pas, s'évaderent; les autres étoient encore chez lui, & tous furent arrêtés & condamnés à avoir la tête tranchée. Mendoza appella de cette Sentence au Conseil de l'Empereur; mais on lui dit que son Appel étoit nul & abusif, & qu'il ne devoit plus songer qu'à se préparer à la mort. Il

s'y résolu
clara
légitim
eus, s
mens d
d'une
faud, e
devant
lement

On
fort d'u
peu de
la Ville
cœurs p
& affab
faud, il
se fit un
jour du
son dépa
sa premi
un simpl
cès de ja
Justice
crime, e
main d'u
à cet Ar
contente
monde,
tre.

s'y résolut & s'y disposa en Chrétien, déclara Doña Maria de Angulo son Epouse légitime, & quatre Fils, qu'il en avoit eus, ses Héritiers; reçut tous les Sacrements de l'Eglise; & fut conduit au milieu d'une Compagnie d'Arquebusiers à l'échafaud, que le Gouverneur avoit fait dresser devant son Logis, ce qui fut assez généralement désapprouvé.

On ne peut refuser des larmes au triste sort d'un Homme de cette naissance, qui peu de jours auparavant commandoit dans la Ville, & qui s'y étoit concilié tous les cœurs par des manieres également nobles & affables. Dès qu'il fut monté sur l'échafaud, il témoigna qu'il vouloit parler: il se fit un grand silence; or il dit qu'à pareil jour du même mois, peu de tems avant son départ d'Espagne, il avoit fait mourir sa premiere Femme & son Chapelain, sur un simple soupçon que lui inspiroit un excès de jalousie; qu'il reconnoissoit que la Justice divine lui vouloit faire expier ce crime, en permettant qu'il pérît par la main d'un Bourreau, & qu'il se soumettoit à cet Arrêt, dans l'espérance que Dieu se contenteroit de l'avoir ainsi puni dans ce monde, & lui feroit miséricorde dans l'autre.

Fin du second Livre.

HISTOIRE

D U

PARAGUAY. LIVRE TROISIEME.

S O M M A I R E.

IRALA arrive à l'Assomption ; comment il y est reçu. Abreu & ses Partisans prennent la fuite. Irala fait mourir Abreu, & plusieurs de ceux qui avoient contribué à la mort de Mendoza. En quel état se trouvoit alors la Province. Centeno nommé pour aller commander au Paraguay. Ses Instructions. Sa mort. Etablissement d'un Port manqué. Avanture singuliere. Fondation de la Ville de Guayra, nommée depuis Ciudad Real. Il arrive des ordres du Conseil roial des Indes. Ruse d'Irala pour se maintenir dans son Gouvernement. Les Indiens se révoltent & sont soumis. L'Empereur nomme un Gouverneur du Paraguay. Condition du Traité qu'il fait avec lui. Ce Gouverneur meurt sur le point de s'embarquer. Son Fils prend sa place, & périt dans un naufrage. Arrivée d'un Evêque à l'Assomption. Règlement de l'Empereur au sujet des Indiens soumis. La Ville

de G
l'autr
Ciuda
Il fo
qui s'e
Diver
de Sai
premie
Mort
verneu
ranis.
Guayr
Ciudaa
dent in
donne u
qui se c
Pérou
Personn
Chavès.
déposé.
veau G
tragique
attaqués
pagnols,
mandant
vêque. C
Espagne.
cuman, &
entre les
Arrivée a
raguay. L
Ses Habi
vieres & d
Du Clima
des Espa
mier Gou

de Guayra. ou d'Ontiveros, transferée de l'autre côté du Parana, sous le nom de Ciudad Real. Nustlo de Chavès au Pérou. Il force le Retranchement des Chiquites, qui s'opposoient à son passage. Mort d'Irala. Diverses aventures de Chavès. Fondation de Santa Cruz de la Sierra l'ancienne. Sa premiere situation fut changée dans la suite. Mort de Mendoza. Vergara nommé Gouverneur du Paraguay. Révolte des Guaranis. Autre révolte dans la Province de Guayra. Riquelmi est envoié pour secourir Ciudad Real. Défaite des Révoltés. Accident imprévu; & ce qu'on en pense. On donne un mauvais conseil au Gouverneur, qui se dispose à le suivre. Il part pour le Pérou avec l'Evêque & plusieurs autres Personnes en place. Entreprise hardie de Chavès. Le Gouverneur du Paraguay est déposé. Quel fut son Successeur. Le nouveau Gouverneur passe en Espagne. Mort tragique de Chavès. Les Espagnols sont attaqués par les Itatines. Victoire des Espagnols, & à qui ils l'attribuent. Le Commandant du Paraguay se brouille avec l'Evêque. Ce Prélat le conduit Prisonnier en Espagne. Fondation de Cordoue du Tucuman, & de Santafé. Différend à ce sujet entre les Fondateurs de ces deux Villes. Arrivée d'un nouveau Gouverneur du Paraguay. Etendue & situation du Tucuman. Ses Habitans. Des Animaux. Des Rivières & des Lacs. Des Richesses du País. Du Climat & des Saisons. Premiere entrée des Espagnols dans le Tucuman. Le premier Gouverneur est blessé par les Inatens.

& meurt de ses blessures. Ses premiers Successeurs. Villes bâties dans le Tucuman. Leur situation. Idée de ces Villes. Etendue & situation du Chaco. Qualités du Pais. Ses Mines & ses Rivieres. Climat & fertilités du Chaco. Des Simples. Des Animaux. Du nombre de ses Habitans. Deux Nations singulieres du Chaco. De tous les Habitans du Chaco en général. Origine des Chiriguanes. Leur animosité contre les Espagnols. Leur opposition au Christianisme. Expédition malheureuse contr'eux. Leurs Mœurs. Quelques Nations du Chaco plus pacifiques. Première tentative des Espagnols sur le Chaco. Mort funeste de André Manso. Prophétie de Saint François Solano. Des Départemens & des Commandes.

LE Gouverneur, après s'être défait d'un Rival si dangereux, n'eut rien de plus pressé que de travailler à se procurer des Provisions de l'Empereur : il dépêcha en Espagne une Caravelle ; il y fit embarquer Dom Alfonse de Riquelmi, avec le Procès-verbal de son Election, & les preuves que l'on avoit de la mort de Dom Dominique Martinez de Irala, & donna ordre à Ferdinand de Ribera de l'escorter jusqu'au Cap de Sainte-Marie sur un Brigantin. Ils eurent le tems assez favorable jusqu'à l'entrée du Golfe, où Ribera prit congé de Riquelmi ; & celui-ci aiant voulu gagner une Ile pour cingler de-là en pleine Mer, un coup de vent le jeta sur un écueil, où la Caravelle se brisa. Par bonheur pour l'E-

1549.
Irala arrive
à l'Assomption.

quipage
eut bie
les Cha
& s'éto
Ribera
arrivé
quipage
il arriva
trouva I
Toute
lui jusq
son Gou
n'avoit
qui ne p
lui la m
s'aller m
La plûpa
d'être rec
firent aut
Montagn
difficile d
voisinage
verneur s
lui échap
de ceux qu
& qui, no
un seul H
che, mais
pe de quan
Chavès
çois de M
neur qu'il
contribué à
mit. Quel
pas pris la
s'évader ; c

premiers Suc-
le Tucuman.
illes. Etendue
lité du Pais.
limat & ferti-
es. Des Ani-
bitans. Deux
o. De tous les
l. Origine des
contre les Ef-
Christianisme.
r'eux. Leurs
du Chaco plus
ve des Espa-
neste de André
nçois Solano.
nandes.

re défait d'un
rien de plus
procurer des
l dépêcha en
fit embarquer
ec le Procès-
s preuves que
n Dominique
ordre à Fer-
rter jusqu'au
Brigantin. Ils
jusqu'à l'en-
rit congé de
voulu gagner
pleine Mer,
écueil, où
eur pour l'E-

quipage, qui s'étoit sauvé à terre, & qui
eut bien de la peine à se défendre contre
les Charuas, le Brigantin n'étoit pas loin,
& s'étoit mis à l'abri de la Tourmente.
Ribera fut averti du malheur qui étoit
arrivé à la Caravelle, en recueillit l'E-
quipage, & retourna à l'Assomption, où
il arriva à la fin de l'année 1549, & y re-
trouva Dom Dominique Martinez de Irala.

Toute la Ville étoit allée au-devant de
lui jusqu'à quatre lieues, & le salua comme
son Gouverneur. D. Diegue de Abreu, qui
n'avoit osé s'opposer à cette réception, &
qui ne pouvoit douter qu'il ne vengeât sur
lui la mort de Mendoze, prit le parti de
s'aller mettre à couvert de ses poursuites.
La plûpart de ceux, qui avoient à craindre
d'être recherchés pour le même sujet, en
firent autant, & se cantonnerent dans des
Montagnes, d'où il étoit d'autant plus
difficile de les tirer, que les Indiens du
voisinage se déclarerent pour eux. Le Gou-
verneur se consola de voir ainsi sa proie
lui échapper, par l'arrivée de Chavès &
de ceux qui l'avoient accompagné au Pérou,
& qui, non-seulement n'avoient pas perdu
un seul Homme dans une si longue mar-
che, mais avoient encore grossi leur Troup-
pe de quarante Espagnols.

Chavès, qui étoit Gendre de Dom Fran-
çois de Mendoze, demanda au Gouver-
neur qu'il fit justice de ceux qui avoient
contribué à sa mort, & Irala le lui pro-
mit. Quelques-uns de ceux qui n'avoient
pas pris la fuite, furent assez heureux pour
s'évader; on fit justice des autres. A cette

1549.

Comment il
y est reçu. A-
breu & fest'ar-
tifans pren-
nent la fuite.

1549-50.

Irala fait
mourir A-
breu, & plu-
sieurs de ceux
qui avoient
contribué à la
mort de Men-
doze.

1549-50.

nouvelle Abreu s'éloigna encore davantage, mais il ne put échapper à ceux qui le cherchoient. Vingt Soldats, qui le suivoient à la piste, & avoient un ordre exprès de le prendre vif ou mort, aiant aperçu une espee de Cabanne sur la cime d'une Montagne de difficile accès, & environnée d'arbres, s'en approcherent pendant la nuit, le reconnurent au milieu de quatre ou cinq Espagnols, qui ne l'avoient point quitté, & un d'eux tira sur lui, & le jeta mort sur la place. Il se fit, à l'occasion de ces recherches, de grandes violences, qui sont racontées fort diversement.

1550-55. Tout étoit alors dans une grande confusion, & il n'y en a guere moins dans la maniere dont les Auteurs contemporains en ont parlé. Le Pere del Techo a un peu glissé sur ces tems orageux. Un Manuscrit Espagnol, qui n'est guere qu'une traduction en Prose de l'*Argentina*, ne parle jamais d'Irala qu'avec éloge; mais il est bien difficile, après ce qu'en a dit Herrera, qui d'ailleurs lui rend assez de justice sur bien des choses, de le justifier sur tout: & son procédé au sujet de Dom Alvare Nuñez Cabeça de Vaca, est un préjugé bien fort contre sa réputation; il est fâcheux pour lui qu'il n'ait pas assez déguisé la passion qu'il avoit de dominer & de n'avoir point de Superieur. Il ne manquoit assurément pas de bonnes qualités; mais les violences que lui reproche Herrera, & la liberté que, selon cet Historien il donnoit aux Soldats & à d'autres, de vexer les Habitans & les Indiens, sans qu'ils pussent en avoir

Etat où se trouvoit alors le Paraguay,

D
aucune
des révo
sauroien
avoit tou
contre lu
pereur,
tant plus
vie, ou
dont on
manquoit
nir à ces
attentif à
au Pérou
dre de la
dans ce R
son Conse
Il ne p
qu'il avo
Président
parcequ'il
parceque q
avoit env
l'avoient i
& fait que
étoit résolu
il pût comp
l'ai déjà dit
Centeno, c
la Province
ancien Officie
l'Histoire de
au service
prudence &
capable des
entreprises
du Gouvern

aucune justice, ce qui donna lieu à bien des révoltes de la part de ces derniers, ne sauroient être excusées. Aussi, comme il avoit tout lieu de craindre qu'on n'écrivit contre lui au Conseil des Indes ou à l'Empereur, il avoit partout des Espions, d'autant plus redoutables, qu'il y alloit de la vie, ou du moins de la prison, pour ceux dont on auroit surpris les Lettres. Il ne manquoit jamais de prétextes pour en venir à ces extrémités; & il n'étoit pas moins attentif à empêcher les Mécontents de passer au Pérou, parcequ'il avoit autant à craindre de la part de ceux qui commandoient dans ce Roïaume, que de l'Empereur & de son Conseil.

Il ne pouvoit ignorer que dans le tems qu'il avoit envoieé offrir ses services au Président de la Gasca, ce Seigneur, soit parcequ'il étoit résolu de les accepter, soit parceque quelques-uns de ceux qu'Irala lui avoit envoieés pour lui faire cette offre, l'avoient instruit des troubles du Paraguay & fait quelques plaintes du Gouverneur, étoit résolu d'y en envoyer un sur lequel il pût compter, & avoit jetté, comme je l'ai déjà dit, les yeux sur Dom Diegue de Centeno, qui s'étoit établi depuis peu dans la Province des Charcas. C'étoit un ancien Officier, dont le nom est célèbre dans l'Histoire du Pérou, & que son attachement au service de son Souverain, sa valeur, sa prudence & ses vertus, rendoient digne & capable des plus grands Emplois, & des entreprises les plus difficiles. Les bornes du Gouvernement, que le Commandant

1550-55.

Dom Diegue
de Centeno
nommé pour
aller com-
mander au
Paraguay.

1550-55.

général du Pérou vouloit lui confier, étoient fixées au Païs qui s'étend Sud-Est & Ouest d'un côté entre les Provinces de Cuzco & des Charcas ; & de l'autre au Bresil , depuis les quatorze jusqu'au vingt-sept degrés de latitude australe.

Ses Instruc-
tions.

Il lui recommandoit sur toutes choses de donner ses premiers soins à faciliter la conversion des Naturels du Païs ; de n'user de rigueur à leur égard , qu'après avoir épuisé toutes les voies de la douceur ; & non-seulement de donner aux Missionnaires toute la protection nécessaire pour s'acquitter de leurs fonctions , mais encore de prendre toujours leurs avis , quand il s'agiroit de traiter avec les Indiens ; de ne point s'amuser à parcourir le Païs , comme on avoit fait jusqu'alors , sans en tirer presqu'aucun avantage ; mais de faire des Etablissmens solides de proche en proche ; ce moïen étant le seul capable de faire cesser & de prévenir les dissentions entre les Espagnols , & de retenir les Indiens dans leurs Bourgades , n'y aiant que la crainte d'y être molestés , qui pût les obliger d'en sortir ; de ne rien négliger pour les rendre heureux , & dans cette vue de n'accorder des Concessions qu'à des Personnes d'une bonne conduite , & qui auroient mérité cette grace par leurs services ; de n'exiger de ces mêmes Indiens qu'un léger Tribut , & de le regler de concert avec les Ecclésiastiques & les Religieux ; de ne mener avec lui aucun Espagnol , qui auroit été engagé dans la révolte de Gonzalve Pizarre ; enfin , de faire observer sur

la route à
le suivre au
plaine , & de
force aucun
que ce fût.

Des instru

Homme du
sans doute f
au Paraguay.

qu'il faisoit f
dre possession

Irala n'apprit

la nouvelle c

auroit couru

les Soldats ne

retourner à l'A

bord , dès qu

à craindre du

Etablissmens

fuser la justice

a sur cela de g

eu tout le tem

Colonie ne pou

les Navires d'E

ment , & trou

mode : il par

avantage ; & il

Romero , avec

gantins , pour e

reta à l'embouc

qui se décharge

peu au-dessous

il voulut y trace

le nom de Saint

Riviere ; mais à

à y travailler , qu

sa route à tous ceux qui voudroient bien le suivre au Paraguay, la plus exacte discipline, & de ne leur permettre d'enlever de force aucun Indien, sous quelque prétexte que ce fût.

1550-55.

Des instructions si sages, & donnés à un Homme du caractère de Centeno, auroient sans doute fait prendre une nouvelle face au Paraguay. Mais il mourut dans le tems qu'il faisoit ses préparatifs pour aller prendre possession de son Gouvernement; & Irala n'apprit apparemment, qu'en recevant la nouvelle de sa mort, le danger qu'il auroit couru de trouver sa place prise, si ses Soldats ne l'avoient pas contraint de retourner à l'Assomption. Il s'y occupa d'abord, dès qu'il crut n'avoir plus de Rival à craindre du côté du Pérou, à faire des Etablissmens utiles; & on ne peut lui refuser la justice de dire que le Paraguay lui a sur cela de grandes obligations. Il avoit en tout le tems de reconnoître que cette Colonie ne pouvoit se passer d'un Port, où les Navires d'Espagne pussent aborder aisément, & trouver un mouillage sûr & commode: il parut vouloir lui procurer cet avantage; & il envoya le Capitaine Jean Romero, avec cent Soldats sur deux Brigantins, pour en choisir un. Romero s'arrêta à l'embouchure d'une petite Riviere, qui se décharge dans Rio de la Plata, un peu au-dessous des Iles de Saint-Gabriel: il voulut y tracer le Plan d'une Ville sous le nom de Saint Jean, qui est celui de la Riviere; mais à peine avoit-on commencé à y travailler, que les Indiens inquiéterent

Sa mort :
Etablissement
d'un Port
manqué.

si fort les Espagnols, qu'il fallut renoncer à cette entreprise.

1550-55.
Avanture
singuliere.

Romero prit donc le parti de retourner à l'Assomption; & s'étant un jour fait débarquer avec quelques-uns de ses Gens pour dîner sur le rivage, le terrain où il avoit fait dresser la table, se détacha tout-à-coup, & fut entraîné dans le Fleuve. Il voulut regagner le Brigantin à la nâge; mais l'agitation des eaux étoit si grande, que pour ne pas s'exposer à périr avec tous ses gens, il fut bientôt contraint de regagner la terre: à-peine y étoit-il arrivé, que le Bâtiment fut submergé. Au bout de huit jours il reparut; & tous ceux qui y étoient restés furent trouvés morts, excepté une Femme qui assura n'avoir souffert aucune incommodité, quoiqu'elle eût eu pendant deux fois vingt-quatre heures plus de quarante-quatre brasses d'eau sur la tête.

Fondation
de la Ville de
Guayra.

Quelque tems après, les Guaranis, qui demeuroient auprès du grand Saut du Parana, & qui s'étoient volontairement soumis aux Espagnols, envoierent demander au Gouverneur du secours contre les Tapez, Habitans de la Frontiere du Bresil, qui soutenus des Portugais, faisoient de fréquentes irruptions dans leurs Pais, & y commettoient de grandes hostilités. Irala crut qu'il étoit de l'équité, & même de l'intérêt des Espagnols, de les protéger; il leva une petite Armée composée d'Espagnols & d'Indiens, se mit à leur tête, & se rendit chez les Guaranis; il y grossit encore son Armée des Guerriers de cette Nation, & les mena contre les Tapez,

qui

qui
enfin
défa
pos l
Le
né la
poien
une V
tenir
Bresil,
par ce
le Con
lonie.
plutôt
gea Ga
cution d
avec soi
nécessair
Vergara
tion avan
Ville, &
du Parar
Sault. Il
nomma la
Ville de
elle n'a p
fut bientôt
que la Pro
Vers ce
tion un or
sursoir le
nouveaux E
Irala le fit
le Régidor
étoit fort a
er Sa Ma
Tome I.

qui se défendirent bien, mais qui furent enfin forcés, & n'éviterent leur entière défaite, qu'en promettant de laisser en repos les Guaranis.

Le Gouverneur, après avoir bien examiné la situation du terrain que ceux-ci occupoient, jugea qu'il étoit à propos d'y bâtir une Ville, tant pour être plus à portée de tenir en respect toute cette Frontière du Brésil, que pour s'approcher de la Mer, & par ce moyen être plus en état d'informer le Conseil des Indes des besoins de la Colonie. Cette résolution prise, il ne fut pas plutôt de retour à l'Assomption, qu'il chargea Garcie Rodriguez de Vergara de l'exécution de son projet, & le fit partir en 1554, avec soixante Hommes & tout ce qui étoit nécessaire pour l'entreprise qu'il lui confioit. Vergara commença par chercher une situation avantageuse pour y placer la nouvelle Ville, & crut l'avoir trouvée à la droite du Parana, une lieue au-dessus du grand Sault. Il mit aussi-tôt la main à l'œuvre, & nomma la Ville *Ontiveras*, du nom d'une Ville de Castille, dont il étoit parif; mais elle n'a pas long-tems gardé ce nom; il fut bientôt changé en celui de *Guayra*, que la Province portoit.

Vers ce même tems on reçut à l'Assomption un ordre du Conseil des Indes, pour Il arrive des surseoir les nouvelles Découvertes, & les ordres de la Cour d'Espagne nouveaux Etablissemens parmi les Indiens. Ruse d'Irala le fit publier, & envoya en Espagne pour se maintenir dans le Régidor Dom Pedre de Molina, qui lui son Gouverneur fort attaché, sous prétexte d'informer Sa Majesté de l'état & des besoins de

1550-55.

la Province, mais en effet pour y veiller à ses intérêts ; & de peur qu'on ne profitât de cette occasion pour écrire contre lui, il tint le voiage de Molina fort secret, & fit partir avec lui Nuffo de Chavès, qui se dispofoit à marcher par son ordre contre des Indiens de la Frontiere du Bresil, dont ses Alliés lui avoient fait de grandes plaintes. Mais, comme il craignoit toujours que malgré toutes ses précautions les Mécontents ne trouvassent quelque moïen de faire passer des Mémoires contre lui jusqu'au Conseil des Indes, il imagina, pour parer ce coup, d'écrire à l'Empereur, pour le supplier de vouloir bien faire informer de sa conduite; persuadé que l'assurance qu'il témoignoit par cette demande, pourroit faire tomber les plaintes de ceux, qui parviendroient à faire passer leurs Mémoires contre lui jusqu'au Prince même, ou au Conseil. Dans cette confiance, & se croiant sûr du côté de la Cour, il fit enfin le partage des Terres, qu'on n'avoit encore pu obtenir de lui; mais il le fit en Souverain; & malgré les défenses de l'Empereur, il donna des Concessions à des Portugais & à d'autres Etrangers. Il prévint bien qu'on murmurerait; mais il menaça des plus rudes châtimens quiconque oseroit blâmer publiquement sa conduite sur ce point, faisant entendre qu'il étoit sûr d'être avoué de l'Empereur.

Des Indiens
se révoltent
& sont sou-
mis.

A ce trait de despotisme il ajoûta bientôt deux Réglemens, qui tendoient à gêner beaucoup le Commerce des Espagnols avec les Indiens. Ceux-ci en témoignèrent leur

mécontentement
core plus maltr
nombre de rem
verent; & Chav
cinquante Hom
trouva point la
crue: les Mutin
ruerent beaucou
tua aussi beauco
en négociation,
engager à rentrer
mena les Chefs à
contenta. de la
d'être à l'avenir p
de la facilité av
leurs soumissions
voir des avis se
allez d'inquiétude
mettre de s'emba
guerre.

Dès l'année 154
connoître qu'il é
d'envoier un Go
Dom. Jean de San
che, offrit à ce Pr
frais un bon nomb
cens cinquante Sol
blissement au Port
nous avons déjà pa
bouchure de la Ri
l'île Canané & cell
& un autre à l'entr
de porter du Fromen
ge, & d'autres Gra
des terres; de mener
six Religieux de Sa

mécontentement ; mais la crainte d'être encore plus maltraités empêcha le plus grand nombre de remuer. Quelques-uns se soulèverent ; & Chavès fut commandé avec cent cinquante Hommes pour les châtier. Il ne trouva point la chose aussi aisée qu'il l'avoit crue : les Mutins se défendirent bien , & lui tuèrent beaucoup de monde ; il leur en tua aussi beaucoup , & aiant mis l'affaire en négociation , il vint enfin à bout de les engager à rentrer dans leur devoir. Il emmena les Chefs à l'Assomption , & Irala se contenta de la promesse qu'ils lui firent d'être à l'avenir plus soumis. On fut étonné de la facilité avec laquelle il avoit reçu leurs soumissions ; mais il venoit de recevoir des avis secrets , qui lui donnoient assez d'inquiétude , pour ne lui pas permettre de s'embarquer dans une nouvelle guerre.

Dès l'année 1547 , l'Empereur aiant fait connoître qu'il étoit dans la résolution d'envoier un Gouverneur au Paraguay , Dom-Jean de Sanabria , qui étoit fort riche , offrit à ce Prince d'y conduire à ses frais un bon nombre de Familles , & deux cens cinquante Soldats ; de faire un Etablissement au Port de Saint-François , dont nous avons déjà parlé , & qui est à l'embouchure de la Riviere de ce nom , entre l'île Cananéa & celle de Sainte-Catherine ; & un autre à l'entrée de Rio de la Plata ; de porter du Froment , du Seigle , de l'Orge , & d'autres Grains , pour ensemençer les terres ; de mener avec lui & de défrayer six Religieux de Saint François ; d'embar-

L'Empereur
nomme un
Gouverneur
du Paraguay,
qui meurt sur
le point de
s'embarquer.

1550-55.

quer de quoi construire dix Brigantins, pour naviger sur le Fleuve, & d'avancer aux Espagnols des marchandises de traite, pour faire le commerce avec les Naturels du País. Ses offres furent acceptées, à condition qu'il embarqueroit encore mille quintaux de Fer, cent d'Acier, des Artisans, dont les Métiers étoient les plus nécessaires dans une nouvelle Colonie, des vivres pour faire subsister tout ce monde jusqu'à la premiere récolte, & six Chapelles complettes, pour autant de Prêtres qui en manqueroient. Sanabria consentit à tout, & l'Empereur lui donna tous les titres & tous les pouvoirs qu'avoit eus Dom Pedre de Mendoza.

Il le nomma Adelantade, Gouverneur, Capitaine général, & Alguazil Major, de la Province de Rio de la Plata, avec tous les appointemens attachés à ces Charges, la Lieutenance générale de toutes les Places qu'il bâtiroit, & tous les pouvoirs nécessaires pour découvrir & peupler le País, selon qu'il le jugeroit à propos. Enfin, il lui recommanda de ne point souffrir qu'il y eût plus d'un Régidor dans le lieu où il feroit sa résidence, ni que les Alguazils ordinaires portassent les droits au-delà de cinq pour cent. Le nouvel Adelantade aiant reçu ses Provisions, se rendit à Séville, pour y travailler à son armement, & y reçut de nouveaux ordres de l'Empereur, dont les principaux étoient, de ne pas permettre aux Portugais du Bresil le commerce avec le Paraguay; de ne rien exiger des Religieux pour leur Passage, & de tirer

de la Caisse leur fournir dans la céléb dans le tems ses préparatifs ceux qui le co soient le plus fut en effet cette Colonie besoin d'un Go

L'Empereur homme de pr Pere; & il l'a mais plusieurs ne lui permire eût été à souh & tout ce qu'o ge, c'est qu'état feaux à l'entré Plata, il y fit tous ses Equip ques Matelots, nouvelle à l'AF terna tous les cho dit qu'à la r l'Empereur envo à Irala; & cela que ce Prince eu ne pouvoit pas mais Herrera, qu détail sur tout ce du Paraguay, n'a Irala n'avoit pas tant qu'on ne lu cesseur; à moins les, qu'il avoit

de la Caisse roïale trois cens ducats pour leur fournir tout ce dont ils auroient besoin dans la célébration des SS. Mysteres. Mais dans le tems qu'il étoit le plus occupé de ses préparatifs il mourut, au grand regret de ceux qui le connoissoient, & qui s'intéressoient le plus aux affaires du Paraguay. Ce fut en effet une très grande perte pour cette Colonie, qui avoit plus que jamais besoin d'un Gouverneur tel que lui.

L'Empereur offrit au Fils de ce Gentilhomme de prendre le Traité fait avec son Pere; & il l'accepta avec reconnoissance: mais plusieurs affaires, qui lui survinrent, ne lui permirent pas de partir aussi-tôt qu'il eût été à souhaiter. Il s'embarqua enfin, & tout ce qu'on nous a appris de son Voïage, c'est qu'étant arrivé avec deux Voïseaux à l'entrée de la Baie de Rio de la Plata, il y fit naufrage, & y périt avec tous ses Equipages, à la réserve de quelques Matelots, qui porterent cette triste nouvelle à l'Assomption, dont elle consterna tous les Habitans. Le Pere del Techo dit qu'à la mort de Sanabria le Pere, l'Empereur envoïa de nouvelles Provisions à Irala; & cela peut bien être arrivé, lorsque ce Prince eut vu que le jeune Sanabria ne pouvoit pas être si-tôt prêt à partir: mais Herrera, qui est entré dans un grand détail sur tout ce qui se passa alors au sujet du Paraguay, n'en parle point. D'ailleurs Irala n'avoit pas besoin de ces Provisions, tant qu'on ne lui enverroit point de Successeur; à moins qu'on ne dise que celles, qu'il avoit, n'étoient que pour un

1550-55.

Son Fils
prend sa place,
& périt
dans un naufrage.

1550-55.
Erection
de l'Eglise de
l'Assomption
en Evêché.

tems limité, & qui étoit fini. Quoi qu'il en soit, on apprit presque en même tems à l'Assomption la nouvelle de la prochaine arrivée d'un Evêque. L'Empereur travailloit depuis long-tems à procurer à la Province de la Plata un avantage plus nécessaire que bien des gens ne croient dans les Colonies; & cette affaire fut enfin terminée dans un Consistoire, que tint à Rome, le premier de Juillet 1547, le Pape Paul III. La Ville de l'Assomption y fut érigée en Evêché, sous le titre d'*Oppidum seu Pagus de Rio de la Plata*. L'Acte de l'Erection, & les Provisions de l'Evêque, sont datés du même jour; & le premier Evêque fut le P. Jean de Barros (1), Religieux de l'Ordre de S. François. Je n'ai pu savoir ce qui l'empêcha d'aller gouverner son Eglise; ce qui est certain, c'est qu'il n'y a jamais mis le pié, & que dans un Consistoire du vingt-septieme d'Août 1554, le P. Pierre de la Torrè, Religieux de l'Observance du même Ordre, fut préconisé pour l'Evêché de l'Assomption, vacant par la translation de Dom Jean de Barros à l'Evêché de Sainte-Marie dans le nouveau Roiaume de Grenade. Il partit l'année suivante pour le Paraguay; il y a bien de l'apparence qu'il y apporta la premiere nouvelle de sa promotion. On apprit d'abord à l'Assomption qu'il paroïssoit des Vaisseaux à l'entrée de Rio de la Plata; & le premier avis, qu'on en eut, fut par des feux, que les Indiens avoient coutume d'allumer de proche en proche, pour aver-

(1) Ou Barrios.

tir de leur arr
on étoit conve
quelqu'un dans

Le Prélat fit
le Dimanche de
clamations de
de lui un grand
souffroient la
Clergé séculier
les Religieux d
Peres de la Mer
qu'ils avoient eu
allés au-devant
trerent avec une
& de Domestique
qu'il parût, en e
avec un train co
Gouverneur, qui
le premier avis
accouru pour le
lui demanda à g

Ce Prélat éto
trois Navires, sur
fait embarquer de
des munitions; l
de Martin de Ur
Espagne en qualite
vince de Rio de
des Provisions, q
son Gouvernement
Sa Majesté, qui c
Réglemens, dont
Commandes; c'éto
imaginé pour récon
contribué à l'établ
& que, comme je

tir de leur arrivée. C'étoit un signal, dont on étoit convenu, quand il en paroissoit quelqu'un dans la Baie.

1555.

Arrivée du
Premier Evê-
que.

Le Prélat fit son Entrée dans la Capitale le Dimanche des Rameaux 1555, aux acclamations de toute la Ville, qui esperoit de lui un grand soulagement aux maux que souffroient la plupart de ses Habitans. Le Clergé séculier, qui n'étoit pas nombreux, les Religieux de Saint François, & deux Peres de la Merci, à la premiere nouvelle qu'ils avoient eue de son approche, étoient allés au-devant de lui, & ils le rencontrèrent avec une assez belle suite de Prêtres & de Domestiques : l'Empereur aiant voulu qu'il parût, en entrant dans son Diocèse, avec un train convenable à sa Dignité. Le Gouverneur, qui étoit absent lorsqu'on eut le premier avis qu'il étoit proche, étoit accouru pour le recevoir, & en l'abordant, lui demanda à genoux sa bénédiction.

Ce Prélat étoit parti d'Espagne avec trois Navires, sur lesquels l'Empereur avoit fait embarquer des Hommes, des armes & des munitions; le tout sous la conduite de Martin de Urua, lequel étoit allé en Espagne en qualité de Procureur de la Province de Rio de la Plata. Il remit à Irala des Provisions, qui le continuoient dans son Gouvernement, & quelques Cédules de Sa Majesté, qui contenoient beaucoup de Réglemens, dont le principal regardoit les *Commandes*; c'étoit un moïen qu'on avoit imaginé pour récompenser ceux qui avoient contribué à l'établissement de la Colonie, & que, comme je l'ai déjà remarqué, on

Réglement
de l'Empe-
reur au sujet
des Indiens
fournis.

1555.

appelloit les *Conquérans* du Paraguay. Nous expliquerons bientôt ce que c'étoit que les *Commandes*; il suffit de dire ici qu'elles consistoient dans un certain nombre d'Indiens soumis, qui étoient obligés de servir ceux à qui on les accordoit. Mais comme il ne s'en trouvoit pas encore assez pour en donner à tous ceux qui prétendoient avoir droit à ce Bénéfice, le Gouverneur, de l'avis de l'Evêque & de tous ceux qui avoient voix délibérative dans le Conseil, résolut de former de nouvelles Peuplades des Naturels du Païs, dont on croioit avoir droit de disposer, mais qui n'étant pas encore fixés, ne pouvoient pas aisément être asservis.

1557.
Nouvelle
translation
de la Ville de
Guayra.

L'année suivante 1557, le Gouverneur envoya le Capitaine Rui Diaz Melgarejo dans la Province de Guayra (on appelloit ainsi tout le Païs qu'arrose le Parana au-dessus du grand Sault, & les Rivieres qui s'y déchargent. Melgarejo, après en avoir parcouru une bonne partie, trouva la situation de la Ville de Guayra peu avantageuse; il en tira tous les Habitans, & les aiant fait passer de l'autre côté du Parana, il y traça, trois lieues plus haut, une nouvelle Ville, près de l'endroit où la petite Riviere *Piquiry* se décharge dans ce Fleuve, & la nomma *Ciudad Real*. L'air n'y est pas des plus sains; mais, à cela près, sa situation avoit de grands avantages; le Poisson & le Gibier sur-tout y sont dans la plus grande abondance. On y donna quarante mille Indiens aux Habitans, qui n'eurent pas beaucoup de peine à les engager à cul-

river la terre. Elle leur fournit en peu de tems beaucoup de Grains, de Légumes & de Coton. Je trouve même dans quelques Mémoires, qu'on y planta des Vignes & des Cannes de sucre, qui y réussirent assez bien.

Dans le même tems que le Gouverneur envoya Melgarejo dans la Province de Guayra, il fit partir Nuffo de Chavès avec deux cens vingt Soldats & trois mille cinq cens Indiens, pour faire un pareil Etablissement parmi les Xarayez. Chavès, qui avoit ses vues, ne trouva point de situation commode dans ce País pour y bâtir une Ville, & tourna à l'Occident, sur l'avis qu'on lui donna, qu'en suivant une route qu'on lui marquoit, il rencontreroit des Guaranis assez près de la Frontiere du Pérou. Une des premieres Nations qu'il y trouva, fut celle des *Chiquites*, qui voulurent lui disputer le passage, & contre lesquels il fut obligé de se battre. Il ne le fit cependant qu'à l'extrémité; car comme il n'étoit pas venu pour faire la guerre, & qu'il vouloit conserver tout ce qu'il avoit de Troupes avec lui, il prit d'abord le parti de se détourner: mais dans le tems qu'il croioit n'avoir plus rien à craindre de la part de ces braves Indiens, qui avoient donné bien de la peine aux Conquérens du Pérou, il se trouva vis-à-vis d'eux, bien retranchés derriere une forte Palissade, armés de fleches, de dards & de piques. Ils avoient même eu la précaution d'environner leur retranchement de fossés & de tranchées, & de planter en terre, tout

1557.

Nuffo de
Chavès au
Pérou.

autour, des pointes d'un bois fort dur.

1557.

Il force
le retranche-
ment des Chi-
quites.

Il comprit qu'ils étoient déterminés à l'empêcher d'aller plus loin, & il ne lança point à les attaquer. Ils se défendirent bien, quoiqu'ils ne combattissent point à armes égales. Enfin ils furent obligés de céder, & prirent la fuite. Il avoit perdu bien du monde à cette attaque; mais il ne connut pas d'abord tout ce que lui coûtoit sa victoire. Tous ceux de ses Soldats & des Indiens qui avoient été blessés, même légèrement, moururent en peu de jours, & on reconnut que les fleches des Chiquites étoient empoisonnées. Alors les Espagnols demanderent à retourner aux Xarayez, résolus d'y remplir leur premiere destination, & de s'établir parmi ces Indiens. L'occasion étoit belle de s'assurer du Port des Rois; mais le parti de Chavès étoit pris de ne plus retourner au Paraguay.

1557-58.
Mort d'Irala.

Il apprit sur ces entrefaites la mort de D. Dominique Martinez de Irala, lequel étant allé dans une Bourgade Indienne pour y presser une coupe de bois, qu'il destinoit à la charpente d'une Chapelle qu'il faisoit construire dans la Cathédrale de l'Assomption, y fut pris d'une sievre lente, qui l'obligea de retourner à la Ville, & qui le consuma en assez peu de tems. Il eut cependant tout le loisir de se préparer à paroître devant Dieu, & il en profita; l'Évêque ne l'abandonna point dans ces momens précieux, & il mourut dans des sentimens qui édifierent beaucoup. Dès qu'il se vit près de sa fin, il nomma Dom Gonzale de Mendoze, son Gendre, Lieu-

DU P

tenant générale-
viuce, en a
envoïé un
généralement
devoir de su
Beau-pere, p
& comme il a
Chavès avoi
Xarayez, il
taine, avec
Général lui av
Son Envoïé
où il avoit for
quites; mais
pour reculer,
son parti. Il s
grand nombre
& il y en eut
lui déclarerent
etourner aux
pas le suivre d
retenoit person
pour leur Com
zalez Casco,
Xarayez. Selon
quante avec Ch
te, & il march
jusqu'aux Plain
rencontra le Ca
y étoit venu f
ordre du Marqu
Pérou, pour y f
Quoi que ces
vassent dans un
faire leur ambit
moder, & il fa

tenant général, & Commandant de la Proviuce, en attendant que l'Empereur y eût envoyé un Gouverneur; & ce choix fut généralement applaudi. Mendoza se fit un devoir de suivre toutes les vues de son Beau-pere, par rapport aux Établissements; & comme il avoit sur-tout à cœur celui que Chavès avoit eu ordre de faire chez les Xarayez, il envoya un Exprès à ce Capitaine, avec un ordre d'exécuter ce que son Général lui avoit prescrit sur ce point.

Son Envoié le trouva au même endroit, où il avoit forcé le retranchement des Chiquites; mais Chavès étoit trop avancé pour reculer, & n'avoit pas pris légèrement son parti. Il s'attendoit même que le plus grand nombre de ses Gens le quitteroient, & il y en eut en effet cent quarante qui lui déclarerent que, s'il ne vouloit pas retourner aux Xarayez, ils ne pouvoient pas le suivre davantage. Il leur dit qu'il ne retenoit personne; sur quoi ils nommerent, pour leur Commandant, le Capitaine Gonzalez Casco, & reprirent le chemin des Xarayez. Selon Herrera, il en resta cinquante avec Chavès, d'autres disent soixante, & il marcha avec cette petite Troupe jusqu'aux Plaines des *Tamaguafis*, où il rencontra le Capitaine André Manso, qui y étoit venu fort bien accompagné, par ordre du Marquis de Cañette, Viceroi du Pérou, pour y faire un Établissement.

Quoi que ces deux Officiers se trouvaissent dans un País assez vaste pour satisfaire leur ambition, ils ne purent s'accommoder, & il fallut avoir recours à l'Au-

1557-58.

Diverses
aventures de
Chavès.

Fondation
de la Ville de
Santa - Cruz
de la Sierra
l'Ancienne.

1557-58.

dience roïale de la Plata (1) pour les accorder. Le Président de cette Cour supérieure, D. Pedre Ramirez de Quiñones ; se transporta sur les lieux, & assigna à chacun son district. Aussi-tôt Chavès, laissant sa Troupe sous les ordres de Fernand de Salazar, son Lieutenant, alla trouver le Viceroy à Lima, & fit entendre à ce Seigneur que le País, qui venoit de lui être cédé, étoit fort riche, & qu'on y pouvoit faire de bons Établissmens. Le Marquis de Cañette, qui ne le connoissoit encoré que de nom, & qui savoit seulement qu'il avoit épousé une de ses Parentes (2), le goûta beaucoup, & prit sur le champ le parti de nommer D. Garcie de Mendoze, son Fils, Gouverneur de tout ce País, & d'en donner la Lieutenance de Roi à Chavès, à qui il ordonna de s'y rendre incessamment. Il obéit, & commença l'exercice de sa Charge par fonder dans cette nouvelle Province une Ville, qui fut nommée *Santa-Cruz de la Sierra*, au pié d'une Montagne, & sur le bord d'un fort joli Ruisseau. Soixante mille Indiens y furent soumis sans combat : mais comme la plupart étoient de la Nation des *Moxes*, qui n'ont été convertis à la Foi qu'environ cent cinquante ans après, leur soumission pendant ce long intervalle ne fut guere qu'apparente, & ils ne por-

(1) Les Audiencias roïales sont des Cours supérieures qui n'ont au-dessus d'elles, que les Vice-rois. Tout ce que nous comprenons sous le nom

de Paraguay est du Refort de celle de la Ville de la Plata.

(2) La Fille de Dom François de Mendoze, décapité à l'Assomption.

roier
le sé
Sant
& il
Mox
Ce
sépar
avoie
Xara
fallut
avoie
l'Ass
la mo
Jean
d'une
l'avoie
nom d
généra
de Rio
de tout
L'an
terent,
quelle
être n'
pérance
la péfa
plus in
roît être
d'entr'en
Chavès
non de
ches em
rapporté
flatteren
ils vien
partie de

roient le joug que quand ils ne pouvoient le secouer. On a depuis reculé la Ville de Santa-Cruz cinquante lieues plus au Nord; & il y a bien de l'apparence qu'alors les Moxes recouvrerent toute leur liberté.

Cependant les Espagnols, qui s'étoient séparés de Chavès, & que tous les Indiens avoient suivis, ne s'arrêtèrent chez les Xarayez qu'autant de tems qu'il leur en fallut pour remettre les Bâtimens, qu'ils y avoient laissés, en état de les reporter à l'Assomption. Ils apprirent, en y arrivant, la mort du Lieutenant général, & que D. Jean Ortiz de Vergara aiant été élu tout d'une voix pour son Successeur, l'Evêque l'avoit déclaré, en présence du Peuple, au nom de Sa Majesté, Gouverneur, Capitaine général & Chef de la Justice de la Province de Rio de la Plata, avec l'applaudissement de toute la Ville.

Mort de
Mendoze.
Vergara,
Gouverneur
du Paraguay.

L'année suivante des Guaranis se révolterent, & on ne nous a point appris, ni à quelle occasion, ni pour quel sujet. Peut-être n'en eurent-ils point d'autre que l'espérance de pouvoir secouer un joug, dont la pésanteur leur devenoit de jour en jour plus insupportable; & voici sur quoi paroît être fondée cette espérance. Plusieurs d'entr'eux avoient accompagné Nuffo de Chavès dans l'expédition dont nous venons de parler, & aiant vu l'effet des fleches empoisonnées des Chiquites, en avoient rapporté une très grande quantité: ils se flatterent peut-être qu'avec de telles armes, ils viendroient à bout d'exterminer une partie des Espagnols, & d'obliger les autres

Révolte des
Guaranis.

pour les ac-
Cour supé-
Quiñones; se
igna à chacun
, laissant sa
ernand de Sa-
rouver le Vi-
à ce Seigneur
être cédé,
ouvoit faire
Marquis de
encorc' que
nt qu'il avoit
2), le goûta
p le parti de
ze, son Fils,
& d'en don-
avès, à qui
flamment. Il
e de sa Char-
elle Province
anta-Cruz de
agne, & sur
au. Soixante
ans combat:
nt de la Na-
é convertis à
te ans après,
ng intervalle
t ils ne por-
ay est du Ref-
elle de la Ville
ta.
Fille de Dom
de Mendoze,
à l'Assomption.

 1559-60.

à sortir du País. Quoi qu'il en soit, l'affaire devint en peu de tems beaucoup plus sérieuse qu'on ne l'avoit crue d'abord, & le Gouverneur eut besoin de toutes ses forces pour réduire ces Rebelles. Ils eurent de l'avantage dans les premières rencontres; & si leurs fleches ne se fussent pas trouvées avoir perdu une bonne partie de la force du poison où elles avoient été trempées, les Espagnols auroient couru risque de succomber. Il fallut même user de clémence à l'égard des premiers qui parurent disposés à la paix, de peur que toute cette nombreuse Nation ne se réunît, & que le désespoir ne leur tint lieu du poison, qui ne leur servoit plus de rien. On réussit enfin, par la voie de la douceur, à les faire rentrer dans le devoir; mais on ne profita point dans la suite de cet exemple, pour mieux ménager, qu'on n'avoit fait jusques-là, des Hommes, dont on ne pouvoit se passer, & dont on verra dans la suite qu'il n'étoit pas difficile de gagner l'affection. On eut cependant encore bientôt une occasion semblable de faire ces réflexions.

 1560.
 Autre révol-
 te dans la
 Province de
 Guayra.

A-peine le Gouverneur, qui avoit marché en personne contre les Guaranis des environs de l'Assomption, étoit de retour dans cette Ville, qu'un Indien envoyé par Melgarejo, vint lui demander un prompt secours, parce que les Guaranis des environs de Ciudad Real avoient pris les armes. L'Indien ajouta qu'il avoit passé au milieu des Ennemis, qui l'auroient infailliblement arrêté, & peut-être massacré, s'il ne s'étoit point avisé de dire à tous ceux qu'il avoit ren-

cont.
 Le G
 que
 dema
 de sa
 qu'en
 lui di
 verne
 toutes
 qui ét
 couvri
 fit voi
 en des
 ceptible
 billet d
 sa Lettr
 Il n'y
 moiens
 le Gouv
 Riquelm
 tingué à
 des Guar
 à accept
 étoit bro
 néanmoi
 & trouva
 nérale da
 Réal étoit
 y entrer,
 nemi l'av
 Gouverne
 & que cel
 reçut, il
 culant de c
 sur ce qu'un
 (1) Dans q

contrés, beaucoup de mal des Espagnols. Le Gouverneur le voiant tout nu, & n'ayant que son arc & ses fleches à la main, lui demanda quelle preuve il pouvoit lui donner de sa Commission; & il ne lui répondit qu'en lui mettant en main son arc, & en lui disant de le bien examiner. Le Gouverneur le prit, & eut beau le tourner de toutes façons, aussi-bien que tous ceux qui étoient présens, ils n'y purent rien découvrir. Alors l'Indien le reprenant, leur fit voir au milieu de la courbure de l'arc en dessous une petite fente presque imperceptible & bien bouchée, d'où il tira un billet de la main de Melgarejo, qui étoit sa Lettre de créance.

Il n'y avoit plus à délibérer que sur les moyens d'étouffer cette nouvelle révolte : le Gouverneur en chargea D. Alfonso de Riquelmi (1), lequel s'étoit déjà fort distingué à l'occasion de la précédente révolte des Guaranis, mais qui eut quelque peine à accepter cette Commission, parcequ'il étoit brouillé avec Melgarejo. Il partit néanmoins avec soixante & dix Espagnols, & trouva que la révolte étoit presque générale dans tout le Guayra, & que Ciudad Real étoit fort pressée. Il lui fallut, pour y entrer, forcer des barricades dont l'Ennemi l'avoit environnée; & quoique le Gouverneur ne le vît pas de trop bon œil, & que cela parût à la maniere dont il le reçut, il le pria de faire une sortie, s'exculant de ce qu'il ne la faisoit pas lui-même, sur ce qu'une fluxion, qui lui étoit tombée

1560.

Riquelmi est
envoïé au se-
cours de Ciu-
dad Real.

(1) Dans quelques Mémoires on lit Riquelmé.

1560-61.

Défaite des
Révoltés.

sur les yeux , lui ôtoit presque l'usage de la vue.

Riquelmi y consentit , se mit à la tête de cent Espagnols & d'une Troupe d'Indiens, auxquels on ne se fioit que médiocrement, força les barricades , poursuivit les Rebelles jusqu'à leurs premières Bourgades, se saisit de quelques-uns de leurs Chefs, qu'il fit pendre sur le champ ; & continuant sa marche , manda les Caciques , lesquels vinrent , en posture de Supplians, lui demander la paix. Il ne la leur accorda , qu'après avoir pris ses sûretés contre leur inconstance. Il s'embarqua ensuite sur le Parana ; & aiant appris que dans les Terres il y avoit encore un grand nombre d'Indiens, qui avoient juré de réduire en cendres la Ville de Ciudad Real, & de faire main-basse sur tous les Espagnols, il les alla chercher.

Après avoir traversé un Bois fort épais, il aperçut une multitude de Barbares assez bien postés dans une Piniere : il les y attaqua, & les poursuivit si vivement, qu'ils furent obligés de prendre la fuite fort en désordre ; mais un grand nombre d'Indiens les aiant joints, ils firent face, & Riquelmi se trouva tout-à-coup investi de toutes parts dans une Vallée fort longue & fort étroite. Il comprit tout le danger où il étoit ; mais il ne fit jamais paroître plus d'assurance, & cette intrépidité déconcerta ses Ennemis: ils le laisserent gagner la Plaine où un très grand nombre d'Indiens étoient campés. Il les chargea, les tailla en pieces, fit beaucoup de Prisonniers,

sur-to
leur f
avoien
les plu
& par
Comm
loient
le jou
rétabli
Provin
il fut r
clamat

Le C
voit pa
voulait
les solli
l'état o
pas dev
vince d
qui venc
le Pacifi
garejo d
donné l'
prête pou
encore v
ni mieux
sur le po
lieu de la
courut en
étoit trop
dres. On
l'auteur e
soupçonna
moit pas l
pas volon
croioit av

sur-tout des Chefs, qui pour obtenir qu'il leur fit grace de la vie, lui dirent qu'ils avoient été forcés de prendre les armes par les plus puissans Caciques de leur Nation, & par ceux qui avoient été donnés en Commande aux Espagnols, dont ils vouloient, à quelque prix que ce fut, secouer le joug. Il emploïa tout l'hiver suivant à rétablir l'ordre & la tranquillité dans cette Province, & retourna à l'Assomption, où il fut reçu, comme en triomphe, aux acclamations de toute la Ville.

1560-61.

Le Gouverneur, qui apparemment n'avoit pas encore reçu ses Provisions, & qui vouloit envoie[r] Melgarejo en Espagne pour les solliciter, & pour exposer à l'Empereur l'état où se trouvoit la Province, ne crut pas devoir confier Ciudad Real & la Province de Guayra à un autre, qu'à celui qui venoit d'être le Libérateur de l'une & le Pacificateur de l'autre. Il manda à Melgarejo de le venir trouver, & il avoit déjà donné l'ordre & tenoit une Caravelle toute prête pour son voïage. On n'en avoit point encore vu au Paraguay une plus grande, ni mieux construite; & l'Equipage étoit sur le point de s'embarquer, lorsqu'au milieu de la nuit elle parut toute en feu. On courut en foule pour l'éteindre; mais il étoit trop tard, & elle fut réduite en cendres. On n'a jamais pu savoir qui étoit l'auteur de cet embrasement; mais on soupçonna beaucoup quelqu'un qui n'aimoit pas le Gouverneur, & qui ne le voïoit pas volontiers occuper une place, qu'il étoit avoïr mieux méritée que lui.

Accident imprévu, & ce qu'on en pense.

1560-65.
On donne un
mauvais con-
seil au Gou-
verneur.

Quelques personnes lui conseillèrent alors d'aller lui-même demander au Viceroy du Pérou des Provisions, qui le confirmassent dans son Gouvernement; & on ne pouvoit guere, dit l'Auteur du Manuscrit que j'ai déjà cité, lui donner un plus mauvais conseil pour lui, ni plus préjudiciable à la Province; cependant il le goûta & se disposa à le suivre: mais il ne voulut point partir qu'il n'eût étouffé une nouvelle révolte des Indiens, & elle ne le fut que par une grande effusion de sang de part & d'autre. Il fit ensuite les préparatifs de son voyage, & n'y épargna rien. Le Contrôleur Philippe de Cacerès (1), le Facteur Pierre de Orantès, les Capitaines Pierre de Segura & Christophe de Saavedra, le Procureur général Rui Gomez Maldonado, & plusieurs Gentilshommes, voulurent être du Voyage; & ce qui surprit bien du monde, l'Evêque en voulut être aussi, & se fit accompagner de quatorze Prêtres, tant Ecclésiastiques que Réguliers.

Il part pour
le Pérou, a-
vec l'Evêque
& un grand
nombre des
premiers de
la Province.

Le Gouverneur nomma, pour commander à l'Assomption pendant son absence, D. Jean de Ortega, & se fit escorter par trois mille Espagnols & trois mille Indiens. Nuffo de Chavès, qui étoit venu chercher sa Femme & ses Enfants, partit avec lui; & lorsqu'on fut arrivé chez les Itatines, il persuada à trois mille de ces Indiens de le suivre, en leur faisant les plus magnifi-

(1) Il y a bien de l'apparence que c'étoit le Fils de l'ancien Contrôleur, & le même qui avoit ac-

compagné Dom Alvare Nunez dans son dernier Voyage.

ques
le Go
le Ter
clara
der; &
devoit
dre, &
jointe
beauco
tout tra
engage
rêter, &
droit ou
Il n'
à faire
fit un c
trouva
avoit e
mourut
étoient
la Plata
du Pais
jusqu'au
contre
gnols; &
nand de
s'armer le
& tous c
les empê
retour.
Courier
cette vio
Salazar d
Il arriva
Charcas;
ques de l

ques promesses. Se voiant ainsi en force, le Gouverneur ne fut pas plutôt entré dans le Territoire de Santa Cruz, qu'il lui déclara que lui-seul avoit droit d'y commander; & alors personne ne sachant à qui il devoit obéir, on ne garda plus aucun ordre, & la disette des vivres qui survint, jointe à la fatigue du Voïage, fit périr beaucoup de monde. La mortalité fut surtout très grande parmi les Itatines; ce qui engagea ceux qu'elle avoit épargnés, à s'arrêter, & à bâtir une Bourgade dans un endroit où les Terres leur parurent fertiles.

Il n'y avoit plus de-là que trente lieues à faire pour arriver à Santa Cruz, & on fit un effort pour s'y rendre: mais on y trouva la même disette de vivres, qu'on avoit essuïée pendant le Voïage, & il y mourut un grand nombre des Indiens qui étoient à la suite du Gouverneur de Rio de la Plata. Dans le même tems les Naturels du Pais se souleverent, & le mal gagna jusqu'au-delà du Guapay. Chavès marcha contre ces Rebelles avec cinquante Espagnols; & en partant il donna ordre à Fernand de Salazar, son Lieutenant, de défarmer le Gouverneur de Rio de la Plata, & tous ceux qui l'accompagnoient, & de les empêcher de passer au Pérou avant son retour. Mais Vergara aiant dépêché un Courier à la Plata, pour se plaindre de cette violence, l'Audience roïale ordonna à Salazar de lui laisser continuer son Voïage. Il arriva enfin dans cette Capitale des Charcas, après avoir couru bien des risques de la part des Indiens Ennemis des

1560-65.

Entreprise
hardie de
s'attaquer
à Chavès.

 1560-65.

Le Gouverneur de Rio de la Plata est déposé.

Espagnols, & beaucoup souffert de la faim; mais quelque chose de plus triste encore l'y attendoit.

Il apprit qu'on avoit présenté à l'Audience royale jusqu'à cent dix chefs d'accusation contre lui, qu'il y en avoit même d'assez graves, & qu'on lui faisoit sur tout un crime d'avoir tiré à grands frais de sa Province tant d'Espagnols & d'Indiens, dont il avoit péri un grand nombre pendant la route. Cette Cour souveraine lui déclara néanmoins qu'elle ne vouloit point prononcer sur toutes ces charges, & qu'elle le renvoioit au Licencié Dom Lopé Garcia de Castro, Gouverneur & Capitaine général du Pérou, & Président de l'Audience royale de Lima, où il résidoit. Il se rendit dans cette Capitale, & en y arrivant, il fut déclaré déchu de son Gouvernement, qui fut donné à Dom Jean Ortiz de Zaraté, Officier de mérite & recommandable pour sa fidélité & pour ses services; mais à condition d'en obtenir des Provisions du Roi (1). Vergara eut en même tems ordre de comparoître devant le Conseil roial des Indes, pour y répondre sur tout ce qu'on lui imputoit.

 1566.

Le nouveau Gouverneur passe en Espagne.

L'année suivante, le nouveau Gouverneur de Rio de la Plata passa du Pérou en Espagne, après avoir nommé Philippe de Cacerès son Lieutenant général, & lui avoir fait distribuer pour lui & toute sa suite, tout ce qui leur étoit nécessaire pour se rendre à l'Assomption. Zaraté fut très bien reçu de Philippe second, qui lui donna Philippe II.

donna
sages
Colon
rels d
de la
contre
moires

Il y
le Lieu
restit
rent pa
du Par
de la S
qui les
les acc
avec un
ses vue
il leur
put de
habile
vant à
arrêtés,
étoient
pagnols
traités,
leur con
s'écarta
désiance
dessein.

Arrivé
où il app
assemblé
seulemen
Place pub
rurent, c
le condui

donna les plus amples pouvoirs & les plus sages instructions pour l'avancement de la Colonie, pour le soulagement des Naturels du País, & pour l'établissement solide de la Religion chrétienne dans ces vastes contrées : je trouve aussi dans quelques Mémoires qu'il l'honora du titre d'Adelantade.

Il y a bien de l'apparence que l'Evêque, le Lieutenant général, & tout ce qui leur restoit d'Espagnols & d'Indiens, ne tarderent pas si long-tems à reprendre le chemin du Paraguay. Ils le prirent par Santa Cruz de la Sierra, où ils retrouvèrent Chavès, qui les y reçut très bien. Il voulut même les accompagner pendant quelque tems avec une fort belle Escorte : mais il avoit ses vues en leur faisant cette politesse ; car il leur débaucha en chemin le plus qu'il put de leurs Soldats, & sur-tout un très habile Mineur, nommé *Muños*. En arrivant à l'endroit où les Itatines s'étoient arrêtés, on remarqua que ces Indiens étoient fort mal disposés à l'égard des Espagnols, dont ils craignoient d'être maltraités, parcequ'ils les avoient quittés sans leur consentement ; ce qui fit que Chavès s'écarta un peu, soit pour leur ôter toute défiance, soit pour mieux découvrir leur dessein.

Arrivé près d'une Bourgade Indienne, où il apprit que quelques Caciques étoient rassemblés, il y entra avec douze Soldats seulement, & descendit de cheval dans la Place publique. Plusieurs Indiens y accoururent, comme pour lui faire accueil, & le conduisirent dans une Cabanne soit pro-

2566-67.

pre, où ils l'inviterent à se reposer. Comme il étoit fort fatigué, il se jeta dans un Hamach, & ôta son casque pour mieux jouir de la fraîcheur de l'air, & pour dormir plus à son aise; mais un moment après un Cacique lui déchargea par derrière un grand coup de macana (1), dont il mourut sur le champ. Ses douze Soldats furent en même tems massacrés, excepté le Trompette, nommé *Alexandre*, qui, tout blessé qu'il étoit, eut le tems de monter à cheval, & d'aller avertir Dom Diegue de Mendoze, qui suivoit avec le reste des Soldats, de ce qui venoit de se passer, & qui sans cet avis n'auroit apparemment pas évité le même sort.

1568.

Les Espagnols
sont attaqués
par les Itati-
nes.

Chavès, avant que de se séparer du Lieutenant général, étoit convenu avec lui de l'attendre dans un lieu qu'il lui avoit marqué. Cacerès y étant arrivé, & ne le trouvant point, commençoit à être fort inquiet, lorsque des Indiens vinrent lui apprendre la mort tragique de ce Capitaine. Il continua donc sa marche, & arriva sans aucun accident au bord du Paraguay. Il avoit fait prendre les devants à six de ses Soldats, pour retirer de l'eau les Barques & les Canots qu'il y avoit fait couler à fond, afin de s'en servir pour se rendre à l'Assomption: mais des Payaguas & d'autres Indiens les aiant apperçus, tomberent sur eux & les firent Esclaves. Cacerès survint peu de tems après; & apprenant ce qui s'étoit passé, offrit à ceux qui avoient enlevé ses Soldats, de les racheter, & ils

(1) C'est une espece de Massue d'un bois fort dur.

ne vo
trois,
ques
autres
plus f
païer.

Il v
tines;
cipale E
vironné
fort em
vais pa
vive &
animés
& les R
mettre t
battiren
leur; m
l'acharn
presque
vir un p
pas. Ils r
toujours
leur faire
leurs Ind
& tous s
effort, le
parurent
nique, &
pirammen
On ass
depuis, q
Cavalier t
les avoit c
fourvenir la
sont rempl

ne voulurent d'abord lui en rendre que trois, qu'ils lui vendirent fort cher. Quelques jours après on lui renvoïa les trois autres, en exigeant une rançon beaucoup plus forte encore, & qu'il fut obligé de paier.

1568.

Il voulut ensuite gagner le País des Itatines ; & comme il approchoit de leur principale Bourgade, il se vit tout-à-coup environné, dans un tems où les Soldats étoient fort embarrassés à se tirer d'un très mauvais passage. L'attaque des Itatines fut très vive & très bien concertée : les Espagnols, animés par l'Evêque, par les Ecclesiastiques & les Religieux, qui leur recommandoient de mettre toute leur confiance en Dieu, combattirent avec beaucoup d'ordre & de valeur ; mais le désavantage du terrain & l'acharnement des Ennemis leur ôtoient presque toute espérance de pouvoir s'ouvrir un passage pour se tirer d'un si mauvais pas. Ils ne laissoient pourtant pas d'avancer toujours un peu ; ce qui commençoit à leur faire reprendre cœur, aussi-bien qu'à leurs Indiens, qui se battoient en Braves, & tous se préparoient à faire un dernier effort, lorsque tout-à-coup les Itatines parurent comme frappés d'une terreur panique, & un moment après prirent précipitamment la fuite.

Victoire des Espagnols.

On assure qu'ils ont eux-mêmes publié depuis, qu'ils y avoient été forcés par un Cavalier tout resplendissant de lumière, qui les avoit chargés, & dont ils n'avoient pu soutenir la vue. Les Histoires d'Espagne sont remplies de semblables merveilles ; &

A qui ils l'attribuent.

1568.

la piété de cette Nation qu'on ne sauroit accuser d'avoir l'esprit foible, qui la porte à attribuer au secours du Ciel des victoires qu'elle pouvoit regarder comme les fruits de sa valeur, doit, ce semble, former un préjugé plus fort en faveur de ce qu'elle publie des graces qu'elle croit avoir reçues d'en-haut & dont elle témoigne toujours sa reconnoissance par des Monumens qui font honneur à sa Religion, que contre sa trop grande crédulité; à quoi il faut ajoûter que dans toutes ces occasions, elle combattoit contre des Infideles, & que le Ciel étoit intéressé, ce semble, à soutenir sa querelle. Quand au Libérateur, qui dans cette rencontre délivra les Espagnols d'un si grand danger, c'est sur quoi on n'a pu avoir que des conjectures, parcequ'il n'a été vu que des seuls Itatines. Aussi les sentimens furent-ils partagés : les uns ont cru que c'étoit l'Apôtre Saint Jacques, qui les a si souvent fait triompher de leurs Ennemis; & les autres, Saint Blaise, un des Protecteurs du Paraguay, auquel nous avôns vu qu'ils se croioient déjà redevables d'une faveur toute semblable à celle-ci.

Le Lieutenant général la dernière fois que Cacerès fut obligé d'en descend le Fleuve jusqu'à la Mer, & pourquoi.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas encore la dernière fois que Cacerès fut obligé d'en descend le Fleuve jusqu'à la Mer, & pourquoi. bloient se relever les uns les autres pour le harceler; ce qui l'obligea de se tenir d'autant plus sur ses gardes, qu'il ne falloit qu'une surprise pour le faire périr avec toute sa Troupe, & qu'il n'y eut aucune de ces rencontres, qui ne mît quelques-uns de ses

Gens

Gens fut qu'il ne s'empi des ra les sec jour m qui fin sans se il assen ses Pro Provinc ordinair qualiré. Les p pour far les Brig voient d commen cent cinc à l'embo secours q lui envo fut bien vire; & a comme il l'Assompr dans une Croix, qu des Iles de de sa Capi Jusques peu de co l'Evêque d il de retour à une ruptu

Tome I

Gens hors de combat. Enfin, quand il ne fut qu'à cinquante lieues de l'Assomption, il ne rencontra plus que des Alliés, qui s'empresserent à lui apporter des vivres & des rafraichissemens, & à lui offrir tous les secours dont il pouvoit avoir besoin. Le jour même de son arrivée dans la Capitale, qui fut un des premiers de l'année 1569, sans se donner le tems de quitter ses armes, il assembla le Conseil, pour lui faire voir ses Provisions de Lieutenant général de la Province, & il fut reçu dans les formes ordinaires sans aucune opposition en cette qualité.

1569.

Les premiers ordres qu'il donna, furent pour faire travailler à mettre en bon état les Brigantins & les Barques qui se trouvoient dans le Port, & il s'y embarqua au commencement de l'année suivante avec cent cinquante Hommes, pour se trouver à l'embouchure du Fleuve, à l'arrivée du secours que le Gouverneur avoit promis de lui envoyer le plutôt qu'il seroit possible. Il fut bien surpris de n'y trouver aucun Navire; & après avoir attendu quelque tems, comme il jugeoit sa présence nécessaire à l'Assomption, il laissa une Lettre d'avis dans une bouteille suspendue à une grande Croix, qu'il fit planter sur le rivage d'une des Iles de S. Gabriel, & reprit le chemin de sa Capitale.

Jusques-là il n'avoit rien transpiré du peu de concert qu'il y avoit entre lui & l'Evêque du Paraguay; mais à-peine étoit-il de retour à l'Assomption, qu'ils en vinrent à une rupture ouverte, & que toute la Ville

Ses démêlés avec l'Evêque, & leurs suites.

1570.

se trouva divisée en deux Partis, prêts à en venir aux dernières violences. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que des Ecclésiastiques se rangerent du côté de Cacerès, & que des Officiers se déclarèrent pour le Prélat. Le Lieutenant général fit sentir tout le poids de son autorité à ceux qui lui étoient opposés, & l'Evêque l'excommunia avec les principaux Ministres de ses violences. Le trouble & la confusion regnoient partout, & on en vint jusqu'à ne connoître plus ni Ami, ni Ennemi. Le Lieutenant général fut un jour averti que la résolution étoit prise dans le Conseil de l'Evêque de l'arrêter, & sur le champ il s'assura de tous ceux dont il se desioit le plus, en commençant par le Proviseur de l'Evêché, D. Alfonso de Ségovie, puis il s'embarqua pour retourner aux Iles de S. Gabriel.

Il retourne
aux Iles de
St Gabriel, &
remonte à
l'Assomption

Arrivé à l'endroit où il avoit laissé sa Lettre, il détacha un Brigantin, pour voir si à l'entrée de la Baie on n'appercevroit point de Navire; & comme on lui rapporta qu'il n'en paroïssoit aucun, il laissa encore des Lettres en plusieurs endroits, & se rembarqua. Il avoit mené avec lui le Proviseur de l'Evêque, & il voulut le faire conduire au Tucuman; mais ceux, qu'il en avoit chargés, ne purent pénétrer dans cette Province, qu'on ne connoïssoit guere encore que de nom au Paraguay, & le lui ramenerent. Il arriva après quatre mois d'absence à l'Assomption, où le feu de la division étoit plus allumé que jamais, & sa présence ne l'éteignit pas. On lui dit que sa vie n'y étoit pas en sûreté, & il fit mettre en pri-

DU

son tous
berent. Il
un Gentilh
de Esquiv
fourches p
son de tron
les plus gr
avec l'Evêq
nant de Ro
l'avoit vû
Charge.

Alors les
ne s'y croia
à la Campa
dans la Mai
ne le laissa
Lieutenant g
il craignoit
qu'avec une
qu'il changeo
que perdit e
le Lieutenant
thédrale pour
arrêté & enf
fers aux pied
chaîne. Sa pr
au bout de la
lui-même en
qu'il fût trait
n'étoit pas lui
vare Nuñes C
savoir comme
à la Cour. Ce
lui, ni le Préla
au Paraguay.
Dès que l'un

son tous ceux sur qui ses soupçons tomberent. Il donna même ordre d'y étrangler un Gentilhomme de Séville, nommé Pierre de Esquivel, & d'exposer sa tête sur les fourches patibulaires; puis il fit publier à son de trompe une défense, sous les peines les plus graves, d'avoir aucun commerce avec l'Evêque; & aiant su que son Lieutenant de Roi, D. Martin Suarez de Toledo, l'avoit vû en secret, il le destitua de sa Charge.

1570.

Alors les principaux Habitans de la Ville ne s'y croiant pas en sûreté, se retirèrent à la Campagne, & l'Evêque se renferma dans la Maison des PP. de la Merci, où on ne le laissa pas long-tems tranquille. Le Lieutenant général ne l'étoit pas lui-même; il craignoit tout, & ne paroissoit jamais qu'avec une Garde de cinquante Soldats, qu'il changeoit même assez souvent. L'Evêque perdit enfin patience; & un jour que le Lieutenant général entroit dans la Cathédrale pour y entendre la Messe, il fut arrêté & enfermé sous bonne garde, les fers aux pieds, attaché avec une grosse chaîne. Sa prison dura une année entiere, au bout de laquelle l'Evêque le conduisit lui-même en Espagne; Dieu permettant qu'il fût traité, comme son Pere, si ce n'étoit pas lui-même, avoit fait Dom Alvarez Nuñez Cabeça de Vaca. Je n'ai pu savoir comment cette démarche fut prise à la Cour. Ce qui est certain, c'est que ni lui, ni le Prélat, ne sont jamais retournés au Paraguay.

Dès que l'un & l'autre furent embarqués,

1570-73. D. Martin Suarez de Toledo se remit, sans l'agrément & même contre le gré du Conseil, dans l'exercice de sa Charge. Quelque tems après, Jean de Garay, Gentilhomme Biscaïen, fonda la Ville de Santafé, environ dix lieues plus haut que l'endroit où Rio Salado vient du Tucuman se décharger dans Rio de la Plata. La fondation de cette Ville est marquée au dernier jour de Septembre 1573; & quelques années après on en fonda une autre, sous le nom de Xerez, à trente lieues du bord oriental du Paraguay, & à la hauteur de douze degrés Sud. Je n'ai pu savoir par qui, ni à quelle occasion cette Ville fut bâtie.

Fondation
de Cordoue
du Tucuman.

Pour revenir au Fondateur de Santafé, après qu'il eut donné une forme à sa Ville, il en voulut connoître les Voisins, & surtout ceux qui étoient à l'Occident, où il vouloit étendre son district au-delà du Fleuve. Pour cela il prit avec lui quarante Soldats; & aiant fait construire une Barque & quelques Pirogues, avec lesquelles il entra dans Rio Salado, il fut partout assez bien reçu des Indiens qu'il rencontra: mais un jour il s'en trouva tellement environné, qu'il entra en quelque soupçon. Il se mit en état de n'être point surpris, & peu de tems après il apperçut toute la Campagne en feu. Il envoya aussi-tôt un ordre au Patron de la Barque qu'il avoit laissée derrière, apparemment parcequ'elle tiroit trop d'eau pour pouvoir remonter plus loin la Riviere, de faire monter quelqu'un à la hune pour tâcher de découvrir la cause de cet embrasement; & on lui rapporta que toute la

Campagne étoit
qui s'approchoit

Il mit aussi-tôt
& l'exhorta à
qui ne tiendrait
Un moment
dette, lui en
me à cheval,
d'Indiens, &
six Cavaliers,
contre ces méchants
courir vers lui
les vit fuir avec
pour mieux couvrir
leurs fleches. C
jours de son côté
étoient poursuivis
pêcha aussi-tôt un
attaché, & qui
une Lettre pour
l'eurent reçue, i
lui dirent qu'ils
Dom Jérôme Lo
neur du Tucuman
fondé dans cette
le nom de nouve
envoïés pour rec
avoit allarmé les
manda en quel te
avoit été fondée,
les premiers fonder
nés le dernier jour
Ils prirent ensuite
retourna à Santafé,
l'eurent rejointre le
avec eux le chemin c

Campagne étoit couverte d'Indiens armés, qui s'approchoient à grand pas.

1570-73.

Il mit aussi-tôt sa petite Troupe en ordre, & l'exhorta à ne pas craindre cette Canaille, qui ne tiendrait pas contre les armes à feu. Un moment après, celui qui étoit en vedette, lui envoya dire qu'il voioit un Homme à cheval, qui poursuivoit une troupe d'Indiens, & il aperçut bientôt lui-même six Cavaliers, qui paroissoient escarmoucher contre ces mêmes Indiens qu'il voioit accourir vers lui; mais le moment d'après il les vit fuir avec tant de précipitation, que pour mieux courir ils jetoient leurs arcs & leurs fleches. Comme ils avançoient toujours de son côté, il les entendit crier qu'ils étoient poursuivis par des Espagnols. Il dépêcha aussi-tôt un Indien, qui lui étoit fort attaché, & qui connoissoit le País, avec une Lettre pour les Espagnols. Dès qu'ils l'eurent reçue, ils vinrent le trouver, & lui dirent qu'ils étoient sous les ordres de Dom Jérôme Louis de Cabrera, Gouverneur du Tucuman, lequel aiant depuis peu fondé dans cette Province une Ville, sous le nom de nouvelle Cordoue, les avoit envoyés pour reconnoître le País, ce qui avoit allarmé les Indiens. Garay leur demanda en quel tems la nouvelle Cordoue avoit été fondée, & ils répondirent que les premiers fondemens en avoient été jetés le dernier jour de Septembre 1573.

Différend entre les Fondateurs de Santafé & de Cordoue: comment il est accommodé.

Ils prirent ensuite congé de Garay, qui retourna à Santafé, & les six Espagnols allerent rejoindre leur Général, qui reprit avec eux le chemin de Cordoue. Dès qu'il y

1573.

fur arrivé, il envoya Onufre de Aguilar déclarer à Garay que Santafé étoit de son Gouvernement, & le sommer de le reconnoître pour son Gouverneur & Capitaine général. Aguilar fit cette sommation dans les formes juridiques, non-seulement à Garay, mais encore aux Habitans de sa nouvelle Ville; mais il lui fut répondu que Santafé avoit été fondée par l'ordre de celui qui commandoit à l'Assomption, & de ceux qui composoient le Conseil de la Province de Rio de la Plata, & que c'étoit à eux qu'il falloit que le Gouverneur du Tucuman s'adressât pour exposer ses droits. Sur ces entrefaites, trois Canots remplis d'Indiens arriverent à Santafé, & rendirent à Garay une Lettre de l'Adelantade Dom Jean Ortiz de Zaraté, datée du Port de Saint-Gabriel.

Arrivée d'un
Gouverneur
de Rio de la
Plata.

Ce Général, qui venoit d'apprendre, en arrivant à l'embouchure de Rio de la Plata, la fondation de cette Ville, lui marquoit qu'il avoit un pressant besoin de vivres, & d'un secours d'Hommes, pour écarter les Charuas, qui ne lui permettoient pas d'envoyer faire des Provisions dans le Continent. Il le nommoit par la même Lettre son Lieutenant de Roi, & en qualité d'Adelantade, Chef de la Justice de Santafé. Il y avoit joint des Copies de ses Provisions, & de quelques Cédules roiales, qui ne contenoient guere que la confirmation de ses Provisions. Aguilar étoit encore à Santafé, lorsque ces Pieces y arriverent; Garay les lui montra, il n'eut rien à y répliquer, & reprit le chemin de Cordoue.

Jusqu'ici nous n'avons pas eu encore oc-

casion dans Tucuman; mais plus avant, s'est passé dans le Chaco endroits de ce vince de Rio uniquement on faire comprendre donner plus de obligé de dire cru devoir com noître leur éter Habitans natur Elspagnols se fo & ce qu'elles o singulier.

Le Tucuman Chaco, pris dans ce Pais le seul H connoître (1); Province de Cuy & par les Monta & au Nord-Ouest cas; au Nord-Est de la Sierra; & i entre les vingt-tre grés de latitude a plus singulier, c' che du Tropicque, ce qui vient de ce Nord n'est pas éloi de Montagnes, d fort hautes. Sa figu

(1) Le Pere Pierre Lorangeo *Geographica del Gran Chaco*

casion dans cette Histoire de parler du Tucuman; mais il n'est pas possible d'aller plus avant, sans y faire entrer tout ce qui s'est passé dans cette Province, & même dans le Chaco, qui la sépare en bien des endroits de ce qu'on appelloit alors la Province de Rio de la Plata, laquelle nous a uniquement occupé jusqu'ici. Pour mieux faire comprendre cette nécessité, & pour donner plus de jour à tout ce que je serai obligé de dire de ces deux Provinces, j'ai cru devoir commencer par bien faire connoître leur étendue, leur situation, leurs Habitans naturels, de quelle maniere les Espagnols se sont établis dans la premiere, & ce qu'elles ont l'une & l'autre de plus singulier.

Le Tucuman est borné à l'Orient par le Chaco, pris dans l'étendue, que donne à ce Pais le seul Historien qui nous l'a fait connoître (1); il l'est à l'Occident par la Province de *Cuyo*, qui dépend du Chili, & par les Montagnes du Pérou; au Nord & au Nord-Ouest, par la Province des Charcas; au Nord-Est, par celle de Santa-Cruz de la Sierra; & il est tout entier renfermé entre les vingt-trois & les trente-deux degrés de latitude australe. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que plus on y approche du Tropicque, & plus il y fait froid: ce qui vient de ce que toute la partie du Nord n'est pas éloignée de plusieurs chaînes de Montagnes, dont quelques-unes sont fort hautes. Sa figure approche de celle d'un

Etendue & situation du Tucuman.

(1) Le Pere Pierre Loçano, Jésuite. *Relacion Chronographica del Gran Chaco.*

1573.

cône, dont la pointe est sous le Tropique ; sa base peut avoir environ soixante lieues, de l'Orient à l'Occident : son nom est celui de la première Nation, qu'on y a connue en venant du Pérou.

Ses Habitans.

La plupart de celles, qui sont plus avancées vers le Nord, habitent dans des Marais, où leur nourriture la plus ordinaire est le Poisson. Les plus Méridionales sont errantes dans de vastes Campagnes, où la chasse leur fournit le nécessaire pour la vie. On a publié qu'on y avoit vû des squelettes d'Hommes, qui avoient plus de vingt pieds de long ; mais ce n'est pas le seul Roman, qui ait eu cours sur ces Quartiers reculés de l'Amérique méridionale. On a débité la même chose des Peuples voisins du Détroit de Magellan, & qui sont connus dans un grand nombre de Relations, sous le nom de *Patagons*. Nous verrons dans la suite de cette Histoire, que tout cela étoit avancé sans presque aucun fondement. Dans le milieu des Terres du Tucuman, les Hommes sont communément plus petits & plus stupides, aussi paresseux & aussi féroces, qu'étoient ceux, qu'on a trouvés dans les Vallées de la Cordilliere du Pérou. Il y a des Nations, qui n'ont point d'autres retraites que des Grottes creusées sous terre, où l'on ne voit presque jamais la lumière du jour. Les plus voisines du Pérou & de la Province des Charcas, ne sont pas aussi dénuées que les autres des commodités de la vie, & sont réunies dans des Bourgades. Il y en a même qui ont du cuivre & de l'argent, qu'elles tirent de la Province des

Charcas, où paroissent fréquemment. Il y a de ces Nations dont on se sert, & d'autres qui elles sont de différentes manières. Leur laine est employée à faire des étoffes, qu'on trouve aux Indes, Lions & les autres, mais les premiers ne craignent pas les autres. Les premiers ailleurs aussi qu'on a déjà observé de différentes espèces d'Animaux, qu'arrosent le pays, & cela paroît généralement du Continent méridional. Les Indes du Nord, en y manquent beaucoup avec raison ; mais à prendre pour deux Rivieres de Province ; l'une est appelée *Rio Salado*. La plus considérable est le *Tercero*, dont quoique les deux autres soient de petites Rivieres, le tems des secheresses, assez d'eau pour tirer l'une & l'autre des Campagnes du Pérou, vient de nom. *Rio de la Plata*, & des Lagunes, qu'on

Charcás, où est le Potosi; mais dont elles paroissent faire assez peu de cas.

1573.

Des Animaux

Il y a dans le Tucuman des Brebis, dont on se sert comme des Bêtes de charge; elles sont de la grandeur d'un petit Chameau, & ont une grande force de reins. Leur laine est très fine, & on en fait des étoffes, qu'on croiroit être de soie. Les Lions & les Tigres y sont assez communs; mais les premiers y sont petits & peu à craindre. Les seconds, ne sont nulle part ailleurs aussi grands & aussi féroces. J'ai déjà observé cette différence entre ces deux especes d'Animaux, en parlant du País qu'arrosent le Paraguay & Rio de la Plata; & cela paroît général dans toute cette partie du Continent de l'Amérique Méridionale. Les Indiens font sortir les Tigres des Bois, en y mettant le feu; & en tuent beaucoup avec leurs fleches, qu'ils tirent fort juste; mais ils ont bien des mesures à prendre pour n'en être pas prévenus.

Deux Rivieres principales traversent cette Province; l'une est plus communément appelée *Rio Salado*, & l'autre, *Rio Dolce*. La plus considerable après celle-ci est *Rio Tercero*, dont nous avons déjà parlé. Mais quoique les deux premieres reçoivent plusieurs petites Rivieres, elles n'ont, dans le tems des secheresses, que par intervalles assez d'eau pour porter des Pirogues. Elles tirent l'une & l'autre leurs sources des Montagnes du Pérou, & changent assez souvent de nom. *Rio Salado* se décharge dans *Rio de la Plata*, & *Rio Dolce* se perd dans des Lagunes, qu'on appelle *Parangos*. Il y

Des Rivieres, des Lacs, & de la fertilité du Tucuman.

1573.

en a plusieurs autres, qui rentrent dans le sein de la terre, comme elles en font sorties. La plupart même ont si peu de cours, & si peu d'eau, qu'on ne leur a pas donné de noms, du moins dans les Cartes. Presque toutes en changent à chaque Bourgade qui se trouve sur leur passage. On rencontre dans les Forêts beaucoup de Fontaines, & presque partout de petit Lacs, ou des Lagunes & des Marais, qui ne sont jamais à sec. Toutes ces eaux ne peuvent manquer de rafraîchir beaucoup l'air & de fertiliser la terre. Aussi, quoique pendant six mois de l'année il ne pleuve jamais au Tucuman, ses Campagnes, imbibées par les inondations & les débordemens que doivent causer les pluies presque continuelles pendant les six autres mois, y produisent bien des sortes de Grains & de Légumes, quand elles sont cultivées.

Du Gouver-
nement & des
richesses du
Tucuman.

Le Tucuman étoit assez peuplé, lorsque les Espagnols entrèrent dans le Pérou; & les Nations les plus voisines de ce Roïaume étoient soumises à l'Empire des Incas: d'autres avoient des Caciques, qui ne dépendoient de personne. Les Peuples, errans, étoient séparés par Familles, qui ne reconnoissoient de Maîtres, que ceux qui en étoient les Chefs. Entre Rio Dolce & Rio Salado on peut recueillir beaucoup de Miel & de Cire: les Forêts y sont pleines de Ruches. Le Coron, le Carouge, la Cochenille & le Pastel s'y trouvent en bien des endroits. Le Carouge y dure toute l'année, & quelques Nations en font leur nourriture ordinaire. Mais la principale richesse de cette

DU P

Province étoit
les Toiles de
de monnoie
soient un gra

Ils nourris-
& de menu B
ferent les pr
avoient laissé
les Déserts des
y avoient amer
considérablem
avoir la peine d
ils n'avoient q
vivoient assez b
sante. Mais peu
té, ils chercher
fort peu; trop p
le travail, ils en
dont par-là il se
conciliables, qu
vage dans leurs H
leurs Villes; & c
Potosi & du Péro
qu'ils aient dans
Le froid est e
quelques endroits
point rare d'y tr
sont morts. Non
point dans cette
presque jamais au
Printems est anno
tes, que dans les V
autant de Rivieres
pagnes les eaux
forment des Lagun
grande étendue de

Province étoit, dans les premiers tems, les Toiles de coton; elles servoient même de monnoie aux Habitans, & ils en faisoient un grand commerce au Potosi.

1573.

Sources de la pauvreté des Espagnols dans le Tucuman.

Ils nourrissoient aussi beaucoup de gros & de menu Bétail. Les Espagnols, qui passèrent les premiers dans cette Province, avoient laissé courir dans les Plaines & dans les Déserts des Chevaux & des Bœufs, qu'ils y avoient amenés du Pérou; & qui s'y étoient considérablement multipliés: ainsi, sans avoir la peine de les élever & de les nourrir, ils n'avoient que celle de les chasser, & vivoient assez bien dans cette Colonie naissante. Mais peu contents de cette médiocrité, ils cherchèrent de l'or, & en trouvèrent fort peu; trop paresseux pour y suppléer par le travail, ils en ont surchargé les Indiens, dont par-là il se sont fait des Ennemis irréconciliables, qui ont souvent porté le ravage dans leurs Habitations, & jusques dans leurs Villes; & cette Colonie, si voisine du Potosi & du Pérou, est une des plus pauvres qu'ils aient dans le nouveau Monde.

Du climat & des saisons.

Le froid est excessif pendant l'Hyver en quelques endroits du Tucuman, & il n'est point rare d'y trouver des Animaux qui en sont morts. Non-seulement il n'y pleut point dans cette saison, mais on n'y voit presque jamais aucun nuage. L'approche du Printems est annoncée par des pluies si fortes, que dans les Villes les rues sont comme autant de Rivières, & que dans les Campagnes les eaux réunies dans les fonds y forment des Lagunes, qui couvrent une très grande étendue de terrain. Ces pluies sont

1573.

accompagnées d'éclairs, de tonnerres, & d'une grêle, qui est assez souvent de la grosseur d'un œuf de Poule. L'Été a aussi ses incommodités; la chaleur y produit une prodigieuse quantité de Punaises, dont on ne sauroit se garantir, qu'en couchant à l'air dans les Jardins. Malgré tout cela, on assure que généralement parlant le climat du Tucuman est assez sain.

Première entrée des Espagnols dans le Tucuman.

Quand tout ce qu'on a raconté d'un nommé Cesar, que Sébastien Gabot envoia, dit-on, avec trois autres Soldats de la Garnison de son Fort du Saint-Esprit, pour découvrir un chemin pour aller au Pérou, seroit aussi vrai, qu'on le croit aujourd'hui fabuleux, il n'en seroit pas plus certain que cet Homme fût le premier Espagnol qui soit entré dans le Tucuman, si ce n'est en passant & sans le connoître, comme il est arrivé à deux autres Soldats de D. Pedro de Mendoze, qui désertèrent, tandis que ce Général faisoit bâtir la Ville de Buenos Ayres. On pourroit avec plus de fondement faire cet honneur à Nufso de Chavès, qui dans ses courses a pénétré plus d'une fois dans cette Province, & a donné des connoissances, qu'on n'avoit point avant lui, de la Partie septentrionale, quoique plusieurs l'eussent déjà traversée jusqu'à Rio de la Plata.

Le premier Gouverneur de cette Province est blessé par les Indiens & meurt de ses blessures.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'en 1542 que Yaca de Castro, Viceroi du Pérou, après la fameuse Bataille de Chupas, où il défit entièrement le jeune Almagre, voulant récompenser les Capitaines qui l'avoient si bien servi dans cette importante journée,

DU PA

leur distribua
Victoire le m
gratifica de ce
point encore c
jas, lequel s'e
& sa fidélité p
lui donna pou
Guttierrez; &
l'accompagner
tra dans son G
Hommes, en
assez bien reçu
l'année suivante
rencontre qu'il
d'une fleche e
pour n'avoir pa
Indienne, qui
Guttierrez se
prendre le com
mais comme il
avec Dom Diegu
les Soldats mêm
& choisirent D.
leur Général: Gu
droits; & Mendo
qu'il partageroit a
Ils firent ensemb
ils se brouillèrent
rêter Guttierrez,
valiers au Pérou,
Il voulut ensuiv
de fidélité par l
Camp, Nicolas c
sur ce qu'il n'avoit
sions du Viceroi:
avis, il fut obligé
tres de lui être fid

1573.

leur distribua les Gouvernemens dont sa Victoire le mettoit en état de disposer, & gratifia de celui du Tucuman, qui n'étoit point encore conquis, Dom Diegue de Rojas, lequel s'étoit distingué par sa valeur & sa fidélité pendant les guerres civiles. Il lui donna pour Lieutenant de Roi Philippe Guttierrez; & François de Mendoza voulut l'accompagner comme son Ami. Rojas entra dans son Gouvernement avec trois cens Hommes, en parcourut une partie, & fut assez bien reçu de plusieurs Nations; mais l'année suivante, aiant été blessé dans une rencontre qu'il eut avec d'autres Indiens; d'une fleche envenimée, il en mourut, pour n'avoir pas voulu suivre l'avis d'une Indienne, qui promettoit de le guérir.

Guttierrez se mit aussi-tôt en devoir de prendre le commandement de l'Armée; mais comme il avoit eu quelque différend avec Dom Diegue de Rojas, les Officiers & les Soldats mêmes refusèrent de lui obéir, & choisirent D. François de Mendoza pour leur Général. Guttierrez voulut soutenir ses droits; & Mendoza fit agréer aux Troupes qu'il partageroit avec lui le commandement. Ils firent ensemble quelques courses; mais ils se brouillerent bientôt. Mendoza fit arrêter Guttierrez, & conduire par trente Cavaliers au Pérou, avec six de ses Partisans: Il voulut ensuite se faire prêter le serment de fidélité par l'Armée; & le Mestre de Camp, Nicolas de Heredia, s'y opposa; sur ce qu'il n'avoit point encore de Provisions du Viceroi: mais étant seul de son avis, il fut obligé de jurer comme les autres de lui être fidèle.

D. François de Mendoza lui succede.

1573.
Nouveau
Gouverneur.

Cependant tout le tems se passoit à parcourir le País. Mendoza, après s'être avancé jusqu'à l'endroit où avoit été la Tour de Gabor, tourna du côté du Chili, & ne fit nulle part aucun Établissement. Enfin, en 1549, le Président de la Gasca nomma D. Jean Nuñez de Prado Gouverneur du Tucuman, lui donna des Troupes pour se faire respecter des Indiens, & des Familles pour commencer à peupler sa Province; le chargea d'y mener des Ecclésiastiques & des Religieux, & lui donna des instructions assez semblables à celles qu'il avoit données à D. Diegue Centeno pour la Province de Rio de la Plata. Les PP. Alfonse Trueno & Gaspar de Caravaca de l'Ordre de la Merci, partirent avec lui, & ont, les premiers, annoncé l'Evangile dans le Tucuman. Mais leur Apostolat eût été plus fructueux, si Prado eût vécu plus long-tems, ou si ses Successeurs eussent tous suivi aussi exactement que lui les instructions qu'il avoit reçues.

Villes bâties
dans le Tucuman.
Saint-Michel.

Ce Gouverneur, pour s'assurer une entrée facile dans sa Province, fonda dans la Vallée de Calchaqui, par les vingt-quatre degrés trente minutes, une Ville, qu'il nomma *Saint Michel*, & qui n'a pas subsisté long-tems; car il ne faut pas la confondre avec une autre Ville du même nom, dont nous parlerons dans la suite. De la Vallée de Calchaqui, le Gouverneur entra dans les Plaines, & fit planter dans quelques endroits des Croix, auxquelles il attacha le droit d'asyle; ce qui imprima aux Infideles une si grande vénération pour

ce Signe adoré, éleverent de leurs Bourgade François de V. Troupes du Pérou par le T. autorité de Prado vince dépendoit armes pour soutenir fait Prisonnier; l'avoir humilié condition qu'il restoit du Chili pour son. Il mourut peu de Pedre de Valdivia, Gouverneur du Chili, François d'Aguirre, qualité de son I. guirre, devenu Gouverneur du Tucuman de Santiago, par dans un terrain arrosé, & sous un Dolce, sur lequel cet endroit une espèce d'Etang, qui a fait de *Santiago de l'Es* selon la plus commune de Saint Michel fut lieues au Nord-Ouest petite Riviere, qui est assez près de la plus de l'Isiere, qu'on appelle *Calchaqui*, dans une f. sur un terrain fertile de Villaroel, qui,

le Signe adorable de notre salut, qu'ils éleverent de semblables Croix dans toutes leurs Bourgades. Quelque tems après, D. François de Vilagras, qui conduisoit des Troupes du Pérou au Chili, aiant pris sa route par le Tucuman, entreprit sur l'autorité de Prado, prétendant que cette Province dépendoit du Chili. Prado prit les armes pour soutenir ses droits, fut battu & fait Prisonnier; mais Vilagras, content de l'avoir humilié, lui rendit la liberté, à condition qu'il reconnoîtroit le Gouverneur du Chili pour son Supérieur.

Il mourut peu de tems après; & Dom Pedre de Valdivia, Conquéran & Gouverneur du Chili, envoya au Tucuman Dom François d'Aguirre, pour y commander en qualité de son Lieutenant général. D'Aguirre, devenu quelque tems après Gouverneur du Tucuman, fonda en 1562 la Ville de Santiago, par les 28 degrés de latitude, dans un terrain sablonneux, mais bien arrosé, & sous un climat fort chaud. Rio Dolce, sur lequel il la bâtit, forme en cet endroit une espece de Lac, ou plutôt d'Etang, qui a fait donner à la Ville le nom de *Santiago de l'Estero*. Deux ans après, selon la plus commune opinion, la Ville de Saint Michel fut transférée à vingt-huit lieues au Nord-Ouest de Santiago, sur une petite Riviere, qui se jette dans Rio Dolce, assez près de la plus haute Montagne de cette Lisiere, qu'on appelle *Quebrada de Calchaqui*, dans une fort belle situation, & sur un terrain fertile. Ce fut Dom Diegue de Villaroel, qui, par ordre du Gouver-

1573.

neur, dont il étoit Neveu, fit cette transmigration.

En 1567; D. Diegue de Heredia, que l'Auteur de la Description du Chaco traite d'Usurpateur du Gouvernement du Tucuman, bâtit sur le bord de Rio Salado, une Ville, qu'il nomma *Notre-Dame de Talavera de Madrid*, & qui est plus connue sous le nom d'*Esteco*, qui est celui du lieu où elle étoit située (1) Le P. del Techo prétend que ce fut par les ordres de D. François d'Aguirre, que cette Ville fut bâtie, & par conséquent plutôt; on pourroit concilier les deux sentimens, en disant que D. François d'Aguirre fit construire un Fort en cet endroit, & qu'Heredia en fit dans la suite une Ville.

Esteco.

En 1582, le Licencié D. Hernando de Lerma, Gouverneur de cette Province, fonda dans la Vallée de Salta une Ville, sous le nom de *San Philippe de Lerma*, environ par les vingt-quatre degrés quinze minutes, & qui a presque toujours uniquement été connue sous celui de *Salta*. La situation en est charmante; la Vallée de Salta est environnée de Montagnes assez éloignées, d'où sortent plusieurs Ruisseaux, qui la rendent extrêmement fertile, & y forment des pâturages, qui pourroient nourrir assez de Troupeaux pour en fournir à toutes les Provinces voisines. Peu de tems auparavant on avoit fondé, quinze lieues plus au Nord, une autre Ville, sous le nom de *San Salvador de Jujuy*, laquelle aiant été deux fois détruite par les Indiens du

Salta.

Jujuy.

(1) Elle ne subsiste plus.

DU PA

Chaco, fut re
1593. Ces trois
dées pour serv
contre les Pe
presque jamais
ont plus d'une
Il n'étoit pas
cette Province
l'année 1558
Fils du Marquis
rou, aiant ét
Chili, envoïa a
Gouverneur, D
lequel fonda, su
Chili, une Forte
nom de *Cañette*
le nouveau Lon
rie, Reine d'Ar
lippe II, Roi d
une Ville, dont
parlé de la fonda
d'hui la plus con
man, & le Sié
Province.
Elle est dans le
qu'à distance égale
Jean de la Fronter
Elle n'a point de
Ruisseau, qui apr
perd dans une Lagu
de Poissons: la c
non plus, & elle a
tages qu'on peu fo
Ville, des Campag
agréables, où l'on
qui donnent beauco

Chaco, fut rebâtie pour la troisieme fois en 1593. Ces trois dernieres Villes ont été fondées pour servir de barriere au Tucuman, contre les Peuples du Chaco, qui n'ont presque jamais cessé de les inquiéter, & en ont plus d'une fois ruiné les environs.

1573.

Il n'étoit pas moins nécessaire de fortifier cette Province du côté du Midi; & dès l'année 1558 D. Hurtado de Mendoza, Fils du Marquis de Cañette, Viceroi du Pérou, aiant été nommé Gouverneur du Chili, envoia au Tucuman, en qualité de Gouverneur, D. Jean Gomez de Zurita, lequel fonda, sur le chemin de Santiago au Chili, une Forteresse, à laquelle il donna le nom de *Cañette*, & qui fut depuis nommée *le nouveau Londres*, en l'honneur de Marie, Reine d'Angleterre, Epouse de Philippe II, Roi d'Espagne, lorsqu'on en fit une Ville, dont il ne reste plus rien. J'ai parlé de la fondation de Cordoue, aujourd'hui la plus considérable Ville du Tucuman, & le Siège de l'Evêché de cette Province.

Londres.

Elle est dans le milieu des Terres, pres- Situation de qu'à distance égale de Santafé, & de *Saint Cordoue.* *Jean de la Frontera*, qui dépend du Chili. Elle n'a point de Riviere, mais un petit Ruisseau, qui après un cours fort limité, se perd dans une Lagune, & lui fournit beaucoup de Poissons: la chasse ne lui manque pas non plus, & elle a d'ailleurs tous les avantages qu'on peu souhaiter pour une grande Ville, des Campagnes fertiles, des Côteaux agréables, où l'on a planté des Vignes, qui donnent beaucoup de vin. Enfin elle est

1573.

comme le centre du Commerce & de la communication entre Buenos Ayres ; le Chili & la Province des Charcas. Les Jésuites y ont un grand College avec une Université qui a de la réputation, un Noviciat, & un Séminaire de Nobles, qui porte le nom de Montserrat. C'est peut-être la seule de cette Province, qui mérite le nom de Ville, & qui en ait la forme.

Idee des Villages du Tucuman.

Un Jésuite Modénois (1), qui partit pour le Paraguay en 1728, & qui y a terminé sa carrière en peu de tems, nous a représenté, dans une de ses Lettres que feu M. Muratori a fait imprimer à la suite de son dernier Ouvrage (2), celle de *Rioja*, dont nous parlerons dans la suite & où sa Compagnie a un College, comme un Composé de plusieurs Hameaux, séparés par des champs couverts d'arbres, de buissons & de broussailles; en sorte qu'y étant arrivé, il fut fort étonné de se trouver au milieu de la Ville, & assez près de son College, lorsqu'il s'en croioit encore bien éloigné. Toutes ne sont pourtant pas absolument aussi champêtres; il y en a même quelques-unes qui sont fermées au moins de pallissades; mais la plupart ne sont guere mieux bâties. Celles des Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata, si on en excepte les Capitales, ne sont ni mieux bâties, ni plus peuplées.

Le premier, qui ait donné une forme

(1) Le Pere Gaetan *felice nelle Missioni de' Padri della Compagnia de*

(2) *Il Christianesimo Gesù nel Paraguay.*

reglée à cette P
mez Zurita : il
aux Indiens, &
des Armes Esp
1558 le recent
fournis, de gré
jusqu'à quatre-v
rondissement de Sa
Roi Catholique.

pas que ce Gou
grace de celui
doit, & qui en
Castañeda pour
de quitter la Pl
mal; il fut défai
Pérou. Les affair
lerent pas mieux
Castañeda eut fait dém
Il fallut en 1563
d'Aguirre, qui r
choses; mais à qui
de jouir du fruit d
bientôt rappelé
c'est alors que le
lever immédiatement
rou, & du ressort
Charcas.

J'ai dit que cert
de celles du Paragu
ta, qui n'en firent
seule, par le Chaco
mis, & qui entie n
ment dans cette Hi
me dispenser de le b
de donner une idée
tans. J'ai déjà rema

1573.

Mouvement dans le Tucuman.

reglée à cette Province, fut Dom Jean Gomez Zurita : il fit heureusement la guerre aux Indiens, & répandit si loin la terreur des Armes Espagnoles, qu'ayant fait en 1558 le recensement de ceux qu'il avoit soumis, de gré ou de force, il s'en trouva jusqu'à quatre-vingt mille dans la seule Jurisdiction de Santiago, qui païoit tribut au Roi Catholique. Ces succès n'empêchèrent pas que ce Gouverneur n'encourût la disgrâce de celui du Chili, de qui il dépendoit, & qui en 1561 envoya D. Gregorio Castañeda pour le relever. Zurita refusa de quitter la Place, mais il la défendit mal; il fut défait & envoié Prisonnier au Pérou. Les affaires de la Province n'en allèrent pas mieux, surtout après que Castañeda eut fait démolir la Ville de Londres. Il fallut en 1563 y renvoier D. François d'Aguirre, qui rétablit assez bien toutes choses; mais à qui on ne donna pas le tems de jouir du fruit de ses travaux, aiant été bientôt rappelé au Pérou. Il paroît que c'est alors que le Tucuman fut déclaré relever immédiatement des Vicerois du Pérou, & du ressort de l'Audience roïale des Charcas.

J'ai dit que cette Province est séparée de celles du Paraguay & de Rio de la Platta, qui n'en firent assez long-tems qu'une seule, par le Chaco, qui n'est point soumis, & qui entie néanmoins si nécessairement dans cette Histoire, que je ne puis me dispenser de le bien faire connoître, & de donner une idée générale de ses Habitans. J'ai déjà remarqué que le P. Lozano

Etendue & situation du Chaco.

1575.

donne à ce País une étendue, qui borne les Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata; du côté de l'Occident, au grand Fleuve qui porte ces deux noms; mais sauf le droit de ces deux Provinces, de celle du Tucuman, & même de celle des Charcas, qui peuvent avoir aussi des prétentions sur ce que cet Auteur comprend sous le nom de Chaco, & qui ne reconnoissent point de limites marquées de ce côté-là, & dont les Gouverneurs sont même obligés, par la nécessité de réprimer les hostilités des Peuples du Chaco, à n'en pas reconnoître.

Quoi qu'il en soit, voici ce que l'Historien, que je viens de citer, nous apprend de ce grand País. Le nom de *Chaco* ne paroît pas ancien, & il n'en est pas même fait mention sous ce nom dans la Vie de S. François Solano (1), Religieux de l'Ordre de S. François, qui a parcouru ce País d'un bout à l'autre, pour y répandre la lumière de l'Evangile. Mais dans la Langue Quitchoane, qui est la Langue naturelle du Pérou, on appelle *Chacu*, ces grands Troupeaux de Bêtes fauves, que les Peuples de cette Partie de l'Amérique rassemblent dans leurs chasses, par le moïen des battues; & on a donné le même nom au País dont nous parlons, parceque quand François Pizarre se fut rendu maître d'une grande partie de l'Empire Péruvien, un très grand nombre de ses Habitans s'y réfugièrent. De *Chacu*, que les Espagnols prononcent *Chacou*, l'usage a fait *Chaco*. Il paroît qu'on n'a compris d'abord sous ce nom, que le

(1) Canonisé en 1725.

Païs qui est
de la Cordill
viere rouge,
dans la suite
tions se font j
étoient réfugi
contre les Esp

Tous ceux
s'accordent à n
des plus beau
cela n'est exact
que les Péruvien
chaîne de Mont
vûe de Cordou
l'Occident au
Ville de Santa C
ce côté-la une b
tout dans ce qu'
Chiriguanes, qu
ces endroits. Pl
sont si hautes, q
ne parviennent p
l'air y est toujou
nuage n'altere,
vûe. Mais les v
que souvent ils
dessus leurs cheva
à son aise, il fa
fraieur, que pour
cipcies qui les sèp
ble de faire tourne
des, si d'épaisles r
pieds, n'en cachoi
On ne sauroit gu
tagnes, qui sont
grande Cordilliere

Pais qui est renfermé entre les Montagnes de la Cordilliere, le Pilco Mayo, & la Riviere rouge, & qu'on l'a étendu plus loin dans la suite, à mesure que d'autres Nations se sont jointes aux Péruviens, qui s'y étoient réfugiés pour défendre leur liberté contre les Espagnols.

1573.

Tous ceux, qui ont parlé du Chaco, s'accordent à nous le représenter comme un des plus beaux Pais du Monde; mais cela n'est exactement vrai, que de la partie que les Péruviens occuperent d'abord. Une chaîne de Montagnes, qui commence à la vûe de Cordoue, & s'étend en tournant de l'Occident au Nord jusqu'à la nouvelle Ville de Santa Cruz de la Sierra, forme de ce côté-la une barriere si bien gardée, surtout dans ce qu'on appelle *la Cordilliere des Chiriguanes*, qu'il est inaccessible par tous ces endroits. Plusieurs de ces Montagnes sont si hautes, que les vapeurs de la Terre ne parviennent point à leur sommet, que l'air y est toujours d'une sérénité qu'aucun nuage n'altere, & que rien n'y borne la vûe. Mais les vents y sont si impétueux, que souvent ils enlèvent les Cavaliers de dessus leurs chevaux, & que pour y respirer à son aise, il faut chercher un abri. La fraieur, que pourroit causer la vûe des précipices qui les séparent, seroit seule capable de faire tourner la tête aux plus intrépides, si d'épaisses nuées qu'on voit sous ses pieds, n'en cachotent la profondeur.

On ne sauroit guere douter que ces Montagnes, qui sont une des Branches de la grande Cordilliere, ne renferment quel-

Qualité du Pais, & ses Montagnes.

Des Mines & des Rivieres.

1573.

ques Mines : on y en a même découvert depuis peu ; mais on ne nous a point encore instruits de ce qu'elles contiennent. Cependant la tradition constante du Pérou, est que les *Chicas* & les *Orejones*, qui habitoient autrefois dans ces mêmes Montagnes, & dont plusieurs se sont réfugiés, les uns dans le Chaco, & les autres dans l'île qui est au milieu du Lac des *Xarayez*, comme je l'ai déjà dit, portoient de l'or & de l'argent à *Cusco*, Capitale du Pérou, avant l'arrivée des Espagnols dans cet Empire. Il sort aussi de ces Montagnes un assez grand nombre de Rivières, dont les eaux, pour la plupart, sont fort saines, & qui contribuent beaucoup à fertiliser le Chaco ; sans compter celles qui coulent au Nord, comme le *Guapay* & le *Pirapiti*, qui se déchargent dans le *Mamoré*, avec lequel j'ai observé qu'elles entrent dans le *Mañon*. Les plus considérables de celles qui traversent le Chaco, sont le *Pilco Mayo*, *Rio Salado* & *Rio Vermejo*.

Le Pilco Mayo.

Le *Pilco Mayo* est la plus grande des Rivières du Chaco, & suffiroit seul pour l'enrichir, s'il étoit toujours navigable ; mais en bien des endroits il n'a pas assez d'eau, & en d'autres il en a trop. Il sort des Montagnes qui séparent le *Potosi* du Pérou ; & on prétend qu'une petite Rivière, nommée *Tarapaya*, que le *Pilco Mayo* reçoit assez près de sa source, & qui arrose le *Potosi*, lui porte une assez grande quantité d'argent, qu'on ne sauroit en retirer, parcequ'il s'y enfonce dans la vase. Des Mineurs ont supputé, dit-on, qu'en cinquante-six ans

depuis l'année de sa découverte, on a perdu une quantité de ce métal, qui n'est point ajoutée qu'il n'y ait eu une perte de ce métal dans le *Pilco Mayo*, pendant plusieurs années. Le *Pilco Mayo* se divise en deux branches, l'une au Nord, & l'autre au Sud, & d'assez gros bancs de sable se trouvent sur les bords. Ce n'est que dans le Chaco qu'on trouve des Poissons, & beaucoup de Carpes. Les deux branches se déchargent dans le *Mañon*, un peu au-dessous de son embouchure avec le *Parana*, & de l'Assomption, une île dont la longueur est de cinq lieues, & sa largeur de vingt. Elle est assez fertile, & produit beaucoup de marécageux, & de la séparation de la saison des pluies, elle se fondus ; car alors ils se réunissent, & mènent qu'après qu'ils se sont réunis, il reste plusieurs jours d'eau, qu'ils ont couverts de vase. *Garcilasso* dit que le *Pilco Mayo*, & le *Mañon* ont une même Langue *Quitche*, & que l'Assomption est au Nord, & que l'Assomption est au Nord de la

depuis l'année 1545 jusqu'en 1601, cette perte étoit de quarante millions. On ajoute qu'il passe aussi, par la même voie dans le Pilco Mayo tant de vif-argent, que pendant plusieurs lieues aucun Poisson n'y peut vivre. Le Pilco Mayo, au sortir des *Plaines de Manso*, qu'il traverse, se sépare en deux bras, qui sont navigables pour d'assez gros bateaux, & dont le plus septentrional a ses eaux presque salées; aussi trouve-t-on beaucoup de salpêtre sur ses bords. Ce n'est qu'à l'entrée du Pilco Mayo dans le Chaco que l'on commence à y trouver des Poissons; mais on y trouve aussi beaucoup de Caymans.

Les deux bras de cette Riviere se déchargent dans le Paraguay; l'un y entre un peu au-dessous du confluent de ce Fleuve avec le Parana, & l'autre un peu au-dessus de l'Assomption, qui par-là se trouve dans une Ile dont la largeur moyenne est de cinq lieues, & la longueur de quatre-vingts. Elle est assez basse, & par conséquent marécageuse jusqu'à une certaine distance de la séparation des deux bras. Dans la saison des pluies les deux bras sont confondus; car alors ils s'enflent si fort, qu'ils se réunissent, & même avec Rio Vermejo, & qu'après qu'ils sont rentrés dans leur lit, il reste plusieurs Lagunes dans le terrain qu'ils ont couvert, qui ne tarissent jamais. Garcilasso de la Vega dit que le nom de Pilco Mayo, ou *Pilco Mayu*, signifie en Langue Quitchoane, *Riviere des Moineaux*, & que l'*Araguay*, qui est le plus septentrional de ses deux bras, veut dire

1573.

en langue Guaranie, *Riviere d'entendement*, parcequ'il y faut naviger avec beaucoup de précaution, pour ne pas perdre le fil de l'eau, & ne pas s'engager dans les Lagunes qui y communiquent, & forment une espece de Labyrinthe, d'où il ne seroit pas facile de se tirer.

Rio Salado.

Rio Salado entre dans le Chaco, sous le nom de *Riviere du Passage*. Il est alors d'une si grande rapidité, qu'on n'y navige point sans danger. Arrivé à l'endroit où étoit la Ville d'Esteco, il change son premier nom en celui de *Rio de Valbuena*, & depuis sa source jusques-là, c'est-à-dire, pendant environ quarante lieues, ses eaux ont une teinture de couleur de sang, qui diminue à mesure qu'il reçoit d'autres Rivières. On attribue cette couleur au terroir de la Vallée de Calchaqui, où cette Riviere entre au sortir de sa source. Elle ne commence à porter le nom de Riviere salée qu'à la hauteur de Santiago, & on ne nous a point appris ce qui le lui a fait donner. Enfin, avant que de se perdre dans Rio de la Plata, elle fait un détour à l'Est; & se joignant avec une petite Riviere, qu'on nommée *Saladillo*, elle forme une Ile, qui fait comme un arc, dont le Fleuve fait la corde, & cette courbure porte le nom de Rio de *Coronda*.

Rio Vermejo.

Rio Vermejo traverse le Chaco du Nord-Ouest au Sud-Est, & change aussi fort souvent de nom. Je n'ai trouvé nulle part pourquoi on a donné à cette Riviere ce nom de Riviere vermeille, qui paroît convenir mieux à Rio Salado. Elle se perd dans Rio

de la Plata, son cours est si tranquille qu'il seroit presque inutile de le faire descendre, & le petit vent du Nord-Est qui souffle le matin vers les montagnes, ne chit beaucoup l'eau. Les Indes sont charmans; & l'on attribue à ces eaux : car on prétend qu'elles sont raires contre la pierre, & les maux d'urine, & l'Hydropisie, & le dit-on, la plus grande boisson qui est fort connue que les Espagnols appellent *Urina*. On assure qu'ils ne boivent habituellement que de l'eau d'extrême vieillesse, & sans être sujets à aucune maladie. Il faut apparemment que quelque chose de tout cela; & que les Espagnols de ce pays qui, sous les ordres de Ledesma Valderanna, se sont établis à l'Human, travaillèrent à bâtir la Ville de *Guadalcazar*, en 1635, à bâtir la Ville de *Guadalcazar*, & que le même ne fut malade que de quelques-unes de ces maladies. On dit que le Comte de Urizar, qui en 1711 comme nous le verrons, fut avec ses Troupes dans le Chaco, & que pendant long-tems la Riviere porte le nom de *Rio*

de la Plata, sous celui de *Rio Grande*. Son cours est si tranquille, que partout on pourroit presque aussi aisément la remonter que la descendre, surtout quand il souffle un petit vent du Midi, qui s'y leve tous les matins vers les neuf heures, & qui rafraîchit beaucoup l'air. D'ailleurs tous ses bords sont charmans; elle est fort poisseuse, & l'on attribue beaucoup de vertus à ses eaux : car on prétend qu'elles sont souveraines contre la Gravelle, la Pierre, tous les maux d'urine, la Colique, la Goutte, l'Hydropisie, & les indigestions. Elle tire, dit-on, la plus part de ses vertus, d'une herbe qui est fort commune sur ses bords, & que les Espagnols ont nommée *Yerva de Urina*. On assure encore que ceux, qui en boivent habituellement, vivent jusqu'à une extrême vieillesse, sans en avoir les rides, & sans être sujets à aucune maladie.

Il faut apparemment rabattre quelque chose de tout cela; mais la tradition constante des Espagnols est que de tous les Soldats qui, sous les ordres de D. Martin de Ledesma Valderanna, Gouverneur du Tucuman, travaillèrent depuis l'année 1628 jusqu'en 1635, à bâtir la Ville de *Santiago de Guadalcázar*, aucun ne mourut, ni même ne fut malade, quoique le seul remède des terres fût capable de causer ces maladies. On dit encore que D. Esteban de Urizar, qui en 1710 & 1711 entra, comme nous le verrons dans la suite, avec ses Troupes dans le Chaco, & y côtoïa long-tems la Riviere rouge, qui de ce côté porte le nom de *Rio Grande*, y étant ar-

1573.

rivé fort indisposé, n'eut pas plutôt fait usage de ses eaux, qu'il recouvra une santé parfaite, & en jouit sans aucune altération pendant ces deux Campagnes, quoiqu'il ne s'y fût nullement ménagé. C'est dans une Lagune, que forme cette Riviere sous le nom de *Rio Grande*, que l'on a pêché les perles dont j'ai parlé dans le premier Livre de cette Histoire.

Autres Rivieres du Chaco.

La plupart des autres Rivieres du Chaco ont quelque chose de remarquable. Il y en a une dont les eaux sont vertes, & on l'appelle *Rio verde*. On ne sauroit dire d'où leur vient cette couleur, qui n'empêche point qu'elles ne soient fort saines, & agréables même à boire. Cette Riviere se décharge dans le Paraguay, environ soixante lieues au-dessus de l'Assomption. On avoit bâti sur ses bords une Ville, qui portoit le nom de *Nueva Rioja*, mais elle n'a pas subsisté long-tems. Une autre Riviere du Chaco, nommée *Guayru*, qui descend de la Cordilliere Chiriguane, & coule entre le Pilco Mayo & Rio Vermejo, mais que je ne trouve point marquée dans les Cartes, a ses eaux fort salées. Quelques-unes rentrent dans le sein de la Terre, comme je l'ai déjà dit de celles du Tucuman.

Climat & fertilité du Chaco.

Il en sort un si grand nombre de la Cordilliere, qu'à la fonte des neiges, dont elle est couverte, & qui est aussi la saison des pluies, elles se débordent, & ne font plus, d'une partie du Chaco, qu'une vaste Mer; & que toute l'année il y reste quantité de Lagunes qui se trouvent remplies de Poissons. Ces inondations sont surtout si grandes à la dé-

charge des Rivieres du Paraguay & dans les lieux qui sont le plus exposés à ces inondations, on ne peut aller à cheval, & on est obligé de monter au plus haut, jusqu'à ce que les eaux se soient retirées, & on ne trouve point de trouverts quelqu'un en sûreté.

Mais ces inondations sont si fréquentes, & si grandes, qu'elles ont servi de passage à plusieurs grandes crues d'eau, qui ont passé, que les Indes ont vu de grands peuples de haut des Montagnes d'œil, que rien ne résiste à la Nature. Que seroit-ce si elle étoit habitée par des hommes, qui travailleroient à cultiver la terre, & qui seroient incommodés, & souffriroient de fatigues que la Nature ne leur a point données. Le Chaco se contredit, quand elle se décharge sur la terre, quand elle est vraie, qu'indépendamment de son grand travail, elle leur fournit des sources pour la vie, & pour les seuls fruits en abondance, & seule avec la pêche.

Une partie de ces inondations de vastes Forêts, de point d'autre eau, dans les creux des Auteurs, & autant de réservoirs, & très bonne à boire, & seroient naturellement d'autant plus que la

charge des Rivieres, qui tombent dans le Paraguay & dans Rio de la Plata, & sou-
 vent si subites, que les Habitans sont obli-
 gés de s'embarquer dans des Pirogues, ou
 de monter au haut des arbres, & d'y rester
 jusqu'à ce que les eaux se retirent, ou qu'ils
 trouvent quelqu'autre moien de se mettre
 en sûreté.

Mais ces inconveniens sont bien com-
 pensés par les avantages qu'on retire de ces
 grandes crues d'eau; car à-peine sont-elles
 passées, que les Plaines du Chaco sont com-
 me de grands parterres, qui, considérées du
 haut des Montagnes, forment un coup
 d'œil, que rien n'égale peut-être dans la
 Nature. Que seroit-ce, si ce beau Païs étoit
 habité par des Peuples industrieux, qui
 travaillassent à corriger ce qu'il a de plus
 incommode, & fussent tirer partie des avan-
 tages que la Nature y présente? Mais ceux
 du Chaco se contentent de remuer un peu la
 terre, quand elle est découverte; & il est
 vrai, qu'indépendamment même de ce le-
 ger travail, elle leur fournit de grandes res-
 sources pour la vie; car elle produit d'ex-
 cellens fruits en abondance, & la chasse
 seule avec la pêche suffiroit pour leur sub-
 sistance.

Une partie de cette Province est couverte
 de vastes Forêts, dont quelques-unes n'ont
 point d'autre eau, que celle qu'on trouve
 dans les creux des Arbres, qui sont comme
 autant de réservoirs d'une eau très claire,
 & très bonne à boire. Les chaleurs de-
 vroient naturellement y être excessives,
 d'autant plus que la température de l'air y

Des Forêts
 & de la tem-
 pérature de
 l'air, & des
 arbres.

1573.

tient beaucoup du chaud & du sec ; mais le vent de Sud , qui y souffle régulièrement tous les jours , le rafraîchit beaucoup. Dans les Parties méridionales il fait quelquefois des froids très durs & très piquans. Les Arbres que nous avons en Europe y sont assez rares ; mais on y en voit qui valent bien ce que nous avons de meilleur en ce genre.

Le long d'une petite Riviere , appelée *Sinta* , il y a des Cedres , qui surpassent en hauteur tous ceux que nous connoissons ; & du côté de l'ancienne Ville de Guadalcazar , qui n'a pas subsisté long-tems , il y en a des Forêts entieres , dont les troncs ont plus de trois brasses de circonférence. Le *Quinaquina* y est fort commun : c'est un grand Arbre , dont le bois est rouge , de bonne odeur , & d'où découle une résine odoriférante. Son fruit est une feve plus grosse que celle des autres Arbres de cette espece , fort dure & médicinale. On y voit des Forêts entieres de Palmiers , de dix , de huit , & de douze lieues de long. Le cœur de ces Arbres , cuit avec la moelle , est d'un très bon goût. Ceux qui croissent le long du *Pilco Mayo* , sont aussi hauts que les plus grands Cedres. *Le Rival* est un Arbre tout hérissé d'épines assez larges & fort dures. Ses feuilles mâchées passent pour être souveraines contre tous les maux des yeux : son fruit est doux & agréable. Il y a deux especes de *Gayac* , dont la plus estimée est ce que les Espagnols nomment *Palo santo*.

Des Simples.

Le nombre des Simples , qu'on a trouvés dans le Chaco , est infini ; & le Pere Lozano

ne craint point de dire que le Chaco est le plus fertile & le plus agréable de tous les pays du monde. On pourroit penser que c'est la même chose que de dire qu'il est habitables ; car on ne peut pas à croire que l'Amérique n'ait à aucun Climat de bons Animaux , qui y soient en grand nombre. On nous point par le seul instant de leur besoins , & de leur commodités que nous ; & il est évident comme si cet instant n'est que les Brutes , dans lequel on venoit au secours de l'homme. On point la ressource de leur indigence ; & on voit que les principes & les sources de la vie au Chaco du pain de plusieurs grains de terre : mais les Indes ne peuvent en faire des usages qui ne soient dans tous les lieux où l'on se trouve. Les Lions du Chaco sont très forts & très rapides. Ils sont très timides , qu'ils ont peur de l'homme. Ils entendent un bruit qui leur fait prendre qu'ils ne peuvent grimper sur un arbre de la même grande hauteur que ceux du Chaco. Ils ont toute leur force dans la région du Chaco , dans la région du Chaco ; & sont aussi bons

ne craint point d'avancer qu'on y a découvert des spécifiques contre tous les maux. On pourroit peut-être dire sans exagération la même chose de tous les Païs habités & habitables; car quelle difficulté y auroit-il à croire que l'Auteur de la Nature n'a refusé à aucun Climat les remedes simples & naturels, qui y sont nécessaires? Ne voions-nous point partout les Animaux, conduits par le seul instinct, y avoir recours dans leurs besoins, & en user avec plus de succès que nous; & il en est de même des Indiens, comme si cet instinct, qui conduit si bien les Brutes, dans toutes les parties du Monde, venoit au secours des Hommes qui n'ont point la ressource de l'art, ou que la nécessité les rendît plus attentifs à étudier la Nature, sur laquelle l'art doit toujours fonder ses principes & ses regles. Enfin, on fait au Chaco du pain & de très bonnes boissons de plusieurs graines & autres fruits de la terre: mais les Indiens en abusent souvent pour en faire des boissons fortes, qui les entraînent dans tous les excès, que l'ivrognerie entraîne avec elle.

Les Lions du Chaco ont le poil rouge & fort long. Ils sont assez doux, & même si timides, qu'ils ont peur & s'enfuient quand ils entendent un Chien aboïer, & qu'ils se laissent prendre quand ils n'ont pas le tems de grimper sur un arbre. Les Tigres y sont de la même grandeur & pour le moins aussi féroces que ceux du Tucuman; mais ils perdent toute leur force, quand ils sont blessés au ventre, dans la région des reins. Du reste, ils sont aussi bons chasseurs dans l'eau que

Des Animaux.
maux.

1573.

sur terre. Il y a dans cette Province des Sangliers de deux couleurs, de gris & de noirs. Les Lievres, les Cerfs, les Autruches, les Loups marins, y sont comme dans les Provinces voisines. Les Chevres noires & les rouges y sont les mêmes que dans le Tucuman; on n'en voit de blanches, que le long du Pilco Mayo. On y compte six especes d'Oies, & on y trouve des Volailles de toutes les sortes.

Ce que les Espagnols appellent la grand-Bête est l'*Anta* ou *Danta*, dont j'ai déjà parlé; & il paroît, par ce que le Pere Loçano en dit, que celui du Chaco est un peu différent de celui dont j'ai donné la description d'après le Pere de Montoya. Cet Animal, dit l'Historien du Chaco, a le poil châtain & fort long, la tête d'un Cheval, les oreilles d'un Mulet, les levres d'un Veau, les pieds de devant fourchus en deux, & ceux de derriere en trois. Il a sur le museau une trompe, qu'il allonge quand il est en colere; sa queue est courte, ses jambes déliées, ses dents sont pointues; il a deux estomacs, dont l'un lui sert de magasin, où l'on trouve quelquefois du bois pourri, & des pierres de Bezoar qu'on estime des meilleures qui viennent de l'Amérique. Sa peau, durcie au Soleil & passée en buse, est impénétrable aux coups de feu, & sa chair ne differe point de celle du Bœuf. La corne de son pied gauche de devant a la même vertu, que celle qu'on attribue à celle de l'Elan, ou Orignal du Canada, & il en fait le même usage dans les accès d'épilepsie, ou de quelqu'autre ma-

ladie semblable
fin on assure
il se perce la
canne, & que
à user du mêm

Le *Guanac*

Angleterre sou
paremment d'
lui donnent,
porte des pie
trois livres & d
mier le fit con
dit-on, massac
ne fais s'il a pe
1723, on en
été achetée à
est une espee
unique défaut
le Chasseur, &
ne le voit presq
ce n'est peut-êt
quand il paît da
à toujours un q
hauteur, pour a
espee de henni
Chasseurs; alors
lieux bordés de
marchent les pr
La chair du Gu
assez bon goût,
Les autres Ani
le Chaco, sont l
pas differer de la
le *Capivara*, qui
gure d'un Porc; l
de sa chair, aussi-t

ladie semblable, à laquelle il est sujet. Enfin on assure que quand il a trop de sang, il se perce la veine avec la pointe d'une canne, & que les Indiens ont appris de lui à user du même remède.

1573.

Le *Guanaco*, ou *Huanaco*, connu en Angleterre sous le nom de *Wanotra*, qu'apparemment d'autres Peuples de l'Amérique lui donnent, est commun au Chaco, & porte des pierres de Bezoar du poids de trois livres & demie. L'Indien, qui le premier le fit connoître aux Espagnols, fut, dit-on, massacré par ses Compatriotes. Je ne sais s'il a peuplé en Angleterre, où, en 1723, on en porta une couple qui avoit été achetée à Buenos Ayres. Cet Animal est une espece de petit Chameau; son unique défaut est sa salive, qu'il jette sur le Chasseur, & qui lui donne la galle. On ne le voit presque jamais qu'en troupe, si ce n'est peut-être dans les Pais déserts; & quand il paît dans une campagne, il y en a toujours un qui est en sentinelle sur une hauteur, pour avertir les autres, par une espece de hennissement; de l'approche des Chasseurs; alors tous se réfugient dans des lieux bordés de précipices, & les Femelles marchent les premières avec leurs Petits. La chair du Guanaco est blanche, d'un assez bon goût, mais un peu sèche.

Du Guanaco
ou Huanaco.

Les autres Animaux, qu'on trouve dans le Chaco, sont le *Zorillo*, qui ne paroît pas differer de la Bête puante du Canada; le *Capivara*, qui est un Amphibie de la figure d'un Porc; les Indiens sont fort friands de sa chair, aussi-bien que de celle de la Lou-

Autres Ani-
maux.

1573.

tre, qui est fort commune dans ce País, & a le poil très fin : l'*Iguana* qui ressemble beaucoup à l'*Iguana* de l'Île Espagnole : le *Quinquinchon*, qui est très rare, & qui porte avec lui sa maison ; c'est une écaille très dure, sur laquelle il se replie tout entier. Il a la figure d'un Porc, & avec ses pattes & son museau il se creuse un trou en terre de trois à quatre pieds de diamètre, où il se tapit ; des écailles de dessous son ventre il sort un poil fort long & fort épais, & sa chair a un fumer assez désagréable au goût. On dit que quand il pleut il se renverse sur le dos, pour recevoir la pluie ; & qu'il reste ensuite tout un jour dans cette posture, en attendant que quelque Daim altéré vienne boire l'eau dont sa coque est remplie ; mais qu'aussi-tôt que le Daim y a fourré son museau, il le trouve pris, sans pouvoir respirer, & que quelque effort qu'il fasse pour se dégager, il n'en peut venir à bout ; de sorte qu'il est bientôt étouffé, & sert de pâture au *Quinquinchon*. Des Anglois présentèrent, en 1728, deux de ces Animaux vivans au Roi de la grande Bretagne.

Il y en a une autre espèce, qu'on appelle au Paraguay *Tatou*, & au Tucuman *Mulica*, ou *Bulica*, dont on dit que, quand il est retiré dans sa coque, il est rond comme une boule si bien fermée, qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a point de poil, & sa chair ne diffère en rien de celle du Cochon de lait : il s'en trouve aussi au Brésil & dans l'Île de la Grenade. Enfin dans les Vallées qui séparent les Montagnes

par où l'on
 espèce de Mo
 & qu'on pro
 meaux, s'ils
 s'en servent
 mais leur pas
 ble de leur fai
 jour ; & si la
 cher, ils se la
 se lever avec l

Quelques A
 co ne produi
 cependant on
 nombre ; mais
 contrepoison
 souverains son
 Contrayerva m
 çano croit que
 Jago de Diosco
 millo de Vibora
 la feuille de T
 Maiz, l'os de
 lé, & appliqué
 dernier Anridot
 avec du vin &
 plaie jusqu'à ce
 arrive quand il n

Il seroit étor
 País il n'y eût p
 Forêts en sont p
 n'y a presque pas
 raine grosseur, q
 Il est vrai que le
 guerre à ces préci
 n'empêche point
 air du Miel & de

par où l'on entre dans le Chaco, il y a une espèce de Moutons, qu'on appelle *Llamaes*, & qu'on prendroit pour de petits Chameaux, s'ils avoient une bosse. Les Indiens s'en servent comme de Bêtes de charge; mais leur pas est si lent, qu'il est impossible de leur faire faire plus de trois lieues par jour; & si la lassitude les oblige de se coucher, ils se laisseroient plutôt tuer, que de se lever avec leur charge.

1573.

Quelques Auteurs ont avancé que le Chaco ne produit aucun Animal venimeux, pendant on y en a trouvé un assez grand nombre; mais on ne manque nulle part de contrepoison contre leur venin. Les plus souverains sont l'herbe de Vipere, & le *Contrayerva mâle & femelle*. Le Pere Lozano croit que l'herbe de Vipere est le *Trisjago* de Dioscoride; les autres sont le *Colmillo de Vibora*, ou le *Solimon de la Tioffa*, la feuille de Tabac, l'épi & le tuiau du Maiz, l'os de la jambe d'une Vache, grillé, & appliqué sur la plaie. Pour rendre ce dernier Antidote plus efficace, on lave l'os avec du vin & du lait, & on le laisse sur la plaie jusqu'à ce qu'il s'en détache, ce qui arrive quand il n'y reste plus de venin.

Des Animaux venimeux.

Il seroit étonnant que dans un si beau Pais il n'y eût point d'Abeilles. Toutes les Forêts en sont pleines, & dans plusieurs il n'y a presque pas un seul Arbre d'une certaine grosseur, qui ne renferme une Ruche. Il est vrai que les Guêpes font une cruelle guerre à ces précieuses Mouches; mais cela n'empêche point que le Chaco ne puisse fournir du Miel & de la Cire à une grande par-

Des Abeilles.

1573.

tie de l'Amérique, & il n'y en a nulle part ailleurs que l'on sache, d'une plus excellente qualité. On ne nous dit rien des Oiseaux du Chaco, qui sont apparemment les mêmes que dans les Provinces voisines. Le silence des Historiens sur leur chant donne lieu de croire que dans cette Province, non plus que dans tout le reste du nouveau Monde, ils ne charment point autant les oreilles par leurs ramages, que les yeux par la vivacité & la variété de leur plumage.

Du nombre
des Habitans
du Chaco.

A juger par le nombre des Nations du Chaco, dont le Pere Loçano nous a donné la liste, on s'imagineroit qu'il n'y a point au Monde de Pais plus peuplé, & il l'est en effet plus qu'aucun de ceux qui l'environnent; mais il s'en faut beaucoup qu'il le soit autant qu'il devoit l'être, vû la douceur de son climat, & la fertilité de son terroir. Chacune des Nations qui l'habitent, ne pouvant, l'une portant l'autre, peupler trois ou quatre Bourgades raisonnables; ce qui n'est pas après tout aussi étrange qu'on le croiroit. Car bien des expériences nous ont appris, que les Pais les plus favorisés de la Nature ne sont pas toujours ceux où les Hommes multiplient davantage; ce qui vient sans doute de ce que la facilité d'y vivre sans presque aucun travail, y rend les Hommes plus paresseux, moins prévoians, plus indépendans, & par une conséquence nécessaire, plus vicieux; d'où il arrive encore que vivant au gré de leurs passions, & ne pouvant souffrir aucun frein, ils deviennent barbares & sauvages, n'ont entr'eux aucune société, & donnent dans les plus

DU PA

grands excès de l'ivrognerie, & les guerres pour périr plus d'Hommes. Aussi les voit-on plus sensible.

D'ailleurs un core dans cette dionale, nous a démiques causés dans des Régions surtout dans le quantité d'Habitans dans cette Province contagion, qui core pénétré. Nos des Espagnols ob Péruviens d'abar Chaco a profité de la nécessité, & cher ailleurs des l'abri des pour Mais ces transm sans perdre beau vie errante, telle celle de ces Fugiti n'étoit pas bien fication.

Rien ne fait mi Nations. dont le C différence de leur usages. Elles ne la ressembler en bien fruit des rapports entr'elles, & de c traintes de se réun

grands excès de la débauche, surtout dans l'ivrognerie, d'où naissent les querelles & les guerres souvent interminables, qui font périr plus d'Hommes qu'il n'en peut naître. Aussi les voit-on diminuer de la manière la plus sensible.

1573.

D'ailleurs une Tradition, assez récente encore dans cette partie de l'Amérique méridionale, nous apprend que les maladies épidémiques causées par la corruption de l'air dans des Régions voisines du Chaco, & surtout dans le Tucuman, en ont fait sortir quantité d'Habitans, qui se sont réfugiés dans cette Province, où ils ont porté la contagion, qui n'y avoit presque point encore pénétré. Nous avons vû que la crainte des Espagnols obligea un grand nombre de Péruviens d'abandonner leur Patrie; & le Chaco a profité plus qu'aucun autre País de la nécessité, où ils étoient d'aller chercher ailleurs des retraites pour s'y mettre à l'abri des poursuites de ces Conquérens. Mais ces transmigrations n'ont pu se faire sans perdre beaucoup de monde; & une vie errante, telle qu'a dû être long-tems celle de ces Fugitifs, avant que de se fixer, n'étoit pas bien favorable à leur multiplication.

Rien ne fait mieux sentir le mélange des Nations, dont le Chaco est peuplé, que la différence de leurs caracteres & de leurs usages. Elles ne laissent pourtant pas de se ressembler en bien des choses, & c'est le fruit des rapports nécessaires qu'elles ont eues, & de ce qu'elles ont été contraintes de se réunir souvent pour défendre

Deux Nations singulieres du Chaco.

1573.

leur liberté, principalement contre les Espagnols, qui les environnent de toutes parts, & à qui la beauté de leur País, & l'envie de se délivrer de si fâcheux Voisins, font continuellement faire de grands efforts pour s'en rendre les Maîtres. Je ne ferai connoître, qu'à mesure que l'occasion se présentera, ce qui les distingue les uns des autres; mais je n'ai pas cru devoir me dispenser de rapporter ici ce que le Pere Loçano nous apprend de deux de ces Nations, qui ont quelque chose de si singulier, que je n'aurois jamais osé en faire mention, sur tout autre témoignage que celui de ce Missionnaire, qui après avoir avoué qu'il ne les a point vûes, ajoute qu'il a eu toutes les preuves, qu'on pourroit souhaiter de la vérité du récit qu'on lui en a fait.

La premiere est celle des *Collus* ou *Colluges*, & en Langue Quitchoane *Suripchaquins*, ce qui signifie pieds d'Autruche. On les a ainsi nommés, parcequ'ils n'ont point de molet aux jambes, & qu'à leurs talons près, leurs pieds ressemblent à ceux des Autruches. Leur taille est presque gigantesque, & il n'est point de Cheval qui puisse les atteindre à la course. Ils sont fort belliqueux; & sans autres armes que la lance, ils ont presque entièrement détruit la Nation des *Palomas*, autrefois très nombreuse. La seconde n'a rien de monstrueux que la taille, qui est encore au-dessus de celle des *Colluges*. Ce que le Pere Loçano en a écrit, est copié sur une Lettre du Pere Gaspar Oforio, dont nous rapporterons dans la suite le glorieux martyre, & qui a prêché l'Évangile

à ces Indiens

Pere François

Il ne les n

de dire qu'il

Riviere de Ta

où avoit été b

dont j'ai parlé

le bras, autar

n'avoit pu ar

diens, il ajoû

surpris davan

richesse de leu

caractere, leu

pénétration de

Lettre, que ce

tems avant sa

chi, son Génér

coup qu'on n'a

tion si estimabl

sa bonne condu

n'ait pas comm

maximes de no

que de lui impos

doit de jour en

aux autres Peupl

Généralement

le avantageuse,

qui avoient plus

ont les traits du

nôtres; & les cor

achevent de leu

d'abord. Aussi pr

der leurs Ennemi

qui avoit servi a

aiant été comm

des Indiens du C

à ces Indiens : voici ce qu'il en a écrit au Pere François Truxillo, son Provincial.

1573.

Il ne les nomme pas, & il se contente de dire qu'il les a rencontrés sur la petite Riviere de Tarija, assez près de l'endroit, où avoit été bâtie la Ville de Guadalcazar, dont j'ai parlé. Après avoir dit qu'en levant le bras, autant qu'il lui étoit possible, il n'avoit pu atteindre à la tête de ces Indiens, il ajoute que ce qui l'avoit encore surpris davantage, étoit la délicatesse & la richesse de leur Langue, la beauté de leur caractère, leur politesse, la vivacité & la pénétration de leur esprit. Dans une autre Lettre, que ce saint Martyr écrivit peu de tems avant sa mort au Pere Mutio Vitelleschi, son Général, il paroît regretter beaucoup qu'on n'ait pas mieux traité une Nation si estimable par sa valeur, sa politesse, sa bonne conduite & sa modestie, & qu'on n'ait pas commencé par lui faire goûter les maximes de notre sainte Religion, avant que de lui imposer un joug, qu'on lui rendoit de jour en jour plus pesant. Je reviens aux autres Peuples du Chaco.

Généralement parlant, ils sont d'une taille avantageuse, & on en a trouvé, dit-on, qui avoient plus de sept pieds de haut. Ils ont les traits du visage fort différens des nôtres ; & les couleurs, dont ils se peignent, achevent de leur donner un air qui effraie d'abord. Aussi prétendent-ils par-là intimider leurs Ennemis. Un Capitaine Espagnol, qui avoit servi avec réputation en Europe, aiant été commandé pour marcher contre des Indiens du Chaco, qui n'étoient pas

Des Peuples
du Chaco en
général.

1573.

fort éloignés de Santafé, fut si épouvanté à leur aspect, qu'il tomba en foiblesse. La plupart vont tout nus, & n'ayant absolument sur eux qu'une ceinture de corde, d'où pendent des plumes d'Oiseaux de différentes couleurs; mais dans les Fêtes publiques ils portent sur la tête des bonnets de ces mêmes plumes. Lorsqu'il fait grand froid ils se couvrent d'une espece de cape de peaux assez bien passées, & ornées de figures en couleurs. Parmi quelques Nations, les Femmes ne sont pas plus couvertes que les Hommes.

Les défauts communs à tous ces Peuples, sont la férocité, l'inconstance, la perfidie & l'ivrognerie; tous ont de la vivacité, mais l'esprit fort bouché sur tout ce qui ne tombe pas sous les sens. Ils n'ont, à proprement parler, aucune forme de Gouvernement; cependant ils ont des Caciques dans chaque Bourgade, mais ces Chefs n'ont d'autorité qu'autant qu'ils savent se faire estimer. Plusieurs sont errans, n'ont aucune demeure fixe, & portent avec eux tous leurs meubles, qui consistent en une natte, un Hamach & une Calebasse. Les Cabannes de ceux qui vivent dans des Bourgades, ne sont, parmi plusieurs Nations, que de méchantes Huttes de branches d'arbres, & couvertes de paille, ou plutôt d'herbes. Il paroît que les plus voisins du Tucumant sont plus vêtus & mieux logés.

Leur boisson favorite est le *Chica*, dont j'ai parlé; ils s'assemblent pour en boire, pour danser & pour chanter; ce qu'ils font jusqu'à ce que tout le monde soit ivre. Alors on se querelle, on n'est pas long-tems sans en

venir aux c
finisse sans
uns, ou du
Souvent on
venger de s
vent aussi qu
son; mais p
trouvent dan
têtes comm
tirent, & en
armes, autan
peu de chose
ces Nations;
tent aux Esp
contre cet En
ne se reconcil

Presque tou
phages, n'on
guerre & le
formidables à
nement qu'ils
obligés de se b
re par les strata
surprendre par
Par exemple, s
Habitation, il
pour endormir
elle appartient
années entieres
dre sans s'expos
pions en camp
nuit, & se traîn
coudes, qu'ils
calus. Des Espag
par une vertu m
me d'un Animal

venir aux coups, & il est rare que la Fête finisse sans qu'il en coûte la vie à quelques-uns, ou du moins sans effusion de sang. Souvent on profite de ces occasions pour se venger de ses Ennemis. Les Femmes boivent aussi quelquefois jusqu'à perdre la raison; mais pour l'ordinaire, quand elles se trouvent dans ces Assemblées, dès que les têtes commencent à s'échauffer, elles se retirent, & emportent avec elles toutes les armes, autant qu'il leur est possible. Il faut peu de chose pour allumer une guerre entre ces Nations; mais la haine, qu'elles portent aux Espagnols, les réunit aisément contre cet Ennemi commun, avec qui elles ne se reconcilient jamais sincèrement.

Presque tous ces Indiens sont Anthropophages, n'ont d'autre occupation, que la guerre & le pillage, & se sont rendus formidables à leurs Voisins par l'acharnement qu'ils font paroître, quand ils sont obligés de se battre en Plaine, & plus encore par les stratagèmes qu'ils imaginent, pour surprendre particulièrement les Espagnols. Par exemple, s'ils ont entrepris de piller une Habitation, il n'est rien qu'ils n'emploient pour endormir, ou pour écarter ceux à qui elle appartient. Ils épieront, pendant des années entières, le moment de les surprendre sans s'exposer: ils ont toujours des Espions en campagne, qui ne marchent que la nuit, & se traînent, s'il le faut, sur leurs coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. Des Espagnols se sont imaginé, que par une vertu magique ils prenoient la forme d'un Animal domestique, pour exami-

1573.

ner ce qui se passoit chez eux, & tous n'aiment point à se battre contr'eux à armes égales, quand ils les ont surpris, parce qu'alors le désespoir les rend furieux. On a même vû des Femmes vendre bien cher leurs vies à des Soldats les mieux armés.

Leurs armes.
Comment ils traitent leurs Prisonniers.

Leurs armes ne sont point différentes de celles des autres Indiens de ce Continent; ce sont l'arc, la fleche, le macana, & une espee de lance ou javelot d'un bois très dur, bien travaillé, & qu'ils manient avec beaucoup d'adresse & de force, quoiqu'il soit très pesant, car il est de la longueur de quinze palmes & assez gros. Sa pointe est de corne de Cerf, avec une languette crochue, qui fait qu'on ne peut la retirer de la plaie sans l'aggrandir considérablement. Il est attaché à une corde, par le moïen de laquelle on le retire dès qu'il a frappé son coup, de sorte qu'il faut se laisser prendre, quand on en est percé, ou se déchirer dans l'instant la partie blessée pour se dégager. Ordinairement, dès que ces Barbares ont fait un Prisonnier, ils lui scient le cou avec une mâchoire de poisson, puis ils lui arrachent la peau de la tête, la gardent comme un monument de leur victoire, & en font parade dans leurs Fêtes.

Leur adresse
à monter à cheval.

Ils sont habiles & hardis Cavaliers; & les Espagnols ne sont pas à se repentir d'avoir peuplé de chevaux toutes ces parties du Continent. Ces Indiens les arrèrent à la course, & sautent dessus indifféremment par les côtés & par la croupe, sans autre avantage que de s'appuyer sur leurs javelots pour s'élançer. Ils ne se servent point d'étriers,

DU I

& avec un
chevaux co
ler de man
monté ne sa
part sont to
trêmement
avoir vû la t
avoit sur le c

Les Femm
ge, la poitrin
Morelques en
Mores piquer
les sont nées
elles arrachen
dans la large
front jusqu'au
Femmes sont
fort aisément
vrées, vont se
sans dans la R
chaîne Lagune.
rement, peut-ê
ses, & de leur
dresse pour leur
enterrés au lieu
on plante un ja
attache le crâne
Espagnol, quand
on abandonne la
passer jusqu'à ce
ment oublié.
Le plus grand c
aient rencontré à
Empire, & les M
ter la Foi, est venu
timens sont fort P

& avec un simple licou ils manient leurs chevaux comme ils veulent, & les font voler de maniere que l'Espagnol le mieux monté ne sauroit les suivre. Comme la plupart sont toujours nus, ils ont la peau extrêmement dure, & le Pere Loçano assure avoir vû la tête d'un *Mocovi*, dont la peau avoit sur le crane un demi doigt d'épaisseur.

Les Femmes du Chaco se piquent le visage, la poitrine & les bras, comme font les Morelques en Afrique & en Espagne : les Mores piquent même leurs Filles dès qu'elles sont nées; & parmi quelques Nations elles arrachent à tous leurs Enfans le poil dans la largeur de six doigts, depuis le front jusqu'au haut de la tête. Toutes ces Femmes sont très robustes, elles enfantent fort aisément; & dès qu'elles sont délivrées, vont se baigner & laver leurs Enfans dans la Riviere, ou dans la plus prochaine Lagune. Leurs Maris les traitent durement, peut-être parcequ'elles sont jalouses, & de leur côté elles n'ont aucune tendresse pour leurs Enfans. Les Morts sont enterrés au lieu même où ils ont expiré; on plante un javelot sur la fosse, & on y attache le crâne d'un Ennemi, surtout d'un Espagnol, quand on peut en avoir. Ensuite on abandonne la place; on évite même d'y passer jusqu'à ce que le Défunt soit totalement oublié.

Différens usages de ces Peuples.

Le plus grand obstacle que les Espagnols aient rencontré à réduire le Chaco sous leur Empire, & les Missionnaires pour y planter la Foi, est venu des *Chiriguones*. Les sentimens sont fort partagés sur l'origine de

Origines des Chiriguones.

1573.

cette Nation. Le P. del Techo (1) & le P. Pierre Fernandez (2) ont cru, sur la foi d'un Manuscrit de Ruy Diaz de Guzman, qu'ils descendent de ces Indiens qui tuèrent Alexis Garcia à son retour du Pérou, & qui craignant que les Portugais du Brésil ne voulussent venger sa mort, se réfugièrent dans cette partie des Montagnes du Pérou, qu'on appelle la *Cordilliere Chiriguone*. Le Pere Fernandez ajoûte qu'ils n'étoient pas alors plus de quatre mille : mais Garcilasso de la Vega, dont l'autorité me paroît supérieure à celle de Guzman, dit que l'Inca Yupangui, dixieme Empereur du Pérou, entreprit de soumettre les Chiriguones, déjà établis dans ces Montagnes, où ils étoient fort décriés pour leur cruauté, & avoient la réputation d'être très braves; & il ajoûte que l'expédition de l'Inca ne réussit point. D'autre part, il est certain qu'ils n'ont point d'autre langue que celle des Guaranis; ainsi on ne peut se dispenser de les regarder comme une Colonie de cette Nation, qui en a fondé tant d'autres au Paraguay & au Brésil, où leur langue se parle, ou du moins s'entend partout.

Leur animosité contre les Espagnols.

Quoi qu'il en soit, les Espagnols n'ont point d'Ennemis plus irréconciliables que les Chiriguones, qui sont répandus en plusieurs endroits des Provinces de Santa Cruz de la Sierra, des Charcas, & du Chaco; & quoique dans ces derniers tems ils aient eu parmi eux des Alliés, qui les ont bien servis, ils ne peuvent jamais bien compter sur

(1) *Historia Paraguariensis*. L. XI.

(2) *Relacion Historial de los Chiquitos*.

eux, qu'autant qu'ils ont fait craindre. On connoît point l'Amérique, & son cœur plus dur que celui qui soit plus dur, n'ont pas encore les gagner à J. Ils croient pas pe misericordes d

Mais à en j la principale r tianisme, je v des Espagnols miracle pour e constans Adora premier lieu, i seroient pas plu deviendroient le suite de cette H les tentatives in réduire sous le j ce qui les a fait cas de ceux don de, quand il ord couer la poussier de chez eux.

Le Pere Ignac qui les a vûs de qui a porté la lon loin que peut fair s'entretenant un deles, & lui disar ré peut inspirer

(1) Voiez sa Lettre édifiantes & curieuse

eux , qu'autant qu'ils seront en état de s'en faire craindre ; ce qui n'est pas aisé. On ne connoît point , dans toute cette partie de l'Amérique , de Nation plus fiere , qui ait le cœur plus dur , l'esprit plus inconstant , ni qui soit plus perfide. Si les Missionnaires n'ont pas encore perdu toute espérance de les gagner à Jesus-Christ , c'est qu'ils ne se croient pas permis de désespérer jamais des miséricordes du Seigneur.

Mais à en juger par leur caractère & par la principale raison qui les éloigne du Christianisme , je veux dire la défiance où ils sont des Espagnols , il ne faut rien moins qu'un miracle pour en faire de véritables & de constans Adorateurs du vrai Dieu. Car , en premier lieu , ils sont persuadés qu'ils ne seroient pas plutôt déclarés Chrétiens , qu'ils deviendroient les Esclaves des Espagnols. La suite de cette Histoire fera connoître , & par les tentatives inutiles qu'on a faites pour les réduire sous le joug de Jesus-Christ , & par ce qui les a fait échouer , qu'ils sont dans le cas de ceux dont parle le Sauveur du Monde , quand il ordonnoit à ses Apôtres de secouer la poussiere de leurs pieds en sortant de chez eux.

Leur opposition au Christianisme.

Le Pere Ignace Chomé, Jésuite Valon (1), qui les a vûs de plus près que personne , & qui a porté la longanimité à leur égard aussi loin que peut faire un Ministre du Seigneur , s'entretenant un jour avec un de ces Infideles , & lui disant tout ce qu'un zele éclairé peut inspirer pour engager un Idolâtre

(1) Voyez sa Lettre au XXIV Volume des Lettres édifiantes & curieuses , page 374.

1573.

dans la voie du salut; ce Barbare, après
 l'avoir écouté fort tranquillement, lui dit :
 » Tu te donnes bien des peines inutiles,
 » nous avons (en lui montrant son poing)
 » le cœur plus dur que cela. Tu te trompes,
 » répliqua le Missionnaire, votre cœur est
 » comme un rocher : ni plus, ni moins,
 » répartit le Chiriguone, mais en même-
 » tems nous sommes plus rusés que tu ne
 » penses. Il n'est point d'Homme, quel-
 » que fin qu'il soit, que nous ne trompions,
 » où il faut qu'il soit bien sur ses gardes ;
 » & c'est, ajoute le Pere Chomé, cette
 » mauvaise subtilité, qui met un des plus
 » grands obstacles à leur conversion. Ils
 » sont, continue-t-il, naturellement gais,
 » pleins de feu, enclins à la plaisanterie,
 » & leurs bons mots ont du sel ; lâches pour
 » l'ordinaire, quand ils trouvent de la résis-
 » tance, mais fiers jusqu'à l'insolence,
 » quand ils s'apperçoivent qu'on les craint.
 Toutes les forces du Tucuman ne pour-
 roient pas les réduire, & ils le savent bien :
 aussi ont-ils fait impunément bien des ra-
 vages dans cette Province, & le malheu-
 reux succès d'une Expédition que D. Fran-
 çois de Toledé, Viceroi du Pérou, tenta
 en 1572 pour les soumettre, a beaucoup
 servi à les rendre encore plus insolens. On
 eut beau dire à ce Seigneur, pour le dé-
 tourner de cette entreprise, qu'assurément
 il ne s'en tireroit pas à son honneur, il n'é-
 couta personne, & s'étant engagé avec
 trop de confiance dans leurs Montagnes,
 il fut arrêté partout, eut bien de la peine
 à se sauver fort en désordre, & fut obligé

Expédition
 malheureuse
 contr'eux.

d'abandonner
retraire.

Il paroît ordi-
 nairement qu'
 parmi les Pri-
 ils choisissent
 servir de Con-
 avec eux. Ce
 c'est que d'un
 les mêmes Ho-
 raison & d'un
 main pires qu'
 Pour l'ordinaire
 ne d'eux, quan-
 au lieu que qu'
 tout Homme es-
 solution & l'iv-
 eux aussi loin d'
 des Barbares ;
 grandes vérités
 peu d'impression
 parle du feu de
 dement qu'ils t
 de l'éteindre.

En suivant la
 vers l'Orient, on
 assez pacifiques
 personne, & qui
 s'entend commune,
 quée. Un Auteur
 croit que ces Peu-
 me peu de tems a
 Espagnols dans c
 aiant été vexés, i
 ont conservé quel-

(1) Xarque. Liv

d'abandonner ses bagages , pour assurer sa retraite.

1573.

Leurs mœurs.

Il paroît que les Chiriguones n'ont ordinairement qu'une Femme ; mais souvent parmi les Prisonnières qu'ils font en guerre , ils choisissent les plus jeunes Filles pour leur servir de Concubines , & les menent partout avec eux. Ce qu'ils ont de plus singulier , c'est que d'un jour à l'autre ils ne sont plus les mêmes Hommes : aujourd'hui pleins de raison & d'un très bon commerce , & demain pires que les Tigres de leurs Forêts. Pour l'ordinaire il n'est rien qu'on n'obtienne d'eux , quand on les prend par l'intérêt ; au lieu que quand ils n'ont rien à espérer , tout Homme est leur Ennemi. Enfin la dissolution & l'ivrognerie sont portées parmi eux aussi loin qu'elles peuvent aller parmi des Barbares ; & faut-il être surpris que les grandes vérités du Christianisme fassent si peu d'impression sur eux , que quand on leur parle du feu de l'Enfer , ils répondent froidement qu'ils trouveront bien le moïen de l'éteindre.

En suivant la Riviere rouge , & tirant vers l'Orient , on trouve plusieurs Nations assez pacifiques , qui n'attaquent jamais personne , & qui se réunissent pour leur défense commune , dès qu'une seule est attaquée. Un Auteur (1) Espagnol dit qu'on croit que ces Peuples avoient reçu le Baptême peu de tems après l'arrivée des premiers Espagnols dans ces Provinces , mais qu'en ayant été vexés , ils se sont éloignés ; qu'ils ont conservé quelques pratiques du Chris-

Quelques autres Nations du Chaco plus pacifiques.

(1) Xarque. Liv 3. Ch. 28.

1573.

tianisme, & surtout la Priere, pour laquelle leurs Caciques les assemblent de tems en tems; qu'ils cultivent la terre & nourrissent des Bestiaux. En 1710, D. Estevan de Urizar, Gouverneur du Tucuman, fit avec eux un Traité, dont ils conservent l'original comme une sauve-garde contre les entreprises des Espagnols sur leur liberté. Une des conditions de ce Traité étoit qu'on leur donneroit un Missionnaire; mais il y survint des difficultés dont on ne nous a point instruits, & qui ne permirent pas de la remplir. Ces Indiens sont d'ailleurs d'un très bon naturel, & reçoivent les Etrangers qui passent chez eux avec beaucoup de cordialité: c'est tout ce que j'en ai pu apprendre. Le Docteur Xarque ne les nomme point

Premiere tentative des Espagnols sur le Chaco.

Mort funeste d'André Manso.

Dom André Hurtado de Mendoza, Marquis de Cañette, Viceroi du Pérou, est le premier qui ait formé le dessein d'assurer la possession du Chaco à la Couronne de Castille; il y envoya en 1556 le Capitaine André Manso, dont j'ai parlé, & qui avoit servi avec honneur dans les guerres du Pérou. Cet Officier s'avança, sans trouver aucun obstacle, jusqu'à de grandes Plaines, qui sont entre le Pilco Mayo & la Riviere rouge; & il y travailloit à bâtir une Ville, lorsque croiant n'avoir rien à craindre des Naturels du País, une nuit que lui & tous ses Soldats dormoient profondément, sans avoir pris la précaution de poser des Sentinelles aux avenues de leur Camp, des Chiriguones les massacrerent tous jusqu'au dernier; & depuis ce tems-là, le nom de Manso est resté aux Plaines que ce Capitaine a rendues cé-

lebres par u

La Ville de
fondation,
une Ville du
rie sur le bo
ta, jusqu'ou
vince; mais
tion, elle est
limites que le
té-là au Chac
sous le nom d
de la Riviere
que cette Riv
sa décharge
à-peine a-t-elle
xante ans, dan
l'avoit mise d
même aujourd
tre plus la foib
guay, que de
Etablissement,
porte pour pé
co. Enfin on a
à marquer où ét
dont j'ai parlé,
Le Pere Loça
dis que D. Mar
bâtir cette Ville
chez les *Chicas*
rumacas, qui ét
dans des Vallées
dilliere, & si prè
fumées de leurs V
pas éloignés de P
de son Camp,
(1) *Llanos de Ma*

lebres par un si funeste accident. (1)

La Ville de Santafé, dont j'ai rapporté la fondation, fut d'abord regardée comme une Ville du Chaco, parcequ'elle étoit bâtie sur le bord occidental de Rio de la Plata, jusqu'où plusieurs étendent cette Province; mais aiant depuis changé de situation, elle est aujourd'hui trop éloignée des limites que le Pere Loçano donne de ce côté-là au Chaco. On en avoit bâti une autre, sous le nom de *la Conception*, sur le bord de la Riviere rouge, ou plutôt d'un Marais que cette Riviere forme à trente lieues de sa décharge dans Rio de la Plata; mais à-peine a-t-elle pu se soutenir pendant soixante ans, dans l'état de médiocrité où on l'avoit mise d'abord; & on n'en voit pas même aujourd'hui les ruines. Rien ne montre plus la foiblesse des Espagnols au Paraguay, que de n'avoir pas pu conserver cet Etablissement, qui leur ouvroit une si belle porte pour pénétrer bien avant dans le Chaco. Enfin on a bien de la peine aujourd'hui à marquer où étoit la Ville de Guadalcazar, dont j'ai parlé, & qu'il a fallu abandonner.

Le Pere Loçano nous apprend, que tandis que D. Martin de Ledesma travailloit à bâtir cette Ville, il ne put jamais pénétrer chez les *Chicas Orejones*, ni chez les *Churumacas*, qui étoient établis à l'Occident, dans des Vallées qui sont au bas de la Cordilliere, & si près de lui, qu'il voioit les fumées de leurs Villages, lesquels n'étoient pas éloignés de plus de dix à douze lieues de son Camp, le Guide qu'il avoit pris

(1) Llanos de Manso.

1573.
Villes fon-
dées dans le
Chaco.

1573.

pour y conduire quelques-uns de ses Gens avec main-force les aiant toujours égarés; qu'un jour qu'il le convainquit de sa mauvaise foi, & qu'il la lui reprocha, cet Homme lui dit qu'il y alloit de sa vie, s'il conduisoit les Espagnols dans ces Villages: „ mais pourquoi, lui demanda-t-il, ces „ Gens-là ne veulent-ils pas qu'on aille „ chez eux? c'est, répondit le Guide, par „ cequ'ils craignent que si vous en sachiez „ le chemin, vous ne les fassiez tous mourir, comme vos Prédécesseurs ont fait „ l'Inca, pour s'emparer de son Empire „ & de ses Mines. Il ajouta que les Chicas Orejones dont il s'agissoit, étoient ceux que les Incas emploioient à faire valoir leurs Mines, & à s'assurer de la Cordilliere; & qu'ayant appris la funeste mort du dernier de ces Empereurs, ils se réfugièrent chez les Churumacas, qui les reçurent très bien. Le Pere Lozano nous apprend encore que ces mêmes Chicas Orejones étoient les Descendans de ces Orejones nobles du Pérou, dont les Incas se servoient, quand ils vouloient faire des Conquêtes.

Cependant il n'est point douteux, & les Espagnols le comprennent mieux que jamais, que de la réduction du Chaco à l'obéissance des Rois Catholiques dépendent la sûreté & la tranquillité des Provinces qui en sont limitrophes: mais ils n'ont point été en état jusqu'ici de forcer les barrières, qui en rendent la conquête si difficile. L'espérance, que n'ont point encore perdue les Prédicateurs de l'Evangile, qu'à force d'ar-

roses

DU P.

roses ce Pais
rer le vrai D
Espagnols: l
se refroidit
peut-être laiss
ennemies au
tiennes, où i
té, que comm
Terre promise
de David, pou
qui abusoient
ver ceux qui l
Les Espagn
une Prophétie
laquelle, disen
partie de son
tra l'union const
a pu dit la dest
la découverte d
dation d'une ne
Saint Michel,
co. Or Esteco
trouvé de nouv
Jujuy, de t il
encore rien été,
les deux autres p
encore dans l
Mais pour esp
Chaco se range
il faudroit que les
user modérément
Catholiques leur
l'abus, que toute
n'a pu encore arr
serrer quantité de
opposé un obstac
Tome I.

rosfer ce Pais de leur sang, ils y feront adorer le vrai Dieu, est la seule ressource des Espagnols : le zele de ces Missionnaires ne se refroidit point ; mais le Seigneur n'a peut-être laissé jusqu'à présent ces Nations ennemies au milieu de tant d'Eglises Chrétiennes, où il est servi en esprit & en vérité, que comme il laissa autrefois dans la Terre promise les Philistins jusqu'au regne de David, pour servir sa justice contre ceux qui abusoient de sa bonté, & pour éprouver ceux qui lui étoient fideles.

1573.

Les Espagnols comprennent beaucoup sur une Prophétie de Saint François Solano, de S. François Solano, laquelle, disent-ils, a déjà eu une bonne partie de son accomplissement. C'est une tradition constante parmi eux, que ce Saint a prédit la destruction de la Ville d'Esteco, la découverte de nouvelles Mines, la fondation d'une nouvelle Ville entre Salta & Saint Michel, & la conversion du Chaco. Or Esteco ne subsiste plus ; on a trouvé de nouvelles Mines entre Salta & Jujuy, dont il paroît néanmoins qu'on n'a encore rien tiré, peut-être faute d'Ouvriers : les deux autres parties de la Prophétie sont encore dans les secrets de la Providence. Mais pour espérer avec fondement que le Chaco se range sous les loix de l'Evangile, il faudroit que les Espagnols voulussent bien user modérément d'une grace, que les Rois Catholiques leur avoient accordée, & dont l'abus, que toute la puissance de ces Princes n'a pu encore arrêter, a fait périr ou déserter quantité de nouveaux Chrétiens, & opposé un obstacle invincible à la conversion.

1573.

Des Départemens ou des Commandes.

sion d'une infinité d'Infideles. C'est ce qu'il est nécessaire d'expliquer avant que de reprendre le fil de cette Histoire.

De tous les Indiens soumis aux Espagnols, de quelque maniere qu'ils l'aient été, on avoit composé des *Départemens*, ou *Commandes*, & on les donnoit à des Particuliers pour un certain nombre d'années, plus ou moins, suivant le rang ou les services des Personnes à qui on les accordoit. Le tems expiré, ils retournoient au Domaine, & le Gouverneur de la Province, en vertu du pouvoir qu'il en avoit reçu du Roi, employoit les Indiens, dont ces Départemens étoient composés, aux travaux publics, quand il en étoit besoin, ou les distribuoit à d'autres Particuliers, de sorte que chacun profitoit à son tour de ce bénéfice. Le Commandataire n'avoit aucune Jurisdiction sur ses Indiens, qui ne lui devoient que deux mois par an de leur travail, & sur ce qu'ils pouvoient gagner pendant les dix autres mois, un tribut de cinq pieces de huit, dont ceux qui avoient cinquante ans accomplis, & ceux qui n'en avoient pas dix-huit, étoient exempts. Le cinquieme de ce tribut devoit être donné au Curé de la Paroisse, pour sa subsistance & son entretien. Il étoit aussi ordonné aux Commandataires de pourvoir à tous les besoins de leurs Indiens, de veiller à ce qu'ils fussent instruits de la Religion, de les bien traiter, & de les gouverner comme des Enfants, parcequ'ils le font en bien des choses toute leur vie.

Mais parceque Charles V avoit bien pré-

vû que ces Rois pour mettre les Indiens à la possession de ceux qui avoient voulu qu'ils pour écouter le justice, avec les Départemens qui avoient abusé. Mais les Loix de la barriere bien foibles tout quand l'éloignement de la facilité de gagner de l'exécution de ces choses de l'impudence vrai, que sur cela choses, jamais il n'y a ni qui aient été plus Chacun auroit voulu s'en tenir Les Indiens auroient affectionné auroient servi de gagné des Sujets si été moins utiles à l'Etat, & on en vevoit qui ne souffrent y auroit acquis de n'est point trop dor d'avancer que tout rique seroit aujourd'hui ceux, qui avoient Habitans, eussent commanditaires, pour leur service de l'Evangile. Mais les a traités, il n'est grand nombre de

vû que ces Réglemens ne suffiroient pas pour mettre les Indiens à l'abri de la vexation de ceux à qui on les confieroit, il avoit voulu qu'il y eût des Officiers préposés pour écouter leurs plaintes & leur rendre justice, avec pouvoir de priver de leurs Départemens quiconque se trouveroit en avoir abusé. Mais les précautions les plus sages, & les Loix les plus sévères, sont une barriere bien foible contre la cupidité, surtout quand l'éloignement du Souverain, & la facilité de gagner ceux qui sont chargés de l'exécution de ses ordres, flattent les Coupables de l'impunité; & il n'est que trop vrai, que sur cela, comme sur bien d'autres choses, jamais il n'y eut de Loix plus sages, ni qui aient été plus mal observées.

Chacun auroit pourtant trouvé son avantage à s'en tenir à ce qui avoit été réglé. Les Indiens auroient été civilisés, & se seroient affectionnés à des Maîtres, qui leur auroient servi de Peres; le Roi y auroit gagné des Sujets fideles, qui n'auroient pas été moins utiles aux Commandataires qu'à l'Etat, & on en verra dans la suite des preuves qui ne souffrent point replique; l'Eglise y auroit acquis des Enfans dociles; & ce n'est point trop donner à la conjecture, que d'avancer que toute cette partie de l'Amérique seroit aujourd'hui Chrétienne, si tous ceux, qui avoient quelque pouvoir sur les Habitans, eussent concouru avec les Missionnaires, pour leur faire goûter les maximes de l'Evangile. Mais de la maniere, dont on les a traités, il n'est pas étonnant que le plus grand nombre de ceux, qui avoient em-

1573.

brassé le Christianisme, y aient renoncé, parce qu'on ne leur donnoit ni le tems ni les moïens, d'en observer les préceptes, que le soin de les faire instruire étoit la chose du monde, dont la plûpart des Commandataires s'embarassoient le moins, & que ces Infideles ne pouvoient concilier cette conduite, ni les mauvais exemples qu'ils avoient souvent devant leurs yeux, avec ce qu'on leur disoit de la douceur & de la sainteté de l'Evangile. Aussi n'est-il pas étonnant que les uns ne soient demeurés sous le joug, que quand ils n'ont pu le secouer, & que les autres soient aujourd'hui les plus dangereux Ennemis des Espagnols.

Il est certain d'ailleurs que le service qu'on tire de ces Esclaves, car on les traite presque toujours comme s'ils l'étoient, a tellement accoutumé leurs Maîtres à la fainéantise, que quand par leur désertion, ou parceque ces Malheureux succombent sous le poids du travail, ils s'en trouvent privés, ils tombent dans une indigence, à laquelle ils ne sont point capables de remédier. Les exemples, qu'on en a devant les yeux, ne corrigent personne; l'abus des Commandes ne fait que croître, & a été porté aux plus grands excès, sans que les ordres précis & réitérés des Rois Catholiques en aient pu arrêter le cours. On s'est même fait de cette désobéissance une espece de prescription; & il sera aisé de reconnoître par la suite de cette Histoire, que toutes les persécutions qu'ont essuïées les Jésuites du Paraguay, toutes les calom-

DU PA
 nies qu'on a
 les préjugés qu
 de tant de per
 tré source qu
 consentir à ce
 taque au privi
 sont chargés
 gne, de ne po
 Départemens,
 sonnel des Espa

Fin d



nies qu'on a répandues contr'eux, & tous les préjugés qu'elles ont laissés dans l'esprit de tant de personnes, n'ont point eu d'autre source que leur fermeté à ne point consentir à ce qu'on donnât la moindre attaque au privilège, que les Indiens dont ils sont chargés ont obtenu des Rois d'Espagne, de ne pouvoir être compris dans les Départemens, ni soumis au service personnel des Espagnols.

1573.

Fin du troisieme Livre.



HISTOIRE

DU

PARAGUAY.

LIVRE QUATRIEME.

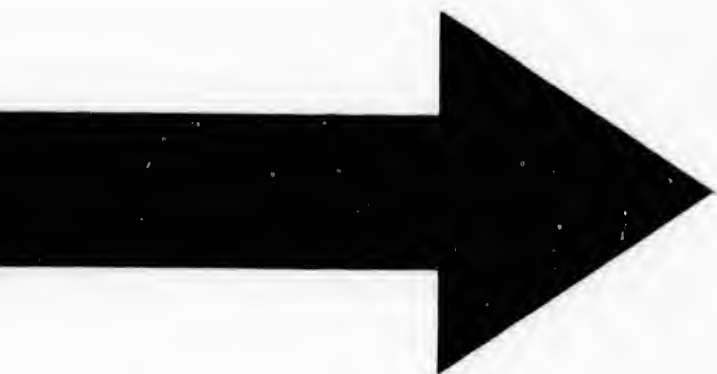
S O M M A I R E.

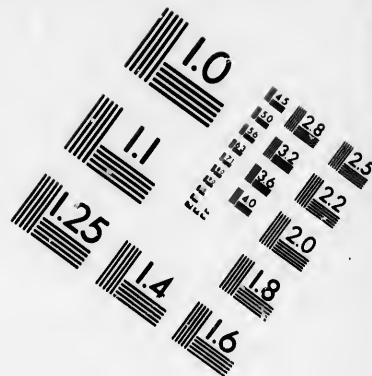
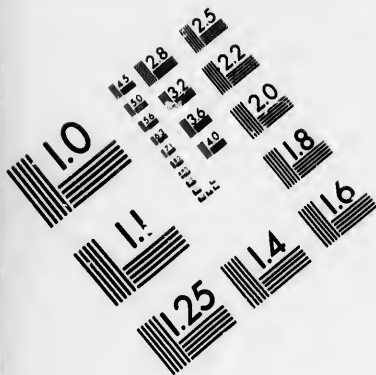
RETABLISSEMENT du Port de Buenos Ayres. Situation & Description de la Ville. De son Climat & des Saisons. Fertilité de son Territoire. Missions de Saint François Solano & du Pere Louis de Bolaños au Paraguay. Etat de la Religion dans ces Provinces après leur départ. Les Jésuites sont appelés au Tucuman. Il en arrive trois à Salta & de-là à Esteco. De quelle maniere ils sont reçus à Santiago. Leurs premiers travaux dans cette Ville. Leurs Missions parmi les Indiens. Trois autres Jésuites arrivent du Bresil. Leurs aventures. Justice divine contre un Profanateur. Providence de Dieu sur les Missionnaires. Ils arrivent à Cordoue, d'où deux retournent au Bresil. Travaux des Peres de Ortega & Barsena à Cordoue & aux environs. Le Ciel les tire d'une grande extrémité par un Miracle. Trois Jésuites à l'Assomption, & comment ils y sont reçus. Fruits de leurs travaux. Les Peres de Ortega & Filds dans

5
la Province
cette Province
usages de ces
& des présage.
de Guayra. L
Autres partie
a dépeuplé ces
& de Ortega
que la peste a
entreprend la
Indienne. Il
donne une M
rica. Révolte
Barsena tire l
d'un fort mau
chaquis ; en que
res les laissent.
qui empêche qu'
Projet d'une M
Quel en fut le
plus de succès à
Nouveaux Mi
Mission projette
quelle étoit ces
pour la troisieme
Lorençana remon
Romero à l'Assom
lege de cette Vill
la Province de
de Monroy par
action de ce Mi
avec ces Indiens
rompue. Conversio
Mort & conversio
Maison des Ync
naires. Avanture

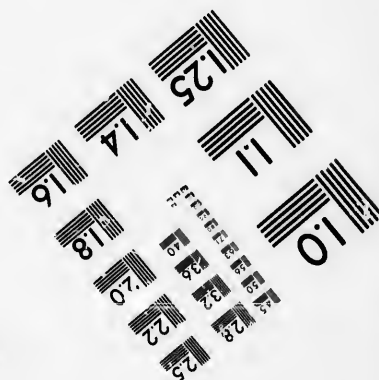
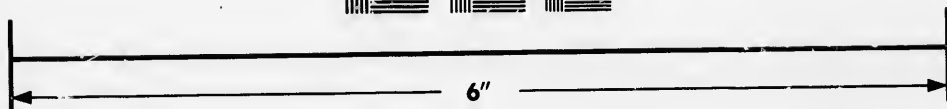
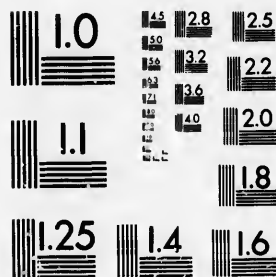
la Province de Guayra. Des Habitans de cette Province. Leur Religion. Différens usages de ces Indiens. De leurs Médecins & des présages. Description de la Province de Guayra. Des pierres qu'on y a trouvées. Autres particularités de ce País. Ce qui a dépeuplé cette Province. Les Peres Filds & de Ortega retournent à l'Assomption, que la peste désoloit. Le Pere de Ortega entreprend la conversion d'une Bourgade Indienne. Il court un grand risque. On donne une Maison aux Jésuites à Villarica. Révolte des Calchaquis. Le Pere Barsena tire le Gouverneur du Tucuman. d'un fort mauvais pas. Caractere des Calchaquis ; en quelle disposition les Missionnaires les laissent. Caractères des Lulles. Ce qui empêche qu'on ne leur prêche l'Evangile. Projet d'une Mission parmi les Frontones. Quel en fut le succès. On travaille avec plus de succès à Saint-Jean de Corientès. Nouveaux Missionnaires au Paraguay. Mission projetée parmi les Omaguacas : quelle étoit cette Nation. Jujuy rétabli pour la troisieme fois. Les Peres Barsena & Lorençana remontent le Paraguay. Le Pere Romero à l'Assomption. Fondation du College de cette Ville. Etat de la Religion dans la Province de Guayra. Succès du Pere de Monroy parmi les Omaguacas : belle action de ce Missionnaire. Il fait la paix avec ces Indiens : elle est sur le point d'être rompue. Conversion de toute la Nation. Mort & conversion du dernier Prince de la Maison des Incas. Mort de deux Missionnaires. Avanture du Pere de Ortega. Eta-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 873-4503

15
18
20
22
25
28
32
36
40
45

10
15
20
25
30
35
40
45

blissement des Jésuites à Cordoue. Missionnaires aux Diaguites. Ils y courent un grand risque. Religion de ces Indiens : conversions nombreuses. Indiscrétion d'un Officier Espagnol, & ce qui en arrive. Providence de Dieu sur les Missionnaires. Règlement entre les Jésuites, pour la manière dont on devoit prêcher l'Évangile au Paraguay. Projet du Visiteur, trouvé impraticable. Le Pere de Ortega dans les Prisons du saint Office au Pérou. Il est justifié de ce dont on l'accusoit, par son Accusateur même. Il est chargé de la conversion des Chiriguanes, & n'y réussit pas. Sa mort. Tentative des Peres de Saint François auprès des Chiriguanes, & quel en fut le succès.

1580-81. **L**ES fréquens naufrages des Vaisseaux d'Espagne, faite d'avoir un Port assuré à Rio de la Plata, firent enfin ouvrir les yeux sur la nécessité d'y pourvoir ; & comme il n'y avoit pas à choisir, la résolution fut prise de rétablir celui de Buenos Ayres, & de ne rien épargner pour y mettre les Habitans en sûreté contre les Indiens des environs. Cela étoit devenu plus facile depuis les nouveaux Etablissemens, qu'on avoit faits dans les Provinces de Rio de la Plata & du Tucuman, d'où l'on pouvoit tirer des secours d'Hommes, pour tenir les Barbares en respect ; & il y a bien de l'apparence que l'Adelantade Dom Jean Ortiz de Zaraté, avoit sur cela des ordres exprès de Philippe II : il est certain qu

D
moins
Trouppe
tions. I
rent pa
qu'ils s
mais l'
de Gar
en plus
tenir tr
même e
l'avoit
Notre-
Trinité
Elle
qui ann
vince,
centre
remarq
denta
cens m
terrein
Fleuve
grés, q
Latitud
selon le
trente-
Ville et
Ruissea
neur lo
posée d
il y av
Maïson
n'avoie
percevo
fort pro
rés lon

moins qu'il avoit amené avec lui des Troupes, & apporté beaucoup de munitions. Il est vrai que les Indiens ne se furent pas plutôt aperçus qu'on y travailloit, qu'ils se mirent en devoir de s'y opposer; mais l'Adelantade envoia contr'eux Jean de Garay; qui après les avoir bien battus en plusieurs rencontres, les obligea de se tenir tranquilles. La Ville fut rebâtie au même endroit où Dom Pedre de Mendoze l'avoit placée; mais son premier nom de *Notre-Dame*, fut changé en celui de *la Trinité de Buenos Ayres*.

Elle est restée long-tems dans un état, qui annonçoit bien la pauvreté de la Province, dont elle est comme la clé & le centre du Commerce qui s'y fait. J'ai déjà remarqué qu'elle est située sur le bord occidental de Rio de la Plata, environ à deux cens milles du Cap de Saint-Marie, sur un terrain un peu élevé, qui avance dans le Fleuve au Nord par les trente-quatre degrés, quatre minutes, seize secondes, de Latitude australe, selon le Pere Feuillé; & selon les dernières Observations, par les trente-cinq degrés, trente minutes. La Ville est assez grande, & séparée par un Ruisseau, de la Forteresse, où le Gouverneur loge; mais elle a été long-tems composée de différens Quartiers, entre lesquels il y avoit des Plaines & des Vergers. Les Maisons, bâties pour la plupart de terre, n'avoient qu'un étage; de sorte qu'on n'apercevoit la Ville, que quand on en étoit fort proche: ces Maisons étoient des quartiers longs, qui n'avoient qu'une fenêtre,

1580-81.

Situation &
Description
de cette Ville.

1580-81.

& plusieurs même ne recevoient de jouir que par la porte; mais un Frere Jésuite, qu'on avoit fait venir, il y a environ quarante ou cinquante ans, pour bâtir l'Eglise du Collège, s'avisa de faire des Briques & des Carreaux, & apprit aux Habitans à en faire, aussi-bien que de la Chaux; & depuis on a bâti les Maisons de pierres & de briques; il y en a même aujourd'hui plusieurs à deux étages.

Deux autres Freres Jésuites, dont l'un étoit bon Architecte, & l'autre bon Maçon, tous deux Italiens, après avoir achevé l'Eglise du Collège, bâtirent celle des Peres de la Merci, celle des Religieux de Saint François, & le Portail de la Cathédrale; & on prétend que ces Edifices pourroient figurer dans les meilleures Villes d'Espagne. Le Magistrat les avoit aussi engagés à bâtir une Hôtel de Ville; mais l'ayant voulu avoir trop magnifique, les fonds manquerent en 1730, & il fallut discontinuer l'ouvrage. Cependant la Ville avoit déjà bien changé de face, & il n'est pas étonnant que les Voïageurs, qui l'ont vue dans ces dernieres années, en donnent une idée bien plus avantageuse, que n'ont fait ceux qui les avoient précédés.

On y comptoit dès-lors seize mille Ames, dont près des trois quarts étoient des Negres, des Métis & des Mulâtres; les premiers, dont le nombre surpasse beaucoup celui des autres, sont ceux qui sont vivre les Espagnols, lesquels croient qu'il est au-dessous d'eux de travailler comme des *Manœuvres*. Ceux mêmes, qui sont nou-

DU

vellement
vivre en C
tout ce q
trouvè pas
mestique.
du service
viennent da
tions de la
qu'ils ont
qu'on les en
assujettis au
dans les Co
Buenos Ayre
les Habitans
Paroisse est à
qui n'en a
gnols, que l

On a fait
nouveaux ac
nous aurons
parler. Elle a
par la bonté
ce qui peut
& elle le dev
que le Paragua
se peuplera, &
ront au trava
mois de Juin,
Septembre, l'
ne en Mars, &
fort réglées. P
abondantes, &
de tonnerres si
coutume poin
dant l'Été est r
ses, qui se leve

vement débarqués d'Espagne, veulent vivre en Gentilshommes, mettent sur eux tout ce qu'ils ont apporté, & l'on n'en trouve pas un seul, qui veuille être Domestique. Il n'est guere plus aisé de tirer du service des Indiens libres, qui vont & viennent dans la Ville & dans les Habitacions de la Campagne; & cette aversion, qu'ils ont pour le travail, vient de ce qu'on les en a excédés, lorsqu'ils étoient assujettis au service personnel, & compris dans les Commandes. Il y en a, près de Buenos Ayres, quelques Bourgades, dont les Habitans sont en Commandes: leur Paroisse est à une des extrémités de la Ville, qui n'en a point d'autres pour les Espagnols, que la Cathédrale.

On a fait, depuis quelques années, de nouveaux accroissemens à cette Ville, & nous aurons dans la suite occasion d'en parler. Elle a d'ailleurs, par sa situation & par la bonté de l'air qu'on y respire, tout ce qui peut rendre une Ville florissante; & elle le deviendra sans doute à mesure que le Paraguay, dont elle est le seul Port, se peuplera, & que ses Habitans s'adonneront au travail. L'Hiver y commence au mois de Juin, le Printems au mois de Septembre, l'Été en Décembre, l'Automne en Mars, & ces quatre saisons y sont fort réglées. En Hiver les pluies y sont abondantes, & accompagnées d'éclairs & de tonnerres si terribles, qu'on ne s'y accoutume point. L'ardeur du Soleil pendant l'Été est temperée par de petites Brises, qui se levent régulièrement entre huit

De son climat & des saisons.

1580-82.

& neuf heures du matin. Un tiers de la Ville a vue sur de vastes Campagnes, toujours couvertes d'une belle verdure; le Fleuve fait les deux autres tiers de son circuit, & il paroît au Nord comme une vaste Mer, qui n'a de bornes que l'horison. Le Poisson y est fort abondant, & on y pêche sur-tout beaucoup de ceux que les Espagnols nomment *Pesche Reyès*, espece de Gradeau, fort commun sur les Côtes du Chili.

Fertilité de son Territoire.

La fertilité du Terroir des environs de ce Port répond à la bonté de l'air qu'on y respire, & la Nature n'y a rien épargné pour en faire un séjour délicieux. Le bois y est rare, parcequ'on ne s'est point encore avisé d'y planter des Arbres, qui y viendroient fort bien; mais on n'est pas obligé d'en aller chercher bien loin, les Îles, dont le Fleuve est couvert en cet endroit, étant fort bien boisées. Le seul Arbre fruitier qu'on y trouve, est le Pêcher, dont les Pêches sont excellentes. Cet Arbre est d'ailleurs si commun, qu'on en coupe des branches pour les faire servir à différens usages. La Vigne n'y a pas encore réussi, parcequ'on n'est point encore venu à bout de la garantir d'une espece de Fourmis, qui se jettent dessus dès qu'elle commence à pousser, & la rongent jusqu'à la racine (1).

Prédications de S. François Solano, & du P. Louis de Bolaños.

Ce qui a long-tems manqué le plus, non-seulement à Buenos Ayres, mais encore à

(1) Cette Description de Buenos Ayres est tirée des Lettres du Pere Cateo, dont j'ai déjà

parlé; elle est imprimée en François avec l'Ouvrage de M. Muratori: *il Christianesimo felice.*

tout
men
les f
les a
de le
Infid
Char
recon
voioi
& des
les f
devoi
Fils &
en usa
les pr
Franç
dre à la
ces de
assez g
fréquer
ne mé
trouble
fut pre
de loix
progrès
Le T
à-peine
à s'y éta
envoier
pas long
çois Sol
gieux de
bout à l'
Chaco,
role, av
rellement
toit poin

Un tiers de la
campagnes, tou-
te verdure ; le
reste de son cir-
conférence comme une val-
lée que l'horison.
couvre, & on y
voit ceux que les
Reyès, espece
de Côtes du

environs de
l'air qu'on y
épargné pour
Le bois y est
encore avilé
viendroient
rigé d'en aller
sur le Fleuve
est fort bien
qu'on y trou-
ve des Pêches sont
leurs si com-
munes pour
les Vaches. La Vi-
carce qu'on
a de la ga-
nais, qui se
commence à
racine (1).
plus, non-
is encore à

est imprimée
avec l'Ou-
v. Muratori :
imo felice.

tout ce que nous comprenons ordinaire-
ment sous le nom de Paraguay, étoient
les secours spirituels, tant pour maintenir
les anciens Chrétiens dans l'exercice réglé
de leur Religion, que pour y attirer les
Infideles. Nous avons vu que l'Empereur
Charles V n'avoit rien plus expressément
recommandé aux Gouverneurs qu'il y en-
voioit, que d'y mener des Ecclésiastiques
& des Religieux, & de leur donner toutes
les facilités nécessaires pour remplir les
devoirs de leur Ministère. Philippe II, son
Fils & son Successeur au Trône d'Espagne,
en usa de même ; & les Missionnaires, dont
les premiers étoient de l'Ordre de Saint
François, ne négligerent rien pour répon-
dre à la confiance, que leur rémoignoient
ces deux grands Princes : ils baptiserent un
assez grand nombre d'Indiens ; mais les
fréquentes révoltes de ces Peuples, qu'on
ne ménageoit pas toujours assez, & les
troubles domestiques dont cette Colonie
fut presque toujours agitée pendant plus
de soixante ans, traverserent beaucoup les
progrès de la Foi.

Le Tucuman fut plus heureux d'abord ;
à-peine les Espagnols avoient commencé
à s'y établir, qu'on songea au Pérou à y
envoier des Missionnaires, & on ne fut
pas long-tems à y voir entrer Saint Fran-
çois Solano, avec une troupe de Reli-
gieux de son Ordre. Il le parcourut d'un
bout à l'autre, pénétra fort avant dans le
Chaco, & sema partout le grain de la pa-
role, avec le succès qu'on devoit natu-
rellement attendre d'un Saint, qui ne met-
toit point de bornes à son zele, que Dieu.

1580-82.

avoit revêtu du don des Miracles, & que l'éminence de ses vertus faisoit regarder, autant que les merveilles qu'il opéroit, comme quelque chose de plus qu'un Homme. Mais aiant bientôt été rappelé au Pérou par ses Supérieurs, sa Mission ne fut que comme une de ces nuées passageres, qui fertilisent pour quelque tems les Campagnes les plus arides sur lesquelles elles se déchargent, & les laissent ensuite retomber dans leur premiere stérilité. Le Pere Louis de Bolaños, un de ses Disciples, & qui est mort aussi en odeur de sainteté, avoit fondé parmi les Guaranis du Paraguay une Chrétienté fervente : il la gouverna long-tems ; il traduisit même dans leur Langue un Catechisme, dont je serai obligé de parler beaucoup dans la suite ; mais son grand âge & ses infirmités aiant aussi fait juger à propos à ses Supérieurs de le rappeler, le petit Troupeau, qu'il avoit réuni, & auquel il ne put apparemment laisser aucun Pasteur de son Ordre, tomba quelques années après entre les mains des Jésuites, & a été comme le germe de ces florissantes Eglises du Parana & de l'Uruguay, dont nous ne tarderons pas à voir les heureux commencemens. Le Serviteur de Dieu en apprit la nouvelle peu de tems avant sa mort avec une joie, qui lui fit oublier le regret qu'il avoit eu d'avoir été obligé d'abandonner ses chers Enfans, qu'il avoit engendrés à Jesus-Christ.

Etat de la Religion au Paraguay après leur départ.

A ce petit Troupeau près, qui se soutenoit avec peine, la Religion Chrétienne étoit, dans ces Provinces, ce qui avoit le

plus d
Clerg
des E
ne su
surch
nomb
tous l
& se
la pein
gion,
Maître
avoient
voient
du Para
réduits
Catholi
fréquen
en obten
remplir
Le T
pourvu ;
un seul
instruits
sonne pe
François
minique,
qui gouv
n'y avoit
un seul
Religieux

(1) L'ère
vêché du Tu
ro de Mai
François V
été le quatri
il fut précom
le 13 de Ja

plus de besoin d'un puissant secours. Le Clergé séculier, uniquement occupé auprès des Espagnols, & en très petit nombre, ne suffisoit pas au travail, dont il étoit surchargé; les Réguliers, en plus petit nombre encore, ne pouvoient pas cultiver tous les Indiens qui étoient en Commande, & se donnoient assez inutilement bien de la peine pour leur faire goûter une Religion, contre laquelle la dureté de leurs Maîtres, & les mauvais exemples qu'ils avoient souvent devant les yeux, ne pouvoient que les prévenir. Enfin les Evêques du Paraguay & du Tucuman se trouvoient réduits à la triste nécessité de faire au Roi Catholique & à son Conseil des Indes de fréquentes & fortes représentations, pour en obtenir des Ouvriers, qui les aidassent à remplir leurs obligations.

Le Tucuman sur-tout en étoit fort dépourvu; des Villes entières y étoient sans un seul Prêtre; les Enfans n'étoient point instruits, & souvent il ne se trouvoit personne pour administrer les Mourans. Dom François Victoria, de l'Ordre de Saint Dominique, Evêque de cette Province (1), & qui gouvernoit cette Eglise depuis dix ans, n'y avoit pas même trouvé, en y arrivant, un seul Ecclésiastique, ni presqu'aucun Religieux, qui pût se faire entendre aux

Les Jésuites
sont appelés
au Tucuman.

(1) L'érection de l'Evêché du Tucuman est du 10 de Mai 1570. Dom François Victoria en a été le quatrième Evêque, il fut préconisé à Rome le 13 de Janvier 1578.

Le P. del Techo dit cependant qu'il en fut le premier Evêque, ce qui donne quelque lieu de juger que les trois Prédécesseurs n'ont pas pris possession de leur Siège.

1580-82.

Indiens, & il se voïoit, à son grand regret, forcé de renoncer à la conversion des Infideles. On commençoit alors à connoître les Jésuites dans l'Amérique; ils étoient même depuis plus de trente ans au Bresil, que le Pere Joseph Anchieta remplissoit de l'odeur de sa sainteté & de l'éclat de ses miracles. Ils s'étoient depuis peu établis au Pérou; ils avoient déjà fait dans ces deux Roïaumes un nombre infini de conversions; & on disoit hautement par-tout, que cette nouvelle Religion, dont le Fondateur étoit né dans le tems que Christophe Colomb commençoit à découvrir le nouveau Monde, avoit reçu du Ciel une Mission spéciale & une grace particuliere, pour y établir le Roïaume de Jesus-Christ.

C'est ce qui fit prendre à l'Evêque du Tucuman la résolution d'appeller dans son Diocèse le plus qu'il pourroit de ces Religieux, quoi qu'il lui en dût coûter. Il écrivit pour cela en même tems au Pere Anchieta, & au Pere Jean Atienza, tous deux Provinciaux de leur Compagnie, le premier au Bresil, & le second au Pérou, & les conjura par les entrailles de Jesus-Christ, de ne point lui refuser les secours qu'il leur demandoit. L'un & l'autre furent aussi sensibles, qu'ils le devoient être, à la triste situation où se trouvoit ce Prélat, & à la confiance dont il les honoroit. Le Pere Atienza, qui étoit le plus proche, & le plus à portée de le secourir promptement, manda sur le champ au Pere François Angulo, & au Pere Alphonse Barfena, qui travailloient dans la Province

D
des Char
l'emploi
de se re
avec un
leur serv
Ils ob
en 1586
core vu
que cette
reçus con
Habitans
voient p
leur conf
à la vue
plus enco
tous se co
tint de
dont la p
de leur li
moins co
doient pa
gretterent
fixer où il
zele, & u
avec un fi
doit à Sa
rendre, l
éloigné de
verent les
disposition
de la part
Indiens, c
lés par Sa
rent rester
rent une L
d'en partit

des Charcas, où le premier exerçoit même l'emploi de Commissaire du Saint-Office, de se rendre incessamment au Tucuman, avec un Frere, nommé Jean Villegas, pour leur servir de Catéchiste.

Ils obéirent sans differer, & arriverent en 1586 à Salta, où l'on n'avoit point encore vu un seul Prêtre depuis quatre ans que cette Ville étoit bâtie, & où ils furent reçus comme des Anges venus du Ciel. Les Habitans, les plus libertins mêmes, n'avoient point encore étouffé les remors de leur conscience, dont les cris redoublerent à la vue de ces Hommes Apostoliques, & plus encore quand ils les eurent entendus; tous se confesserent, & personne ne s'abstint de participer aux divins Mysteres, dont la privation étoit la cause principale de leur libertinage. Les Peres ne furent pas moins contents des Indiens, dont ils entendoient passablement la Langue, & ils regretterent beaucoup de ne pouvoir pas se fixer où il y avoit tant de quoi exercer leur zele, & une si grande apparence de le faire avec un fruit durable. Mais on les attendoit à Santiago, & ils prirent, pour s'y rendre, la route d'Esteco, qui en étoit éloigné de cinquante lieues, & où ils trouverent les mêmes besoins, & les mêmes dispositions à profiter de leur présence, tant de la part des Espagnols, que de celle des Indiens, dont plusieurs avoient été baptisés par Saint François Solano. Ils n'y purent rester qu'un mois, parcequ'ils y reçurent une Lettre de l'Evêque, qui les obligea d'en partir sur le champ pour Santiago.

1586.

Il en arriva trois à Salta.

1586.

Ils eurent du moins la consolation de laisser les anciens & les nouveaux Chrétiens dans les plus favorables dispositions par rapport à leur salut.

De quelle
maniere ils
sont reçus à
Santiago.

Dom Jean Ramirès de Velasco, Gouverneur du Tucuman, ne les attendoit pas avec moins d'impatience, que D. François Victoria : dès qu'il fut qu'ils étoient sur le point d'arriver, il monta à cheval avec la Noblesse & les Officiers des Troupes pour aller au-devant d'eux ; & à leur entrée dans la Ville ils trouverent sur leur passage les rues semées de fleurs, & des Arcs de triomphe de distance en distance. L'Evêque, qui avoit ordonné de solennelles actions de grâces pour leur heureuse arrivée, après les avoir embrassés tendrement, les larmes aux yeux, les voyant prosternés à ses piés, pour recevoir sa Bénédiction, les releva, les conduisit processionnellement à sa Cathedrale, les y complimenta en des termes, qui firent beaucoup souffrir leur modestie, entonna lui-même le *Te Deum*, qui fut chanté par le Clergé, & les mena ensuite chez lui, où il voulut qu'ils logeassent. Les Hommes Apostoliques trouvent quelquefois de ces occasions, où le grand Maître, qui les envoie, veut qu'ils soient reçus comme ses Ministres ; mais il leur en ménage bien plus souvent, qui leur font connoître qu'ils sont ses Disciples, & qui leur rappellent l'entrée triomphante de ce divin Sauveur à Jérusalem, suivie bientôt après de toutes les ignominies de sa Passion. Ces Peres & leurs Successeurs se sont bien trouvés de n'avoir point perdu de vue ce divin modele.

On c
Santiag
d'Indien
sont for
de nou
pendant
cinq Ecc
sur qui i
le travail
boit sou
Missionn
matiere
ardeur :
par les D
ple pouv
porter u
travaux.
deles, p
lement e
tems ent
la visite
particulie
celui qu'i
piété. Or
s'adressa à
verent par
changea b
me le jour
tissoient d
ne se mén
joie dont
soutenoit
Les Indi
Pere Angu
Quitchoan
le Pere Bar

On comptoit alors cinq cens Familles à Santiago ; tout son Territoire étoit peuplé d'Indiens ; & les Campagnes voisines, qui sont fort belles, se couvroient tous les jours de nouvelles Habitations Espagnoles. Cependant l'Evêque n'avoit actuellement que cinq Ecclésiastiques & quelques Religieux, sur qui il pût compter ; il prenoit pour lui le travail le plus pénible ; mais il succomboit souvent sous le poids. Les nouveaux Missionnaires trouverent donc une ample matière à leur zele ; ils s'y livrerent avec ardeur : mais ils crurent devoir commencer par les Domestiques de la Foi, dont l'exemple pouvoit contribuer beaucoup, ou apporter un grand obstacle, au succès de leurs travaux. parmi les Néophytes & les Infidèles, pour lesquels ils se croioient spécialement envoiés. Ils partagerent tout leur tems entre la Prédication, les Confessions, la visite des Malades, & les entretiens particuliers ; ils prenoient sur leur repos celui qu'ils devoient à leurs exercices de piété. On les écouta avec respect, on s'adressa à eux avec confiance, & ils trouverent par-tout des cœurs dociles. La Ville changea bientôt de face, & la nuit comme le jour les Rues & les Maisons retentissoient de Cantiques spirituels. L'Evêque ne se ménageoit pas plus qu'eux, & la joie dont il avoit le cœur comblé, le soutenoit seule parmi tant de fatigues.

Les Indiens eurent ensuite leur tour ; le Pere Angulo parloit fort bien la Langue Quitchoane, qui avoit cours parmi eux ; le Pere Barsena avoit appris celle qui leur

1586.

Leurs premiers travaux dans cette Ville.

Leurs Missions parmi les Indiens.

1586.

étoit propre, de sorte qu'ils étoient en état de se faire entendre à tous. La vénération & la confiance, dont les Espagnols leur donnoient les marques les plus sinceres, prévenoient en leur faveur les Naturels du País, qui accouroient en foule pour se faire instruire, & ils s'étonnoient eux-mêmes qu'ils pussent suffire à tant d'occupations. Au bout de quelque tems le Pere Angulo souhaita que le Pere Barsena retourna à Esteco, pour y accompagner un Ecclésiastique, qui venoit d'être nommé à la Cure de cette Ville, & pour commencer une Mission parmi les Indiens du District, divisés en cinquante Hameaux, assez éloignés les uns des autres, & séparés par des Montagnes, & des Marais, qui en rendoient la communication fort difficile.

Un Moine apostat & vagabond y avoit paru peu de tems auparavant; & quoiqu'il ne sût pas un mot de la Langue qu'on y parloit, il avoit baptisé un assez grand nombre d'Indiens, qui se trouvoient Chrétiens sans savoir ce que c'étoit que le Christianisme, & prophanoient la sainteté du Caractere qu'on leur avoit conféré, en continuant de pratiquer toutes leurs anciennes superstitions, & de vivre au gré de leurs passions brutales. Le Missionnaire crut leur devoir ses premiers soins; & pendant neuf mois, qu'il emploia à parcourir ces Hameaux avec le Frere Villegas, non-seulement il en fit de véritables Fideles, mais il augmenta encore leur nombre de six à sept mille Néophytes bien instruits & bien fervents. Il se promettoit bien de

DU PAR

pousser les conquêtes lorsqu'il fut approuvé, qui vouloit aller au Pere Angulo.

Leurs succès furent encore leurs espérances. Ils firent en suite plusieurs Campagnes contre les Indes aux Infideles, & convertirent un grand nombre. Ils avisèrent qu'il leur venoit de retourner à la Ville, & y recevoir ces secours étoient en chemin. Ils y arrivèrent bientôt, & y partirent cinq du Frere Arminio, Italie, & de la Troupe; les autres étoient Jean Salonio, neveu de la Reine; Thomas Fierro, & Emmanuelle. Le dernier avoit été de la vie Apostolique.

Ils avoient fait un grand voyage arrivés à l'entrée de la Baye de Plata, ils se croient de retour lorsqu'ils virent leur Bateau Navire Anglois, le Maître. Le Capitaine des Jésuites, s'emportant d'une manière indécente, & d'injures, les débatta, & résolu de les y laisser, changea ensuite de dessein, & vint à son Bord, & fit faire pendre à la

pouffer ses conquêtes spirituelles plus loin, lorsqu'il fut appellé à Santiago par l'Evêque, qui vouloit l'envoier à Cordoue avec le Pere Angulo.

1587.

Leurs succès dans cette Ville passerent encore leurs espérances & celles du Prélat. Ils firent ensuite plusieurs courses dans les Campagnes pour y annoncer Jesus-Christ aux Infideles, & ils en avoient déjà converti un grand nombre, lorsqu'ils eurent avis qu'il leur venoit un renfort, du Bresil. Ils retournerent aussi-tôt à Cordoue, pour y recevoir ces nouveaux Ouvriers, qui étoient en chemin pour s'y rendre, & qui y arriverent bientôt après eux. Ils étoient partis cinq du Bresil; & le Pere Leonard Arminio, Italien, étoit le Supérieur de la Troupe; les autres étoient les Peres Jean Salonio, natif de Valence en Espagne; Thomas Fields, Ecossois; Etienne de Grao, & Emmanuel de Ortega, Portugais; ce dernier avoit fait son apprentissage de la vie Apostolique sous le Pere Anchieta.

Trois Jésuites arrivent du Bresil au Paraguay.

Ils avoient fait le voiage par Mer; & arrivés à l'entrée de la Baie de Rio de la Plata, ils se croïoient hors de tous risques, lorsque leur Bâtiment fut attaqué par un Navire Anglois, qui s'en rendit aisément le Maître. Le Capitaine, à la vue de cinq Jésuites, s'emporta contre eux d'une maniere indécente, & après les avoir chargés d'injures, les débarqua dans une Ile déserte, résolu de les y laisser mourir de faim. Il changea ensuite de pensée, & les fit revenir à son Bord, en disant qu'il vouloit les faire pendre à la grande Vergue. Ils trou-

Leurs avers
tures.

1587.

Justice di-
vine sur un
Profanateur.

verent en arrivant qu'on avoit pillé tout leur bagage, & ils s'y étoient bien attendus; un moment après ils apperçurent un Anglois, qui mettoit sur le Pont des *Agnus Dei*, & qui jurant contre le Pape, se mettoit en devoir de les fouler aux piés.

Le Pere de Ortega ne put souffrir cette impiété, il courut à l'Hérétique, & ne pouvant rien gagner sur lui par ses remontrances, il le prit par le pié pour l'écartier. Ce Malheureux, en se débattant, se cogna la tête contre une piece de bois, & se blessa assez légèrement; néanmoins à la vue du sang, qui couloit de sa blessure, l'Equipage entra en fureur, & dans le premier transport, jetta le Jésuite à la Mer: comme ce Pere savoit fort bien nager, il regagna aisément le Navire, & les Anglois l'aiderent à y remonter, pour lui faire, disoient-ils, souffrir un genre de mort plus cruel. Tandis qu'ils en délibéroient, le Sacrilége qu'ils vouloient venger, se mit à crier qu'il sentoit des douleurs très vives au pié qu'il avoit mis sur les *Agnus Dei*; on y apperçut en effet une apostume, & la gangrene y étoit déjà. On se hâta de lui couper la jambe; mais il étoit trop tard, la gangrene avoit déjà gagné la masse du sang, & le Malade expira le même jour.

Providence
de Dieu sur
les Mission-
naires.

Un châtiment de Dieu si visible saisit tous les Anglois de fraieur; on ne parla plus de faire mourir le Missionnaire, & le Navire appareilla pour gagner le Détroit de Magellan. Au bout de quelques jours, que les Jésuites passerent sans qu'on leur

donnât rien à fit embarquer c rames, sans vo visions, & leur Livrés ainsi à voioient nulle être submergés mais ils étoient qui commande a conduit par une s'arrêter, surgir où ils trouverent Dom Alfonse Gu Dominique, qui Ayres n'ayant poi Ce Prélat n'om le suivre dans la en leur faisant Guaranie, qu'ils étant celle que l communément a veroient à leur ar au salut des Ame ces raisons & à ce cis de leur Provin de se rendre au T pour Cordoue. C lieues, à travers du moins alors, sonne. Comme c core bien connue ils furent obligés communes, qui é verts, tirés par charger toutes les sur-tout de l'eau,

donnât rien à manger, le Capitaine les fit embarquer dans un petit Bateau, sans rames, sans voiles, & sans aucunes provisions, & leur dit d'aller où ils voudroient. Livrés ainsi à la merci des flots, ils ne voioient nulle apparence d'éviter, ou d'y être submergés, ou de mourir de faim : mais ils étoient sous la sauve-garde de celui qui commande aux Elémens; leur Bateau, conduit par une main invisible, alla, sans s'arrêter, surgir au Port de Buenos Ayrés, où ils trouverent l'Evêque de l'Assomption, Dom Alfonse Guerra, de l'Ordre de Saint Dominique, qui y faisoit sa Visite; Buenos Ayrés n'ayant point encore d'Evêque.

Ce Prélat n'omit rien pour les engager à le suivre dans la Capitale de son Diocèse, en leur faisant observer que la Langue Guaranie, qu'ils avoient apprise au Brésil, étant celle que les Indiens parloient plus communément au Paraguay, ils se trouveroient à leur arrivée en état de travailler au salut des Ames; mais ils opposerent à ces raisons & à ces instances les ordres précis de leur Provincial, qui les obligeoient de se rendre au Tucuman, & ils partirent pour Cordoue. Ce voiage est de six vingts lieues, à travers de grandes Plainnes, où, du moins alors, on ne rencontroit personne. Comme cette route n'étoit pas encore bien connue, & très peu fréquentée, ils furent obligés de se servir des Voitures communes, qui étoient des Chariots couverts, tirés par des Bœufs, où il falloit charger toutes les provisions nécessaires, sur-tout de l'eau, parcequ'on n'en trouve

1587.

Ils arrivent
à Cordoue.

1587.

Deux des
Peres retour-
nent au Bre-
sil.

pas dans le chemin, qui soit potable.

Ils n'apprirent qu'en arrivant à Cordoue, qu'il y avoit au Tucuman des Religieux de leur Compagnie, & ce fut d'eux-mêmes, qu'ils l'apprirent; ce qui fit prendre au Pere Arminio le parti de n'aller pas plus loin. Il comprit que le Tucuman pouvoit bien plus aisément recevoir du Pérou des Missionnaires, que du Bresil, où d'ailleurs il y avoit de quoi occuper plus d'Ouvriers qu'on n'en pouvoit tirer du Portugal. Il fit encore observer au Pere Angulo, que ce mélange de Missionnaires Espagnols & Portugais pourroit bien n'être pas agréé dans les Cours de Madrid & de Lisbonne, quoiqu'alors ces deux Roïaumes eussent le même Souverain; & il déclara qu'il étoit résolu de retourner au Bresil; mais il ajouta qu'il laissoit à ceux qui étoient venus avec lui, la liberté de le suivre ou de rester, & il n'y eut que le Pere de Grao, qui ne voulut point se séparer de lui. Les trois autres, à la vûe d'une abondante récolte, qui leur paroïssoit fort près de sa maturité, crurent devoir attendre un ordre de leur Provincial pour retourner à leur ancienne Mission; & cet ordre ne vint point. Le Pere de Ortega resta à Cordoue, avec le Pere Barfena, & le Pere Angulo mena les deux autres avec lui à Santiago.

1588.

Travaux des
Peres de Or-
tega & Barfe-
na à Cordoue
& aux envi-
rons.

Lorsque Dom Jérôme-Louis de Cabre-
ra fonda la Ville de Cordoue, on comptoit
quarante mille Indiens dans le district qu'il
lui assigna; mais ce nombre commença
bientôt à diminuer, & les Habitans de la
Ville ne pouvoient s'en prendre qu'à eux-
mêmes.

Ils n'avoient
ples, qui ne le
crainte: le ch
qu'ils en exigeo
rir plusieurs;
& on ne pou
sur ceux qui r
court de les ret
faire instruire d
de les gagner pa
sens; mais la p
leur ôtoit cette
roit pas même é
pas effarouché c
de sainteté, qu'
bonnes manieres
y suppléerent av
On avoit enco
seurs Infideles s
loit paroître zélé
la Foi, tandis
grands obstacles:
querent d'abord
de ce qu'on auro
bord, qu'il ne fal
ligion Chrétienne
qui en faisoient p
rent au-delà même
les environs de C
tems peuplés de Ca
bles Chrétiens. U
pour opérer un si
& les deux Missio
pousser plus loin leu
les. On eut beau le
gers auxquels ils al
Tome I.

Ils n'avoient nullement ménagé ces Peuples, qui ne leur étoient soumis que par la crainte : le chagrin, & l'excès du travail qu'ils en exigeoient, en avoient fait mourir plusieurs; d'autres s'étoient éloignés, & on ne pouvoit pas beaucoup compter sur ceux qui restoient. Le moien le plus court de les retenir, & de les engager à se faire instruire de nos saints Mysteres, étoit de les gagner par la douceur & par des présents; mais la pauvreté des deux Religieux leur ôtoit cette dernière ressource, qui n'auroit pas même été nécessaire, si on n'avoit pas effarouché ces Infideles. La réputation de sainteté, qu'ils se firent bientôt, leurs bonnes manieres, leur charité & leur zele, y suppléerent avec le tems.

On avoit encore baptisé dans ce Pais plusieurs Infideles sans les instruire; on vouloit paroître zélé pour la propagation de la Foi, tandis qu'on y mettoit les plus grands obstacles : les Missionnaires s'appliquerent d'abord à instruire les Néophytes de ce qu'on auroit dû leur apprendre d'abord, qu'il ne falloit pas juger de la Religion Chrétienne par la conduite de ceux qui en faisoient profession; & ils y réussirent au-delà même de leur espérance : tous les environs de Cordoue furent en peu de tems peuplés de Catéchumenes & de véritables Chrétiens. Un seul Hiver avoit suffi pour opérer un si heureux changement, & les deux Missionnaires se disposerent à pousser plus loin leurs Conquêtes spirituelles. On eut beau leur représenter les dangers auxquels ils alloient s'exposer à l'ar-

1588.

courant des Pais stériles , où ils auroient encore à essuier toute la fureur des Nations les plus intraitables qu'on eût encore connues dans ce Continent ; rien ne les arrêta , & le Ciel bénit leur courage : mais il fallut que , selon la promesse de Jesus-Christ , le Ciel autorisât leur Mission par des prodiges. Je n'en rapporterai qu'un seul sur la foi de deux Auteurs , qui l'ont appris par la notoriété publique (1).

Le Ciel les tire d'une grande extrémité , par un miracle.

Il y avoit déjà plusieurs jours , que les vivres leur manquoient , & ils étoient réduits à douze grains de Maiz par jour , sans aucune espérance humaine de recevoir aucun secours dans un si pressant besoin , lorsqu'ils auroient épuisé ce qui leur restoit. Le Pere Barsena , moins vigoureux que son Compagnon , alloit succomber , lorsqu'un soir , en sortant de la Priere , il ordonna au Pere de Ortega , comme son ancien , de dire la Messe , dès qu'il seroit minuit , & d'aller ensuite acheter des provisions dans une Habitation Espagnole , qui étoit à cinquante lieues de l'endroit où ils se trouvoient. Quelque étonnant que dût paroître un tel ordre à un Homme qui ne pouvoit presque plus se soutenir , il obéit sans répliquer , emprunta un Cheval , & ne fut pas plutôt monté dessus , qu'il lui sembla qu'il voloit ; il lui fallut franchir de hautes Montagnes , le Cheval y couroit comme dans la Plaine ; il rencontra plusieurs Troupes d'Indiens armés , qui pa-

roissoient en voulant l'arrêter.

Vers le midi un Cheval , & s'en vint accompagné par une visière , par un songe , par toutes ses forces , par un peu de tems après le jour , ayant fait un grand chemin , ce qu'aucun Homme n'avoit fait plusieurs jours de suite du chemin. Il n'y avoit point d'Habitation , le Pere de Ortega , le sujet , qui lui avoit servi de guide , long & pénible voyage , un Domestique qu'il avoit apporté au Pere Barsena pour son voyage , pourroit s'en aller de Ortega suivit chez le Pere de Ortega , quelques tems qu'il en avoit fait l'Habitation Espagnole , douze jours ; quoiqu'il n'y avoit point de provisions , il fit toute la diligence commandée.

Des Hommes , d'une manière si réussie dans l'exécution de ce voyage étoient un miracle , celui que je viens de rapporter ne peut tout espérer du Dieu , dans le tems qu'il n'y avoit point de provisions , moins que d'étendre sa main jusque-là , les Indiens furent rappelés.

(1) Le Pere del Techo, *Hist. Paraq.* Liv. 1. Ch. 30. Le Pere Canot *Manuscrit.*

roïsoient en vouloir à sa vie, & aucun n'osa l'arrêter.

1588.

Vers le midi il voulut faire reposer son Cheval, & s'endormit; à son réveil, animé par une vision céleste, ou si l'on veut, par un songe, qui lui rendit néanmoins toutes ses forces, il remonta à cheval, & peu de tems après il arriva chez l'Espagnol, ayant fait en moins d'onze heures, ce qu'aucun Homme n'auroit pu faire en plusieurs jours de marche, vû la difficulté du chemin. Il n'en dit rien au Maître de l'Habitation, lequel apprenant de lui le sujet, qui lui avoit fait entreprendre un si long & pénible voiage, fit aussi-tôt partir un Domestique avec des Indiens, pour porter au Pere Barsena tout ce dont le Missionnaire pourroit avoir besoin. Le Pere de Ortega suivit ce Convoi de près, & arriva chez le Pere Barsena, en aussi peu de tems qu'il en avoit mis pour se rendre à l'Habitation Espagnole. Le Convoi y mit douze jours; quoique ceux, qui le conduisoient fussent très bien montés, & eussent fait toute la diligence qui leur avoit été recommandée.

Des Hommes, que le Ciel protegeoit d'une maniere si merveilleuse, & dont les succès dans l'exercice de leur Apostolat étoient un miracle plus grand encore, que celui que je viens de rapporter, pouvoient tout esperer du Dieu qu'ils servoient: mais dans le tems qu'ils ne se promettoient rien moins que d'étendre le Roïaume de Jesus-Christ jusqu'à l'extrémité du Continent, ils furent rappelés à Santiago par Dom

1728.

François Victoria. Ce Prélat, instruit de ce qu'ils avoient déjà souffert, craignit de les perdre s'il les abandonnoit à l'ardeur de leur zele ; & comme il avoit déclaré que si le Pere Barsena venoit à lui manquer, il se démettroit de son Evêché, il le nomma son Vicaire général, & le revêtit de ses pouvoirs, sans aucune limitation. Il envoya en même tems le Pere de Ortega, & les deux autres Jésuites qui étoient venus du Bresil avec lui, à des Indiens des environs de la Riviere rouge, lesquels lui paroissoient disposés à embrasser la Religion Chrétienne. Le Pere Barsena obtint la permission de les y conduire, & à la vûe d'une multitude innombrable d'Infideles qui s'y étoient réunis, l'esprit apostolique le saisit de telle sorte, que n'en ayant pu moderer la vivacité il tomba dans une défaillance dont on craignit les suites, & qu'il fallut le transporter à Santiago.

Trois Jésuites à l'Assomption, & comme ils y sont reçus.

Par sa retraite les trois Peres, qu'il avoit laissés sur la Riviere rouge, & qui avoient compté sur lui pour apprendre la langue des Indiens, au milieu desquels ils se trouvoient, furent fort embarrassés. Ils manderent à leur Supérieur que l'Evêque du Paraguay les pressoit de nouveau de se rendre auprès de lui, & que la connoissance, qu'ils avoient de la Langue Guaranie, les mettroit d'abord en état de travailler au salut des Ames. Le Pere Angulo trouva ces raisons fort bonnes, & leur manda qu'ils pouvoient partir pour l'Assomption ; ce qu'ils firent, dès qu'ils eurent reçu sa Lettre. Ils n'y trouverent point l'Evêque ;

mais un Peronien, qui étoit parvenu à la capitale, & les reçut avec une me reception go aux Peres. premiere arri-

Ils trouverent

l'exception qui avoient été faites par Saint François de Sales, & les divins Mysteres de la dépravées par les memes empressement de docilité pour que dans le Temple parurent aussi ils s'attacherent aux autres, & ne reconnoissoient les nouveaux Chrétiens leurs vûes vers comme il ne couroit la Capitale ; les deux autres s'en allerent au Paraguay.

Après y avoir débarquerent sur cent cinquante aux premieres de la Province de Indiens ont appareus. Comme c'est dans verrons bientôt cette République formais un des

(1) Ces Indiens fo

mais un Pere de l'Ordre de Saint Dominique, qui faisoit l'Office de Grand Vicaire, & les Habitans, leur firent la même reception qui avoit été faite à Santiago aux Peres Angulo & Barsena, à leur premiere arrivée dans cette Ville.

Ils trouverent dans cette Province, à l'exception de quelques Guaranis qui avoient été sous la conduite des Peres de Saint François, autant d'ignorance de nos divins Mysteres, & des mœurs encore plus dépravées parmi les Indiens, mais les mêmes empressements à les entendre, & autant de docilité pour profiter de leurs discours, que dans le Tucuman. Les Espagnols leur parurent aussi dans les mêmes dispositions. Ils s'attachèrent en même tems aux uns & aux autres, & en moins de trois mois, on ne reconnoissoit plus ni les anciens ni les nouveaux Chrétiens. Ils tournerent ensuite leurs vûes vers les Guaranis orientaux; mais comme il ne convenoit point d'abandonner la Capitale, le Pere Salonio y resta, & les deux autres s'embarquerent pour remonter le Paraguay.

Après y avoir navigé quelque tems, ils débarquerent sur la droite, & firent à pied cent cinquante lieues avant que d'arriver aux premieres Bourgades des Guaranis de la Province de Guayra, à laquelle ces Indiens ont apparemment donné leur nom (1). Comme c'est dans cette Province, que nous verrons bientôt jeter les fondemens de cette République Chrétienne, qui sera désormais un des principaux objets de cette

Les Peres de Ortega & Filds dans la Province de Guayra.

Description de cette Province: de ses Habitans.

(1) Ces Indiens sont souvent nommés Guayranis.

1588.

Histoire, il est nécessaire de la bien connoître aussi-bien que ses Habitans. Les Guaranis, qui occupoient les bords de la Partie septentrionale du Parana, & qui n'étoient pas éloignés de ceux que Dom Alvare Nuñez Cabeça de Vaca rencontra en allant de l'Île de Sainte-Catherine à l'Assomption, étoient aussi établis sur les Rivieres qui se déchargent dans ce Fleuve, & c'est ce qu'on appelloit le *Guayra*. Ils vivoient dans des Bourgades assez peuplées, dont les Caciques, tous indépendans les uns des autres, & dont la dignité étoit héréditaire, avoient par cette raison beaucoup d'autorité sur leurs Vassaux; quelquefois néanmoins de simples Particuliers, comme il arrive dans toutes les Nations plus guerrières que policées, parvenoient à ce rang par leur valeur & quelquefois même par un talent singulier qu'ils avoient de bien parler leur Langue, laquelle, suivant le Pere de Montoya, qui la savoit parfaitement, n'est inférieure en rien à aucune des plus belles que nous connoissons. Ceux donc, qui s'exprimoient mieux que le commun dans cette Langue, si avec cela ils avoient la réputation d'être braves, s'attachoient aisément un certain nombre de Familles, qui les reconnoissoient pour leurs Caciques; & leur postérité demouroit en possession de cette dignité, dont les droits les plus considérables étoient, que leurs Vassaux devoient cultiver leurs Terres, semer & recueillir leurs Grains, & leur livrer leurs Filles, quand ils les demandoient.

A la mort d'un Cacique, un de ses Fre-

tes pouvoit être arriroit rarement n'approuvoient les proches Par brassé le Christ leurs Parentes, l'Eglise accordé la pluralité des mi eux, qu'au leur Religion, seul Dieu; & vénération pour leurs, auxquels dant leur vie de soient surpasser ils ne les regard nités, quoique leur rendoient de celui que les Idoles. Au reste crifices à Dieu, eux aucun culte Ils comptoient & ils calculoient se tromper. Ils tems de se lever Pléiades comme horizon. Ils croi Ciel un Tigre & voroient la Lune deux Astres s'écli fort allarmés. S accouchée, le Ma ze jours un jeûne point, & n'avoit sonne. Ces Indier

tes pouvoit épouser la Veuve, mais cela arrivoit rarement. En général ces Indiens n'approuvoient point ces Mariages entre les proches Parens; & ceux, qui ont embrassé le Christianisme, n'ont jamais épousé leurs Parentes, dans les degrés mêmes où l'Eglise accorde aisément les dispenses; & la pluralité des Femmes n'étoit permise parmi eux, qu'aux seuls Caciques. Quant à leur Religion, ils ne reconnoissoient qu'un seul Dieu; & s'ils témoignoient quelque vénération pour les ossemens de leurs Jongleurs, auxquels ils avoient vû faire pendant leur vie des choses qui leur paroissent surpasser les forces de la Nature; ils ne les regardoient pas comme des Divinités, quoique l'espece de Culte, qu'ils leur rendoient, ne fût pas fort différent de celui que les autres Nations rendent aux Idoles. Au reste ils n'offroient aucuns sacrifices à Dieu, & on n'a remarqué parmi eux aucun culte réglé de Religion.

1588.
Leur Religion.

Usages de ces Indiens.
Ils comptoient les années par les Hivers, & ils calculoient rarement jusqu'à dix sans se tromper. Ils connoissoient qu'il étoit tems de se lever quand la constellation des Pléiades commençoit à paroître sur leur horizon. Ils croioient qu'il y avoit dans le Ciel un Tigre & un grand Chien, qui dévoient la Lune & le Soleil quand ces deux Astres s'éclipsaient, & ils en étoient fort allarmés. Sitôt qu'une Femme étoit accouchée, le Mari observoit pendant quinze jours un jeûne rigoureux, ne chassoit point, & n'avoit de commerce avec personne. Ces Indiens étoient convaincus que

1588.

la vie de l'Enfant dépendoit de leur fidélité à se conformer à cet usage. Ils avoient une espece de Bapême, qu'on ne nous a pas bien expliqué ; mais l'imposition des noms aux nouveaux Nés se faisoit d'une maniere qui marquoit beaucoup de férocité dans le caractère de cette Nation. On attendoit pour cette cérémonie qu'on eût fait un Prisonnier de guerre, & qu'on l'eût destiné à la mort. On le régaloit bien pendant plusieurs jours, on lui donnoit même à son choix autant de Filles ou de Femmes qu'il en vouloit : le jour venu, on l'égorgeoit avec de grandes formalités : dès qu'il étoit mort, chacun venoit toucher le Cadavre de la main, ou le frappoit avec un bâton, & c'étoit alors, que l'on donnoit un nom à tous les Enfans qui n'en avoient point encore. Cela fait, on mettoit le corps en pieces, & chaque Famille emportoit sa part, la faisoit cuire, & réduisoit la chair en une espece de bouillie, dont chacun avalloit une cuillerée : les Meres mêmes, qui avoient des Enfans à la mammelle, leur en mertoient un peu dans la bouche.

L'accueil que l'on faisoit à ceux qui arrivoient d'un long voiage, avoit quelque chose de fort bizarre. Le Voïageur, en entrant dans la Cabanne, commençoit par s'asseoir sans dire un mot ; & aussi-tôt les Femmes, gardant le même silence, tournoient autour de lui pendant quelque tems, puis tout-à-coup jetoient des cris lamentables, qui étoient suivis d'un long récit de ce qu'on savoit être survenu de fâcheux dans la Famille du Voïageur pendant son

absence ; les
ge répétoient
se, & cela d
l'estime qu'on
fin on le félic
& on le régala

Les Femmes
se précipitoient
en être quel
leurs jours. Le
en sortant de
pas beaucoup
gnie dans le t
vent un espace
à son aise. Le
le Christianisme
à renoncer à
me assez souve
qui alloient en
ture de leurs
passoient dans
les couvroit,
qui auroient
presse sans cer

Quand une
riée, on la m
Femme, qui pe
aux plus rudes
mal, & ne lui
de repos. On j
elle se compor
elle seroit labo
ge. Le terme
cheveux, on
lui donnoit tou
âme partout à

absence ; les Hommes se couvrant le visage répétoient les mêmes choses à voix basse, & cela duroit plus ou moins, suivant l'estime qu'on faisoit du nouveau venu. Enfin on le félicitoit de son heureuse arrivée, & on le régaloit de son mieux.

Les Femmes à la mort de leurs Maris, se précipitoient d'un lieu assez élevé pour en être quelquefois estropiées le reste de leurs jours. Les Indiens croioient que l'ame, en sortant de son corps, ne s'en éloignoit pas beaucoup, & lui tenoit même compagnie dans le tombeau, où on laissoit souvent un espace vuide, afin qu'elle y pût être à son aise. Les premiers, qui embrasserent le Christianisme, eurent bien de la peine à renoncer à cet usage, & l'on surprit même assez souvent des Femmes Chrétiennes, qui alloient en cachette au lieu de la sépulture de leurs Enfans & de leurs Maris, & passoient dans une espede de sas la terre qui les couvroit, pour soulager leurs ames, qui auroient été, disoient-elles, trop en presse sans cette précaution.

Quand une Fille étoit en âge d'être mariée, on la mettoit entre les mains d'une Femme, qui pendant huit jours l'emploïoit aux plus rudes travaux, la nourrissoit fort mal, & ne lui laissoit pas un seul moment de repos. On jugeoit, par la maniere dont elle se comportoit pendant ce tems-là, si elle seroit laborieuse, & propre au ménage. Le terme expiré, on lui coupoit les cheveux, on l'habilloit proprement, on lui donnoit tous les bijoux, dont ce Sexe aime partout à se parer, & on la déclaroit

1788.

De leurs Médecins, & des préjugés.

nubile. C'eût été un crime pour une Fille d'avoir fréquenté un Homme avant que d'avoir passé par cette épreuve, ou il falloit qu'elle le fit bien secretement.

Les Guaranis croioient beaucoup aux préjugés, & rien n'a plus coûté aux Missionnaires, que de leur ôter cette chimere de la tête. C'étoit surtout par-là que les Jongleurs, qui étoient leurs Médecins, avoient pris sur eux un ascendant d'autant plus fort, qu'ils leur avoient persuadé qu'ils tiroient des connoissances certaines pour l'avenir, du chant des Oiseaux, & qu'ils avoient reçu du Ciel le pouvoir de guérir toutes sortes de maladies. Cependant tous leurs remedes se réduisoient à sucer la partie malade, d'où ils faisoient semblant de tirer quelque chose, qu'ils avoient auparavant mis dans leur bouche, & qu'ils assuroient être la cause du mal : par-là ils contentoient l'imagination des Malades, & c'est faire beaucoup. D'ailleurs, ils ne les fatiguoient point ; s'ils n'aidoient point assez la Nature, ils la laissoient agir ; & s'ils ne guérissent point les Malades, ils ne les tuoient pas.

Mais ce Peuple étoit la dupe d'une autre espece de Charlatans, beaucoup plus dangereux, si ce qu'on en rapporte est exactement vrai. C'étoit de prétendus Sorciers, qui se vantoient de pouvoir ôter la vie à qui ils vouloient ; & comme ils étoient venus à bout de persuader que bien des gens avoient péri par la vertu de leurs sortilèges, il suffisoit quelquefois d'avoir un Ennemi, pour être saisi de crainte, & pour en mou-

rit, quand on les Jongleurs vanta un jour de rir le Pere de mais aiant su que rir de se publier que son pouvoir n des Chrétiens.

Au reste, on idée générale de diens s'étant ré d'endroits asse & sous des Clin pris une partie des idées, qui traites à ceux c remarquoit né dont je parle, né, plus ou mo té, une indole & un défaut o roient guere all rien, & on ne leurs anciennes toient même d Ils parloient bea sel ; mais le ter l'exprimer, ne grande inondat blis dans les P que la terre leur fort leger, & q les, étoient plus davantage ; les par leurs guerres

rir, quand on n'avoit pas de quoi paier tous les Jongleurs. Un de ces Imposteurs se vanta un jour publiquement qu'il feroit périr le Pere de Montoya par ses prestiges; mais aiant su que le Missionnaire ne faisoit que rire de ses menaces, il prit le parti de publier que son Démon l'avoit averti que son pouvoir ne s'étendoit pas sur les Prêtres des Chrétiens.

Au reste, on ne peut guere se former une idée générale des Guaranis, parceque ces Indiens s'étant répandus & fixés en une infinité d'endroits assez éloignés les uns des autres, & sous des Climats très différens, ils y ont pris une partie des mœurs, des usages & des idées, qui y avoient cours, & fort contraires à ceux qu'ils y avoient apportés. On remarquoit néanmoins dans tous, au tems dont je parle, un génie extrêmement borné, plus ou moins de stupidité & de férocité, une indolence, une horreur du travail, & un défaut de prévoiance, qui ne sauroient guere aller plus loin; ils ne savoient rien, & on ne pouvoit faire aucun fond sur leurs anciennes traditions, qu'ils racontotent même d'une maniere fort obscure. Ils parloient beaucoup d'un Déluge universel; mais le terme dont ils se servoient pour l'exprimer, ne signifie proprement qu'une grande inondation. Ceux qui étoient établis dans les Plaines, qui vivoient de ce que la terre leur fournissoit avec un travail fort léger, & qui nourrissoient des Volailles, étoient plus traitables, & multiplioient davantage; les autres, par leur vie errante, par leurs guerres & leurs courses continuel-

1588.

Description
de la Province
de Guayra.

les, & par l'inaction où ce genre de vie les avoit accoutumés, étoient devenus plus sauvages & beaucoup plus féroces.

La Province de Guayra, où demeuroient ceux dont il s'agit ici, & où s'acheminèrent les Peres Salonio & Filds, est bornée à l'Orient par le Bresil; au Septentrion par un Pais fort couvert, & fort aquatique, peu connu & assez peu peuplé; au Midi par l'Uruguay, & à l'Occident par le Paraguay, quoiqu'entr'eux & ce Fleuve on rencontre plusieurs Nations, errantes pour la plûpart. Le Tropique du Capricorne la traverse près son milieu en largeur. Son Terroir est humide, presque tout son climat inégal, l'air communément mal sain, les Terres, excepté sur les Montagnes, assez fertiles en Légumes, Racines, Manioc, Maiz & d'autres Plantes, qui demandent peu de culture. On y est fort sujet à la fièvre, & tout le Pais est rempli de Serpens, de Viperes & de Caymans. On y trouve aussi presque tous les Animaux, dont j'ai fait mention dans la Notice générale du Paraguay. Il produit naturellement quantité de fruits, comme le Guembé, la Grenadille, & des Dattes fort ameres. Les Cedres y sont communs, aussi-bien que toutes les especes de Pins & de Sapins, dans le creux desquels on peut recueillir beaucoup de Miel & de Cire, & d'autres bois, dont la plûpart sont propres à la construction. Enfin, cette Province est arrosée par plusieurs Rivieres, dont les plus considérables, après le Parana, sont le *Parapané*, qui en reçoit plusieurs autres plus petites, & le *Guibay*, sur lequel étoit

bâtie Vil
il tombe
Rivieres

On tro
qui pen
réparati
espece de
& enfon
prétend
seur, ell
même b
vant. Al
qui a be
pas de l
rouges;
lettres. E
variée &
que ce se
vrai elle
ne valen
dans le
rent tron
le point
pour alle
ils se pro
de fortu
qu'on eu
verte, c
taine, c
thystes,
mais on
eut que

Le Gu
bres, d'
dont on

bâtie Villarica, assez près de l'endroit, où il tombe dans le Parana, dont toutes les Rivieres de cette Province sont tributaires.

On trouve dans le Guayra des Pierres, qui pendant quelques années ont eu de la réputation. Elles sont renfermées dans une espece de croute très dure, de figure ovale, & enfoncées bien avant dans la terre. On prétend que quand elles ont toute leur grosseur, elles font éclater cette croute avec le même bruit, que fait une bombe en crevant. Alors on voit une Pierre transparente, qui a beaucoup de brillant; toutes ne sont pas de la même couleur, la plupart sont rouges; mais il y en a de vertes & de violettes. Elles sont taillées d'une maniere si variée & si réguliere, qu'on a peine à croire que ce soit l'ouvrage de la Nature. Dans le vrai elles n'ont qu'une beauté apparente, & ne valent pas plus que celles qu'on trouve dans le País de Liège. Les Espagnols y furent trompés d'abord, & plusieurs étoient sur le point d'abandonner leurs Etablissements, pour aller porter ces Pierres en Espagne, où ils se promettoient de faire par-là une grande fortune. En effet, sur les premiers avis qu'on eut dans ce Roiaume de cette découverte, on y publia comme une chose certaine, que le Paraguay étoit plein d'Améthystes, d'Escarboucles & d'Emeraudes; mais on y fut bientôt défabusé, & il n'y eut que les plus pressés, qui y furent pris.

Le Guayra produit encore beaucoup d'Arbres, d'où distille une Gomme balsamique, dont on pourroit faire usage dans la Méde-

1588.

Des Pierres
de cette Pro-
vince.Autres par-
ticularités du
Guayra.

1588.

cine : c'est tout ce que mon Auteur (1) en dit. Les courses des Portugais du Bresil dans ce País, qu'ils ont obligé les Espagnols d'abandonner, après avoir ruiné Villarica & Ciudad Real, ont empêché qu'on ne suivit davantage ces Découvertes. Le Guembé, dont j'ai parlé, est un fruit oblong, pointu par les deux bouts, & de la largeur d'une palme; il est rempli de petits grains jaunâtres, fort doux, quand on se contente de les sucer; mais si on les casse avec les dents, ils inondent le gosier d'un jus, dont l'âcreté est insupportable. Il paroît que la Plante qui porte ce fruit, est une lienne, qui s'attache aux Arbres, & monte fort haut. On ajoute que si sa graine tombe sur une écorce pourrie, elle y pousse des filers, qui descendent jusqu'à terre, & produisent des Plantes de la même espèce.

J'ai dit que les Dattes de ce País sont ameres; on prétend qu'on en fait du vin, & une bouillie qui est fort nourrissante. Les Palmiers qui les portent, & qu'on trouve partout, sont d'une grande ressource pour les Voïageurs, dont les provisions sont épuisées, parceque leur moelle est bonne à manger, & fort nourrissante. Les Sanguiers du Guayra ont, comme en quelques autres endroits du Paraguay, le nombril sur le dos; mais je ne sais si on a observé ailleurs, comme on a fait ici, qu'il faut le couper, dès que la Bête est morte, parceque sans cette précaution, tout le corps seroit bientôt corrompu. On a aussi remarqué que

(1) Le Pere del Techo, Liv. 3. Ch. 30.

le Miel de cette
qu'on n'y a jar
chir la Cye qu

Tel étoit le
& Filds entrepr
Ce fut à Ciuda
d'abord, & ils
depuis plusieurs
un seul Prêtre;
sieurs des Habi
de Chrétien qu
mois entier à le
pour les mettre
saints Mysteres
rica, où ils tro
spirituels, & où
lation de recue
leurs travaux.
les Bourgades In
culièrement l'ou
suivirent les Gu
rêts, & sur leur
employé plusieurs
un succès qui le
ment de leurs fati
sompction, suiv
reçu du Pere Sal
lui dirent qu'ils a
Indiens, qui pa
Roïaume de Die

La Peste faiso
ges dans cette C
qua bientôt aux
gne, où elle en
Ces tems de cal
récolte pour les

le Miel de cette Province est excellent , mais qu'on n'y a jamais pu venir à bout de blanchir la Cire qu'il renferme.

1588.

Tel étoit le País où les Peres de Ortega & Filds entreprirent de prêcher Jesus-Christ. Ce fut à Ciudad Real , qu'ils se rendirent d'abord , & ils apprirent en y arrivant que depuis plusieurs années on n'y avoit pas vû un seul Prêtre ; aussi trouverent-ils que plusieurs des Habitans n'avoient presque plus de Chrétien que le nom. Ils employèrent un mois entier à les instruire & à les confesser, pour les mettre en état de participer aux saints Myfteres, puis ils passerent à Villarica, où ils trouverent les mêmes besoins spirituels, & où ils eurent encore la consolation de recueillir de précieux fruits de leurs travaux. Cela fait, ils parcoururent les Bourgades Indiennes, qui étoient particulièrement l'objet de leur Mission, & ils suivirent les Guaranis errans, dans leurs Forêts, & sur leurs Montagnes. Après avoir employé plusieurs mois dans ces courses, avec un succès qui les dédommagea abondamment de leurs fatigues, ils retournerent à l'Assomption, suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu du Pere Salonio leur Supérieur, & ils lui dirent qu'ils avoient vû deux cents mille Indiens, qui paroissoient très propres au Roiaume de Dieu.

1589.

La Peste faisoit alors de grands ravages dans cette Capitale, & se communiqua bientôt aux Habitations de la Campagne, où elle en fit encore de plus grands. Ces tems de calamités sont des jours de récolte pour les Ministres d'un Dieu, qui

Les deux Missionnaires retournent à l'Assomption où la Peste faisoit de grands ravages.

1589.

ordinairement ne nous châtie que pour nous sauver. Les trois Jésuites ne s'épargnerent point ; on les voïoit toujours où les besoins étoient les plus pressans, & il sembloit que celui, qui les avoit envoïés, les multipliât ; car on étoit souvent étonné de les voir dans des endroits éloignés de ceux, où peu de tems auparavant on les avoit vûs. Aussi presque personne ne mourut sans confession, & six mille Indiens moribonds furent baptisés dans l'espace de neuf mois.

Le Pere de Ortega reprend de convertir une Bourgade Indienne.

La Contagion avançant vers le Bresil, le Pere de Ortega fut averti qu'à trente lieues au-delà de Villarica il y avoit des Guaranis errans, qui avoient été autrefois baptisés, mais qui ne savoient pas même ce que c'étoit que le baptême, & qui incommodoient fort les Espagnols. Il les alla chercher, les instruisit, & leur fit comprendre les obligations que leur imposoit le sacré caractère qu'on leur avoit conféré. Il se rendit ensuite à Villarica, dont le Commandant lui proposa une nouvelle entreprise. Il s'agissoit de se concilier une nouvelle Bourgade, qui n'étoit pas fort éloignée de la Ville, & il jugeoit avec raison que le seul moïen d'y réussir étoit de la rendre Chrétienne. Rien n'étoit plus du goût du Missionnaire, que ce qu'on lui proposoit : il partit sur le champ, & le Commandant voulut l'accompagner. Quatre cents Indiens instruits & baptisés en assez peu de tems inspiroient au Serviteur de Dieu les plus grandes espérances, lorsqu'il s'en fallut peu que la palme du Martyre ne lui tint lieu des grands succès qu'il se promettoit.

DU P

Il s'étoit
Commandan
fort secreta
nuit qui pr
l'exécution,
rigué, il ne
l'œil. Cela l
ver, & d'all
gade. Comm
ne, il y enter
& fut instrui
qu'on prenoi
avertir le Co
re retraite sur
point du jour
pris de ne les
leur dépit sur
mandant, qu
avec lui, & i
Le Pere de
ca, y trouva
chercher de la
se dispoisient
sompion, lo
Ville en allan
ronnés d'une
larmes aux ye
» cherchez,
» sauver, où
» disposées, &
» de votre M
plus mortifiés e
rurent tous se j
brassant les gen
point les aband
opposer à tant

Il s'étoit formé contre lui & contre le Commandant Espagnol, une conspiration fort secrette dans cette Bourgade; mais la nuit qui précédoit le jour marqué pour l'exécution, le Pere s'étant couché fort fatigué, il ne lui fut pas possible de fermer l'œil. Cela lui fit prendre le parti de se lever, & d'aller faire un tour dans la Bourgade. Comme il passoit devant une Cabane, il y entendit du bruit; il s'en approcha, & fut instruit du complot, & des mesures qu'on prenoit pour l'exécuter. Il courut en avertir le Commandant, qui fut d'avis de faire retraite sur le champ, & ils la firent au point du jour: les Conjurés furent très surpris de ne les plus trouver, ils déchargerent leur dépit sur les Indiens de la suite du Commandant, qui n'avoient pas voulu partir avec lui, & ils les massacrerent.

Le Pere de Ortega, en rentrant à Villarica, y trouva le Pere Filds, qui venoit le chercher de la part du Pere Salonio, & ils se disposoient à partir ensemble pour l'Assomption, lorsqu'ils apperçurent toute la Ville en allarme. Ils se virent bientôt environnés d'une foule d'Espagnols, qui les larmes aux yeux leur dirent; » Si vous ne cherchez, mes Peres, que des Ames à sauver, où en trouverez-vous de mieux disposées, & qui aient plus de besoins de votre Ministère? Les Néophytes, plus mortifiés encore de leur départ, accoururent tous se jeter à leurs piés, & leur embrassant les genoux, les conjurerent de ne point les abandonner. Les Peres, ne pouvant opposer à tant d'instances, que les ordres de

1589.

Il court un grand risque.

1589-90.

On donne une Maison aux Jésuites à Villarica.

1589-90.

leur Supérieur, crurent enfin pouvoir se rendre à la prière, que leur fit le Commandant, d'attendre le retour d'un Courier, qu'il alloit dépêcher au Pere Salonio. Ce Courier partit le jour même; & la réponse du Supérieur aiant été conforme aux desirs de la Ville, on travailla sur le Champ à bâtir une Maison & une Chapelle pour les deux Missionnaires, qui ne penserent plus qu'à profiter des bonnes dispositions des Espagnols & des Indiens, pour rétablir la pureté des mœurs parmi les uns, & faire entrer les autres dans le Bercaïl du bon Pasteur.

Révolte des
Calchaquis.

Le Pere Salonio, resté seul à l'Assomption, n'y travailloit ni avec moins d'agrément, ni avec moins de succès; & dans ce même tems une révolte des Calchaquis contribua beaucoup à faire regarder les nouveaux Missionnaires dans le Tucuman, comme des Hommes aussi utiles pour la sûreté de ces Provinces, que pour établir solidement la Religion Chrétienne parmi les Infideles. On connoît dans ce Continent deux Nations qui portent le nom de Calchaquis, & qui sont assez éloignées l'une de l'autre; mais il n'est presque point douteux qu'elles n'en font originaiement qu'une, qui a long-tems été toute entiere établie dans une des Vallées des Montagnes du Pérou, à l'Occident de Salta, & qui s'appelle encore aujourd'hui *la Vallée de Calchaqui*. Pendant plusieurs années ces Barbares molestèrent beaucoup les Espagnols; enfin Dom Alfonse Mercado & Villacorta, étant pour la seconde fois Gouverneur du Tucuman, les défit en 1565, & une partie se réfugia, dit-

on, du
terité

Les

Fromi

mande

rigueur

verent

ils faiso

Habi-a

de Vela

prit de

à deme

gne, &

peine ré

tractée

dans ce

consenti

quelque

Christ au

à-fait tr

Cepen

soit pas

désfilés q

de bien g

avec tou

Barfena

alla seul

que ces

de lui co

de leurs

na, & les

procha d

douceur

cune peir

pos les E

son côté

on, du côté de Buenos Ayres, où leur posterité est encore aujourd'hui.

 1589-90.

Les autres avoient été transportés sur les Frontières du Chaco, & donnés en Commande; mais ne pouvant plus supporter la rigueur du service personnel, ils se souleverent, & gagnèrent des Montagnes, d'où ils faisoient de fréquentes courses dans les Habitations Espagnoles. D. Jean Ramirez de Velasco, Successeur de D. Alfonse, entreprit de les forcer, ou du moins de les engager à demeurer tranquilles; il se mit en campagne, & invita le Pere Barsena, qui étoit à peine rétabli de la maladie qu'il avoit contractée dans le Chaco, à l'accompagner dans cette Expédition. Le Missionnaire y consentit, dans l'espérance de profiter de quelque occasion pour annoncer Jesus-Christ aux Calchaquis, & il ne fut pas tout-à-fait trompé.

Cependant le Gouverneur, qui ne connoissoit pas assez le País, s'engagea dans des défilés que l'Ennemi avoit eu la précaution de bien garder, & il couroit risque d'y périr avec toutes ses Troupes, lorsque le Pere Barsena entreprit de le tirer de danger. Il alla seul trouver les Calchaquis; & quoique ces Barbares se fussent mis en devoir de lui couper le chemin, il gagna le haut de leurs Montagnes. Sa hardiesse les étonna, & les rendit comme immobiles: il s'approcha d'eux, & ils furent si charmés de sa douceur & de ses manières, qu'il n'eut aucune peine à leur persuader de laisser en repos les Espagnols, en leur promettant de son côté qu'on les laisseroit eux-mêmes

1589-90.

In quelle
disposition le
Pere Barsena
laisse les Cal-
chaquis.

Caractere de
ces Indiens.

tranquilles dans leurs retraites.

Il resta quelque tems avec eux , & après qu'il eut un peu étudié leur caractere , il trouva que la férocité en faisoit le fond , & que l'ivrognerie achevoit de les rendre in-traitables. Mais comme tout paroît possible à un Homme Apostolique , qui ne met sa confiance qu'en celui qui est le Maître des cœurs , il ne desespéra point d'en faire de véritables Chrétiens. Plusieurs en effet , touchés de ses discours , & remplis de vé-nération pour sa vertu , reçurent ses instruc-tions avec respect ; il ne les jugea pourtant point encore assez bien préparés pour rece-voir le Baptême ; il crut avoir assez fait de les avoir prévenus en faveur du Christianis-me ; il espéra que la semence de la parole , qu'il venoit de jeter dans cette terre , y ger-meroit avec le tems , & il crut devoir , en attendant , aller recueillir ailleurs une mois-son , qui lui paroissoit plus mûre. Il y a bien de l'apparence que les Calchaquis ne tar-derent pas à retourner dans leur Vallée , où nous les retrouverons dans la suite.

Caractere des
Lulles.

Les Indiens que le Pere Barsena croioit plus proches du Roïaume de Dieu , étoient les *Lulles* , que le Pere Loçano place dans le Chaco , sans marquer distinctement la si-tuation du País qu'ils occupoient. Il les distingue en grands & petits Lulles , sans nous apprendre d'où vient cette distinction. Il dit encore que les grands Lulles sont di-visés en plusieurs Tribus , qui ont chacune leurs noms particuliers. Tous , dit-on , avoient été convertis à la Foi par Saint François Solano , & il est certain que ceux

qui étoient da-
été baptisés .
gnols , & avoi-
mais que se
travail par leu-
retournés dan-
Chaco les avo-
sez récent au t-
Saint n'est mo-
ans après.

Les Lulles se
avantageuse ,
blient facilement
qu'on leur a
borné , & inca-
ment , & leur
mes propres po-
pas sous les se-
après l'ivrogne-
en garde contr-
leur disent , t-
d'une crédulité
point aisément
avec ce qu'on a
se venger , ils
de mieux assu-
moins de difficu-
les plus intérie-
Hommes , car
peut dire , tant
se , & regardan-
leur a païée , t-
Ceux qui éto-
tièrement oublie-
gré de la Doctr-
gations qu'ils av-

qui étoient dans le voisinage d'Esteco, aiant été baptisés, s'étoient soumis aux Espagnols, & avoient été donnés en Commande; mais que se trouvant trop surchargés de travail par leurs Commandataires, ils étoient retournés dans les Bois, d'où l'Apôtre du Chaco les avoit tirés. Cela étoit encore assez récent au tems dont je parle, puisque le Saint n'est mort au Perou, que plus de vingt ans après.

1589-90.

Les Lulles sont communément d'une taille avantageuse, naturellement gais, & oublient facilement les sujets de chagrin, qu'on leur a donnés. Ils ont l'esprit fort borné, & incapable de suivre un raisonnement, & leur Langue n'a pas même de termes propres pour exprimer ce qui ne tombe pas sous les sens. Leur plus grand défaut, après l'ivrognerie, est la défiance; ils sont en garde contre tout ce que les Etrangers leur disent, tandis qu'entre eux ils sont d'une crédulité d'Enfant. On n'accorde point aisément ce qu'on dit de leur légèreté, avec ce qu'on ajoute, que quand ils veulent se venger, ils dissimulent long-tems, afin de mieux assurer leur vengeance. Il y a moins de difficulté à comprendre qu'ils sont les plus intéressés & les plus ingrats des Hommes, caressans, au-delà de ce qu'on peut dire, tant qu'ils esperent quelque chose, & regardant comme une dette qu'on leur a payée, tout le bien qu'on leur a fait. Ceux qui étoient Chrétiens, avoient entièrement oublié ce qu'on leur avoit enseigné de la Doctrine chrétienne & des obligations qu'ils avoient contractées en rece-

1589-90.

avant le Baptême, de sorte qu'on ne trouvoit plus en eux aucune trace du Christianisme. Leurs opinions sur les Astres & sur les Phénomènes de la Nature, ne sont que des rêveries, qui n'ont rien de suivi. De toutes les maladies, ils ne reconnoissent de naturelle, que la petite vérole; & on ne sauroit leur ôter de l'esprit que toutes les autres sont un effet de la malice d'un Animal invisible, qu'ils nomment *Ayaqua*, lequel, disent-ils, décoche sur eux des fleches, & les frappe où il veut. Leurs Médecins leur persuadent qu'ils sont en commerce avec cet Animal, & ils se laissent traiter par ces Imposteurs, avec la plus aveugle confiance. Le Pere Antoine Machoni, qui dans ces derniers tems a beaucoup travaillé à leur conversion, demandant un jour à l'un d'eux des nouvelles de son Fils, à qui il étoit survenu un grand mal d'oreille, cet Homme lui répondit que le Malade n'avoit cessé de crier toute la nuit; » & cela, » ajouta-t-il, ne pouvoit être autrement, » car c'est une chose digne de compassion, que de voir comme son oreille est » toute hérissée de fleches, que l'*Ayaqua* » a tirées sur lui. « Le Missionnaire eut beau lui dire, pour lui ôter cette imagination de la tête, il n'y réussit point; & un Vieillard, qui se trouva présent, termina la dispute, en disant qu'il étoit inutile de parler de cela à des Gens qui n'y entendoient rien.

Les Lulles ont aussi sur les Démons des idées, & ils pratiquent en leur honneur des cérémonies, qui dénotent en eux la plus

profonde stupidité. On ne cherche des raisons dont la raison ne sauroit donner de la lumière, que dans la Nature insensible. On découvre de bonnes qualités, comme de pureté, qu'on n'ont pas même de simples Animaux. Un jour qu'on me Chrétiennoit, en demandant ce qu'il avoit dit, il répondit qu'on ne sauroit lui en dire de bien récompensé, & il chargea, & il dit que l'intérêt n'est pas le sentiment de ce qui est le plus étrange, & que de lui donner ce qu'il aime, n'est que de lui donner ce qu'il veut, si elle n'est abandonnée de la difficulté de l'âme. Un Peuple de ce pays pour vivre en paix, ne se gêne en lui le naturel qu'il connoissoient-il. Une seule famille par exemple, n'avoit presque aucun rapport avec les autres; ce qu'ils avoient en horreur, étoit la danse, & tout ce

profonde stupidité. Aussi ne faut-il point chercher des vertus dans des Barbares, dont la raison est si abrutié : ils ne connoissent pas même celles que la seule Nature inspire aux autres Hommes ; & si on découvre en eux quelque naissance de bonnes qualités, on est tenté de les regarder comme de purs instincts, d'autant plus qu'ils n'ont pas même celles qu'on remarque dans de simples Animaux. Un Missionnaire voiant un jour qu'on alloit enterrer avec une Femme Chrétienne, un Enfant qu'elle nourrissoit, en demanda la raison, & on lui répondit qu'on ne trouveroit pas une Femme qui voulût lui servir de Nourrice ; il s'offrit de bien récompenser celle qui voudroit s'en charger, & il n'en trouva pas une seule, à qui l'intérêt même pût inspirer le moindre sentiment de compassion pour ce petit Innocent, de sorte qu'il fut obligé de le faire nourrir de lait de Chevre. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces mêmes Femmes, qui aiment mieux voir mourir un Enfant, que de lui donner du lait quand elles en ont trop, si elles voient de petits Chiens abandonnés de leurs Meres, ne font point de difficulté de les nourrir.

Un Peuple de ce caractère n'est point fait pour vivre en société, si la Grace ne corrige en lui le naturel ; aussi les Lulles n'en connoissoient-ils point les douceurs. Chaque Famille parmi eux vivoit à part, sans avoir presque aucune communication avec les autres ; ce qui vient encore de ce qu'ils avoient en horreur toute espece de dépendance, & tout ce qui pouvoit les gêner. Ils

1589-90.

avoient cependant des Caciques, mais qui n'avoient d'autorité que pour la guerre; car alors ils se réunissoient, & il leur falloit un Chef. Hors de-là chacun étoit son maître; le Pere de famille même n'étoit chez lui, que comme un simple Particulier, & les mariages ne tenoient à rien: le moindre caprice séparoit le Mari d'avec la Femme, & les Enfans n'obéissoient ni à l'un ni à l'autre. D'ailleurs, la prostitution & l'avortement volontaire étoient regardés comme des actions indifférentes: une Fille, pour avoir égorgé le fruit de son désordre, n'en avoit pas plus de difficulté à trouver un Mari; aussi la dissolution étoit-elle générale, & commençoit de bonne heure dans cette étrange Nation.

Si les Lulles ne se réunissent que pour leur défense commune contre ceux qui en veulent à leur liberté, comme c'est de cela seul qu'ils sont jaloux, ils n'attaquent jamais personne; on conçoit bien que des Hommes de ce caractère ne sont point curieux de faire des conquêtes. Ils s'assemblent cependant pour deux Fêtes, dont la première se nomme l'*Assemblée du Diable*. Ce qui se passe dans l'une & dans l'autre, prouve qu'il n'est point de Peuple au monde, qui porte plus loin la brutalité. Le Pere Loçano nous en donne la description; mais je n'ai pu me résoudre à en charger cette Histoire. Pendant une bonne partie de l'année, ces Indiens n'ont d'autre eau à boire, que celle qui tombe du Ciel; & quand elle leur manque, ils ont recours aux Melons d'eau, dont ils sement une grande

DU PA

grande quantité qu'ils nomment beaucoup; la goût fort agréable.

Telle étoit la na, sur ce qu' parmi eux plusieurs de gagner à Je y travailler av partout ailleurs commencement de l Baptiste Agnasc du Pérou à Sant Supérieur de tou pour partager a vaux Apostoliqu son au-dessus de Comme il se di joindre, un brui avoient conspiré sionnaire, dont blissoit de jour e Supérieur à le obéit, quoiqu'av pris la route par un second ordre p environs de cette dénués de secours de son côté, acco son prédécesseur, Riviere rouge, d ception.

C'étoit l'Adelan ra, qui avoit for sion, dans le dess environs de cette

Tome I.

grande quantité, & à une certaine racine qu'ils nomment *Yacol*, qui leur en fournit beaucoup; la chair en est blanche, & a un goût fort agréable, du moins pour eux.

1589-90.

Telle étoit la Nation, que le Pere Barsena, sur ce qu'on lui avoit dit qu'il y avoit parmi eux plusieurs Chrétiens, s'étoit flatté de gagner à Jesus-Christ: il commençoit à y travailler avec ce zele, qui avoit été partout ailleurs si fructueux, lorsqu'au commencement de l'année 1590, les Peres Jean-Baptiste Agnasco & Jean Fonté arriverent du Pérou à Santiago, celui-ci en qualité de Supérieur de toute la Mission, & celui-là, pour partager avec le Pere Barsena ses travaux Apostoliques, qu'on jugeoit avec raison au-dessus des forces d'un seul Homme. Comme il se disposoit à partir pour l'aller joindre, un bruit, qui courut que les Lulles avoient conspiré contre la vie de leur Missionnaire, dont la santé d'ailleurs s'affoiblissoit de jour en jour, obligea le nouveau Supérieur à le rappeler au Tucuman. Il obéit, quoiqu'avec bien du regret; & aiant pris sa route par Saint-Michel, il y reçut un second ordre pour y rester, parceque les environs de cette Ville étoient absolument dénués de secours spirituels. Le Supérieur, de son côté, accompagné du Pere Angulo, son prédécesseur, choisit son poste vers la Riviere rouge, dans le district de la Conception.

Ce qui empêche qu'on ne leur prêche l'Evangile.

C'étoit l'Adelantade Dom Alfonse de Vera, qui avoit formé le projet de cette Mission, dans le dessein de rassembler dans les environs de cette Ville le plus qu'il seroit

Dessein d'une Mission pour les *Fremones*.

1590.

possible d'Indiens du Chaco, d'en former plusieurs Bourgades, & de faciliter par cette réunion leur conversion à la Foi. Rien n'étoit mieux imaginé ; & si ce projet avoit été suivi, plus de la moitié du Chaco seroit depuis long-tems Chrétienne ; mais d'abord le défaut de Missionnaires, & plus encore les mauvais exemples des anciens Chrétiens, leur dureté & leur avarice, l'ont fait échouer, quoi que pût faire l'Adelantade pour y remédier. Les Indiens les plus proches de la Conception étoient les *Frontones*, ainsi nommés par les Espagnols, parcequ'ils sont dans l'usage de s'arracher les cheveux au-dessus du front, ce qui fait paroître leur front plus grand de la moitié. Tous vont nus, peints & piqués par tout le corps, & laissent pendre à une corde, qui leur sert de ceinture, leurs armes, qui consistent en un macana & des fleches. Ils portent toujours à la main leur arc, & un bâton hérissé par le bout de mâchoires de Poissons. Ils sont errans, ne cultivent point la terre, ne vivent que de Poissons & de Gibier, & sont continuellement en guerre les uns contre les autres ; car sous le nom général de *Frontones*, on comprend plusieurs petites Nations. Les plus traitables de tous étoient les *Mataras*, ou *Mataranes*, & c'est sur eux principalement, que l'Adelantade avoit jetté les yeux, pour se les attacher par les liens de la Religion ; d'autant plus qu'il y en avoit déjà plusieurs qui avoient été baptisés, apparemment par Saint François Solano, ou par quelqu'un des Compagnons de son Apostolat : mais il ne restoit plus

Caractere de
ces Indiens.

DU

parmi eux
Christiani
Dom A
les deux M
haitoit qu
tous Chré
faire enco
sena. L'on
rent bien
neur la pe
enfin par l
cevable co
gnerent d
d'une anno
bonne part
diens. Ils
avant dans
présentatio
tirent que l
cher, n'ét
recevoir, i
co & Barfé
neur les fir
Vera, son
Soldats, qu
détourner ;
Les Mog
vicieux des
adresse des
tous, avec
tade voulut
& la guerre
aïant fait pe
pérance de
allerent aille
zele. Après

parmi eux que des traces bien legeres du Christianisme.

1590-91.

Dom Alphonse de Vera reçut fort bien les deux Missionnaires; mais comme il souhaitoit que les Mataranes fussent bientôt tous Chrétiens, il pria le Pere Fonté de faire encore venir les Peres Agnasco & Barsena. L'ordre leur en fut envoyé, & ils eurent bien de la peine à obtenir du Gouverneur la permission d'y obéir. Ils l'obtinrent enfin par leurs instances, & il n'est pas concevable combien ces quatre Ouvriers gagnerent d'Ames à Jesus-Christ en moins d'une année, dont il fallut emploier une bonne partie à étudier la Langue de ces Indiens. Ils se dispoient à pénétrer plus avant dans cette Barbarie; mais sur les représentations des Espagnols, qui les avertirent que les Peuples, qu'ils alloient chercher, n'étoient nullement disposés à les recevoir, il fut résolu que les Peres Agnasco & Barsena iroient seuls; & le Gouverneur les fit escorter par Dom François de Vera, son Frere, avec un Détachement de Soldats, quoi qu'ils pussent faire pour l'en détourner; ce qui gâta tout.

Ce dessein ne réussit point.

Les *Mogofnas*, les plus errans & les plus vicieux des Frontones, se saisirent par adresse des Espagnols, & les massacrerent tous, avec leur Commandant. L'Adelantade voulut venger la mort de son Frere; & la guerre qui s'alluma à cette occasion aiant fait perdre aux Missionnaires toute espérance de réussir dans leur entreprise, ils allerent ailleurs chercher de l'exercice à leur zele. Après avoir fait quelques courses du

On travaille avec plus de succès à Saint Jean de Corrientes.

1590-91.

côté de la Conception, sans pouvoir trouver une Nation qui fût disposée à les écouter, ils traverserent Rio de la Plata, & marcherent le long de ce Fleuve jusqu'à *Saint-Jean de Corrientès*, petite Ville fondée depuis peu immédiatement au-dessous du Confluent du Paraguay & du Parana, où les Espagnols & quelques Indiens des environs les avoient invités, & où les fruits de bénédiction; que Dieu donna à leurs travaux, les consolèrent un peu de la triste nécessité, qui les avoit contraints d'abandonner les Frontones.

1593.

Nouveaux
Missionnaires
au Paraguay.

Sur ces entrefaites le Provincial des Jésuites du Pérou aiant rappelé le Pere Fondé à Lima, lui donna pour Successeur au Paraguay le Pere Jean Romero, & y envoya avec lui les Peres Gaspar de Monroy, Jean Viana, & Marcel Lorençana. La premiere chose, que fit le nouveau Supérieur en arrivant au Tucuman, fut de renoncer à un terrain, dont on avoit fait présent à son Prédécesseur, du côté de Salta, pour subvenir aux besoins des Missionnaires, qui n'avoient aucuns fonds pour subsister. Les raisons qui l'engagerent à faire cette démarche, furent en premier lieu, que les Religieux étoient en trop petit nombre, pour se fixer en aucun lieu, & faire valoir un Bien de cette nature; en second lieu, que ce terrain ne pouvoit être mis en valeur, qu'en y mettant des Indiens pour le cultiver, & qu'il ne vouloit pas autoriser par son exemple l'abus du service personnel. Il songea ensuite à distribuer tous ses Missionnaires dans les endroits où ils pou-

DU P

voient trava-
voia à l'Assi-
Lorençana,
Ortega de r
tina les Pere
go, & les
pour une ex
Peuple étab
man & du
nulle part,
courir où le

Les *Omag*
ce, laquelle
s'être soumis
avoit renonc
des Rois Cath
naires, fait
avoit rencon
fois la Ville
trente ans d
cette partie d
ploit par ses b
digne à ce Ton
vince comme
Jujuy, & la m
sible, hors d'i
mission à Dor
s'en acquitta
campagne, se
Omaguacas, l
sionnaires, qu
leur en envoi
la Province, n
mais encore de
Il se passa e
pût avec prude

voient travailler avec plus de succès. Il envoya à l'Assomption les Peres Barsena & Lorençana, & manda aux Peres Filds & de Ortega de rester parmi les Guaranis. Il destina les Peres Angulo & Viana pour Santiago, & les Peres Agnasco & de Monroy pour une expédition chez les *Omaguacas*, Peuple établi sur les Frontieres du Tucuman & du Pérou. Pour lui, il ne se fixa nulle part, voulant toujours être prêt à courir où le besoin seroit plus pressant.

Les *Omaguacas* étoient une Nation féroce, laquelle après avoir reçu l'Evangile, & s'être soumise à la Couronne d'Espagne, avoit renoncé à Jesus-Christ, secoué le joug des Rois Catholiques, massacré ses Missionnaires, fait main-basse sur tout ce qu'elle avoit rencontré d'Espagnols, ruiné deux fois la Ville de Jujuy, & faisoit depuis trente ans de continuelles irruptions sur cette partie du Tucuman, qu'elle dépeuploit par ses brigandages. Pour opposer une digue à ce Torrent, le Gouverneur de la Province cominença par rétablir la Ville de Jujuy, & la mettre, autant qu'il seroit possible, hors d'insulte : il en donna la commission à Dom François Arganarez, qui s'en acquitta très bien, se mit ensuite en campagne, se fit craindre à son tour des *Omaguacas*, les disposa à recevoir des Missionnaires, quand on jugeroit à propos de leur en envoyer, & rendit la tranquillité à la Province, non-seulement de ce coté-là, mais encore de celui du Chaco.

Il se passa ensuite deux ans avant qu'on pût avec prudence permettre aux deux Mis-

1593.

Quels étoient
les *Omaguacas*.

Jujuy rétabli pour la troisième fois

1593.
Les Peres
Barfena & Lorençana remontrèrent le Paraguay.

Fondation
du College de
l'Assomption

fonnaires destinés à ramener ces Indiens au culte du vrai Dieu, de se livrer à leur discrétion : pendant cet intervalle on fut obligé d'occuper ailleurs le Pere Agnasco. D'autre part, les Peres Barfena & Lorençana étoient à-peine arrivés à l'Assomption, qu'ils s'embarquerent sur le Paraguay, dans le dessein de remonter ce Fleuve, & d'établir une Mission le plus loin qu'ils pourroient au Nord. Ils emploierent quatre mois dans ce voyage, & ils furent si contents de la doctrine des Peuples qu'il visiterent, que quoi qu'ils fussent revenus à la Capitale, épuisés de maladies & de fatigues, ils en seroient repartis sur le champ pour aller achever ce qu'ils avoient si heureusement commencé, si le Pere Romero, qu'ils y trouverent, ne s'y étoit pas opposé.

Le desir de s'instruire par lui-même des services qu'on pouvoit rendre à la Religion dans la Province de Rio de la Plata, y avoit conduit le Supérieur; & son dessein n'étoit pas d'y faire un long séjour : mais il y trouva tant d'occupation, qu'il fut contraint d'y rester beaucoup plus qu'il ne s'y étoit attendu, & il n'eut pas lieu de regretter le tems qu'il y passa. Tout ce qu'il entreprit pour le salut des Ames lui réussit bien au-delà de ses espérances; & ce qui lui attira davantage les applaudissemens de toute la Ville, fut le bonheur qu'il eut de reconcilier le Clergé avec le Vicaire général qui gouvernoit le Diocèse pendant la vacance du Siège Episcopal, & dont la méfintelligence étoit sur le point d'en venir à une rupture scandaleuse. Il fit ensuite quelques,

excursions & les plus prodigieusement l'accomplissement de son retour pressa à lui haute estime sincere. Alors faisant réflexion qui avoient traverser dans ces rendues mérites Religion & par-là qu'il promettre que Dieu leur eurent que donner un établissement.

Après qu'il eut la résolution de se rendre au Général vicaire du Paraguay de Jésuites qui en pousse plus; car, ces les réponses commença par un emplacement d'une Eglise; & les répugnances croioit prématurément l'accepter, se Catholique & fitôt la main à travailler, j

1593.

excursions dans les Bourgades des Guaranis les plus proches de la Ville, & il y gagna tellement l'affection de ces Indiens, qu'à son retour à l'Assomption, chacun s'empressa à lui donner des marques de la plus haute estime, & de la confiance la plus sincere. Alors la Noblesse & le Magistrat, faisant réflexion que six ou sept Religieux, qui avoient eu à-peine le tems de se montrer dans ces Provinces, les avoient presque rendues méconnoissables, par rapport à la Religion & aux bonnes mœurs, & jugeant par-là qu'il n'y avoit rien, qu'on ne pût se promettre de leur zele, & de l'ascendant que Dieu leur avoit donné sur les esprits, crurent que pour s'assurer de ne jamais manquer d'Ouvriers si estimables, il falloit leur donner un établissement solide dans la Capitale.

Après qu'on en eut délibéré à leur insu, la résolution fut prise d'en écrire au Roi, au Général de la Compagnie, & au Provincial du Pérou, pour obtenir un Collège de Jésuites à l'Assomption, & des Sujets qui en pussent remplir les charges. On fit plus; car, comme on ne doutoit point que les réponses ne fussent favorables, on commença par acheter, des deniers publics, un emplacement pour y établir une Maison & une Eglise; & le Pere Romero, malgré ses répugnances pour un Etablissement qu'il croioit prématuré, ne put se défendre de l'accepter, sous le bon plaisir de Sa Majesté Catholique & de son Général. On mit aussitôt la main à l'œuvre; tous voulurent y travailler, jusqu'aux Dames; on n'y épar-

1594-95.

gna rien, quoi que le Supérieur pût faire pour moderer la dépense. On répondit à ses représentations, que c'étoit pour Jesus-Christ que l'on travailloit, & par conséquent qu'on ne devoit pas craindre d'en faire trop. Enfin en 1595 la Maison fut achevée; & quoique l'Eglise ne le fût pas encore, le Saint-Sacrement y fut placé d'une maniere convenable & décente.

Etat de la Religion dans le Guayra.

Ce qui attachoit surtout alors les Espagnols aux Jésuites, étoit de voir avec quelle facilité ils manioient les esprits des Indiens les plus sauvages, & au milieu desquels on ne se croïoit jamais bien en sûreté. Les Indiens de leur côté se flattoient que les Espagnols se laisseroient persuader, par des Hommes pour qui ils témoignoient tant d'estime, de les traiter avec plus de douceur. L'intérêt de ceux-ci le demandoit, & l'expérience du passé devoit les avoir convaincus qu'ils ne s'établiroient jamais solidement parmi tant de Nations jalouses de leur liberté, qu'en leur faisant trouver des avantages réels dans la communication qu'on auroit avec eux. Mais un intérêt mal entendu leur fermoit les yeux sur cela, & ils commencerent même bientôt à ne plus regarder du même œil ceux dont ils avoient fait de si grands éloges, lesquels leur parurent s'interesser trop vivement pour les Naturels du País; sans considérer que c'étoit uniquement par cette conduite que ces Peres étoient venus à bout de faire en plus d'une occasion tomber les armes des mains à leurs plus dangereux Ennemis.

Tandis que ces choses se passoient dans

DU

cette Province enfin entré avec un Frelede. Ils furent bérés, & n'ont à s'en faire des demandes; & personnes s'arrêter ce exemple de dence sur le verent de le choit d'op Missionnaire doit fort bi grand nomb instruits. Il regne de Je de réduire un lequel étoit & leur avoi mal qu'il pr

Il avoit mais il avo tême par to un Barbare desir de se comme ses haine, que peut inspire tout où sa massacré le ravagé les I rible Caciqu

Cette Province, le Pere de Monroy étoit enfin entré dans le Pais des Omaguacas avec un Frere Jésuite, nommé Jean de Tolede. Ils furent assez bien reçus de ces Barbares, & n'eurent pas beaucoup de peine à s'en faire écouter. Cinq de leurs Bourgades demanderent même bientôt à être instruites; & en très peu de tems six cents personnes se présenterent pour recevoir le Bapême. Quelques Particuliers voulurent arrêter ce progrès; mais deux ou trois exemples de terreur, ménagés par la Providence sur les plus rebelles à la Grace, acheverent de lever tous les obstacles qu'on tâchoit d'opposer à l'œuvre de Dieu; & le Missionnaire, que son Cathéchiste secondoit fort bien, ne pouvoit plus suffire au grand nombre d'Infideles qui vouloient être instruits. Il ne restoit plus, pour établir le regne de Jesus-Christ sur cette Nation, que de réduire un de ses Chefs, nommé Piltipicon, lequel étoit furieux contre les Espagnols, & leur avoit bien rendu au double tout le mal qu'il prétendoit en avoir reçu.

Il avoit été baptisé dans son enfance, mais il avoit souillé la pureté de son Bapême par tous les crimes, dont est capable un Barbare livré à ses passions, possédé du desir de se venger de ceux qu'il regardoit comme ses Tyrans, & animé par toute la haine, que l'Ennemi du salut des Hommes peut inspirer pour la vraie Religion. Partout où sa fureur l'avoit conduit, il avoit massacré les Prêtres, brûlé les Eglises, & ravagé les Habitations Espagnoles. Ce terrible Cacique parut au Pere de Monroy une

1594-95.

Succès du P. de Monroy chez les Omaguacas.

Il entreprend la conversion d'un de leurs Caciques : belle action du Missionnaire.

1594-95.

conquête nécessaire pour achever de réduire les Omaguacas sous le joug de Jesus-Christ; & armé de toute la confiance que ce divin Sauveur a tant recommandée aux Prédicateurs de son Evangile, il alla seul le trouver. Il lui dit en l'abordant, que l'intérêt qu'il prenoit à son véritable bonheur, l'avoit fait passer par-dessus la crainte d'une mort presque certaine, pour essayer de l'engager à se le procurer. » Mais tu n'auras pas beaucoup d'honneur, ajouta-t-il, à faire mourir un Homme désarmé. Si, contre mon attente, tu veux bien m'écouter, tout le fruit de notre entretien sera pour toi; & si je meurs de ta main, une Couronne immortelle m'attend dans le Ciel.

Il fait la paix entre ces Barbares & les Espagnols.

Piltipicon fut d'abord plus étonné que touché de ce discours; mais la surprise suspendit en lui toute sa férocité. Il présenta même au Pere de Monroy d'une espece de boisson, que les Femmes du Pais font avec du Maïz, après l'avoir pilé entre leurs dents. Quelque dégoûtant que fût ce breuvage, le Missionnaire en but un peu: il demanda ensuite la permission de pénétrer plus avant dans le Pais, pour y prêcher Jesus-Christ; & quelques provisions pour ce voïage. Tout cela lui fut accordé de bonne grace. Il trouva partout la même docilité qu'il avoit éprouvée jusques-là, & il en profita avec le même succès. Il retourna ensuite vers Piltipicon, & fut si bien manier son esprit, qu'il l'engagea à faire la paix avec les Espagnols. Il convint avec lui des conditions, & les porta au Gouverneur du Tucuman, qui les agréa & les signa.

D
La jo
à cette
du Miss
insensibl
mens q
presque
Cacique
Apostat
version e
me quel
picon ne
qu'il avo
un autre
la Relig
troisieme
soit sans
dant de
retés, &
deux Cac
Prisonnie
Il n'en
les Omag
pagnols;
bonheur
de Morra
se passoit
mal: les
toute la
trait. ens
tre; l'acc
sion since
Nation s
les deux l
ha tirer d
qu'on ne
long-tem

La joie fut grande dans toute la Province à cette nouvelle ; mais il manquoit à celle du Missionnaire une chose, qui le rendoit insensible à tous les éloges & les remerciemens qu'on lui faisoit partout ; il avoit presque perdu l'espérance de reconcilier le Cacique avec Dieu, & l'obstination de cet Apostat formoit un grand obstacle à la conversion entiere de sa Nation. Il courut même quelque tems après un bruit, que Piltipicon ne tenoit aucun compte de la paix qu'il avoit jurée, & qu'il s'étoit ligué avec un autre Cacique, déserteur comme lui de la Religion Chrétienne, pour ruiner une troisieme fois la Ville de Jujuy. Cela se disoit sans fondement ; toutefois le Commandant de Jujuy crut devoir prendre ses sûretés, & aiant trouvé le secret d'attirer les deux Caciques dans sa Place, il les y retint Prisonniers.

Il n'en falloit pas davantage pour rendre les Omaguacas irréconciliables avec les Espagnols ; mais le Pere Agnasco, qui par bonheur se trouva alors à Jujuy, & le Pere de Morroy, qui sur la nouvelle de ce qui se passoit y accourut, réparèrent tout le mal : les deux Prisonniers furent élargis ; toute la Ville les caressa beaucoup ; on traita ensuite de bonne foi de part & d'autre ; l'accommodement se fit par la conversion sincere des deux Caciques, & toute la Nation suivit bientôt leur exemple. Alors les deux Missionnaires crurent qu'il falloit la tirer du Canton où elle étoit, parcequ'on ne pouvoit pas esperer qu'elle y fût long-tems à l'abri de la séduction, de la

1596.

Elle est sur le point d'être rompue.

Conversion de toute la Nation.

1596.

part de ses Voisins, & ils n'eurent pas autant de peine, qu'ils l'avoient cru, à l'y faire consentir. Ils la rapprocherent du Tucuman, & elle fut mise sous la direction d'un Ecclesiastique zélé, qui entendoit fort bien la Langue qui lui est propre.

Le dernier Prince de la Maison des Incas meurt Chrétien.

Il y a bien de l'apparence que ce qui empêcha le Pere de Monroy de cultiver cette nouvelle Eglise, qui lui avoit tant coûté à former, fut la perte, que fit alors la Mission du Paraguay, d'un Missionnaire, que lui-seul étoit en état de remplacer. Le grand âge du Pere Barsena, ses infirmités, qui augmentoient tous les jours, & l'impossibilité d'obtenir de lui qu'il se ménageât plus qu'il ne faisoit, avoient obligé son Provincial de lui envoyer un ordre absolu de se rendre à Cuzco. Il obéit, & le fruit de son obéissance fut une conquête, qui n'abregea point ses jours, & qui couronna bien glorieusement une aussi belle vie que la sienne. Le dernier Prince qui restoit de la Maison des Incas, Souverains du Pérou, y étoit malade, lorsque le Pere Barsena y arriva; il lui rendit visite, lui parla du Dieu des Chrétiens avec cette onction, qui avoit toujours donné tant d'efficacité à ses paroles, le gagna, & l'instruisit; & peu de tems après qu'il l'eut baptisé, il eut la consolation de le voir mourir entre ses bras, remerciant Dieu de l'avoir mis en état de recevoir dans le Ciel une Couronne, au prix de laquelle il regardoit comme bien peu digne d'être regrettée, celle que les Espagnols avoient ravie à ses Peres. Le Pere Barsena le suivit bientôt à la gloire, &

Mort de deux Missionnaires.

deux ans à l'Assomption

Ces pertes mais à mes-ques se mu-les besoins s'ouvroit de le zele infatiga, qui depe tous leurs jo qu'ils faisoie souverain Pa ce qu'il leur au-dessus des seuls voïages gés de faire étoient bien moins arden animés. J'en tions envoïée par un Homme j'aurai bientôt contenterai d

Le Pere de troupe de M paroît deux R ge dans le Pa rana. Elles s l'autre d'une r la Plaine paru te Mer; & ric re dans ce Paï tes inondation qu'on ne sau ne fut pas fort

(1) Le Pere M

deux ans après le Pere Salonio mourut à l'Assomption, victime de la charité.

1599.

Ces pertes furent bientôt remplacées : mais à mesure que les Ouvriers Evangeliques se multiplioient dans ces Provinces, les besoins y croissoient aussi. Le Guayra s'ouvroit de plus en plus à l'Evangile, par le zele infatigable des Peres Filds & de Ortega, qui depuis huit ans comptoient presque tous leurs jours par des troupes d'Infideles, qu'ils faisoient entrer dans le Bercaïl du souverain Pasteur des Ames. Il est vrai que ce qu'il leur en coûtoit de travaux paroît au-dessus des forces humaines, & que les seuls voïages, qu'ils étoient souvent obligés de faire pour courir après les Infideles, étoient bien capables de ralentir un zele moins ardent, que celui dont ils étoient animés. J'en ai devant les yeux des Relations envoïées au Général de la Compagnie par un Homme très digne de foi, & dont j'aurai bientôt occasion de parler (1). Je me contenterai d'en rapporter ici un trait.

Le Pere de Ortega traversoit, avec une troupe de Néophytes, une Plaine qui séparaît deux Rivieres, dont l'une se décharge dans le Paraguay, & l'autre dans le Parana. Elles s'enferment tout-à-coup l'une & l'autre d'une maniere si excessive, que toute la Plaine parut subitement comme une vaste Mer; & rien, dit-on, n'est plus ordinaire dans ce Pais-là, que ces grandes & subites inondations, qui n'ont rien de réglé, & qu'on ne sauroit prévoir. Le Missionnaire ne fut pas fort étonné de celle-ci, & il crut

(1) Le Pere Mastrilli.

1596.

qu'il en seroit quitte pour marcher dans l'eau jusqu'à la ceinture, comme il lui étoit arrivé plus d'une fois; mais il perdit bientôt terre, & fut contraint, pour sauver sa vie, de monter sur un Arbre. Les Néophytes, qui l'accompagnoient, en firent de même; mais n'ayant pas eu la précaution de choisir les plus grands Arbres, l'eau les gagna en très peu de tems. Le Pere plus prévoiant, ou plus heureux, étoit en sûreté avec son Catéchiste sur le sien; mais les cris des autres, qui cherchoient à s'attacher aux plus hautes branches, & qui étoient épuisés de fatigues, lui perçoient le cœur.

L'inondation croissoit toujours, & comme les Voïageurs n'avoient aucunes provisions, ils se voïoient dans un danger manifeste, ou de mourir de faim, ou de tomber dans l'eau, de foiblesse, & d'y être submergés. Tandis que le Missionnaire faisoit ces tristes réflexions, il survint une pluie accompagnée de Tonnerres & d'un vent impétueux, qui augmentèrent encore l'horreur d'une pareille situation; outre que les Tigres, les Lions, & quantité d'autres Bêtes féroces que le débordement avoit aussi surprises, les Serpens mêmes & les Viperes entraînés par les eaux, en couvroient la surface. Enfin un de ces Reptiles, d'une grandeur énorme, s'attacha à une des branches de l'arbre, sur lequel étoit le Pere de Ortega, qui s'attendoit d'en être bientôt dévoré, lorsque le poids de cet Animal ayant cassé la branche, il retomba dans l'eau, & tourna ensuite d'un autre côté.

Il y avoit déjà plus de deux jours, que

les Voïageurs
& la mort : la
l'eau croissoit
milieu de la nu
à la lueur des
qui venoit à lui
n'avoit pas no
guider, dès qu
pour s'en faire
Catéchumenes
près d'expirer,
tème, & les a
Apostolique ne
ça par lier le mi
qui n'avoit plu
puis il le confe
l'eau pour suiv
& malgré les v
bres, la plûpar
une lui perça l
arriva auprès d
soutenoient plu
ches : il les bap
vit tomber dans
cher qu'ils ne s
Il alla ensuite
auxquels il don
avoir fait faire
dont deux périre
na à son arbre
pour son Catéch
jusqu'au cou. I
ter sur une bran
mença le soir d
dès que le Pere
terre, il voulu

les Voïageurs se trouvoient ainsi entre la vie & la mort : la tempête ne se calmoit point, l'eau croissoit même toujours, lorsque vers le milieu de la nuit, le Missionnaire aperçut à la lueur des éclairs, un de ses Indiens, qui venoit à lui à la nage. Cet Homme, qui n'avoit pas non plus d'autre clarté pour se guider, dès qu'il se crut assez proche du Pere pour s'en faire entendre, lui cria que trois Catéchumenes & trois Chrétiens étoient près d'expirer, & demandoient les uns le Bap-tême, & les autres l'absolution. L'Homme Apostolique ne délibéra point; il commen-ça par lier le mieux qu'il put son Catechiste, qui n'avoit plus la force de se soutenir, puis il le confessa, ensuite il se jeta dans l'eau pour suivre l'Indien qui l'appelloit, & malgré les vagues, & les branches d'ar-bres, la plupart hérissées d'épines, dont une lui perça la cuisse de part en part, il arriva auprès des Catéchumenes, qui ne se soutenoient plus que par les bras à des bran-ches : il les baptisa, & un moment après il les vit tomber dans l'eau, où il ne put empê-cher qu'ils ne se noïassent.

Il alla ensuite vers les trois Néophytes, auxquels il donna l'absolution, après leur avoir fait faire les Actes nécessaires, & dont deux périrent presque aussitôt. Il retour-na à son arbre; & y arriva fort à propos pour son Catéchiste, qui avoit déjà de l'eau jusqu'au cou. Il le délia, & l'aida à mon-ter sur une branche plus haute. L'eau com-mença le soir du même jour à baisser, & dès que le Pere put mettre le pied sur la terre, il voulut visiter les Indiens, qu'il

1599.

avoit laissés en vie ; mais sa cuisse, où l'épine étoit restée, se trouva si fort enflée, qu'il fut contraint de s'arrêter, dès qu'il eut fait quelques pas ; il fallut ensuite le porter jusqu'à Villarica pour y être pansé : c'étoit trop tard pour être bien guéri, & pendant vingt-deux ans, qu'il vécut encore, sa plaie, qu'on n'avoit jamais pu fermer entièrement, ne cessa point de lui causer de grandes douleurs. Il reprit cependant bientôt ses fonctions ; & peu de tems après, lui & son Collègue furent rappelés à l'Assomption, où le Pere Lorençana, qui y étoit resté seul, ne pouvoit plus suffire au travail, dont il étoit surchargé.

Etablissement
des Jésuites à
Cordoue.

Tandis que ces choses se passoient dans cette Province, le Pere Romero faisoit à Santafé, où il passa dix-huit mois entiers, des fruits merveilleux auprès des Espagnols & des Indiens ; & les premiers écrivirent au Provincial des Jésuites du Pérou, pour lui offrir une Maison dans leur Ville ; mais, quoique l'année suivante il fût arrivé de ce Roïaume un nouveau renfort de Missionnaires, il ne fut pas possible d'en fixer un seul à Santafé. Le Supérieur, qui s'étoit rendu au Tucuman pour recevoir cette nouvelle recrue, se chargea de faire, avec le Pere Jean Dario, Italien, & le Frere Jean Rodríguez, une Mission dans la Ville de Cordoue. Il y avoit cependant été reçu d'abord assez froidement, parcequ'on y avoit pris quelque ombrage des Jésuites ; mais à-peine la Mission fut-elle commencée, qu'on lui offrit une Maison & une Chapelle dans un emplacement fort commode,

DU PA

Peu de tems
la Chapelle n
de qui y abon
grande Eglise
aux fondeme

En attenda
périeur alla a
siter les Indien
Barsena avoit
& qui depuis
sans presqu'au
rent la conséc
phytes, qui av
leur Baptême,
tour de leurs
furent reçus a
qui leur tirere
dirent qu'on b
de Eglise, où
on n'auroit pa
& sur le champ
ter tous les ma
fre fut accept
peu de tems.

Le Pere Ro
Ville ne s'y arr
tit avec le Per
ter la lumiere
qui sont presq
du Tucuman.
à l'ivrognerie,
fort prévenus
on leur avoit
s'opposoient de
les maltraitât ;
fait-espérer à u

Peu de tems après le Magistrat voyant que la Chapelle ne pouvoit pas contenir le monde qui y abordoit, fit tracer le plan d'une grande Eglise, & aussitôt après travailler aux fondemens.

1599.

En attendant qu'elle fût achevée, le Supérieur alla avec ses deux Compagnons visiter les Indiens que les Peres de Ortega & Barsena avoient instruits de nos Mysteres, & qui depuis leur départ étoient demeurés sans presqu'aucuns secours spirituels. Ils eurent la consolation d'y trouver des Néophytes, qui avoient conservé l'innocence de leur Baptême, & qui soupiroient après le retour de leurs Peres en Jesus-Christ; ils en furent reçus avec des transports de joie, qui leur tirèrent les larmes des yeux. Ils leur dirent qu'on bâtissoit à Cordoue une grande Eglise, où ils pourroient venir, quand on n'auroit pas de Pasteurs à leur envoyer; & sur le champ ils s'offrirent à y transporter tous les matériaux nécessaires. Leur offre fut acceptée, & l'Eglise fut achevée en peu de tems.

Le Pere Romero de retour dans cette Ville ne s'y arrêta presque point, & en partit avec le Pere de Monroy pour aller porter la lumiere de l'Evangile aux *Diaguïtes*, qui sont presque à l'extrémité méridionale du Tucuman. Ces Indiens, moins adonnés à l'ivrognerie, que leurs Voisins, étoient fort prévenus en faveur des Jésuites, dont on leur avoit dit entr'autres choses, qu'ils s'opposoient de tout leur pouvoir à ce qu'on les maltraitât; & cet heureux préjugé avoit fait esperer à un Gentilhomme Espagnol,

1600.

Missionnaires aux Diaguïtes.

1600.

nommé Jean de Abreu, établi à Cordoue, & dont le Pere avoit été Gouverneur du Tucuman, que s'il paroïssoit chez eux avec les Peres de la Compagnie, il lui seroit facile de les apprivoiser. Les Missionnaires de leur côté, qui ne savoient pas bien la Langue de cette Nation, ni le chemin qui conduisoit chez elle, furent charmés de trouver dans un Homme de cette considération un Guide & un Interprete, qui pût faire respecter leur Ministère.

1601.

Ils courent
un grand ris-
que.

Ils y eurent d'abord véritablement tout le succès qu'ils pouvoient désirer, ils parcoururent une bonne partie de ce Canton, & furent partout écoutés avec plaisir. Une seule Bourgade, où ils avoient été reçus à bras ouverts, pensa être leur tombeau. Le Soir du jour même de cette réception, une troupe de ces Barbares parut dans l'équipage, où ils ont accoutumé de se mettre quand ils se préparent à une execution sanglante, & s'approcherent d'eux avec un air farouche & menaçant. Le Pere Romero alla à leur rencontre, & avec cette assurance, que donne le mépris de la mort, leur commanda d'un ton d'autorité de rendre au vrai Dieu, qu'il venoit leur faire connoître, l'hommage que lui doivent tous les Hommes, qui sont ses Créatures. A ces mots, il fut interrompu par un de ces Furieux, qui lui dit fierement qu'il ne souffriroit pas que les Diaguites se deshonorassent, en se découvrant la tête, comme faisoient les Espagnols, quand ils prioient leur Dieu; & que lui & les siens vouloient continuer de vivre à leur mode & selon leurs ancien-

DU PAR

tes coutumes. Ils mourus, laissant le conducteur dans la gêne, dont le général, dont ils pouvoient mes. Mais aiant de la nuit en premier surpris le Homme, qui les tant de hauteur ses, & ajoûter qu'il pas accoutumé la raison, & qu'il seroient avec usure qu'ils avoient

Il tint parole. Il se convertirent de colte fut encore d'autres plus éloigné seul Idolâtre. C'est le conseil, & lui con seaux, qu'ils rap Cabanes, & qu'ils rems avec le sang que les Ames de sortir de leurs cœurs & celles des Peres avoient des Te jours; ils les de que leur en don terent des Croix de démarche précip de Salta, pensa belles esperance

Cet Officier, qu du Gouverne

ces coutumes. Il se retira en achevant ces
 amors, laissant les Missionnaires & leur Con-
 ducteur dans la crainte d'un soulèvement
 général, dont ils ne voioient pas com-
 ment ils pouvoient éviter d'être les Victi-
 mes. Mais ayant passé la meilleure partie
 de la nuit en prieres, ils furent agréable-
 ment surpris le lendemain de voir le même
 Homme, qui leur avoit parlé la veille avec
 tant de hauteur, venir leur faire des excu-
 ses, & ajoûter qu'une liqueur, qu'il n'avoit
 pas accourumé de boire, lui avoit troublé
 la raison, & que lui & tous les siens répa-
 reroient avec usure par leur docilité, la fau-
 tre qu'ils avoient commise.

Il tint parole, & plus de mille Diaguites
 se convertirent dans cette Bourgade. La ré-
 colte fut encore plus abondante dans quatre
 autres plus éloignées. Il n'y resta pas un
 seul Idolâtre. Ces Indiens adoroient le So-
 leil, & lui consacroient des plumes d'Oi-
 seaux, qu'ils rapportoient ensuite dans leurs
 Cabanes, & qu'ils arrosoient de tems en
 tems avec le sang des Animaux. Ils croïoient
 que les Ames de leurs Caciques étoient au
 sortir de leurs corps changées en Planettes;
 & celles des Particuliers, en Etoiles. Ils
 avoient des Temples dédiés à l'Astre du
 jour; ils les démolirent au premier ordre
 que leur en donna le Pere Romero, & plan-
 terent des Croix sur leurs ruines : mais une
 démarche précipitée du Lieutenant de Roi
 de Salta, pensa ruiner en un moment de si
 belles esperances.

Cet Officier, qui avoit apparemment re-
 çu du Gouverneur de la Province une Com-

Religion de
 ces Indiens:
 conversions
 nombreuses.

1601.
Inlcription
d'un Officier,
& ce qui en
arrive.

mission générale d'engager les Indiens qui se convertissoient, à reconnoître le Roi Catholique pour leur Souverain, aiant appris ce qui se passoit chez les Diaguities, se persuada qu'il ne trouveroit aucune difficulté à les faire consentir à tout ce qu'il leur prescriroit au nom & pour le service de Sa Majesté, & leur envoya un ordre de faire partir pour Salta un nombre d'Ouvriers, qu'il leur marqua. Cette maniere d'agir les surprit, & les irrita. » La Religion, qu'on vient de nous prêcher, s'écrierent-ils, n'est donc qu'un piège qu'on a tendu à notre liberté, & les Espagnols n'ont accompagné leurs Docteurs, que pour reconnoître notre País, & voir comment ils pourront s'en emparer. Ne souffrons pas qu'on nous soumette ainsi à un dur esclavage, & commençons par faire main-basse sur tous ces Etrangers, que nous ne pouvons plus regarder que comme des Séducteurs & des Perfides.

Ils s'étoient déjà mis en devoir d'exécuter cette résolution, lorsqu'un Vieillard accredité dans la Bourgade, où ceci se passoit, & où étoient alors les Missionnaires, représenta à ces Esprits échauffés qu'il ne falloit pas aller si vite, que les Peres étoient fort considérés des Espagnols, & que quand ceux-ci ne les vengeroient pas, le Dieu, dont ils étoient les Ministres, ne laisseroit peut-être pas leur mort impunie. Ce discours arrêta les plus animés, & donna aux Missionnaires le moien de faire entendre raison à tous. Ils assurèrent à ce Peuple que l'Officier seroit certainement désavoué; & cette

assurance, non
l'engagea même
son emportement
donner à la crainte
seul bien dont
mero de son côté
frir qu'on abus
réduire en servit
sur cela les inter
rain, & de ceux
nom au Tucuma
seroit dans ce Pa
rien à craindre

Il eut en même
autre Bourgade
Compagnons ét
xions faites, il ju
ter pour quelque
pour Cordoue
nir incessammen
des preuves certa
Mais aiant été a
déjà en chemin
mene étoit à l'
rent pas à se tr
qu'ils eussent de
qu'ils seroient p
zele & leur cour
que trop fondé;
rellement les livr
qui leur fit éviter
posoient. Le Per
cique, qu'il eut la
rir en Prédestiné
ainsi le salut de c
vie, ceux qui le c

assurance, non-seulement le calma, mais l'engagea même à leur faire des excuses de son emportement, qu'il falloit, dit-il, pardonner à la crainte de perdre sa liberté, le seul bien dont il fût jaloux. Le Pere Romero de son côté lui promit de ne pas souffrir qu'on abusât de la Religion pour le réduire en servitude; il ajouta qu'il savoit sur cela les intentions du Roi, son Souverain, & de ceux qui commandoient en son nom au Tucuman; & que tant qu'il demeureroit dans ce País, les Diaguites n'avoient rien à craindre de la part des Espagnols.

Il eut en même tems avis que dans une autre Bourgade sa mort & celle de ses Compagnons étoit résolue; & toute réflexion faite, il jugea qu'ils devoient s'absenter pour quelque tems. Ils partirent donc pour Cordoue, avec promesse de revenir incessamment, & d'apporter avec eux des preuves certaines de ce qu'il avoit dit. Mais aiant été avertis, comme ils étoient déjà en chemin, qu'un Cacique Catéchumene étoit à l'extrémité, ils ne balancerent pas à se transporter chez lui, quoi qu'ils eussent de bonnes raisons pour croire qu'ils seroient poursuivis. Dieu bénit leur zele & leur courage: leur soupçon n'étoit que trop fondé; mais ce qui devoit naturellement les livrer à leurs Ennemis, fut ce qui leur fit éviter le danger, auquel ils s'exposoient. Le Pere Romero baptisa le Cacique, qu'il eut la consolation de voir mourir en Prédestiné; & tandis qu'il assuroit ainsi le salut de cette Ame, au risque de sa vie, ceux qui le cherchoient pour le massa-

1601.

Providence
de Dieu sur
les Mission-
naires.

1602.

Réglement
entre les Jé-
suites sur la
maniere de se
comporter au
Paraguay.

crer avec ses Compagnons, ne les trouvant point sur le chemin qu'on leur avoit vû prendre, desespèrerent de les joindre, & retournerent sur leurs pas.

Dès que les Peres furent arrivés à Cordoue, le Pere Romero écrivit à l'Evêque du Tucuman, pour lui rendre compte de sa Mission, & de la disposition où il avoit laissé les Diaguites; il lui apprit en même tems qu'un Visiteur de sa Compagnie lui ayant envoié un ordre de se rendre à Salta, il ne pourroit peut-être pas tenir à ces Indiens la parole qu'il leur avoit donnée de retourner chez eux, ni même de leur envoier sitôt un Missionnaire, & le pria de suppléer à leur défaut, par quelqu'un de ses Ecclésiastiques. Mais le Prélat n'en trouva aucun, dont il pût se passer, ou qui voulût se mettre à la discretion de ce Peuple, dans la disposition où l'on savoit qu'il étoit; & cette Eglise naissante fut trop long-tems dénuée de Pasteur, pour se soutenir dans l'état où on l'avoit laissée.

Le Pere Etienne Paez, c'étoit le nom du Visiteur, avoit une Commission de son Général pour toutes les Maisons que sa Compagnie avoit au Pérou, & pour toutes celles des Provinces voisines, qui en dépendoient, comme étoit alors le Paraguay. Il s'en étoit déjà acquité au Pérou même, d'où il étoit passé au Tucuman; & arrivé à Salta, il y manda tous les Missionnaires, qui se trouvoient dans cette Province & dans celle de Rio de la Plata, laquelle comprenoit encore celle qui en a été séparée depuis, sous le nom de Province de Pa-

raguay. Après en particulier de concert avec qu'on devoit à tant de Nations tant qu'il seroit l'opération des l'on se trouvoit

Il dit d'abord ces Missions continueilles & ces à l'autre, jettes à de grande peu de fond sur des conventions d'un premier guere qu'ébaiss qu'on y emploie bien François Solano, avoir parcouru grande partie verti un grand fait aucun Et que de foibles fit observer qu la parole, con terre, qu'il ne que pour le fa se donner be continuer jusq

Tous ceux pensoient pour mais ils lui pu se dispenser Vicaires généraux

raguay. Après qu'il les eut tous entretenus en particulier, il les assembla pour regler de concert avec eux la conduite uniforme, qu'on devoit tenir en prêchant l'Evangile à tant de Nations dispersées, du moins autant qu'il seroit possible, eu égard à la situation des lieux, & aux circonstances où l'on se trouveroit.

Il dit d'abord qu'il ne pouvoit approuver ces Missions ambulantes, & ces courses continuelles d'une extrémité de ces Provinces à l'autre, & qu'elles lui paroissoient sujettes à de grands inconvéniens. Il parla du peu de fond qu'il y avoit à faire, selon lui, sur des conversions rapides, qui sont le fruit d'un premier mouvement, & qu'on ne peut guere qu'ébaucher, dans le peu de tems qu'on y emploie; qu'on en avoit un exemple bien frappant dans le Saint Pere François Solano, qui vivoit encore, & qui après avoir parcouru tout le Tucuman & une grande partie du Chaco, où il avoit converti un grand nombre d'Infideles, n'ayant fait aucun Etablissement fixe, n'avoit laissé que de foibles traces de son Apostolat. Il fit observer qu'il en étoit encore du grain de la parole, comme de celui que l'on jette en terre, qu'il ne suffisoit pas de le semer; mais que pour le faire germer, il falloit encore se donner beaucoup d'autres soins, & les continuer jusqu'à la moisson.

Tous ceux à qui ce discours s'adressoit, pensoient pour le fond comme le Visiteur; mais ils lui représenterent qu'ils n'avoient pu se dispenser d'aller où les Evêques, & les Vicaires généraux, qui gouvernoient les

1602.

Diocèses pendant les vacances des Sièges ; avoient souhaité qu'ils allassent ; que leurs courses n'avoient point été inutiles pour arriver au but qu'ils se proposoient ; qu'ils y avoient acquis une connoissance nécessaire du País & du caractere des différentes Nations , auxquelles ils devoient annoncer l'Evangile ; que Dieu a ses desseins dans ces Expéditions passageres ; que les Hommes Apostoliques sont quelquefois inspirés de passer rapidement d'une Province à l'autre , comme ces nuées volantes auxquelles le Prophete Isaïe les compare (1) ; qu'ils convenoient cependant avec lui , qu'il étoit à propos de prendre des mesures pour se mettre en état de faire quelque chose de plus durable , & qu'on s'étoit déjà fixé en plusieurs endroits ; mais qu'il ne falloit pas renoncer absolument à des excursions , qui sont dans l'ordre de la Providence pour le salut de plusieurs Prédestinés , qui y est souvent attaché , & que telles ont été celles du Pere François Solano , que Dieu avoit autorisées d'un grand nombre de miracles. Chacun proposa ensuite ses vûes sur ce qu'il y avoit de mieux à faire , dans la situation où se trouvoit alors le vaste País , où ils avoient entrepris d'établir la Religion Chrétienne sur les ruines de l'Idolâtrie.

Projet du
Visteur jugé
impraticable.

Sur ces entrefaites le Visteur reçut des Lettres de plusieurs Villes du Tucuman , qui lui apprirent que le bruit courroit dans cette Province , que l'unique motif de son voiage étoit de ramener au Pérou tous les Jésuites qu'il avoit rassemblés à Salta ; mais

(1) *Qui sunt isti, qui ut nubes volant ?* Isaïas , 60 7.

il

Il répondit que ce qui n'étoit que l'auroré s'appliqua e mens , dont absolument aux Jésuites País qui est à de la Plata , ce étoit bien que le Pérou qui y viendro qui y a le plus plutôt transf généralemen des Villes de Général de des Collèges fonder. •

Il n'en fut ou le départ se rendre à S vemens dive étoient parti ques-uns avoient & par leurs sensibles à ce nombre marq invectives , de la conduite de mettre à couv vel Institut ne nies pauvres , les País opu Pérou mettoit si le zele du f

Tome I.

il répondit que quand il auroit eu ce dessein, ce qui n'étoit pas, ce qu'il voïoit de ses yeux l'auroit déjà obligé d'y renoncer. Il s'appliqua ensuite à dresser quelques Réglemens, dont le principal fut d'abord jugé absolument impraticable : c'étoit de laisser aux Jésuites de la Province du Bresil tout le País qui est à l'Orient du Paraguay & de Rio de la Plata, par la raison que cette Province étoit bien plus à portée & plus en état que le Pérou d'y envoyer des Missionnaires, qui y viendroient déjà instruits de la Langue qui y a le plus de cours. Ce projet n'eut pas plutôt transpiré au Tucuman, qu'il y fut généralement approuvé, & que la plupart des Villes de cette Province écrivirent au Général de la Compagnie pour lui offrir des Colléges, qu'elles se chargeoient de fonder.

Il n'en fut pas de même à l'Assomption, où le départ des Jésuites qui y étoient, pour se rendre à Salta, avoit excité des mouvemens divers. Tous avoient cru qu'ils étoient partis pour ne plus revenir; quelques-uns avoient témoigné par leurs regrets & par leurs larmes, combien ils étoient sensibles à cette perte; mais le plus grand nombre marqua son ressentiment par des invectives, dont la façon de vivre & toute la conduite de ces Religieux auroient dû les mettre à couvert. Ils publièrent que ce nouvel Institut ne se plaïsoit pas dans les Colonies pauvres, & ne pouvoit se fixer que dans les País opulens ou que le voisinage du Pérou mettoit à portée de le devenir; que si le zele du salut des Ames étoit bien pur

1602.

parmi les Jésuites, ils ne renonceroient pas à une Province, où ils pouvoient trouver autant & plus que dans aucune autre de quoi l'exercer avec fruit, & où l'on n'avoit rien omis pour leur donner des preuves de la plus parfaite confiance; qu'au reste, l'espérance dont on amusoit les Habitans de l'Assomption, de leur envoyer des Jésuites Portugais, ne pouvoit être qu'une pure défaite, n'y ayant aucune apparence que le Conseil royal des Indes consentit à introduire dans les États de Sa Majesté Catholique des Missionnaires qui n'eseroient pas ses Sujets naturels, ni que la Cour de Lisbonne se chargeât d'en fournir à un País, qui n'appartenoit pas à la Couronne de Portugal.

Le Pere de Ortega dans les Prisons du Saint Office.

Il y a bien de l'apparence que le Pere Paez n'avoit pas assez fait réflexion à ces difficultés, qui devoient néanmoins se présenter d'abord à son esprit. Cependant il ne se rendit pas même aux premières remontrances qu'on lui fit sur cela; mais comme il ne fit aucune démarche pour l'exécution de son projet, on eut tout le tems de lui en faire voir les inconvéniens & les suites. D'autre part, le Pere de Lorençana n'étoit apparemment pas encore instruit de tout le mauvais effet qu'avoit produit à l'Assomption son départ de cette Ville, avec celui du P. de Ortega; mais il étoit occupé à Salta d'une affaire qui l'inquiétoit beaucoup plus: son Compagnon venoit de recevoir un ordre de se rendre incessamment à Lima, pour se sifler au Tribunal de la suprême Inquisition du Pérou.

Quoiq
 que le P
 cequ'il a
 de descen
 extrême
 qu'il lui e
 pour arri
 & ni sa p
 ration de
 & au Para
 son arrivé
 fût renfer
 L'étonnem
 lieux où
 prit cette
 imaginer
 vû faire de
 cice de for
 Ciel s'étoi
 eût mérité
 sur-tout de
 Lui-même
 étoit accu
 du Tribuna
 grande rign
 damner; &
 Dieu garde
 liante, sus
 qui avoit
 coupable,
 innocent.
 Il demeu
 qu'on lui p
 tendoit tou
 & comme
 choit aucun

Quoiqu'un voïage de trois cents lieues , que le Pere de Ortega venoit de faire , parcequ'il avoit été obligé pour aller à Salta de descendre le Fleuve jusqu'à Santafé , eût extrêmement augmenté ses douleurs , & qu'il lui en restât encore cinq cents à faire pour arriver à Lima , il partit sans délai ; & ni sa prompte obéissance , ni la considération de ses travaux apostoliques au Bresil & au Paraguay , n'empêcherent point qu'à son arrivée dans la Capitale du Pérou , il ne fût renfermé dans la Prison du Saint Office. L'étonnement fut extrême dans tous les lieux où il étoit connu , lorsqu'on y apprit cette nouvelle ; & personne ne put imaginer qu'un Homme , à qui on avoit vû faire des actions si héroïques dans l'exercice de son Ministère , en faveur duquel le Ciel s'étoit déclaré par plus d'un Miracle , eût mérité qu'on le traitât en Criminel , sur-tout dans l'état d'infirmité où il étoit. Lui-même ne pouvoit deviner de quoi il étoit accusé. Mais d'autre part l'intégrité du Tribunal , qui usoit envers lui d'une si grande rigueur , ne permit pas de le condamner ; & le silence que le Serviteur de Dieu gardoit dans une situation si humiliante , suspendoit le jugement du Public , qui avoit eu bien de la peine à le croire coupable , & qui n'osoit assurer qu'il fût innocent.

Il demeura cinq mois en prison , sans qu'on lui parlât de rien , parcequ'on attendoit toujours qu'il avouât son crime ; & comme sa conscience ne lui en reprochoit aucun , il crut n'avoir point d'autre

De quoi il étoit accusé & sa justification.

1602.

parti à prendre, que d'attendre en silence, & avec la plus parfaite résignation, ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de lui. Au bout de ce tems-là, ses Supérieurs obtinrent qu'il fût remis entre leurs mains, sous condition de le représenter dès qu'ils en recevroient l'ordre, & de ne lui permettre, ni de sortir de la Maison, ni de voir personne de dehors, ni de dire la Messe, & il passa encore deux ans dans cet état. Enfin, le Saint Office reçut du Paraguay un Acte qui le justifioit pleinement. C'étoit la rétractation faite juridiquement, & devant plusieurs Témoins qui l'avoient signée, d'un Habitant de Villarica, qui l'avoit accusé d'avoir révélé sa Confession, & qui se trouvant au lit de la mort, déclaroit que c'étoit une pure calomnie; ajoutant que la fermeté du saint Homme à ne vouloir pas l'absoudre, ou à exiger trop de lui, & dont il connoissoit trop tard la justice & la sagesse, l'avoit porté à s'en venger par une accusation si atroce.

Le Président du Tribunal de l'Inquisition n'eut pas plutôt reçu cet Écrit, qu'il déclara de la manière la plus solennelle, l'innocence de l'Accusé, & le rétablit dans tous ses droits. Toute la Ville de Lima prit part à la joie que causoit aux Jésuites un si heureux dénouement, & tout retentit des louanges d'un Homme, qui après avoir combattu si glorieusement l'Hérésie, le Libertinage & l'Idolâtrie, triomphoit de la Calomnie d'une manière d'autant plus éclatante, qu'il n'avoit jamais paru plus saint, que tandis qu'il étoit traité en Cri-

DU P

minel. Dom
Comte de M
comprit qu'u
l'Homme qu
des Chiriguan
témoigné vou
Christianisme
portoit extrê
Tucuman, &

Mais nous
un miracle po
le joug de l'
pas encore ju
faveur de cer
& féroce, qu
de se réconci
leur demanda
quand la guer
pour détourne
naçoit; & l'e
appris le peu
sur ses prome
pendant, com
s'en défioient
qu'ils les conno
cru qu'il leur co
tes les invitati
essayer de les g
moien de pouv
ment avec les
tant point qu'i
par la Provid
cœurs les plus
font connus qu
point s'exposer
Ortega n'eut ga

minel. Dom Gaspar de Zuñiga & Azevedo, Comte de Monterey, Viceroi du Perou, comprit qu'un si grand Religieux étoit l'Homme qu'il cherchoit pour l'envoier à des Chiriguanes, qui depuis peu avoient témoigné vouloir sincèrement embrasser le Christianisme, & dont la conversion importoit extrêmement à la tranquillité du Tucuman, & même à celle du Pérou.

Mais nous avons déjà dit qu'il falloit un miracle pour réduire ces Barbares sous le joug de l'Evangile; & le Seigneur n'a pas encore jugé à propos de le faire en faveur de cette Nation également perfide & féroce, qui ne faisoit jamais semblant de se réconcilier avec les Espagnols, en leur demandant des Missionnaires, que quand la guerre lui devenoit onéreuse, ou pour détourner quelque orage qui la menaçoit; & l'expérience n'avoit pas encore appris le peu de fond qu'il y avoit à faire sur ses promesses & sur ses avances. Cependant, comme les Missionnaires, qui s'en défoient plus que personne, parce qu'ils les connoissoient mieux, ont toujours cru qu'il leur convenoit de se prêter à toutes les invitations qu'on leur faisoit pour essayer de les gagner à Jesus-Christ, seul moien de pouvoir les réconcilier sincèrement avec les Espagnols, & qui, n'ignorant point qu'il y a des momens marqués par la Providence pour triompher des cœurs les plus rebelles à la Grace, qui ne sont connus que de lui seul, ne doivent point s'exposer à les manquer, le Pere de Ortega n'eut garde de se refuser à ce que

1602.

Il est chargé d'une Mission chez les Chiriguanes, qui ne réussit pas.

1602.

le Viceroy souhaitoit de lui. Il embrassa même avec joie une occasion, qui lui faisoit esperer de mourir dans l'exercice de la vie Apostolique, à laquelle il s'étoit consacré dès sa jeunesse, & peut-être même de la terminer par le martyre.

Sa mort.

Il partit en 1601 pour la Cordilliere Chiriguane avec le Pere Jérôme de Villarnao, & ils y furent assez bien reçus; mais ils ne tarderent pas à s'appercevoir que ces Barbares ne pensoient à rien moins qu'à embrasser notre sainte Religion. Ils n'ominrent pourtant rien pour les y engager; & pendant deux années entieres ils mirent en œuvre tout ce que le zele le plus ardent, & la plus industrieuse charité, purent leur suggerer pour amollir ces cœurs endurcis. Enfin ils reconnurent avec douleur que le jour du salut n'étoit pas encore venu pour eux. Alors la santé du Pere Ortega se trouvant tout-à-fait ruinée, son Compagnon reçut un ordre de le conduire à la Plata, où il mourut en 1622, dans une extrême vieillesse.

Tentatives des PP. de St. François auprès des Chiriguanes, & quel en fut le succès.

Pour finir cette digression, & ne pas revenir sitôt aux Chiriguanes, qui interromproient trop souvent le fil de cette Histoire, j'ajouterai ici qu'après que les deux Missionnaires Jésuites furent sortis de la Cordilliere, quelques Religieux de Saint François voulurent éprouver s'ils ne seroient pas plus heureux, que ces Peres ne l'avoient été. Le Pere Augustin Fabio, accompagné d'un Frere Convers, entra dans ces Montagnes par la Vallée de Tarija, après en avoir obtenu la permission du Viceroy,

DU

de l'Audience
l'Archevêque
que de cet
1650, nou
conversions
mais que,
fait conce
ces, & n
ne réussisse
sous l'éten
pendant un
fit à la Pla
pagnols, qu
dilliere, ch
fermerent t
leurs Monta
put jamais

Fin

de l'Audience royale des Charcas & de l'Archevêque de la Plata: & la Chronique de cet Ordre, imprimée à Lima en 1650, nous apprend qu'ils y firent quelques conversions, & qu'ils y bâtirent une Eglise; mais que, ces premiers succès leur aiant fait concevoir les plus hautes espérances, & ne doutant presque plus qu'ils ne réussissent à ranger toute cette Nation sous l'étendard de la Foi, ces Barbares, pendant un voiage que le Pere Villarnao fit à la Plata, massacrerent quelques Espagnols, qui l'avoient suivi dans la Cordilliere, chasserent son Compagnon, & fermerent si bien toutes les avenues de leurs Montagnes, que le Pere Villarnao ne put jamais y rentrer.

1602.

Fin du quatrieme Livre.



PIECES

POUR SERVIR DE PREUVES
& d'éclaircissemens à l'Histoire
du Paraguay.

RELATION DE FERNAND DE RIBERA.

1545. **E**N la Ciudad de la Ascension (1), que es en el Rio del Paraguay, de la Provincia del Rio de la Plata, à tres dias del mes de Março, año del nacimiento de nuestro Salvador Jesu-Christo de mil y quinientos y quarenta y cinco años, en presencia de mi el Escrivano publico, y Testigos de yuso escritos, estando dentro de la Yglesia y Monasterio de nuestra Señora de la Merced de Redemcion de Captivos, pareció.

RELATION
DU CAPITAIN
NE FERNAND
DE RIBERA.

(1) Cet Ecrivain est le seul qui donne à l'Assomption le nom d'Ascension: il le lui donne par-tout.

DANS la Ville de l'Assomption, située sur le Fleuve du Paraguay, dans la Province de Rio de la Plata, le troisieme du mois de Mars 1545, en présence de moi Ecrivain public, & des Témoins ci-dessous nommés, étant dans l'Eglise du Monastere de Notre-Dame de la Merced de la Rédemption des Captifs, comparut le Capitaine Fernand de Ribera, un des Conquérens de cette Province, & dit que le Seigneur D.

PIECES
presente el
Hernando de
Conquistador
Provincia,
que por q
tiempo que
Dom Alvar
Cabeça de
Governador
lantado, y
general desta
cia del Rio d
ta por su M
estando en e
de los Rey
donde la entr
cubrir en el a
fado de mil
nientos y qu
tres, le embi
mandado con
gantín y ciert
à descubrir
Rio arriba, e
man Ygatu,
un braço de d
muy grandes
dalosos, el
los quales se ll
careati, y el o
va, que segun
cion de los In
turales vien
tre las Poblaci
la Tierra a de
que aviendo ll

presente el Capitan Hernando de Ribera, Conquistador en esta Provincia, y dixò, que por quanto al tiempo que el Señor Dom Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, Governador, y Adelantado, y Capitan general desta Provincia del Rio de la Plata por su Majestad, estando en el Puerto de los Reyes, por donde la entrò à descubrir en el año pasado de mil y quinientos y çarenta y tres, le embiò, y fue mandado con un Bergantin y cierta gente à descubrir por un Rio arriba, que llaman *Ygatu*, que es un braço de dos Rios muy grandes y caudalosos, el uno de los quales se llama *Yacareati*, y el otro *Yayva*, que segun Relacion de los Indios naturales vienen por entre las Poblaciones de la Tierra a dentro; y que aviendo llegado a

Alvare Nuñez Cabeça de Vaca, Gouverneur, Adelantado, & Capitaine général pour Sa Majesté, dans ladite Province de Rio de la Plata, se trouvant au Port des Rois, où il étoit venu en l'année 1543 pour découvrir le País, il fut envoié par ledit Seigneur, & partit sur un Brigantin avec un nombre de gens; & remonta un Riviere nommée *Ygatu*, formée par le Confluent de deux grandes Rivieres, lesquelles, suivant ce qui lui a été dit par les Indiens du País, se nomment l'une *Yacareati*, & l'autre *Yayva*, & arroisent des País fort peuplés; qu'étant arrivé chez les *Xarayès*, sur les connoissances que lui donnerent ces Indiens, aiant laissé son Brigantin en lieu de sûreté, il se mit

P v

1545-

RELATION
DU CAPITAINE
FERNAND
DE RIBERA.

1545.
RELATION
DU CAPITAI-
NE FERNAND
DE RIBERA.

los pueblos de los Indios, que se llaman los *Xarayes*, por la relacion que dellos ovò, dexando el vergantín en el Puerto à buen recaudo, se entrò con quarenta hombres por la Tierra à dentro à la ver y descubrir por vista de ojos; yendo caminando por muchos pueblos de Indios ovò y tomò de los Indios naturales de los dichos pueblos, y de otros, que de mas lexos le vinieron à ver y hablar, larga y copiosa relacion; laqual el examinò y procurò examinar y particularizar, para saber dellos la verdad, como hombre que sabe la Lengua *Cario*; por cuya interpretacion y declaracion comunicò y platicò con las dichas generaciones, y se informó de la dicha Tierra.

Y porque al dicho tiempo el llevò en su compania à Juan Valderas, Escrivano

en marche avec quarante Hommes, pour découvrir le País, de ses propres yeux; qu'il rencontra sur sa route plusieurs Bourgades Indiennes, dont les Habitans, & plusieurs autres qui venoient de plus loin pour le voir & lui parler, lui donnerent de grandes lumieres sur ce qu'il cherchoit; & que comme il entendoit fort bien la Langue Carienne (qui cours dans tout ce País), il examina & fit examiner avec soin tout ce qu'il put apprendre, par le moien de ces Indiens, de ce qui regardoit ce País, & la vérité du rapport qu'ils lui firent.

Et que commei avoit mené avec lui Jean Valderas, Escrivain de Sa Majesté,

de Su Mage
qual escr
sentò alg
del dicho
miento, p
verdad de
riquezas,
ciones, y
des de Ge
dicha Tier
quizo dezi
Juan Valde
que las asse
su mano e
Relacion;
ni abiertar
supo, ni e
ni el las ha
declarado,
dicho tiemp
era su inte
las comunie
zir al dich
Governador
que luego
personalmen
quitar la
porque assi
al servicio d
de Su Mage
que aviendo
por la Tierra
jornadas, p
y mandamie
Señor Gover
se bolvio al

de Su Majestad, el qual escrivio y asentò algunas cosas del dicho descubrimiento, pero que la verdad de las cosas, riquezas, y poblaciones, y diversidades de Gentes de la dicha Tierra no las quizo dezir al dicho Juan Valderas, para que las asentasse por su mano en la dicha Relacion; ni clara, ni abiertamente las supo, ni entendio, ni el las ha dicho, ni declarado, porque al dicho tiempo fue, y era su intencion de las comunicar y dezir al dicho Señor Governador, para que luego entrasse personalmente à conquistar la Tierra, porque assi convenia al servicio de Dios y de Su Majestad: y que aviendo entrado por la Tierra ciertas jornadas, por carta y mandamiento del Señor Governador, se bolvio al Puerto

il lui fit mettre par écrit une partie des réponses que les Indiens lui faisoient; mais il ne jugea pas à propos de lui communiquer bien des choses qui concernoient les richesses du País, & d'autres particularités qu'il écrivit lui-même, dans le dessein de n'en faire part qu'audit Seigneur Gouverneur, parcequ'il jugeoit convenable, pour le service de Dieu & pour celui de Sa Majesté, que lui-même fit en Personne la découverte du País: que dans cette vue, après avoir pénétré assez avant dans l'intérieur du País, il étoit retourné au Port des Rois, suivant l'ordre qu'il en avoit par écrit dudit Seigneur; que l'ayant trouvé malade avec la meilleure partie de ses Troupes, il ne lui fut pas possible

1545.

RELATION
DU CAPITAL-
NE FERNAND
DE RIBERA.

1545.
RELATION
DU CAPITAIN
FERNAND
DE RIBERA.

de los Reyes, y à de lui rendre compré
causa de hallar le de ses découvertes,
enfermo à el y à toda & de ce qu'il avoit
la gente, no tuvo lugar appris des Naturels
de le poder in- du País : que les ma-
formar del descu- ladies augmentant,
brimiento, y darle ledit Seigneur, crai-
la Relacion, que de gnant de perdre ce qui
los Naturales avia lui restoit d'Hom-
avido; y dende à mes, fut contraint
pocos dias constreñido de s'embarquer avec
do por necesidad de eux pour retourner à
la enfermedad, por l'Assomption; qu'il
que la Gente no se y arriva fort malade,
se mutiesse, se vino & que peu de jours
à esta Ciudad y Puerto après les Officiers de
de la Ascension, Sa Majesté le firent
en laqual estando prisonnier, comme
enfermo, dende à il est connu de tout
pocos dias que fue le monde, de sorte
llegado, los Officia- qu'il fut impossible
les de Su Majestad le au Déposant de lui
prendieron, como es faire part de sa Re-
à todos notorio, por lation; que présen-
manera que no le tement les Officiers
pudo manifestar la de Sa Majesté le con-
Relacion: y porque duisant en Espagne,
agora al presente los & que pouvant arri-
Officiales de Su Ma- ver que par quelque
jestad van con el Se- accident, ou de mort
ñor Governador à ou d'une trop lon-
los Reynos de espa- gue absence, & par-
ña, y porque podria cequ'on pourroit l'en-
fer en el entretanto à voier ailleurs, la
el le succediesse al- connoissance de ses
gun caso de muerte, découvertes ne par-

DE L'F

ò ausencia
otras parte
no pudietse
do; por
perdieffe la
y avisos de
da y descub
que Su Maje
muy deserv
Señor Go
le vendria m
ño y perdie
lo qual seria
pa y cargo;
y por el des
su conscienci
cumplir con
cio de Dios
Majestad, y
ñor Govern
su nombre,
te mi el E
quiere hazer
Relacion de
su descubrim
para dar avi
Majestad del
informacion
cion que ovò
Indios natura
que pedia y
vano, la tom
dicha Relacio
Dixò y dec
dicho Capitan
nando de Ribe

ò ausencia, ò ir à
 otras partes, donde
 no pudiessè ser avisa-
 do; por donde se
 perdiessè la Relacion
 y avisos de la entra-
 da y descubrimiento,
 que Su Majestad seria
 muy deservido, y al
 Señor Governador
 le vendria mucho da-
 ño y perdida, todo
 lo qual seria à su cul-
 pa y cargo; portanto
 y por el descargo de
 su conciencia, y por
 cumplir con el servi-
 cio de Dios y de Su
 Majestad, y del Se-
 ñor Governador en
 su nombre, aora an-
 te mi el Escrivano
 quiere hazer y hazia
 Relacion del dicho
 su descubrimiento,
 para dar aviso à Su
 Majestad del, y de la
 informacion y rela-
 cion que ovò de los
 Indios naturales; y

que pedia y requerìa à mi el dicho Escri-
 vano, la tomassè, y la recibieffè: laqual
 dicha Relacion hizo en la forma siguiente.

Dixò y declarò el Le susdit Capitai-
 dicho Capitan Her- ne Fernand de Ribe-
 nando de Ribera que ra, dit & déclara que

vint point jusqu'au-
 dit Seigneur, ce qui
 seroit pour le service
 de Sa Majesté & pour
 lui une grande perte
 & la cause d'un tort
 considerable, il a
 jugé nécessaire, tant
 pour la décharge de
 sa conscience, que
 pour remplir ses obli-
 gations envers Dieu,
 Sa Majesté, & ledit
 Seigneur Gouver-
 neur, de faire par-
 devant moi, Ecrivain
 du Roi, le récit de
 ses découvertes, &
 par ce moïen infor-
 mer Sa Majesté de
 tout ce qu'il a appris
 des Indiens naturels
 des Païs qu'il a par-
 courus, & il m'a re-
 quis dans les formes
 de recevoir sa Rela-
 tion, laquelle est
 conçue en ces ter-
 mes.

154)-

RELATION
 DU CAPITAIN
 NE FERNAND
 DE RIBERA.

1545.
RELATION
DU CAPITAI-
NE FERNAND
DE RIARRA.

à veynte dias del mes de Diciembre del año pasado de mil y quinientos y quatro y tres años, partio del Puerto de los Reyes en el Vergantín nombrado el *Golondrino* con cinquenta y dos hombres por mandado del Señor Governador, y fue navegando por el Rio del *Ygatu*, que es brazo de los dichos dos Rios *Yacareati* y *Yayva*, este brazo es muy grande y caudaloso; y à las seis jornadas entrò en la madre destos dos Rios, segun Relacion de los Indios naturales por do fue tocando; estos dos Rios señalaron que vienen por la Tierra a dentro, y que este Rio, que se dize *Yayva*, deve de proceder de las Sierras de Santa Martha, y es Rio muy grande y poderoso, mayor que el Rio *Yacareati*, el qual, segun las señales, que los

le vingtieme de Décembre de l'année 1543, il partit du Port des Rois sur un Brigantin, nommé le *Golondrino*, avec cinquante-deux hommes, par ordre du Seigneur Gouverneur, pour remonter l'*Ygatu*, grande Riviere formée par la jonction de deux autres nommées *Yacareati* & *Yayva*; qu'après six jours de navigation, il arriva au Confluent des deux susdites Rivieres; que les Indiens qu'il rencontra lui firent entendre que l'*Yayva* sortoit des Montagnes de Sainte Marthe, qu'elle est beaucoup plus grande que l'*Yacareati*, qui sort des Montagnes du Pérou, que dans l'étendue de Pais qui les sépare il y a une infinité de Nations & de Bourgades, dont on a appris que ces deux Rivieres se

Indios dan las Sierras y entre el otro, gran distancia Tierra, y por infinitas Gente gun los N dixerón, y juntar se e Rios *Yayva* reati en Tierra Indios *Pero* y allí se tornó vidir, y a seguir guas el Rio se tornan à y aviendo na diez y siete jornadas por el dicho pasò por Tierra los Indios *P* ças, y llegó Tierra de los *Xarayes*, Gente bradoras, de gran mantenimiento criadores de Patos Gallinas, y Aves, pesquerías, Gente de paz, y obedes su Principal. El gado à esta gente de la Tierra de los *Xarayes*, estando

Indios dan, viene de las Sierras del Peru; y entre el un Rio y el otro, ay muy gran distancia de Tierra, y pueblos de infinitas Gentes, segun los Naturales dixeron, y vienen à juntar se estos dos Rios Yayva y Yacareati en Tierra de los Indios *Perobaçæz*, y alli se tornan à dividir, y a setenta leguas el Rio abaxo, se tornan à juntar; y aviendo navegado diez y siete jornadas por el dicho Rio, passò por Tierra de los Indios *Perobaçæz*, y llegò à otra Tierra de los Indios *Xarayes*, Gentes laboradoras, de grandes mantenimientos, y criadores de Patos y Gallinas, y otras Aves, pesquerias y caças, Gente de razon, y obedescen à su Principal. El llegado à esta generacion de los Indios *Xarayes*, estando en

réunissent dans le País des Indiens nommés *Perobaçæz*, & là même se séparent de nouveau, & au bout de soixante & dix lieues se rejoignent; qu'il remonta l'Yayva pendant dis-sept jours, puis se rendit par terre chez les *Perobaçæz*, & passa ensuite chez des *Xarayès*, qui cultivent la terre, font beaucoup de vivres, nourrissent des Oies, des Poules, & beaucoup d'autres Volailles, sont fort raisonnables, & ont un grand Chef qui les commande; qu'étant arrivé dans leur País, il entra dans une de leurs Bourgades d'environ mille Cabannes, fut très bien reçu du grand Chef, qui se nommoit *Camiré*, & dont il s'informa des Peuplades qui sont dans l'intérieur du País, & que sur les notions qu'ils lui donnerent,

1545.

RELATION
DU CAPITAINE
FERNAND
DE RIBERA.

1545.
RELATION
DU CAPITAINE
FERNAND
DE RIBERA.

un pueblo dellos de
hasta mil casas, a
donde su Principal se
llama *Camiré*, el qual
le hizò buen recibimiento, del qual se
informò de las Poblaciones de la Tierra a dentro; y por la Relacion, que aqui le dieron, dexando el Vergantín con doze hombres de guarda, y con una Guya, que llevò de los dichos Xarayes, passò adelante, y caminò tres jornadas hasta llegar à los pueblos

de una generacion de Indios, que se dizen *Urtueses*, laqual es buena Gente, y labradores à la manera de los Xarayes, y de aqui fue caminando por Tierra toda poblada, hasta ponerse en quinze grados menos dos tercios, yendo la via del Oeste.

Estando en estos pueblos de los *Urtueses* y *Aburuñes*, vinieron alli otros muchos Indios principales de otros pueblos mas a dentro comarcanos à hablar con el, y traelle plumas à manera de las del Peru, y planchas

laissant là son Bri-
gantín avec douze
Hommes pour le
garder, il marcha en
avant pendant trois
jours & arriva chez
des Indiens nommés
Urtuesès, Nation
fort raisonnable &
qui cultive la terre
comme les Xarayes;
qu'au-delà il traversa
un País très peuplé,
& marchant toujours
à l'Ouest, il se trou-
va par les quinze
degrés de Latitude
moins deux tiers.

DE L'

de metal
de los qu
formò, y
tica y av
uno, part
re de las P
y Gentes de
y los dicho
en conform
discrepar,
ron que à d
das de alli,
da del Ucf-
te, habitav
nian muy
Pueblos un
res, que ter
cho metal
amarillo, y
asientos y
de sus casa
dos del dicho
y tenian por
cipal una M
la misma
cion, y que
de guerra, y
de los Indios
antes de lleg
generacion de
chas Muger
una generacio
Indios, que e
muy pequeña
los quales, y
generacion

de metal *Chafalonia*, de los quales se informò, y tuvo plastica y aviso de cada uno, particularmente de las Poblaciones y Gentes de adelante; y los dichos Indios en conformidad, sin discrepar, le dixeron que à diez jornadas de alli, à la vanda del Uef-Nor-Uef-te, habitavan y tenian muy grandes Pueblos unas Mugerres, que tenian mucho metal blanco y amarillo, y que los assientos y servicios de sus casas eran todos del dicho metal, y tenian por su principal una Muger de la misma generacion, y que es gente de guerra, y temida de los Indios, y que antes de llegar à la generacion de las dichas Mugerres estava una generacion de los Indios, que es gente muy pequena, con los quales, y con la generacion destos

du Pérou, & des plaques d'un métal qu'ils appellent *Chafalonia*. Il leur fit à tous en particulier beaucoup de questions, principalement sur les Nations & les Peuplades plus avancées dans le País, & tous unanimement lui dirent qu'à dix journées de là à l'Ouest & au Nord-Ouest, il y avoit de grandes Peuplades uniquement occupées par des Femmes, dont les Bourgades étoient très considérables, & qui avoient beaucoup de métal blanc & jaune; qu'on ne voïoit rien chez elles qui ne fût de l'un ou de l'autre; qu'elles avoient à leur tête une Femme de leur Nation; qu'elles étoient fort guerrières & formidables à tous leurs Voisins; qu'avant que d'arriver chez elles, on rencontroit une très-pe-

1545.

RELATION
DU CAPITAIN
NE FERNAND
DE RIBERA.

1545.
RELATION
DU CAPITAL
NE FERNAND
DE RIBERA.

que informaron, pe-
lean las dichas Mu-
geres, y les hazen
guerra; y que en
cierto tiempo del
año se juntan con es-
tos Indios comarca-
nos, y tienen con
ellos su comunica-
cion carnal, y si las,
que quedan preña-
das, paren hijas, tie-
nen se las consigo, y
los hijos los crian
hasta que dexan de
mamar, y los em-
bian à sus padres; y
que de aquella parte
de los Pueblos de las
dichas Mugerres avia
muy grandes pobla-
ciones, y gente de
Indios, que confinan
con las dichas Mu-
geres, y que la rela-
cion que toca à las
dichas Mugerres, lo
avian dicho sin pre-
guntarselo; à lo que
le señalaron està por
de un lago de agua,
muy grande, que los
Indios nombraron la
casa del sol; dicen
que alli se encierra el
sol; por manera que
petite Nation d'Indiens;
auxquels, aussi-bien
qu'à ceux qui lui par-
loient, elles faisoient
souvent la guerre,
& qu'en un certain
tems de l'année elles
faisoient venir des
Hommes de cette
petite Nation pour
coucher avec elles;
qu'elles gardoient les
enfans qu'elles en
avoient, jusqu'à ce
qu'ils fussent sevrés,
& qu'alors elles ren-
voioient les Garçons
à leurs Peres; qu'el-
les avoient pour Voi-
sins, du même côté,
de nombreuses Peu-
plades d'Indiens; que
ceux qui leur avoient
dit tout cela, l'a-
voient fait sans
qu'on le leur deman-
dât, & qu'ils leur
avoient encore dit
qu'à côté de leurs
Habitations il y a-
voit un très grand
Lac, que les Indiens
appelloient la Mai-
son du Soleil, parce-
que cet Astre s'y cou-
che, & que c'étoit

DE L'H

entre las es-
santa Mar-
dicho lago
las dichas M-
la vanda de
ueste, y
lante de la
ciones, q
passados los
de las Mu-
otras muy
poblaciones
tes, los qu
Negros, y
señalaron tie-
bas como a
Fueron pr
dos como fa-
eran Negro
ron que por
avian visto
dres, y se l
otras - gene
comarcanas
cha Tierra,
eran gentes
davan vestida
casas y pue
tienen de p
tierra, y fo
grandes, y
gente que
mucho metal
y amarillo e
cantidad, qu
firven con o

entre las espaldas de
santa Martha, y el
dicho lago, habitan
las dichas Mugerés à
la vanda de Uesnor-
ueste, y que ade-
lante de las pobla-
ciones, que estan
passados los Pueblos
de las Mugerés, ay
otras muy grandes
poblaciones de gen-
tes, los quales son
Negros, y, à lo que
señalaron tienen bar-
bas como aguileñas

Fueron preguntan-
dos como sabian que
eran Negros; y dixe-
ron que por que los
avian visto sus pa-
dres, y se lo dezian
otras generaciones
comarcanas à la di-
cha Tierra, y que
eran gentes que an-
davan vestidas, y las
casas y pueblos los
tienen de piedra y
tierra, y son muy
grandes, y que es
gente que poseen
mucho metal blanco
y amarillo en tanta
cantidad, que no se
sirven con otras co-

entre le derriere des
Montagnes de Sainte
Marthe, & le grand
Lac qu'habitoient
les susdites Femmes
à l'Ouest - Nord-
Ouest; & que plus
avant il y avoit de
grandes Peuplades
de Negres, lesquels,
sur le rapport qu'on
leur en fit, ont la
barbe pointue à la
maniere des Mores.

à manera de Mores.

On leur demanda
d'où ils savoient que
c'étoient des Né-
gres, & ils respondi-
rent que leurs Peres
les avoient vus, &
qu'ils l'avoient en-
core oui dire à d'au-
tres Indiens qui en
étoient voisins;
qu'on leur avoit a-
jouté que ces Negres
étoient vêtus, que
leurs maisons &
leurs Bourgades,
qui sont très gran-
des, étoient bâties
de pierres & de ter-
re; qu'ils ont du mé-
tal blanc & jaune en

1545.

RELATION
DU CAPITAI-
NE FERNAND
DE RIBERA.

1545.
RELATION
DU CAPITAINE
FERNAND
DE RIBERA.

las en sus casas, de
vesijas, y ollas, y
tinajas muy grandes,
y todo lo demas. Y
preguntò à los di-
chos Indios à que
parte dimoravan los
pueblos y habitacion
de la dicha GenteNe-
gra, y señalaron que
dimoravan al Nor-
ueste, y que, si que-
rian ir allà, en quin-
ze jornadas llega-
rian à las Poblacio-
nes vezinas y comar-
canas à los pueblos
de los dichos Nègros;
y à lo que le paresee,
segun y la parte don-
de señalò, los di-
chos pueblos estan en
doze grados à la van-
da del Norueste en-
tre las Sierras de san-
ta Martha y las del
Marañon, y que es
gente guerrera, y pe-
lean con arcas y fle-
chas. Assi mismo se-
ñalaron los dichos
Indios, que des Oes-
norueste hasta el
Norueste quarta al
Norte ay otras mu-
chas Poblaciones y

si grande quantité,
que tous leurs meu-
bles en font, même
les plus grands, com-
me marmites, &c.
On leur demanda de
quel côté habitoient
ces Nègres; & ils ré-
pondirent que c'é-
toit au Nord-Ouest;
que s'ils vouloient y
aller, ils arrive-
roient en quinze
jours aux premières
Bourgades, ce qui,
joint à quelques in-
dices qu'on leur don-
noit, leur fit juger
que ces Nègres é-
toient par les douze
dégrés au Nord-
Ouest entre les Mon-
tagnes de sainte
Marthe & celles du
Marañon. On leur
dit encore que ces
Nègres étoient fort
guerriers, & que
leurs armes sont l'arc
& la fleche; qu'en
tirant de l'Ouest-
Nord - Ouest au
Nord-Ouest-quart-
de Nord, il y a
beaucoup de gran-
des Peuplades d'In-

muy grande
dios, y pu
grandes qu
dia no pue
verfar de u
otro, y qu
gente que
mucho mé
co y aman
con ello se
sus casas, y
es gente v
para ir alla
ir muy pres
do por tie
poblada; y
simifino por
del Oeste av
de agua mu
de, y que
rescia tierra
vanda à la
à la ribera d
lago avia m
des Poblaci
gentes vestid
posseyan mu
tal, y que
piedras, de qu
bordadas las
y relumbrav
cho, las co
cavan los
dicho lago,
tenian muy g
pueblos, y to

muy grandes de Indios, y pueblos tan grandes que en un dia no pueden atravesar de un cabo à otro, y que toda es gente que poseen mucho métal blanco y amarillo, y con ello se sirven en sus casas, y que toda es gente vestida, y para ir alla, podrian ir muy presto, y todo por tierra muy poblada; y que asimismo por la vanda del Ueste avia un lago de agua muy grande, y que no se parecia tierra de la una vanda à la otra, y à la ribera del dicho lago avia muy grandes Poblaciones de gentes vestidas, y que poseyan mucho métal, y que tenian piedras, de que trayen bordadas las ropas, y relumbravan mucho, las quales sacavan los Indios del dicho lago, y que tenian muy grandes pueblos, y toda era

diens, dont les Bourgades sont si longues, qu'on ne peut aller d'un bout à l'autre en un jour; que leurs Habitans n'ont point d'autres vaiselles que de métal blanc & jaune; qu'ils sont tous vêtus; que pour les aller trouver il n'y avoit pas loin, & que le País par où il falloit passer étoit très peuplé; que du côté de l'Ouest il y avoit un très grand Lac, dont on ne pouvoit pas voir en même tems les deux extrémités, que ses bords étoient peuplés de Nations toutes vêtues, qui avoient aussi beaucoup de métal, & qu'ils tiroient du Lac des pierres très brillantes, dont ils bordoient leurs habits & leurs meubles; qu'ils cultivoient la terre, qu'ils en tiroient beaucoup de vivres, & nourris-

1545.

RELATION
DU CAPITAL-
NE FERNANDEZ
DE RIBERAA

1545.
RELATION
DU CAPITAINE
FERNAND
DE RIBERA.

gente los de las dichas Poblaciones, labradores, y que tenian muy grandes mantenimientos, y criavan muchos Patos y otras aves, y que dende aqui donde se hallò, podia ir al dicho lago y Poblaciones del, à lo que le señalaron, en quinze jornadas, todo por tierra poblada, a donde avia mucho metal y buenos caminos en abaxando las aguas, que à la fazon estavan crecidas; que ellos les llevarian, pero que eran pocos Christianos, y los pueblòs, por donde avian de passar, eran grandes, y de muchas gentes.

Assimismo dixo y declarò que le dixeron y informaron y señalaron à la vanda del Oeste quarta al Sud-Oeste, avia muy grandes Poblaciones que tenian las casas de tierra, y que era

soient une grande quantité de Volailles; que de l'endroit où ils étoient, on pouvoit arriver au Lac & aux premières des Nations qui l'environnent, en quinze jours, & par des chemins très peuplés, & où l'on trouveroit par-tout beaucoup de métal; mais qu'il falloit attendre que les eaux, qui étoient alors fort hautes, fussent baissées; qu'ils s'offriroient bien à les conduire, mais qu'il leur paroissoit qu'ils étoient trop peu de Chrétiens pour entreprendre de passer au milieu de tant de Nations.

Le susdit Capitaine dit & déclara encore que ces mêmes Indiens l'informerent qu'à l'Ouest quart-de-Sud-Ouest, il y avoit de grandes Peuplades, dont les maisons étoient de

buena gente
y muy r
tenian m
y criavan
nado de
grandes, c
les se fir
roças y la
las cargan
guntò si
Poblacion
dichos In
van muy
que le ref
que hasta
era toda tie
da de much
y que en p
po podia ll
las; y que
dichas Po
ay otra g
Christianos
grandes des
arenales, y
agua. Fuer
guntados c
bian como a
stianos de
vanda de la
Poblaciones
ron que en
pos passados
dios comar
las dichas P
nes, avian oy

buena gente vestida y muy rica, y que tenian mucho metal y criavan mucho ganado de ovejas muy grandes, con las quales se sirven en sus roças y labranças, y las cargan; y les preguntó si las dichas Poblaciones de los dichos Indios estavan muy lexos, y que le respondieron que hasta ir à ellos, era toda tierra poblada de muchas gentes, y que en poco tiempo podia llegar à ellas; y que entre las dichas Poblaciones ay otra gente de Christianos, y avia grandes desiertos de arenales, y no avia agua. Fueron preguntados como sabian como avia Christianos de aquella vanda de las dichas Poblaciones; y dixeron que en los tiempos passados, los Indios comarcanos de las dichas Poblaciones, avian oydo dezir

terre, & les Habitans riches & bien vêtus, de bon caractere, avoient beaucoup de métal & quantité de troupeaux de brebis fort grandes, dont ils se servoient pour défricher leurs terres & porter des fardes; qu'il demando s'il y avoit bien du chemin à faire pour les aller trouver, & qu'ils répondirent que non, & que tout le País par où il falloit passer étoit peuplé, & qu'entre ces Peuplades il y avoit des Chrétiens, & de grands Déserts de sable, où l'on ne trouvoit point d'eau; qu'on leur demanda comment ils savoient qu'il y eût là des Chrétiens, & qu'ils répondirent qu'il y avoit déjà quelque tems que les Indiens, qui confinoient avec les Peuplades dont ils par-

1545.

RELATION
DU CAPITAL
NE FERNAND
DE RIBELAN

1545.

RELATION
DU CAPITAINE
FERNAND
RIBERA.

à los Naturales de los dichos pueblos que yendo los de su generacion por los dichos Desiertos, avian visto venir mucha gente vestida blanca con barbas, y trayan unos animales (segun señalaron eran cavallos) diciendo que venian en ellos Cavalleros, y que à causa de non aver agua les avian visto bolver, y que seavian muerto muchos dellos, y que los Indios de las dichas Poblaciones creyan que venia la dicha gente de aquella vanda de los Desiertos; y que asimismo les señalaron que à la vanda del Ueste quarta-al-Sudueste avia muy grandes Montañas y despoblado, y que los Indios lo havian provado à passar, por la noticia que dello renian que avia gentes de aquella vanda, y que no avian po-

loient, y avoient oui dire que plusieurs d'entr'eux voiageant dans ces Déserts avoient vu des Hommes blancs, vêtus, qui avoient de la barbe, & conduisoient des Animaux, (qui, de la maniere dont ils les dépeignoient, étoient des chevaux) & sur lesquels quelques-uns étoient montés; que le manque d'eau les avoit obligés de retourner sur leurs pas, & que plusieurs même étoient morts de soif; que les Indiens de qui ils avoient appris tout cela, croioient que ces Chrétiens venoient de l'Ouest. Ils dirent ensuite qu'à l'Ouest quart-de-Sud-Ouest, il y avoit de grandes Montagnes & un País désert; que des Indiens, aiant eu connoissance qu'il y avoit de ce côté-là des Nations, vou-

dido

DE L'

dido passado se morian bre y sed.

Fueron dos como los de suso dixeran que todos los de toda essa comunicacion que era muy por que avian los dichos nos y cavallos venian por dichos Desiertos que à la de las dichas si la parte de Ueste avia muchas Poblaciones gente rica de metal; y que los dios que de suso dicho, que renian: no noticia de la otra vanda de agua salada avian Navios muy grandes. Fue preguntado si en las dichas poblaciones ay, las gentes principales hon-

Tome I.

didó passar, por que se morian de hambre y sed.

Fueron preguntados como lo sabian los de suso dichos; dixerón que entre todos los Indios de toda essa tierra se comunican, y sabian que era muy cierto, por que avian visto los dichos Christianos y cavallos, que venian por los dichos Desiertos, y que à la cayda de las dichas sierras, à la parte del Sud-Ueste avia muy grandes Poblaciones, y gente rica de mucho metal; y que los Indios que dezian lo suso dicho, dezian que tenian assimismo noticia que en la otra vanda, en el agua salada andavan Navios muy grandes. Fue preguntado si en las dichas Poblaciones ay, entre las gentes dellas, principales hombres,

Tome I.

lurent s'en éclaircir, mais que la faim & la soif les en avoient empêchés.

On leur demanda comment ils avoient été instruits de tout cela : ils dirent qu'entre tous les Indiens de ce Païs il y avoit beaucoup de communication, & qu'ils savoient certainement qu'on avoit vû les susdits Chrétiens avec leurs chevaux venir du côté du Désert dont ils ont parlé; qu'ils savoient de plus qu'à la chûte des susdites Montagnes, vers le Sud-Ouest, il y avoit des Peuplades, dont les Habitans étoient fort riches & avoient beaucoup de métaux; que les mêmes Indiens qu'ils avoient déjà cités, ajoûtoient que de l'autre côté des Montagnes on avoit vû de grands Navires qui navigeoient dans l'eau salée. On leur

1545.

RELATIO
DU CAPITAIN
NE FERNAND
DE RIBERA.

1545.
RELATION
DE CAPITAIN
NE FERNAND
DE KIBERA.

que les mandan ; dixeron que cada generacion y poblacion tiene solamente uno de la misma generacion , à quien todos obedescen. Declarò que para saber la verdad de los dichos Indios , y saber si discrepavan en su declaracion , en todo un dia y una noche de cada uno por si los preguntò por diversas vias la dicha declaracion , en lo qual , tornando la à dezir y declarar , sin variar ni discrepar , se conformaron.

Laqual Relacion de suso contenida el Capitan Hernando de Ribera dixo y declarò averla tomado y recebido con toda claridad , y sin fraude ni cautela , y porque à la dicha su Relacion se pueda dar y de toda fé y credito , y no se pue-

demanda si toutes ces Nations avoient des Chefs qui les commandassent ; & ils répondirent que chaque Nation & chaque Peuplade avoit un Chef , à qui tous obéissoient. Il déclara que pour être mieux instruit de la vérité , il avoit interrogé chacun de ces Indiens en particulier , & avoit pris toutes les précautions nécessaires , pendant tout un jour & une nuit , pour voir s'ils ne se contrediroient point , & qu'il n'avoit trouvé aucune variété dans leur rapport.

Le Capitaine Fernand de Ribera , la lecture faite de cette Relation , dit & déclara qu'elle ne contenoit rien , qu'il n'eût appris clairement & sans aucune fraude des Indiens , aiant écrit avec la dernière exactitude tout ce qu'ils lui a-

da poner ninguna de ello , ni en esto , dixo que va , y jurò por y por Santa y por las palos los fantos que vangelios , corporalment su mano dere un Libro Mission al presente manos tenia verendo Padre cisco Gonzalez Panyagua , por parte de los escritos los Evangelios , la señal de la à tal como es donde assimis so su mano de que la Relacion segun y de la y manera que tiene dicha y rada y de su contiene , le fi da , dicha y rada por los Indios principes de la dicha tier de otros hon ancianos , à los

da poner ni ponga ninguna duda en ello, ni en parte de esto, dixo que jurava, y jurò por Dios, y por Santa Maria, y por las palabras de los santos quatro Evangelios, donde corporalmente puso su mano derecha en un Libro Missal, que al presente en sus manos tenia el Reverendo Padre Francisco Gonzalez de Panyagua, abierto por parte do estavan escritos los santos Evangelios, y por la señal de la Cruz à tal como esta †, donde assimismo puso su mano derecha, que la Relacion, segun y de la forma y manera que la tiene dicha y declarada y de suso se contiene, le fue dada, dicha y declarada por los dichos Indios principales de la dicha tierra, y de otros hombres ancianos, à los qua-

voient dit, sans aucune altération & sans y rien ajoûter : & afin qu'on y pût donner une croïance entiere, il juroit sur le saint nom de Dieu, sur celui de la Sainte Vierge Marie, sur les quatre Evangelies, en mettant la main droite sur les endroits d'un Missel que le Révérend Pere François Gonzales de Panyagua lui présenta, & sur une Croix marquée de la maniere suivante †, sur laquelle il mit aussi la main droite, il assura de la même maniere & avec les mêmes formalités, que sa Relation ne contenoit rien qu'il n'eût appris des principaux Indiens & de plusieurs Anciens, en prenant toutes les précautions qu'il a marquées ; ajoûtant, pour une plus parfaite conviction, que des Indiens de quelques autres

1545.
RELATION
DU CAPITAINE
DE FERNANDEZ
DE RIBERA.

1545.
RELATION
DU CAPITAINE
FERNAND
DE RIBERA.

les con toda diligencia examinò y interrogò para saber dellos verdad y claridad de las cosas de la tierra à dentro; y que avida la dicha Relacion, assimismo le vinieron à ver otros Indios de otros pueblos, principalmente de un Pueblo, que se dize *Urutabe-*

re, y de una jornada del se bolvio; que de todos los dichos Indios assimismo tomò aviso, y que todos se conformaron con la dicha Relacion clara y abiertamente; y sù cargo del dicho juramento declaró que en ello, ni en parte dello, no ovo, ni ay cosa ninguna ni acrescentada, ni fingida, salvo solamente la verdad de todo, que le fue dicho e informado, sin fraude ni cautela alguna.

Otrofi dixo y declaró que les informaron los dichos Indios que el Rio *Yacareati* tiene un salto, que hazen unas grandes Sierras; y que lo que dicho tiene es la verdad, y que si así es, Dios le ayude, y si es al contrario, Dios se lo demande mal y

Bourgades, & sur tout d'une, qui est fort grande & qu'on nomme *Urutaberé*, qu'il avoit interrogés sur le contenu de sa Relation, n'y avoient rien trouvé quine fût exactement vrai, ce qu'il déclara encore sous le même serment.

Il dit & déclara que les mêmes Indiens lui avoient dit que sur la Riviere *Acareati* il y avoit un grand Sault, formé par de hautes Montagnes; il fit encore cette déclaration sous les mêmes sermens, qu'il confirma en disant que Dieu le punisse

caramente mundo al c
en el altro al
donde mas
durar, à la
sion del dich
niento dixo,
Amen; y
requiriò à mi
cho Escrivano
diessè assi p
testimonio al
Señor Gove
para en guard
derecho: sien
fentes por T
el dicho Rev
Padre Panyag
Sebastian Val
so, Camerero
cho Señor Go
dor, y Gasp
Hortigosa, y
de Hozes, v
de la Ciudad d
dova; los qua
dos lo firmar
de sus nom
Francisco Go
Panygua, Seb
de Valdivieso,
de Hozes, He
do de Ribera,
par de Hortig
dez, Escrivano

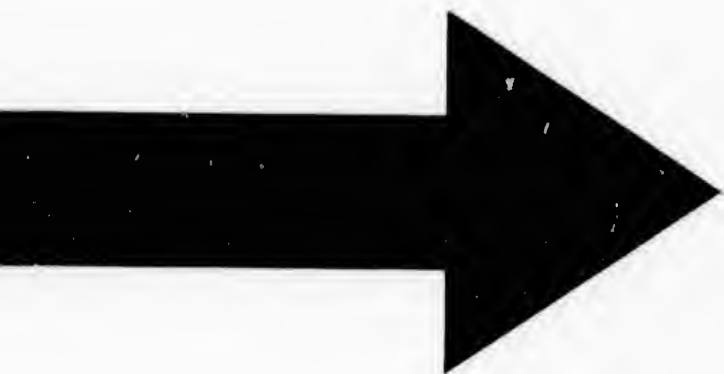
caramente en este mundo al cuerpo, y en el altro al anima, donde mas ha de durar, à la confesion del dicho juramento dixo, si juro *Amen*; y pidiò y requiriò à mi el dicho Escrivano, selo dieffe assi por fé y testimonio al dicho Señor Governador para en guarda de su derecho: siendo presentes por Testigos el dicho Reverendo Padre Panyagua, y Sebastian Valdivieso, Camerero del dicho Señor Governador, y Gaspar de Hortigosa, y Juan de Hozes, vecinos de la Ciudad de Cordova; los quales todos lo firmaron assi de sus nombres; *Francisco Gonzales Panyagua, Sebastian de Valdivieso, Juan de Hozes, Hernando de Ribera, Gaspar de Hortigosa.* Ante mi, *Pero Fernandez*, Escrivano.

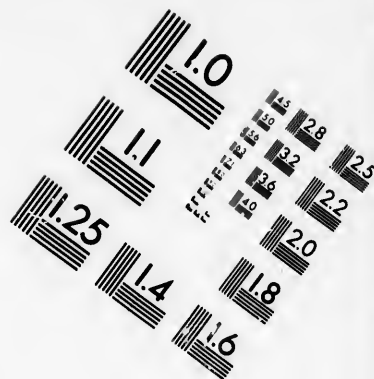
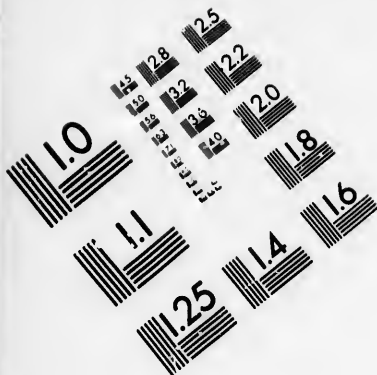
1545.

RELATION
DU CAPITAINE
FERNAND
DE RIBERA.

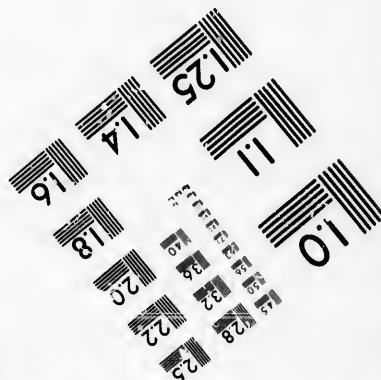
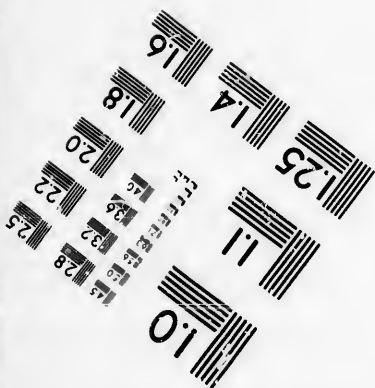
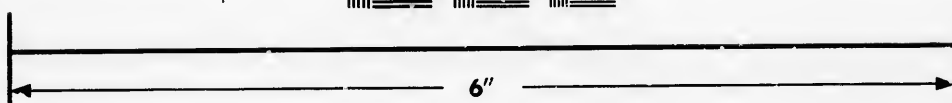
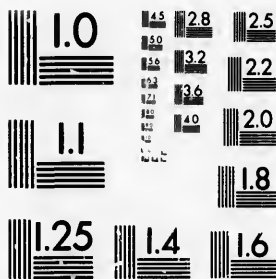
dans ce monde & dans l'autre, s'il avoit altéré la vérité en rien; puis il me requit, moi Escrivain public, de lui donner acte de ce que dessus, pour lui servir de témoignage auprès du susdit Seigneur Gouverneur en faveur de son droit. Témoins, le susdit Révérend Pere Panyagua, Sébastien de Valdivieso, Maître-d'Hôtel dudit Seigneur Gouverneur, Gaspar de Hortigosa & Jean de Hozes, Habitans de la Ville de Cordoue, lesquels signèrent ainsi de leurs noms: *François Gonzales Panyagua, Sébastien de Valdivieso, Jean de Hozès, Fernand de Ribera, Gaspar de Hortigosa.* Par-devant moi, *Pierre Fernandez*, Escrivain.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0

5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10
11.2
12.5

CEDULE ROÏALE
DE PHILIPPE V.

*Adressée au Comte de Chinchon,
Viceroi du Pérou, & copiée sur
l'Original inseré dans l'Ouvrage
du P. Antoine Ruiz de Montoya,
intitulé Conquista espiritual hecha
por los Religiosos de la Compañia
de Jesus, imprimé à Madrid en
1639, avec Privilege.*

EL REY,

1633.

CEDULE R.
DE PHILIPPE
V.

CONDE de Chinchon, Pariente, de mi Consejo de Estado y Guerra, Gentilhombre de mi Camera, mi Virrey, Governador y Capitan general de las Provincias del Peru; à la Persona, o personas a cuyo cargo fuere su Gobierno. Ben sabeis que por muchas Cédulas y Ordenanças mi- as, y de los Señores Reyes, mis Progenitores, se ha mandado que los Indios naturales de essas Provincias tengan y gozen entera libertad, y me sirvan como los demas Vassalos libres de estos mis Reynos; y assimismo sabeis que por repugnar a esto el servicio personal, en que en algunas partes los han tassado en vez de Tributo, que pagan, y deven pagar à sus Encomenderos, esta ordenado y mandado apretada y repetidamente que cesse, y se quite del todo

DE

el dicho
de los
dinero,
Pescado
ô otros
huviere
dieren pa
el temple
ras, y lu
guna dex
fer estim
uso, con
porque si
do, que
duran tod
les, con
Indios, p
titulo, l
y aun pe
libertad,
branças y
ocupados
denada,
se huyen
nido en
del todo
vee de br
visto, en
muchas C
que sobre
por Person
mio, y de
chos Indio
mi Consejo
pos en est
que ha pa

el dicho servicio personal, y se hagan tassas de los dichos tributos, reduziendolos a dinero, Trigo, Maiz, Yuca, Gallinas, Pescado, ropa, algodón, grana, miel, ô otros Frutos, Legumbres y especies, que huviere, y comodamente se cogieren, pudieren pagar por los dichos Indios, segun el temple, calidad y naturaleza de las tierras, y lugares en que habitan, pues ninguna dexa de llevar los tales, que pueden ser estimables y de algun provecho para el uso, comercio y necesidades humanas; y porque sin embargo desto he sido informado, que en estas Provincias y en otras, duran todavia los dichos servicios personales, con graves daños y vexaciones de los Indios, pues los Encomenderos, con este titulo, los tienen y tratan como Esclavos, y aun peor, y no los dexan gozar de su libertad, ni acudir à sus sementeras, labranças y grangerias, trayendolos siempre ocupados en las suyas, con codicia desordenada, por cuya causa los dichos Indios, se huyen, enferman y mucren, y han venido en gran disminucion, y se acabaran del todo muy presto, si en ello no se provee de breve y eficaz remedio. Aviendo visto, en mi consejo real de las Indias, muchas Cartas, Relaciones y Memoriales, que sobre esto se han escrito y presentado por Personas zelosas del Servicio de Dios y mio, y del bien y conservacion de los dichos Indios, y lo que los Fiscales del dicho mi Consejo han pedido en diferentes tiempos en esta razon, y consultandose me lo que ha parecido convenir, he tenido por

1633.

CE DULE R.
DE PHILIPPE
V.

1633.
 CEDULE R.
 DE PHILIPPE
 V.

bien de ordenar y mandar, como por la presente ordeno y mando, que luego que esta recibais, trateis de alçar y quitar precisa è inviolablemente el dicho servicio personal, en qualquier parte y en qualquiera forma que estuviere, y se hallare entablado en esta Provincia, persuadiendo y dando a entender a los dichos Indios; y Encomendados, que esto es lo que les està bien, y es lo que mas conviene; y disponiendo lo con mayor suavidad que fuere possible, os juntareis con el Arçobispo, Oficiales reales, Prelados de las Religiones, y otras personas entendidas y desinteresadas de esta Provincia, y platicareis, y conferireis en que frutos, cosas, y especies se pueden tassar y estimar comodamente los tributos de los dichos Indios, que correspondan y equivalgan al interes que justa y legitimamente les pudiere importar el dicho Servicio personal, si no excedieren del uso, exaccion y cobrança del; y hecha esta commutacion, hareis que se reparta a cada Indio lo que assi ha de dar y pagar en los dichos frutos, dinero y otras especies, haziendo nuevo padron dellos y de la dicha tassa en la forma que se ha referido, y que tengan entendido los Encomendados que lo que esto montare, y no mas, han de poder llevar y cobrar de los dichos Indios, como se haze en el Peru, y en la Nueva España. Y esta tassa la aveis de hazer dentro de seis meses como esta Cedula recibieredes, y ponerla luego en execucion; salvo si hallaredes y se os ofrecieren tan grandes y inexcusables inconvenientes par-

DE
 ticulares
 conveng
 ceis a e
 este cas
 avifando
 motivos
 si sucedi
 mienda
 sonal, su
 con efeto
 entrare à
 esse cargo
 con los fr
 lo assi he
 la primera
 lacion y
 nuevas Ta
 de qualqui
 lacion que
 desservido
 go grave
 tomare; c
 ciencia los
 que por esta
 se cobrara
 bienes y h
 catorze de A
 ta y tres añ
 Por man

D. FER

ticulares , que aca no se tenga noticia y
 convenga dar me la primero que lo comen-
 ceis a executar y platicar , por que solo en
 este caso lo podreis suspender y sobrefecer ,
 avifandome luego dello , y de las cosas y
 motivos que a ello os huvieren obligado. Y
 si sucediere caso de vacar alguna enco-
 mienda de las assi tassadas en servicio per-
 sonal , suspendereis el proveerla hasta que
 con efeto estè hecha la tassa ; y el que la
 entrare à gozar , de nuevo la reciba con
 esse cargo , y sepa que se ha de contentar
 con los frutos y especies della : y de haver
 lo assi hecho y executado me avifareis en
 la primera ocasion y me embiareis la Re-
 lacion y padron de los dichos Indios , y
 nuevas Tassas , con apercibimiento , que
 de qualquier tardança , omission o dissimu-
 lacion que en esto huviere , me tendre por
 desservido , y demas de que se os hara car-
 go grave dello en la residencia que se os
 tomare ; correran por el de vuestra con-
 ciencia los daños , agravios y menoscabos ;
 que por esta causa recibieren los Indios ; y
 se cobrara la satisfaccion dellos de vuestros
 bienes y hazienda : fecha en Madrid , à
 catorze de Abril de mil y seiscientos y trein-
 ta y tres años. YO EL REY.

Por mandado del Rey ; nuestro Señor ,

D. FERNANDO RUYSD DE CONTRERAS.

1633.

CEDULE R.
DE PHILIPPE
V.

DECLARATION

*De la sacrée Congrégation du saint
Concile de Trente, sur la consé-
cration & la prise de possession de
Dom Bernardin de Cardenas,
Evêque de Paraguay: copiée sur
l'Imprimé & légalisée.*



1658.

DÉCLARAT.
DU CONCILE
DE TRENTE.

EPISCOPUS Civitatis, ut dicunt,
de la Assumpta, Provinciæ Paraquariensis
in Indiis Occidentalibus, possessionem
Episcopatus apprehendit, & se consecrari
ab Episcopo Tucumanensi curavit, non
præsentatis Litteris apostolicis, quæ ta-
men reverâ concessæ prius, & expeditæ
fuerant, deque ipsâ concessione & expedi-
tione præviis quibusdam informationibus
aliquahter constabat: consecratio autem
ipsa ab unico prædicto Episcopo Tucu-
manensi, assistentibus duobus Canonicis,
peracta fuit non adhibito Apostolico dis-
pensationis indulto: quod tamen re ipsâ
pridem concessum fuerat; & sub aliqua
hujus concessionis notitia, aut saltem præ-
sumptione (quia videlicet Summus Ponti-
fex sollicitus sit circa numerum Episcopo-
rum dispensare cum Episcopis consecrandis
per Indias) prænarrata consecratio habita

DE L
est: qu
fuit:

Primò
sentatis
fuerit legi
Secund
supra per
Sacra
Cardinali
tando à Se
prima Se
quinquage
mum non

Eadem
quinta De
quinquage
secundum
ad secundu
Episcopi P
ad Sacrame
fuisse valio
licitam exe
& inanem,
& respectiv
lutione &
concedenda
fuit, si sancti

Qui, di
centesimi
Relatione
gnitate, jus
nem prædic
apostolicas
PAULUTIUS
pressi armori
quoad script

est : qua supposita facti serie quæsitum fuit :

1698.

Primò an prædicta possessio, non præsentatis Litteris apostolicis apprehensa, fuerit legitima?

DÉCLARAT.
DU CONCILE
DE TRENTÉ.

Secundò an prænarata consecratio, ut supra peracta, fuerit valida?

Sacra Congregatio Eminentissimorum Cardinalium Concilio Tridentino interpretando à Sede Apostolica præpositorum, die prima Septembris millesimi sexcentissimi quinquagesimi septimi respondit, ad primum non esse legitimam.

Eadem sacra Congregatio, die decima quinta Decembris millesimi sexcentissimi quinquagesimi septimi, re maturè discussâ secundum ea quæ proponuntur, respondit ad secundum, supradictam consecrationem Episcopi Paraquariensis, quantum spectat ad Sacramentum & impressionem characteris, fuisse validam, quantum verò spectat ad licitam executionem Ordinis fuisse irritam & inanem, & Episcopum ita consecratum, & respectivè consecrantem indigere absolutione & dispensatione, quas illis esse concedendas eadem sacra Congregatio censuit, si sanctissimo Domino nostro placuerit.

Qui, die sextâ Februarii millesimi sexcentissimi quinquagesimi octavi, auditâ Relatione cum rationibus, paternâ benignitate, jussit absolutionem & dispensationem prædictis Episcopis concedi per Litteras apostolicas in formâ Brevis. F. Cardinalis PAULUTIVS, Præfectus. Loco † sigilli impressi armorum suæ Eminentia. Gratis etiam quoad scripturam.

1658.

DÉCLARAT.
DU CONCILÉ
DE TRENTE.

C. DE VECHIUS, Episcopus Clūs, suarum Eminentiarum Secretarius.

Fidem facio per præsentés ego Notarius publicus infra scriptus, qualiter præsens copia fuit benè & fideliter extracta, & concordat cum suo vero originali non vitiato, non cancellato, nec in aliquâ sui parte suspecto, sed omni prorsus vitio & suspicione carente) cum quo fuit comprobata, ac de verbo ad verbum collationata, & ideoque & ut præsentis copix in iudicio & extra, plena & indubitata fides adhibeatur, hic me subscripsi, & meum quo utor in publicandis instrumentis signum aposui, Romæ, hâc die decimâ septimâ mensis Julii, anni millesimi sexcentissimi sexagesimi.

Ita est, JOANNES CAVALLERO Vicensis Diœcesis auctoritate Apostolicâ Notarius publicus, in utroque Archivio Romanæ Curix descriptus.

Conservatoris Cameræ alme urbis, Universis, & singulis præsentés visuris, lecturis, pariterque auditoris, attestamus & fidem facimus supra dictum Dominum Joannem Cavallero de præmissis rogatum, fuisse & esse auctoritate Apostolicâ Notarium publicum, quæm se facit authenticum, legalem & fide dignum, suisque scripturis & instrumentis semper in iudicio & extra adhibitam fuisse, & ad præsens indubiam adhiberi fidem: in quorum fidem, &c. Datum Romæ in Palatio Curix nostræ Capitulinæ, die 17 mensis Julii anni 1660. J. B. VALLATUS ALBERTUS, Secretarius.



D E

A B E I
ferentes

23,

Abreu, (

de) élu

sur le s

mort d'

fait mo

de Men

val, ibi

en Espag

verbal c

tion, p

approuv

reur, 18

gé de pre

par le r

qui le fa

vec plufi

ces de la r

doze, 18

Aburtinez,

-tion du

172.

Açores (les

Agazes (les

Paraguay

par les

201. Ils

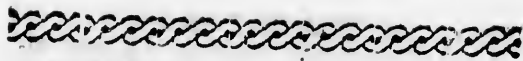
leur élém

une secon

121.

Agnasco (le

Baptiste)



TABLE

DES MATIERES.

A

- A**BEILLES (différentes especes d') 23.
- Abreu, (Dom Diegue de) élu Gouverneur, sur le soulèvement de la mort d'Irala, 182. Il fait mourir François de Mendoza son Rival, *ibid.* Il envoie en Espagne le Procès verbal de son élection, pour la faire approuver de l'Empereur, 186 Il est obligé de prendre la fuite par le retour d'Irala qui le fait mourir avec plusieurs complices de la mort de Mendoza, 187.
- Aburtinez, (les) Nation du Paraguay, 172.
- Açores (les) 166.
- Agazes (les) Nation du Paraguay, réprimés par les Espagnols, 101. Ils implorèrent leur clémence, après une seconde défaite, 121.
- Agnasco (le Pere Jean-Baptiste) ses travaux dans le Chaco, pourquoi il ne réussit pas, 313. Sa Mission chez les Omaguacas, 317. Il convertit toute la Nation, 321.
- Aguiar (Lopez de) 42.
- Aguirre, (Dom François de) Gouverneur du Tucuman, 231.
- Almagro, (le jeune) est défait par le Viceroy du Pérou à la bataille de Chupas, 228.
- Amazones, (Nation des) 13.
- Anchieta (le Pere) Provincial des Jésuites au Brésil, 180.
- Angulo, (le Pere François) ses travaux au Tucuman, 180.
- Animaux les plus communs du Paraguay, 24, du Tucuman, 226 du Chaco, 248.
- Anra, (l') description de cet Animal, 246.
- Arminio, (le Pere Léonard) son arrivée au Brésil au Paraguay, 285. Son retour au Brésil., 288.
- Assomption, (la Ville

- de l') sa situation, 88. Disette où elle se trouve, 69. Etat de cette Ville après l'évacuation de Buenos Ayres, 78. Incendie de cette Ville, 124. Tumulte qu'y cause l'enlèvement du Gouverneur, 97. Elle est érigée en Evêché, 198.
- A**ssomption, (le Collège de l') sa fondation, 318.
- A**tienza, (le Pere Jean) Provincial des Jésuites au Pérou, envoyé des Missionnaires au Tucuman, 180.
- A**venture tragique d'une Dame Espagnole & de son mari, 46. **A**venture singuliere d'une Femme Espagnole, 60. de Jean Romero & de son équipage, 192.
- A**udience Roïale : ce que c'est, 204.
- A**yolas, (Dom Jean de) remonte Rio de la Plata; ses découvertes, 61. Il cherche de l'or, *ibid.* Il est nommé Gouverneur de Rio de la Plata, 67. Sa mort tragique, 73.
- B**
- B**ARROS, (Jean François de) premier Evêque de l'Assomption, 198.
- B**arfena, (le Pere Alfonso) est envoyé au Tucuman, 286. Ses travaux apostoliques, 288. Il est tiré d'une grande extrémité par un miracle, 290. L'Evêque du Tucuman le nomme son Vicair Général. 292. Ses travaux dans le Chacco, 315. Sa mort, 324.
- B**olaños, (le Pere Louis de) ses prédications au Paraguay, 278.
- B**onne Esperance, (construction du Fort de) 61. Il est attaqué par les Timbucz, 70. Il est secouru & délivré, 72.
- B**uenos-Ayres, (fondation de) 57. Famine extrême dans cette Ville, 60. Disette où elle se trouve, 69. Elle est évacuée, 77. Mesures qu'on prend pour la rétablir, 99. Secours qu'on y envoie, 121. Nouvelle évacuation de cette Ville, 122. Rétablissement de son Port, 272. Elle est rétablie sous le nom de la *Trinité de Buenos-Ayres*; sa situation & sa description, 273.
- C**
- C**ABEÇA de Vaca, (Dom Alvare Nuñez

D
de Vera)
& Capit.
de la Plata
caractere
Instruction
départ de
Maniere
dont il est
naufnage,
rête à l'Ass
Catherine
prend des
du Paragu
s'y passe,
par terre à
tion, 88.
il est reçu
dans sa r
Bon ordre
observer da
che, 91.
traverse,
duite sing
ceux qui
doient à
tion, 93. S
dans cette
ception qu'
94. Il fon
blir Buenos
Son zèle po
version des
abus qu'il
100. Il rép
ques Nation
nes & leur p
101. Il s'op
vexations de
Roïaux, 10
clare la gu
Guaycurus &
contre eux,
soupçonne
Espagnols d
tenté à sa v

de Vera) Gouverneur & Capit. Gén. de Rio de la Plata , 81. Son caractère , 82. Ses Instructions, *ibid.* Son départ de Cadix , 84. Maniere singuliere dont il est préservé du naufrage , 85. Il s'arrête à l'Isle de Sainte Catherine , où il apprend des nouvelles du Paraguay, ce qui s'y passe , 86. Il va par terre à l'Assomption , 88. Comment il est reçu des Indiens dans sa route , 89. Bon ordre qu'il fait observer dans sa marche , 91. País qu'il traverse, *ibid.* Conduite singuliere de ceux qui commandoient à l'Assomption , 93. Son arrivée dans cette Ville : réception qu'on lui fait, 94. Il songe à rétablir Buenos Aytès, 99. Son zèle pour la conversion des Indiens ; abus qu'il réforme , 100. Il réprime quelques Nations Indiennes & leur pardonne , 101. Il s'oppose aux vexations des Officiers Roïaux , 102. Il déclare la guerre aux Guaycurus & marche contre eux , 103. On soupçonne quelques Espagnols d'avoir attenté à sa vie , 105.

Sa victoire sur les Guaycurus : Traité qu'il fait avec eux , 106. Il envoie du secours à Buenos-Ayrès, & vange la mort d'Alexis Garcia , 125. Il remonte le Paraguay 126. Conspiration contre lui, sa conduite avec les Auteurs de cette intrigue, 127. Les Payaguas lui échappent , 129. Il arrive au Port des Rois, en prend possession, & engage les Indiens à brûler leurs Idoles, 132. Il ne consent pas à un établissement dans ce Port : nouvelles qu'il y reçoit , 139. Il fait alliance avec les Xarayés & se met en marche vers le Pérou, 140. Il se rend maître d'une Bourgade, & y fait tuer un serpent monstrueux adoré par les Indiens , 142. Ce qui l'oblige de retourner sur ses pas, 144. Il dissipe une conspiration de plusieurs Nations Indiennes contre les Espagnols, 145. Il envoie Fernand de Ribera pour faire des découvertes , 146. Il part pour l'Assomption , 151. Sa fermeté à faire exécuter ses ordres augmente le

nombre de ses ennemis, *ibid.* En quel état il trouve l'Assomption : Horrible conspiration tramée contre lui par les Officiers Roiaux, 152. Il est arrêté & mis aux fers, 155. On lui enleve ses papiers & ses effets, *ib.* Il trouve le moyen d'être instruit de tout & d'écrite à ses Amis, qui en font passer la connoissance au Conseil, 159. & suiv. Il est embarqué pour l'Espagne, 163. On veut l'empoisonner en chemin; comment il s'en garantir, 164. Le Brigantin est assailli d'une violente tempête; les Officiers Roiaux lui demandent pardon & lui ôtent ses fers, *ibid.* Ils veulent le faire arrêter aux Açores, 166. Il arrive en Espagne & y est déclaré innocent : ce qu'il devient, 167.

Cabeça de Vaca, (Dom Pedro Estopiñan) est chargé de rétablir Buenos-Ayrès, 80. Il abandonne ce Port, 122. Des Séditieux le mettent en prison & l'embarquent pour l'Espagne, 164.

Cabrera, (Aphonse de) est envoyé au Paraguay par l'Empereur,

66. Il y produit une Cédule que ce Prince lui avoit remise pour régler le commandement, 77. Il entre à main armée chez le Gouverneur, & lui met les fers aux piés, 155.

Cabrera, (Dom Jérôme Louis de) Gouverneur du Tucuman, fonde la Ville de Cordoue, 221. Son différend avec le Fondateur de Santa-Fée, 222.

Cacerès, (Philippe de) Trésorier, se rend suspect à Dom Alvare, qui s'en fait accompagner, 127. Il se saisit de ce Gouverneur & lui met les fers aux piés, 155.

Cacerès, (Philippe de) accompagne Vergara au Pérou, 210. Zaraté le fait son Lieutenant Général, 112. A son retour au Paraguay il est attaqué par les Itatines qui prennent la fuite subitement, 214. Il descend le fleuve & pourquoy, 216. Ses démêlés avec l'Evêque, & leurs suites, 217. L'Evêque le fait arrêter & le conduit prisonnier en Espagne, 218.

Calchaquis, (les) se révoltent contre les Espagnols, & sont

D
pacifiés par
Barfena, 3
tere de co
308.

Cap Frio, (l)

Capivara, (l)

Caravaca, (l)
de l'Ordre
ci, annonce
miers l'Evê
le Tucuma
Castañenda,
gorio) (l)
du Tucum
molir la
Londres,
Caico, (Gon
Castro, (l)
Garcia de
neur & C
néral du P
Castro, (Va
ceroi du P
Catherine, (l
te) 86.

Centeno, (l)
gue de)
pour com
Paraguay;
tions, 18
191.

Chaco, (l)
du) 144.
& végétar
Nations p
de cette
238. Meru
de ces Per
néral, 2
fondées d
Province;
ce de sa
pour les
263.

Chafalonia.

- pacifiés par le Pere Barfena, 306. Caractere de ces Indiens, 308.
- Cap Frio, (le) 85.
- Capivara, (le) 247.
- Caravaca, (Gaspard de) de l'Ordre de la Mer-ci, annonce un des premiers l'Evangile dans le Tucuman, 230.
- Castalienda, (Dom Gregorio) Gouverneur du Tucuman, fait dénuolir la Ville de Londres, 235.
- Casco, (Gonzalès) 203.
- Castro, (Dom Lopé Garcia de) Gouverneur & Capitaine Général du Pérou, 212.
- Castro, (Vaca de) Viceroi du Pérou, 226.
- Catherine, (Ile de Sainte) 86.
- Centeno, (Dom Diegue de) est nommé pour commander au Paraguay; ses instructions, 189. Sa mort, 191.
- Chaco, (description du) 144. Animaux & végétaux, 243. Nations particulieres de cette Province, 238. Mœurs & usages de ces Peuples en général, 253. Villes fondées dans cette Province; importance de la Réduction pour les Espagnols, 263.
- Chafalonia. Nom indien de l'or, 173.
- Chandeleur, (le Port de la) 64.
- Charles V, (l'Empereur) son traité avec Gabot pour de nouvelles découvertes, 38. Le premier argent qu'il reçoit l'engage à faire des préparatifs pour un nouvel armement, 45. Il envoie du secours au Paraguay, 66. Cédule pour y regler le commandement, 77. Il nomme Cabeça de Vaca pour gouverner cette Province; instruction qu'il lui donne, 81. Il y envoie Dom Jean de Sanabria: son traité avec lui: titres & ordres qu'il lui donne, 195. Il offre à Sanabria la place de son pere, 197. Il continue Irala dans son gouvernement, & lui envoie un reglement au sujet des Indiens soumis, 199. Ses précaution contre l'abus des Comman-des, 267.
- Chavez, (Nuffo de) précède Irala, qui le suit dans le dessein de continuer les découvertes, 178. Il porte les offres de service d'Irala au Président du Pérou, 180. Il demande vengeance de la mort de Men-

- doze, 187. Envoïé avec des Troupes pour un établissement chez les Xarayes, il change de route & force les Chiquites, 201. Ses diverses Aventures, 203. Il revient chercher sa femme & ses enfans, & fuit le Gouverneur au Pérou, 210. Suivi de trois mille Indiens, il déclare qu'il a seul le droit de commander dans la Province de Santa-Cruz; son entreprise hardie, 211. Sa mort tragique, 213.
- Chauves-souris, persécutions qu'elles font à d'autres animaux, 134.
- Chica, (la) boisson favorite des Habitans du Chaco, 254.
- Chicas Orejones, (les) Nation du Chaco, 264.
- Chiquites, (les) s'opposent au passage de Chavez, & sont forcés dans leur retranchement, 120.
- Chitiguanes (les) Nation du Chaco : leur origine, 257 : leur animosité contre les Espagnols, & leur opposition au Christianisme, 258.
- Commandes, (les) en quoi elles consistent, 290. Abus que les Espagnols en font, 266.
- Conspiration des Indiens contre les Espagnols, 79. Elle est découverte & punie, 80.
- Conspiration de quelques Espagnols, contre Dom Alvare, 127.
- Conspiration de plusieurs Nations Indiennes contre les Espagnols : elle est dissipée, 145.
- Cordoue, fondation de cette Ville dans le Tucuman, 210. Sa situation, 233.

D

DIAGUITES, (les) Nations du Tucuman : leur Caractère & leur Religion, 329. Conversion d'un grand nombre de ces Indiens, 331.

E

ESPAGNE, (la Cour d') envoie des Ordres pour surseoir les Découvertes, parmi les Indiens, 193.

Espagnols, (des) découvrent le Paraguay, sous la conduite de Solis, 34. Leur sort, 35. Autres Espagnols au Paraguay, conduits par Gabot, 38. Une partie de ceux qui y restèrent est mas-

facrée, par Indiens, 47. On vient le & ce qui se fait entre eux & les Indiens, 48. Les Espagnols du Brésil, 49. Autres Espagnols par le Paraguay, avec perte de Nobles, 50. Quelques-uns sent des Indiens s'en trouver malades au Paraguay, 150. des Espagnols Iratines, à l'attribuent Causes de leur décadence dans le Tucuman, 227. Leur entrée dans le Paraguay, 228. première tentative au Paraguay, 262. connoissance des Jésuites & ce qu'ils ont attaché à ces Indiens, 319.

Esteco, (fondation de) la Ville d'...

F

FABIO, (le) Augustin) de Saint François, succès de son ministère chez les Chitiguanes, 312.

Fabrics, (le Père) son arrivée au Paraguay & son préche Jésus-

DES MATIERES. 379

facrée, par les Indiens ; 47. Ce que deviennent les autres, & ce qui se passa entre eux & les Portugais du Bresil, 50. Autres Espagnols battus par les Indiens avec perte de beaucoup de Noblesse, 58. Quelques-uns épousent des Indiennes & s'en trouvent bien, 80. Plusieurs tombent malades au Port des Rois, 150. Victoire des Espagnols sur les Itatines, à qui ils l'attribuent, 211. Causes de leur pauvreté dans le Tucuman, 227. Leur première entrée dans cette Province, 228. Leur première tentative sur le Chaco, 262. Leur reconnaissance pour les Jésuites & ce qui les attache à ces Missionnaires, 319. Esteco, (fondation de la Ville d') 232.

F

FABIO, (le Pere Augustin) de l'Ordre de Saint François : succès de sa Mission chez les Chiriguanes, 312. Filds, (le Pere Thomas) son arrivée du Bresil au Paraguay, 285. Il prêche Jesus - Christ

aux Guaranis, 303. Fonté, (le Pere Jean) Supérieur de la Mission du Paraguay, 313. François, (les Peres de Saint) leurs tentatives pour la conversion des Chiriguanes, quel en fut le succès, 342. François Solano, (Saint) sa prophétie, 265. Ses prédications dans le Tucuman, 276. Frontones, (les) dessein d'une Mission chez ces Indiens, 313. Leur caractère, 314.

G

GABOT (Sebastien) s'offre à Charles V, pour un établissement au Paraguay, 33. Son traité avec cet Empereur, 39. Sa mauvaise conduite dans le voyage, 40. Il arrive à la Baie de Rio de la Plata & remonte ce Fleuve, 41. Il y construit un Fort nommé *la Tour de Gabot*, 43. Il envoie beaucoup d'argent à l'Empereur, & retourne en Espagne, 45. Galan (Dom François) Commandant de Buenos-Aytès, 64. Sa perfidie contre les Timbuez, 70. Il se rend à l'Assomption, & sa prétention au commandement, 76.

- Garay , (Jean de) fonde de la Ville de Santa-Fée , 220. Son différend avec le Fondateur de Cordoue du Tucuman , 221. Il défait les Indiens qui s'opposent au rétablissement de Buenos-Ayrès , 273.
- Gayac , (le) 244.
- Grao , (le Pere Etienne de) son arrivée du Bresil au Paraguay , 285. Il retourne au Bresil , 288.
- Guanaco , (le) description de cet Animal , 247.
- Guapay , (le) Riviere , 180.
- Guaranis , (les) Nation du Paraguay , soumise aux Espagnols , 80. Ils demandent du secours contre les Tapès , 192. Leur Religion & leurs usages , 102.
- Guararopos , (les) situation de leur Païs & leur alliance avec les Espagnols , 132. Leur infidélité , 139. Leur conspiration contre les Espagnols ; elle est dissipée , 145. Leur révolte & leur pacification , 205.
- Guaycurus , (les) Nation du Paraguay , sont défaits par Dom Alvarez , 103. Leurs traités avec lui , 110.
- Description de leur païs , 112. Leurs diverses Tribus , leur caractère & leur figure , *ibid.* Education qu'ils donnent à leurs Enfants ; leur gouvernement , 115. Epreuves qu'ils font subir à leurs nouveaux Soldats , 116. Leur maniere de faire la guerre , & leurs armes , 117. Leurs Fêtes publiques , leur deuil & leurs obseques , 118. Leurs Mariages , 119. Leurs superstitions . 120.
- Guayra , (la Province de) sa description & ses particularités , 300. Etat de la Religion dans cette Province , 320.
- Guayra , (la Ville de) sa fondation , 192. Translation de cette Ville sous le nom de Ciudad real , 200.
- Gutierrez , (Philippe) est conduit prisonnier au Pérou , & par qui , 229.

H

HERBE de Paraguay , ses différentes especes , 19. Propriétés qu'on lui attribue , 22.

Heredia , (Dom Diegue de) Fondateur de la Ville d'Esteco , 232.

JESUITE sources de rions & de des Espagnols , 268. appelés à 279. Arrivée de ces M à Salta & 281. Réception leur fait go , & leur travaux Ville , 2 Missions pe diens , 28 de trois Bresil au leur avenir providence sur eux , vaux Apoc deux Miss Cordoue viron , 2 qui les grande ext Réception somption Peres , 29 ment des Villaricca treprise d gieux pour tion du C quoi elle n 315. Ils avec plus Corrientès rivée de Paraguay tion qu'er

I

JESUITES, (les) sources des persécutions & des calomnies des Espagnols contre eux, 268. Ils sont appelés au Tucuman, 279. Arrivée de trois de ces Missionnaires à Salta & à Esteco, 281. Réception qu'on leur fait à Saint-Yago, & leurs premiers travaux dans cette Ville, 282. Leurs Missions parmi les Indiens, 283. Arrivée de trois Jésuites du Brésil au Paraguay, leur aventure, & providence de Dieu sur eux, 285. Travaux Apostoliques de deux Missionnaires à Cordoue & aux environs, 288. Miracle qui les tire d'une grande extrémité, 290. Réception faite à l'Assomption à trois de ces Peres, 292. Etablissement des Jésuites à Villaricca, 305. Entreprise de ces Religieux pour la conversion du Chaco : pourquoi elle ne réussit pas. 315. Ils travaillent avec plus de succès à Corrientès, *ibid.* Arrivée de plusieurs au Paraguay : distribution qu'en fait le Pe

Romero, 316. Les Espagnols donnent aux Jésuites par reconnaissance un Etablissement solide à l'Assomption, 318. Autre Etablissement à Cordoue, 328. Ces Peres portent l'Evangile chez les Diaguites, & y courent un grand risque ; providence de Dieu sur eux, 329. Leur réglement pour la maniere de se comporter au Paraguay, 334. Mouvements à l'Assomption dans la crainte que ces Peres ne quittent cette Ville, 337.

Iguara, (l') Fleuve, 171.

Incas. Mort chrétienne du dernier Prince de cette Maison, 324.

Inondation prodigieuse ; ses effets, 150.

Irala, (Dom Dominique Martinez de) son voyage en remontant Rio de la Plata, 63. Il sort du Port de la Chandeleur sans y attendre, comme il en avoit reçu l'ordre, Dom Jean de Ayolas, 65. Ses diligences pour en avoir des nouvelles, 72. Il est proclamé Commandant Général de la Province de la Plata, 75. Il reconnoit Dom Alvarre Cabeça de Vaca

pour Gouverneur & Capitaine Général de cette Province, 95. Caractère d'Irala, 105. Il est chargé de remonter le Paraguay, 124. Il découvre le Port des Rois, & retourne à l'Assomption, 125. Il est proclamé Commandant Général par les Officiers Roiaux, après l'exécution de leur horrible complot contre Dom Alvare, 156. Action indigne d'Irala à l'égard de ce Gouverneur, 177. Les moïens qu'il emploie pour se maintenir en place, révoltent les Indiens, *ibid.* Il continue ses découvertes, 178. Il est très bien reçu des Xarayes, 179. Les Sembicofis lui présentent des montres d'or & d'argent, 180. Sur la nouvelle des divisions des Espagnols au Pérou, il envoie offrir ses services au Président de la Gasca, *ibid.* Ce qui l'oblige à retourner au Paraguay, 181. Son caractère & sa conduite, 188. Il secoure les Guaranis contre les Tapès qu'il défait & il forme un établissement dans le pais de ces derniers, 192. Ses ruses pour se

maintenir dans le Gouvernement, 193. Deux nouveaux reglemens soulèvent les Indiens; il reçoit leurs soumissions, 195. Ses inquiétudes au sujet d'un Gouverneur nommé par l'Empereur, *ibid.* Il reçoit des Provisions qui le continuent dans son Gouvernement, 199. Sa mort, 202.

Jujuy, (San Salvador de) Fondation de cette Ville, 239. Elle est rétablie pour la troisieme fois, 317. Justice Divine sur un Prophanateur Anglois, 286.

L

LE D E S M A V A L D E R A N N A, (D. Martin de) Gouverneur du Tucuman, 24. Difficultés qu'il rencontre pour pénétrer chez les Chichas Orejones, 263.

Lerma, (Dom Hernandez de) Gouverneur du Tucuman, fonde la Ville de Salta, 232.

Llamaès, espece de mouton, 249.

Londres, (le nouveau) Fondation de cette Ville. 233. Sa démolition, 235.

Lorençana, (le Pere Marcel) son arrivée à l'Assomption: il re-

monte le Pa
succès de ses
317. Il qu
sompption;
l'occupe à Sa
Lulles, (les)
du Chaco;
ractère, leu
& leur sup
308.

M

MA C H O N I
Antoine) f
à un Lulle, f
se de la m
son fils, 310

Maldonado,
mez) Proc
néral, 210.

Mamoré, (le
Riviere, 18

Manfó, (A
démêlés ave
sur l'étendu
district, 20
funeste, 26

Mataranes, f
tatives pou
vertir à la l

Melgarejo, (f
change la f
la Ville de
la nomme
Real, 209
de du seco
les Indiens
rons, 206

Mendoze, (f
dré) Vice
rou; ses
sur le Cha

Mendoze,
toine) C
du Fort

DES MATIERES. 385

Monte le Paraguay; succès de ses travaux, 317. Il quitte l'Assomption; ce qui l'occupe à Salta, 338.
Lulles, (les) Habitans du Chaco; leur caractère, leurs usages & leur superstition, 308.

M

MACHONI, (le Pere Antoine) sa réponse à un Lulle, sur la cause de la maladie de son fils, 310.
Maldonado, (Rui Gomez) Procureur Général, 210.
Mamoré, (le) grande Riviere, 180.
Manfo, (André) ses démêlés avec Chavez sur l'étendue de leur district, 204. Sa mort funeste, 262.
Mataranes, (les) Tentatives pour les convertir à la Foi, 311.
Melgarejo, (Ruiz Diaz) change la situation de la Ville de Guayra, & la nomme Ciudad-Real, 209. Il demande du secours contre les Indiens des environs, 206.
Mendoze, (Dom André) Viceroi du Pérou; ses tentatives sur le Chaco, 269.
Mendoze, (Dom Antoine) Commandant du Fort de Bonne-

Espérance, 71. Il est trahi & blessé par les Timbuès, & meurt de sa blessure, 72.
Mendoze, (D. Diegue.) arrive heureusement aux Iles Saint-Gabriel, 56. Il va chercher des vivres à la tête d'un parti considérable, 58. Il est battu & massacré par les Indiens, 59.
Mendoze, (D. François de) est chargé par les Troupes, du Gouvernement de la Province du Tucuman après la mort du Gouverneur, 229.
Mendoze, (François de) enleve avec les Conjurés Dom Alvarez leur Gouverneur, 155. Il est nommé Lieutenant Général pendant l'absence d'Irala, 179. Pourquoi il est décapité à l'Assomption; ce qu'il déclare sur l'échafaud, 181.
Mendoze, (Dom Garcia) Fils du Viceroi de Lima est nommé par son Pere, Gouverneur de la Province de Santa Cruz de la Sierra, 204.
Mendoze, (Dom Gonzale de) se rend au Port de la Chandeleur, pour avoir des nouvelles de D. Jean de Ayolas, 65. Il descend le Paraguay;

& bâtit la Ville de l'Assomption, 68. Il porte du secours à Buenos-Ayrès, 121. Il retourne à l'Assomption; accident fâcheux dans sa route, 123. Il va chercher des vivres chez des Nations Indiennes avec main-forte, 145. Nouvelles qu'il donne au Gouverneur, 146. Irala le nomme à sa mort Lieutenant Général, 102. Sa mort, 205.

Mendoze, (Dom Hurado de) nommé Gouverneur du Chili par son Pere, 233.

Mendoze, (Dom Pedre) Chef d'une Flotte envoyée au Paraguay, 54. Il fait assassiner son Lieutenant au Bresil, 56. Il fonde la Ville de Buenos-Ayrès, 57. Il bâtit le Fort de Bonne-Espérance, 63. Il envoie à la découverte en faisant remonter Rio de la Plata, *ibid.* Il retourne en Espagne, & meurt en chemin dans un accès de rage, 65.

Molina, (le Pere de) Régidor, est envoyé en Espagne par Irala pour prévenir l'Empereur en sa faveur, 193.

Monroi, (le Pere Gaspard de) sa Mission

chez les Omaguacas, 317. Ses succès parmi ces Indiens, 321. Il entreprend la conversion d'un de leurs Caciques; belle action de ce Missionnaire, 322. Il convertit toute la Nation des Omaguacas, 323. Il annonce l'Evangile aux Diaguites, 329. Providence de Dieu sur lui dans un grand péril, 330. & suiv.

N

NUEVA RIOJA, (la Ville de) 242.

O

OFFICIERS Roïaux (les) découragent les Espagnols pour les découvertes, 144. Leur horrible conspiration contre leur Gouverneur, qu'ils arrêtent & mettent aux fers, 152. Leurs manifestes & leur conduite, 153. Leur tyrannie, & ce qui en arrive, 160. Mesures qu'ils prennent pour prévenir le Conseil contre ce Gouverneur, 161. Ils l'envoient en Espagne, & veulent le faire empoisonner en chemin, 163. La violence d'une tempête les force à lui demander pardon, &

D
 & à lui
 164. Ils
 faire arrêto
 çores, *ibid.*
 nestes de
 uns, 167.
 Omaguacas,
 bitans des
 du Tucum
 Pérou, qu
 toient, 31
 d'une Missi
 Indiens, 3
 Optiveras, Vi
 frontiere du
 193.
 Orejones, (Il
 de Paradis,
 tion, 135.
 tion de ce pa
 Ortega, (Dom
 commande
 somption
 l'absence du
 neur, 210.
 Ortega, (le
 manuel de)
 vée du Bresil
 guay, & so
 re avec un P
 teur Anglois
 travaux apos
 288. Un mir
 re d'une gran
 mité, 290.
 Jesus-Christ
 ranis; dang
 court en vou
 vertir une E
 Indienne, 30
 zèle infatiga
 le Guayra,
 aventure si
 dans cette P
 325. Il est
 Tome I.

DES MATIERES 382

de lui ôter ses fers, 264. Ils veulent le faire arrêter aux Açores, *ibid* Mort funeste de quelques-uns, 267.

Omaguacas, (les) Habitans des Frontières du Tucuman & du Pérou, quels ils étoient, 317. Succès d'une Mission chez ces Indiens, 321.

Optiveras, Ville de la frontière du Brésil, 193.

Orejones, (Ile des) ou de Paradis, sa situation, 135. Description de ce païs, 136.

Ortega, (Dom Jean de) commande à l'Assomption pendant l'absence du Gouverneur, 210.

Ortega, (le Pere Emmanuel de) son arrivée du Brésil au Paraguay, & son aventure avec un Prophetaire Anglois, 286. Ses travaux apostoliques, 288. Un miracle le titre d'une grande extrémité, 290. Il prêche Jesus-Christ aux Guaranis; danger qu'il court en voulant convertir une Bourgade Indienne, 303. Son zèle infatigable dans le Guayra, & son aventure singuliere dans cette Province, 325. Il est renfermé

dans la prison du Saint Office; de quoi on l'accuse, sa justification, 338. Succès de sa Mission chez les Chiriguanes, 341. Sa mort, 342.

B

PARAZ, (le Pere Etienne) assemble les Missionnaires pour le reglement d'une conduite uniforme en prêchant l'Evangile, 334. Son projet est jugé impraticable, 336.

Paraguay, (le) cours de ce Fleuve & ce que signifie ce mot, 7. Etendue du Païs qui porte ce nom, 9. Sa division, sa nature, idée générale de ses Habitans, 19. Ce que c'est que les richesses de ce païs, 12. Animaux qui s'y trouvent, 16. Sa premiere découverte, 34. Grands préparatifs en Espagne pour y faire des établissemens, 54. Particularités d'une partie de cette Province, 91. Particularité d'une autre partie sur le bord du Fleuve, 131. Etat où il se trouve en 1550, 158.

Payaguas, (les) Peuples voisins du Port de la Chandeleur; leur ca-

R

- raçtere, 67. Ils massacrent Dom Jean de Ayolas, 73. Ils échappent aux poursuites des Espagnols, 129.
- Perobacacz, (les) 172.
- Philippe II, Roi d'Espagne, ses soins pour le soulagement des Indiens, & pour l'établissement de la Religion Chrétienne, 213, 177. Il fait rétablir le Port de Buenos-Ayrès, 272.
- Pilco Mayo, (le) Rivière du Chaco, 238.
- Piltipicon, Cacique des Omaguacas, furieux contre les Espagnols, fait la paix avec eux à la persuasion du Pere de Monroi, 321.
- Port des Rois, (le) sa découverte, 125. Le Gouverneur du Paraguay en prend possession pour la Couronne de Castille, 133. Particularités de ce País & situation de ce Port, 134. Dom Alvarez refuse aux Espagnols la permission d'y faire un établissement, 137.
- Portugais au Paraguay, (sort des premiers) 36. D'autres s'y rendent, ce qu'ils devinrent, 27.
- Prado, (Dom Jean Nunez de) Gouverneur du Tucuman, est fait prisonnier; à quelle condition on lui rend la liberté, 230.
- Q
- QUINAQUINA, (le) 244.
- Quinquinchon, (le) Animal rare du Chaco, 248.
- R
- RIBERA, (Fernand de) est envoyé pour faire des découvertes à la tête de cinquante-deux hommes choisis, 146. Son retour à l'Assomption, 150. Il rend compte de ses découvertes, dans une assemblée, 171. Il accompagne Riquelmi, dont il sauve l'équipage qu'il ramène à l'Assomption, 186.
- Ribera, (François de.) va pour faire des découvertes avec six Espagnols & quelques Indiens, 141. Son retour & ce qu'il apprend dans son voyage, 147.
- Rio de la Madera, 180.
- Rio de la Plata, (Fleuve) largeur & incommodité de la Baie où il se décharge, 40. Qualité de ses eaux, 41. Origine de ce nom, 43.
- Rio de San-Salvador, 42.

Rio Salad
Rio Verde
Rio Verme
Riquelmi
fonse) p
triers d'A
122. Son
allant en
son retour
tion, 18
voié au
Ciudad-r
livre, 2
verneur l
te Ville &
ce de Gua
Rojas, (D
de) Gou
Tucuman
en couran
Province
ses blessur
Romero, (J
Jean) d
Port où l
d'Espagne
border aisé
Il s'arrête
dessus des
Gabriel &
son entrep
Son aventu
re dans se
192.
Romero, (le
Supérieur d
du Parana
tion qu'il f
Missionnaire
se rend à
tion; ser
rend à ce
318. Sa M
la Ville d
où on lui b

Rio Salado, 240.

Rio Verde, 242.

Rio Vermejo, 240.

Riquelmi, (Dom Alfonso) punit les meurtriers d'Alexis Garcia, 122. Son naufrage en allant en Espagne, & son retour à l'Assomption, 186. Il est envoie au secours de Ciudad-real & la délivre, 207. Le Gouverneur lui confie cette Ville & la Province de Guayra, 209.

Rojas, (Dom Diegue de) Gouverneur du Tucuman, est blessé en courant dans cette Province & meurt de ses blessures, 29.

Romero, (le Capitaine Jean) cherche un Port où les Navires d'Espagne puissent aborder aisément, 191. Il s'arrête un peu au dessus des Iles de S. Gabriel & abandonne son entreprise, *ibid.* Son aventure singuliere dans son retour, 192.

Romero, (le Pere Jean) Supérieur des Missions du Parana, d'istribution qu'il fait de ses Missionnaires, 316. Il se rend à l'Assomption; service qu'il rend à cette Ville, 318. Sa Mission dans la Ville de Cordoue où on lui bâtit une E-

glise, 323. Il annonce l'Evangile aux Diabouites; providence de Dieu sur lui dans un grand danger, 330.

6

SAAVEDRA, (Christophe de) 210.

Sainte-Catherine, (l'Isle de) 86.

Saint-Michel, (la Ville de) 230. Sa transmigration 231.

Salazar (Dom Jean) cherche Dom Ayolas, 67. Il bâtit un Fort qui devint dans la suite la Capitale du Paraguay, 68. Il commande à l'Assomption pendant l'absence du Gouverneur, 127. Ses préparatifs pour punir les Agazes, 152. Des Séditieux le mettent en prison & l'envoient en Espagne, 164.

Salazar, (Fernand) Lieutenant de Chavez dans la Province de Santa Cruz, 211.

Salonio (le Pere Jean) son arrivée du Bresil au Paraguay, 285. Sa mort, 325.

Salta, fondation de cette Ville, 232.

Sanabria, (Dom Jean de) Gouverneur du Paraguay; condition de son traité avec l'Empereur; Titres &

- ordres qu'il en reçoit, 195. Sa mort 197. Son fils prend sa place & périt dans un naufrage, *ibid.*
- Santa-Cruz de la Sierra, (l'ancienne) sa fondation, 204.
- Santa-Fé. Fondation de cette Ville, 220.
- Santiago de Guadalcázar. Fondation de cette Ville, 241.
- Santiago de l'Estero. Fondation de cette Ville, 231.
- Santiago du Cap Verd ; incommodité de ce Port, 84.
- Sembicosis, (les) Indiens des montagnes du Perou, présentent à Irala des montres d'or & d'argent, 180.
- Serpent monstrueux adonné par les Indiens & tué par les Espagnols, 143.
- Solis, (Jean de) découvre le Paraguay, 34. Il est tué & mangé par les Indiens, 35.
- Suarez, (Dom Martin de) perd sa place, & la reprend contre le gré du Conseil, 219.
- Tapez, (les) Habitans de la Frontière du Brésil, défaits par les Espagnols, 192.
- Timbuez, (les) brûlent la Tour de Gabot & en massacrent la Garnison, 47.
- Toledo, (Dom François de) Viceroy du Pérou ; son expédition malheureuse contre une Nation du Chaco, 260.
- Torré, (le Pere Pierre de la) Evêque de l'Assomption ; son entrée dans cette Ville, 198.
- Tour de Gabot, bâtie sur les bords de Rio de la Plata, 43. Elle est brûlée par les Indiens, 47.
- Trueno, (le Pere Alfonso) de la Merci, annonce, un des premiers, l'Evangile dans le Tucuman, 230.
- Tucuman, (le) sa description, 223. Idée des Villes de cette Province 234. Mouvement, 235.

V

- V ALDIVIA, (Dom Pedre de) Gouverneur du Chili, envoie son Lieutenant Général pour commander au Tucuman, 231.
- Vanegas, (Garcie) se fait du Gouverneur, le conduit dans sa maison & lui met les fers aux pieds, 155.
- Velasco, (Dom Jean Ramirez) Gouverneur du Tucuman ; réception qu'il fait aux Jésuites, 282.
- Vera, (Dom Alfonso de) ses tentatives pour convertir Nations 313. Il ne & venge son frere ; Vera, (Dom de) accom de) Missionnaire détachement massacré Indiens, 31.
- Vergara, (driguez de) Ville de le nom de 193.
- Vergara, (de) Gouverneur du Paraguay marche contre les révoltés, fie, 206. voir en E solliciter sions ; sa réduite en 209. On l' mauvais c fait partie rou, où il 212.
- Viana, (le Missionnaire) go, 317.
- Victoria, (Igois) Evêque cuman, é quel il t Province vée, 279. du secours tes, 280. leur zèle, Vilagras, (

DES MATIERES. 389

- convertir à la foi les Nations du Chaco, 313. Il ne réussit pas & venge la mort de son frere, 315.
- Vera**, (Dom François de) accompagne deux Missionnaires avec un détachement, & est massacré par les Indiens, 315.
- Vergara**, (Garcie Rodriguez de) fonde la Ville de Guayra sous le nom d'Ontiveras, 193.
- Vergara**, (Jean Ortiz de) Gouverneur du Paraguay, 205. Il marche en personne contre les Guaranis révoltés, & les pacifie, 206. Il veut envoyer en Espagne pour solliciter ses provisions ; sa caravelle est réduite en cendres, 209. On lui donne un mauvais conseil qui le fait partir pour le Pérou, où il est déposé, 212.
- Viana**, (le Pere Jean) Missionnaire à Santiago, 317.
- Victoria**, (Dom François) Evêque du Tucuman, état dans lequel il trouve cette Province à son arrivée, 279. Il demande du secours aux Jésuites, 280. Il modere leur zèle, 292.
- Vilagras**, (François de) prend prisonnier le Gouverneur du Tucuman ; à quelles conditions il lui rend la liberté, 231.
- Villarnao**, (le Pere Jérôme) quel fut le succès de ses travaux chez les Chiriguanes, 340.
- Villegas**, (Jean de) 281.
- Urizar**, (Dom Estevan) comment il recouvre la santé, 248.
- Urtuezz**, (les) 172.
- Uruguay**, (Fleuve) 42.

X

- XARAYES**, (le Laodes) 7 & suiv.
- Xerez** : fondation de cette Ville, 220.

Y

- YAYVA**, (l') Riviere, 171.
- Yerva de Urina**, 241.

Z

- ZARATÉ**, (Dom Jean Ortiz de) est élu Gouverneur de la Province de Rio de la Plata, & confirmé par l'Empereur, 212. Il envoie demander du secours au Fondateur de Santa-Fé, 222. Il rétablit le Port de Buenos-Ayrès, 272.

Zorillo, (le) 247.	Zurita, (Dom Jean
Zuniga & Azevedo	Gomez de) Gouver-
(Dom Gaspar de)	neur du Tucuman : ce
Viceroi du Pérou,	qu'il fait, 233. Sa
341.	disgrace, 235.

Fin de la Table des Matieres de ce Volume.

L I S T E

DES PIECES JUSTIFICATIVES

De ce Volume.

RELATION de Fernand de Ribera.
Cédule Royale de Philippe V, adressée au Comte de Chinchon, Viceroi du Pérou.
Lettre de Dom Pedro Faxardo, Evêque de Buenos-Ayrès, au Roi Catholique.
Déclaration de la Sacrée Congrégation du Saint Concile de Trente, sur la Consécration de Dom Bernardin de Cardénas & sa prise de possession sans avoir ses Bulles. Copiée sur un exemplaire légalisé & imprimé.

A P P R O B A T I O N.

JA i lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé, *Histoire du Paraguay, par le R. P. de Charlevoix*. Cette Histoire m'a paru digne de la réputation que l'Auteur s'est acquise par les autres Ouvrages dont il a ci-devant enrichi le Public, & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Paris ce 22 Février 1736.

J A U L T.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amés, & fœux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LE PERE CHARLEVOIX, Jésuite, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour Titre, *Histoire du Paraguay*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf années consécutives*, à compter du jour de la date desdites Présentes : FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; Comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la Feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du

C.
(Dom Jean
de) Gouver-
Tucuman : ce
ait, 233. Sa
235.

ce Volume.

ATIVES

bera.
é au Comte

e de Buenos-

on du Saint
on de Dom
e possession
exemplaire

N.

gneur le
lé, *Hif-*
de Char-
digne de
quise par
ci-devant
en trouvé
ffion. A

T.

20 Avril 1725 ; qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis, dans le même état où l'Approbaton y aura été donnée, es mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses Ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le 25^e jour du mois de Novembre l'an de grace 1754, & de notre Regne le quarantieme Par le Roi en son Conseil.
P E R R I N, avec paraphe

Je, soussigné, Pierre-François-Xavier de Charlevoix, Prêtre, Religieux de la Compagnie de Jesus, cede & transporte à présent & pour toujours le présent Privilège au Sieur Giffart & Compagnie, suivant nos conditions. Fait à Paris, ce 19 Décembre 1754.
P. FR. XAVIER DE CHARLEVOIX.

*Registré, ensemble la cession ci-dessus, sur le Registre XIII de la Chambre royale des Livraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 460, Fol. 354, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 24 Décembre 1754.
D I D O T, Syndic.*

De l'Imprimerie de D I D O T.

Vente
cession
stat ou
de no-
Fran-
ensuite
ue pu-
ouvre,
al Che-
amoi-
& féal
Sieur
es : le
ontenu
e faire
ment &
aucun
Copie
u long,
, soit
ies col-
eillers-
iginal.
Sergent
es tous
r autre
Charte
tel est
our du
& de
on Con-
phe
Charle-
e Jesus,
s le pré-
nie, sui-
écembre
VOIX.

ur le Re
aires &
onjormé-
celui de
1754.
dic.



